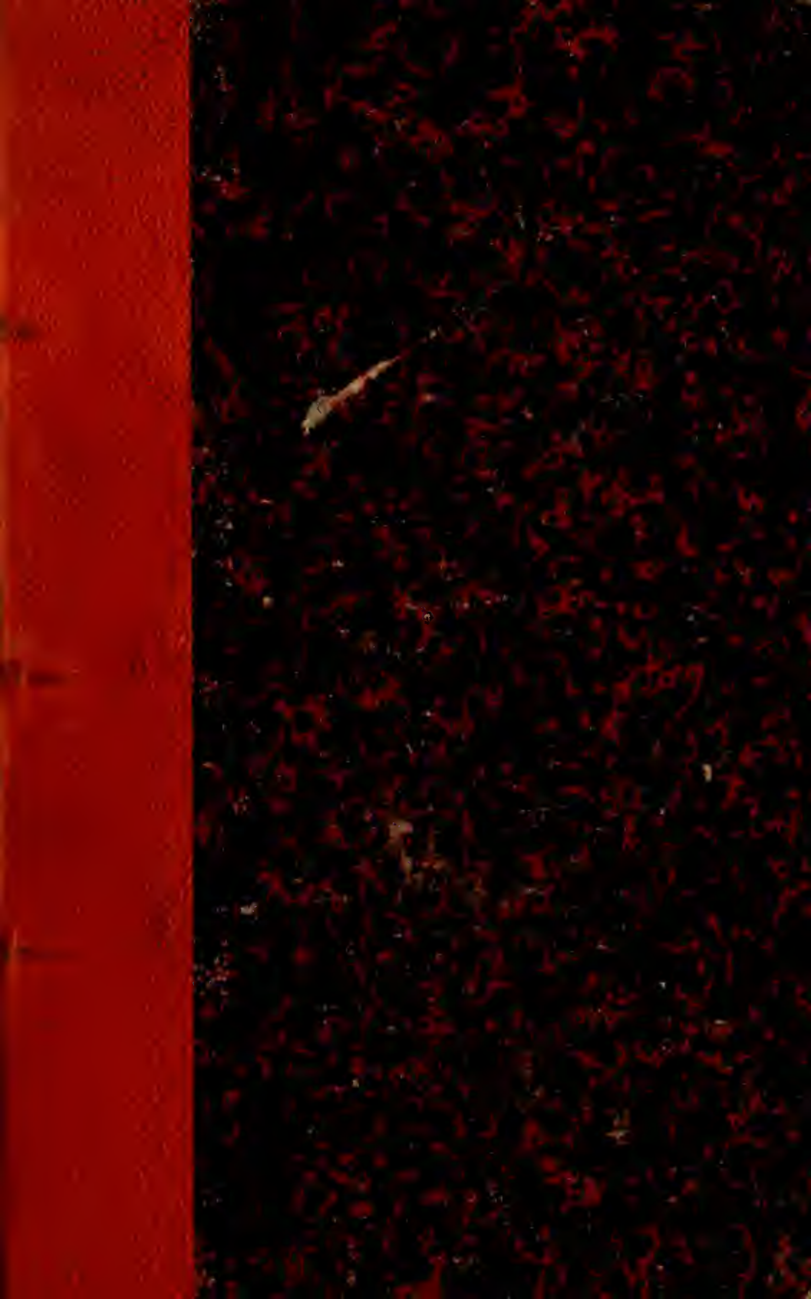


ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LES MOHICANS DE PARIS

II

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Une Aventure d'amour	1
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
Les Blancs et les Bleus	3
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	1
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Rhino	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de Sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux	2
—La Fille du Marquis	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman	2
Emma Lyonna	5
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Filles, Lorettes et Courtisanes	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Les Garibaldiens	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César	2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Homme aux contes	1
Les Hommes de fer	1
L'Horoscope	1
L'Ile de Feu	2
Impressions de voyage: En Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	4
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isaac Laquedem	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction)	2
Jacques Ortis	1
Jacquot sans Oreilles	1
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Parisiens et Provinciaux	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
Le Prince des Voleurs	2
Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Propos d'Art et de Cuisine	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
Robin Hood le Proscrit	2
La Route de Varennes	1
Le Saltéador	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	5
La San-Felice	4
Souvenirs d'Antony	1
Souvenirs d'une Favorite	4
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Terreur prussienne	2
Le Testament de M. Chauvelin	1
Théâtre complet	25
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au Désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

F. Aureau. — Imp. de Lagny.

LES

MOHICANS

DE PARIS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1885

LES
MOHICANS
DE PARIS

XLIV

La gemma di Parigi.

Malgré l'étendue du livre que nous publions, et le plaisir qu'un auteur trouve toujours dans l'analyse du caractère de ses personnages, il n'entre point dans notre plan de suivre jour par jour la vie de nos trois jeunes gens; ce que nous aurions fait si nous eussions publié leur histoire isolée, mais ce que nous n'osons risquer, du moment que cette histoire n'est qu'un épisode de ce grand tout que nous livrons à la curiosité de nos lecteurs.

Nous dirons donc seulement que Camille exécuta ses desseins comme il les avait exposés à Colomban.

Carmélite, n'ayant pas d'objection a faire pour la rémunération de son travail en voyant le prix exorbitant des factures de Camille, accepta l'offre du jeune homme, et, a partir de ce jour, l'intermédiaire, cette sangsue qui s'engraisse de la substance du producteur et de l'acheteur, étant supprimé, le bien-être entra dans la maison; seulement, la jeune fille fit plus de difficultés à l'endroit du piano nouvellement acheté, et qu'il s'agissait de faire passer de

l'appartement des deux amis dans le sien. Mais, pressée par Colomban, pour lequel elle avait une affection mêlée de respect, elle se décida à ouvrir sa porte à l'hôte mélodieux.

Il y eut plus : elle consentit à recevoir des leçons de chant que les deux jeunes gens se chargèrent de lui donner tour à tour.

Carmélite déchiffrait et exécutait brillamment à première vue les morceaux les plus hérissés; son doigté était élégant, mais son ignorance en musique était au moins égale à son ignorance en amour.

Elle jouait sans bien connaître la valeur de ce qu'elle jouait, et c'est là — qu'on permette un instant à un profane de se mêler de ce qui ne le regarde pas, — c'est là le grand vice de l'éducation musicale que les jeunes filles reçoivent dans les pensionnats. On farcit la tête des élèves d'une musique détestable, sous prétexte que c'est de la musique facile. Ainsi, que le professeur soit malheureusement doué d'une de ces voix désastreuses que l'on appelle des voix de salon, — ce qui signifie clairement une voix impossible pour le théâtre, — qu'il ait, en outre, la fièvre endémique des chanteurs, qui consiste à composer soi-même des romances, comme s'il suffisait d'avoir une voix quelconque pour être musicien, eh bien, ce professeur va inculquer à toutes ces jeunes têtes des fantaisies d'un goût presque toujours équivoque; s'il ne chante pas, le péril est à peu près le même : au lieu de ses romances, il imposera ses quadrilles, ses valses, ses galops, ses fantaisies, ses variations, ses caprices, — tristes caprices! sottes variations!

Pour Dieu! mesdames les maîtresses de pension, exigez donc de vos professeurs qu'ils enseignent la musique qu'ils ont apprise, et non pas celle qu'ils font! Comment! vous avez les chefs-d'œuvre de ces grands maîtres, de ces gigantesques génies qu'on appelle Haydn, Haendel, Gluck, Mozart, Weber et Beethoven, et vous autorisez les gavottes de ces messieurs?

On croirait que c'est impossible!

Point : la chose arrive, au contraire, tous les jours.

La pauvre Carmélite, avec toutes ses dispositions naturelles, en était là : on ne lui avait jamais mis entre les

mains que de la musique de troisième ou quatrième ordre, et elle ignorait tous les enchantements de la musique véritable.

Aussi accueillit-elle avec enthousiasme les premières paroles des deux jeunes gens sur ce sujet.

C'était tout simplement une révélation.

Seulement, une lutte s'engagea entre les deux amis.

Colomban, grave et sérieux comme un Allemand, d'ailleurs élève du vieux Müller, trouvait toute la formule de ses pensées et de ses rêveries dans la musique allemande.

Camille, vif et léger comme un Napolitain, ne comprenait, n'admirait, n'admettait que la musique italienne.

Il y avait juste, entre leurs goûts en musique, la différence qui existait entre leurs caractères.

Mille discussions s'élevaient donc entre eux à propos de l'éducation musicale de Carmélite.

— La musique allemande, disait Colomban, ce sont les passions humaines mises en musique.

— La musique italienne, disait Camille, c'est la rêverie mise en chanson.

— La musique allemande est profonde et triste, disait Colomban, comme le Rhin coulant à l'ombre de ses sapins et de ses rochers.

— La musique italienne est joyeuse et azurée, disait Camille, comme la Méditerranée à l'ombre des lauriers-roses.

Le combat se fût éternisé, si le sage Breton n'eût proposé un armistice.

Colomban offrit de faire étudier simultanément à la jeune fille la musique de Beethoven et de Cimarosa, de Mozart et de Rossini, de Weber et de Bellini.

Les deux routes étaient différentes, mais, par un détour, conduisaient au même but.

On commença donc, et la jeune fille reçut les leçons des deux amis.

Au bout de trois mois, elle était en état de chanter très-remarquablement un trio avec eux.

A partir de ce jour, le bonheur était entré dans la maison, comme, trois mois auparavant, le bien-être y était entré par la même porte et le même chemin.

On se réunissait presque tous les soirs dans le petit salon

de la jeune fille, salon dont Camille, l'homme inventif, avai eu l'idée de faire renouveler le papier, un jour, en l'absence de Carmélite, afin d'épargner autant que possible à l'orpheline le souvenir cruel de la chambre où sa mère était morte; — on passait là, entre sept heures et minuit, des soirées charmantes qu'on était tout surpris de voir s'écouler si vite.

Colomban, doue d'une voix de baryton d'une ampleur prodigieuse, chantait tantôt un morceau de Weber ou de Mozart, tantôt un air de Méhul ou de Grétry.

Camille avait une voix de ténor d'une douceur, d'une pureté, d'une suavité angéliques; quand il attaquait l'air de *Joseph* :

Champs paternels! Hébron, douce vallée!

Il y avait dans son accent une telle tendresse, une tristesse si profonde, que ni Colomban ni la jeune fille ne pouvaient entendre la reprise de cet air sans sentir leurs yeux se mouiller de larmes.

Carmélite n'osait chanter seule; elle n'avait jusque-là fait entendre sa voix, et encore timidement, que dans des duos avec l'un ou l'autre des deux amis, ou dans des trios avec tous les deux.

C'était une voix d'une largeur et d'une puissance extraordinaires : dans certains airs en mineur, il sortait de cette bouche d'enfant des notes éclatantes comme les sons de la trompette dans une marche funèbre.

En d'autres moments, cette voix sanglotait comme les sons d'un violoncelle.

D'autres fois, les notes qui s'en échappaient étaient douces comme les sons d'une flûte de cristal, ou mélancoliques comme les accents du hautbois.

Les deux amis l'écoutaient avec ravissement, et Camille, qui autrefois ne manquait pas un jour d'Opéra, n'y avait pas remis les pieds depuis qu'il avait entendu pour la première fois ce qu'il appelait la perle de Paris, — *la gemma di Parigi.*

Tous deux étaient surpris des progrès que Carmélite faisait d'heure en heure.

Un soir, ils furent abasourdis en lui entendant chanter

d'un bout à l'autre toute la partition de *Don Juan*, qu'ils ne lui avaient donnée que la veille. La jeune fille avait, en effet, une mémoire prodigieuse : il lui suffisait d'entendre chanter une seule fois un morceau pour le répéter note pour note un quart d'heure après.

Colomban avait toute une collection de musique allemande; mais, en quelques mois, elle fut épuisée. Alors, Camille se chargea de pourvoir aux besoins de la société philharmonique; il fouilla tous les magasins, faisant choix, comme de raison, des morceaux de ses maîtres favoris, morceaux que Colomban appelait des œuvres de basse latinité.

La jeune fille dévorait fiévreusement toutes ces partitions, et, peu à peu, sa tête s'ornait des œuvres principales de tous les grands maîtres; et, comme le chant ne lui faisait pas négliger l'exécution, il arriva qu'au bout d'un certain temps, elle était devenue une musicienne d'une science et d'un talent merveilleux.

Les soirées se passaient donc ainsi, à s'écouter chanter les uns les autres; c'était l'occupation principale; puis, après chaque morceau, venait quelque saillie de Camille, — saillie irrésistible, et qui jetait ses auditeurs dans des accès de rire d'enfants.

Ou bien encore c'était une aventure de voyage, aventure piquante ou hasardeuse, mais toujours racontée chastement.

Une chose surtout émerveillait Colomban : c'est que ce voyageur insoucieux, qui, pour lui, avait visité l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure en oiseau de passage qui n'a rien vu, rien retenu, rien compris, semblait, depuis qu'il avait à raconter ses voyages à Carmélite, avoir voyagé à la fois en savant, en peintre, en poëte. Tantôt il racontait ses recherches au milieu des ruines; tantôt, ses promenades au clair de la lune, aux bords des grands lacs; ses campements dans le désert aride, ou dans les forêts vierges; et, alors c'était un nouveau Camille, — un Camille inconnu, aux récits pleins de couleur, de passion, d'enthousiasme et de franchise.

Colomban était tout étourdi de la métamorphose; il lui apparaissait dans un éblouissant éclat : ce n'était plus le gamin léger, éventé, insouciant et vantard · c'était un cavalier

charmant, réunissant à la fois les qualités et la distinction de l'homme du monde, le brio et l'aventureux de l'artiste.

Qui donc avait opéré ce miracle? Colomban l'ignorait; puis, d'ailleurs, il ne songeait pas à se le demander.

Mais nous, lecteurs, qui sommes plus curieux que le Breton, cherchons ensemble d'où venait ce changement dans l'esprit et les manières de Camille *de* Rozan, comme il s'appelait parfois lui-même, moitié plaisamment, moitié fièrement.

La cause de ce changement n'était pas difficile à trouver.

Avez-vous vu un paon se promener seul sur l'arête aiguë d'un toit? Rien de plus beau, sans doute, mais, en même temps, rien de plus triste ni surtout de plus infatué de sa personne! seulement, qu'il aperçoive de loin une paonne, aussitôt il relève son éventail de diamants, de perles et de rubis.

Eh bien, les diamants, les perles et les rubis dont les récits de Camille étaient semés rayonnaient de cette façon sous les regards de la jeune fille.

Il faisait la roue, comme le dit une phrase triviale, mais expressive.

Il eût vécu vingt ans avec Colomban, qu'il n'eût pas fait à l'amitié l'honneur d'étaler pour elle une des pierres précieuses de son riche écrin.

Mais, pour ce dieu mystérieux et inconnu qui plane invisible au-dessus de la tête des jeunes filles, Camille n'avait pas assez de trésors de beauté, d'esprit et d'imagination.

Il en est de deux vieux amis comme du mari et de la femme : ils ne se croient pas obligés de se mettre en frais l'un pour l'autre; mais qu'un tiers apparaisse, et, à l'instant même, la conversation va devenir étincelante comme celle de deux muets retrouvant tout à coup la parole.

L'honnête Colomban n'attribuait pas la taciturnité passée de Camille, et sa volubilité présente, à d'autre cause que le caractère inégal et capricieux du jeune homme.

Pour Carmélite, élevée dans la sévère pension de Saint-Denis, devenue ensuite la garde-malade de sa mère et le témoin de sa mort, la tristesse avait fait jusque-là le véritable fond de sa vie, et le grave Breton continuait à son insu, et à l'insu même de la jeune fille, les leçons bienfaisantes mais attristantes du pensionnat.

Si, en ce moment, marchant droit à son cœur, une inter-

pellation directe lui eût demandé quel était celui des deux jeunes gens qu'elle aimait le mieux, elle eût incontestablement, sans hésitation, par instinct naturel, par entraînement irrésistible, désigné Colomban.

Son caractère sérieux, loin de le faire repousser, l'attirait à elle; ils se rencontraient à chaque instant l'un l'autre, dans les appréciations qu'ils portaient sur tous les sujets.

Camille, au contraire, avait un caractère entièrement opposé à celui de la jeune fille : ses vivacités l'inquiétaient; ses légèretés la choquaient; elle était toujours prête, en sœur aînée, à le gronder comme un écolier; car sa nature forte et résolue lui avait donné sur Camille un peu de cet empire que Colomban avait pris, dès le collége, sur son condisciple américain. Elle avait pour lui bien plutôt cette sollicitude qu'on a pour les enfants que la tendresse qu'on éprouve pour un jeune homme.

Lorsqu'elle travaillait ou qu'elle voulait être seule, si Camille entrait à l'improviste, elle n'était pas embarrassée pour lui dire : « Allez-vous-en, Camille; vous me gênez! »

Elle n'eût jamais osé dire une semblable parole à Colomban.

D'ailleurs, Colomban ne la gênait jamais.

Il en résulta que Carmélite elle-même se trompa sur ses sentiments : elle prit, peu à peu, cette familiarité qui s'établissait entre elle et Camille pour une plus grande vivacité d'affection; elle prit pour de la crainte cet amour respectueux mais profond qui l'attachait à Colomban.

Colomban semblait la retenir; Camille paraissait l'entraîner.

Elle était aimée par Colomban; elle était séduite par Camille.

Comment l'enfance entrevoit-elle la vie, sinon comme une guirlande de fleurs dont la plus belle est la plus éclatante? comment la jeune fille entrevoit-elle l'amour, sinon comme une terre promise où elle va pouvoir effeuiller sa couronne de rêves?

La vie avec Colomban, c'était l'étude et le travail de chaque jour; la vie avec Camille, c'était un voyage éternel à travers le pays bariolé de la fantaisie.

Si l'envie prenait à Carmélite d'apprendre, le soir, un

morceau de musique dont on venait de parler, Colomban lui disait :

— Demain, vous l'aurez.

Mais Camille, prompt à contenter les désirs des autres, comme il était ardent à satisfaire les siens, Camille, fût-il minuit, la pluie tombât-elle à torrents, les magasins de musique fussent-ils fermés, les éditeurs fussent-ils endormis, Camille, insouciant de la pluie et de l'heure, Camille, courant à pied à travers tout Paris, allait faire tapage à la porte du marchand jusqu'à ce que celui-ci, attiré par le prix exagéré que le jeune homme offrait, vu l'heure tardive, se décidât à ouvrir.

Un jour, au Luxembourg, Carmélite avait manifesté, assez vaguement d'ailleurs, le désir d'avoir une ou deux fleurs d'un marronnier rose.

— Je connais, dit Colomban, un pépiniériste qui demeure rue de la Santé; à votre retour, vous aurez, chère Carmélite, une brassée de ces fleurs.

Mais Camille, agile comme un chat, malgré les justes reproches de Colomban, qui lui rappelait qu'ils étaient dans un jardin public, Camille était déjà grimpé dans l'arbre, avait cassé toute une branche du marronnier rose, et était descendu triomphant sans avoir été aperçu d'un seul gardien ; car il y avait chez lui une espèce d'alliance entre le bonheur et l'audace : un chiromancien qui eût étudié la main de Camille eût certainement reconnu et suivi, du mont de Mars au poignet, la ligne de bonheur, droite, ferme, sans aucune déviation ni brisure.

En effet, il était impossible d'être à la fois plus téméraire et plus heureux que ne l'était Camille.

Ces faits et d'autres semblables, qui se renouvelaient à tous propos et à chaque instant, inspirèrent à Carmélite une grande affection pour le jeune homme, affection qui participait autant de l'étonnement que de l'admiration.

Colomban s'aperçut, à plusieurs symptômes, de l'attraction que le créole exerçait sur la jeune fille.

— C'est bien naturel, se dit-il d'abord sans s'inquiéter de cette attraction : il a la beauté, la gaieté, la grâce, l'éclat, je n'ai, moi, que la tristesse et la force.

Puis, peu à peu, dans la probité de son cœur, — et à me-

sure qu'il pensait ainsi, son front devenait plus sombre et son cœur plus serré; — peu à peu il se disait :

— Mon Dieu ! vous m'avez fait, à vingt-quatre ans, grave et sévère comme un vieillard! Quel triste compagnon vais-je être pour une jeune fille de dix-huit ans, dont tous les appétits seront antipathiques aux miens?... Et, cependant, ajoutait-il doutant encore, tout me dit que j'étais capable de faire le bonheur de Carmélite, et que j'en aurais eu la puissance et la force, comme j'en ai le désir et la volonté !

Puis il les regardait, beaux, jeunes, souriants, pressés l'un à côté de l'autre, et il lui semblait que les deux auréoles de jeunesse qui ceignaient leur front n'en formaient plus qu'une, et que c'était une auréole d'amour.

Alors, il secouait la tête, et, debout, pâle, dans l'ombre, tandis que Camille et Carmélite rayonnaient de lumière :

— Je voudrais inutilement m'illusionner, disait-il; ces deux jeunes gens s'aiment, et c'est justice : ils semblent faits l'un pour l'autre... Et, cependant, j'avais rêvé une autre existence pour elle... Chère Carmélite ! j'en eusse fait une haute et fière dame ! Camille voit mieux que moi : il en fera une femme heureuse !

Et, à partir de cette heure, Colomban, malgré des regrets poignants, malgré la tristesse qui l'envahissait de jour en jour, résolut de faire abnégation entière de lui-même, et d'enrichir Camille des trésors qu'il avait amassés.

Un soir que Camille et Carmélite avaient chanté d'une voix ravissante, appuyés l'un à l'autre, cheveux flottants, haleines mêlées, un duo d'amour dans lequel avaient vibré toutes les cordes de cette passion humaine qui touche presque à l'octave céleste, Colomban, en rentrant dans sa chambre, posa la main sur l'épaule de Camille, le regarda gravement, et, des larmes plein les yeux, des soupirs plein la poitrine, mais d'une voix calme, il lui dit :

— Camille, tu aimes Carmélite !

— Moi ? s'écria Camille rougissant. Je te jure...

— Ne jure pas, Camille, et écoute-moi, dit Colomban. Tu aimes Carmélite, à ton insu peut-être, mais tu l'aimes profondément, sinon de la même façon, du moins autant que je l'aime moi-même.

— Mais Carmélite ?... dit Camille.

— Je n'ai point interrogé Carmélite, répondit Colomban.

A quoi bon? Non, je sais assez quel est l'état de son cœur! J'avoue, à votre louange à tous deux, que la lutte a été longue, et que c'est en quelque sorte malgré vous que vous avez été entraînés l'un vers l'autre... Voici donc quel est mon projet...

— Non! non! s'écria Camille, c'est à moi de te dire mon projet, Colomban. Il y a assez longtemps que je reçois de toi sans te rien donner, que j'accepte tes dévouements sans pouvoir te les rendre! Tu as peut-être raison ; oui, je suis sur le point d'aimer Carmélite, de trahir notre amitié; mais, de cet amour, je te jure, Colomban, que je ne lui ai jamais dit un mot, et que, jusqu'à ce moment, jusqu'à cette heure où tu vas l'arracher du fond de mon cœur pour le mettre devant mes yeux, je me le suis caché à moi-même... C'est la première faute que j'aie commise envers toi; mais, je te le répète, je ne me doutais pas, en glissant sur cette pente si douce de l'amitié à trois, je ne me doutais pas que j'allais tout droit à l'amour. Tu le vois pour moi : merci! tu me le dis : tant mieux! il est encore temps! Oui, oui, cher Colomban, j'étais sur le point d'aimer Carmélite, et cet amour me fait horreur, comme si Carmélite était la femme de mon frère! J'ai donc, en t'écoutant, en sondant mon cœur, en voyant l'abîme, pris une résolution suprême : dès ce soir, je pars

— Camille!

— Je pars... je vais mettre entre mes désirs et ma passion un barrière infranchissable ; je traverserai la mer, et j'irai vivre au fond de l'Écosse ou de l'Angleterre; mais je quitterai Paris, mais je quitterai Carmélite, mais, toi-même, je te quitterai!

Et Camille se mit à fondre en larmes, et se jeta sur le canapé.

Colomban resta debout et ferme comme le roc de ses grèves, où, depuis six mille ans, vient se briser le flot de la mer.

— Merci de ta généreuse intention! dit-il; je t'en sais gré comme du plus grand sacrifice que tu puisses me faire ; mais il est trop tard, Camille!

— Comment, trop tard? répondit le créole relevant sa tête toute baignée de larmes.

— Oui, trop tard! reprit Colomban. Quand j'aurais l'é-

goïsme d'accepter ton dévouement, arracherais-je, maintenant, du cœur de Carmélite l'amour qu'elle a pour toi ?

— Carmélite m'aime ? tu en es sûr ? s'écria Camille bondissant sur ses pieds.

Colomban regarda le jeune homme, dont le visage s'était séché comme sous les rayons du soleil d'août.

— Oui, elle t'aime, dit-il.

Camille comprit tout ce qu'il y avait d'égoïste dans cet éclair de joie qui, par ses yeux, venait de jaillir de son âme.

— Je partirai, dit-il : loin des yeux, loin du cœur !

— Vous ne vous séparerez pas, répondit Colomban, ou plutôt je ne vous séparerai pas. Je serais donc bien lâche si je ne savais pas dompter un amour qui ferait le malheur d'un frère et d'une sœur ?

— Colomban ! Colomban ! s'écria le créole voyant l'effort que son ami faisait sur lui-même.

— Ne t'inquiète pas de moi, Camille : les vacances arrivent dans quelques jours ; c'est moi qui partirai.

— Jamais !

— Je partirai, aussi vrai que je te le dis... Seulement, ajouta le Breton d'un voix tremblante, tu me promets une chose, Camille ?

— Laquelle ?

— Tu me promets de faire le bonheur de Carmélite ?

— Colomban ! fit le créole en tombant dans les bras de son ami.

— Tu me jures de la respecter tant qu'elle ne sera pas ta femme ?

— Devant Dieu ! jura solennellement Camille.

— Eh bien, dit Colomban s'essuyant les yeux, j'avancerai mon voyage de quelques jours ; car, tu comprends bien, Camille ? continua le Breton d'une voix étouffée, si fort que je sois, je suis résigné de trop fraîche date pour avoir incessamment sous les yeux le spectacle de votre bonheur... Je vous affligerais comme un reproche ! — Je partirai donc dès demain, et mon désespoir aura cela de bon, qu'il donnera à mon pauvre père quelques jours de bonheur de plus !

— Oh ! Colomban ! dit Camille en embrassant le noble Breton, oh ! Colomban ! que je suis chétif et misérable à côté de toi ! Pardonne-moi de te condamner à cet éternel

sacrifice de ton bonheur ; mais, vois-tu, mon cher, mon vénéré Colomban, je te trompais en disant que j'allais partir ; je ne serais par parti : je me serais tué !

— Malheureux ! dit Colomban. Je partirai, moi, et ne me tuerai pas : j'ai un père !

Puis, d'un ton plus calme :

— Et, cependant, dit-il, tu comprends que l'on meure pour une femme que l'on aime, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas du moins que l'on vive sans elle.

— Tu as raison, répondit Colomban; parfois ces idées me sont venues à moi-même.

— A toi, Colomban ? dit Camille effrayé, car ces paroles dans la bouche du sombre Breton avaient une bien autre signification que dans celle de l'insoucieux créole.

— A moi, Camille ! oui... Mais rassure-toi, continua Colomban.

— Oui, tu l'as dit, tu as un père !

— Puis encore, je vous ai tous deux, mes bons amis, et je craindrais de vous laisser un remords. — Rentre donc chez toi, Camille ; je suis calme ; je n'ai plus, maintenant, qu'un désir : revoir mon père !

Puis, quand le jeune homme, impatient d'être seul, l'eut laissé sombre et désolé comme un arbre dépouillé de son feuillage par le vent de décembre :

— Mon père ! continua Colomban ; ah ! j'eusse dû ne le jamais quitter !...

XLV

Départ.

Le départ de Colomban avait été fixé par lui au lendemain soir.

Ce fut pour le jeune homme une cruelle minute que celle où il lui fallut annoncer ce départ à Carmélite.

Carmélite était assise et brodait quand Colomban entra chez elle, suivi de Camille.

Elle releva la tête, sourit aux deux amis, leur tendit la main, puis se remit à sa broderie.

Il se fit un moment de silence. De ces trois poitrines, deux étaient oppressées à ne pas respirer ; un souffle doux et pur s'échappait de la troisième.

Au moment où Carmélite allait demander aux deux amis la cause de ce silence :

— Carmélite, dit le Breton de sa voix mélancolique, je pars.

Carmélite tressaillit et releva vivement la tête.

— Comment, vous partez ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et où allez-vous ?

— En Bretagne.

— En Bretagne ? Pourquoi en Bretagne, un mois avant la saison des vacances ?

— Il le faut, Carmélite.

La jeune fille le regarda fixement.

— Il le faut ? répéta-t-elle.

Colomban réunit toutes ses forces pour faire un mensonge préparé depuis la veille.

— Mon père le veut, dit-il.

Mais les lèvres loyales du Breton se prêtaient si mal à déguiser la vérité, qu'il balbutia plutôt qu'il ne prononça ces quatre mots.

— Vous partez ! Et moi ?... dit la jeune fille avec un sublime égoïsme.

Colomban devint pâle comme la mort : son cœur fut près de s'arrêter.

Tout au contraire de son ami, Camille sentit une flamme lui passer sur le visage, et son cœur accélérer ses battements.

— Vous le savez, Carmélite, dit Colomban, la langue humaine a un mot devant lequel viennent se briser tous nos désirs, toutes nos espérances : *Il le faut !*

Colomban avait dit ces paroles avec une telle résolution,

que Carmélite baissa la tête comme si elles eussent été prononcées par la bouche du Destin lui-même.

Mais les deux jeunes gens virent des larmes silencieuses tomber de ses yeux sur sa broderie.

Il y eut alors une terrible lutte dans le cœur du Breton. — Camille suivait sur le visage de Colomban tous les progrès de sa douleur intime ; peut-être Colomban allait-il succomber, tomber aux pieds de Carmélite, et lui tout dire, lorsque Camille, appuyant la main sur l'épaule de Colomban :

— Cher Colomban, dit-il, au nom du ciel, ne pars pas !

Cette supplication rendit à Colomban tout son courage.

— Il le faut, dit-il à Camille, comme il avait dit à Carmélite.

Camille savait bien ce qu'il faisait en suppliant, et quelle puissance sa voix avait sur le cœur de son ami.

Au reste, ces trois mots, qui n'avaient pas suffi à Carmélite, suffirent à Camille.

Camille se tut : l'effet qu'il avait voulu produire était produit.

Ce fut une triste soirée que celle qui suivit cette déclaration de Colomban.

Au moment de se quitter seulement, les jeunes gens voyaient clair en eux-mêmes.

Colomban comprit quel amour irrésistible, profond, infini, il avait pour Carmélite.

S'il eût été obligé d'arracher cet amour de sa poitrine, autant eût valu pour lui s'arracher le cœur.

Mais, au moins, cet amour, — sûr de lui comme il l'était, et ne craignant pas d'en arriver jamais à trahir son ami, — il pouvait le conserver ainsi qu'un trésor de douleurs et de larmes.

Carmélite, de son côté, comprenait quelle violente affection elle avait pour Colomban.

Mais, lorsque, dans ses nuits solitaires, au milieu de ses rêves de jeune fille, elle s'était trouvée face à face avec cette affection, et que, dans la naïveté de son âme, elle avait pensé au mariage, qui, à ses yeux, devait être la conséquence de toute affection vive, elle s'était demandé si le père de Colomban — vieux gentilhomme entiché probablement des préjugés de sa caste — consentirait jamais à

ce que son fils épousât une orpheline sans fortune et sans nom.

Son père, à elle, était, à la vérité, mort capitaine et sur le champ de bataille; mais, à l'époque où nous sommes arrivés, la Restauration avait mis une telle ligne de démarcation entre l'épée qui avait servi Napoléon et celle qui avait servi Louis XVIII, qu'il n'y avait rien d'étonnant, même pour Carmélite, que le comte de Penhoël ne consentit point au mariage de son fils avec la fille du capitaine Gervais.

La première idée qui vint à Carmélite, c'est que le père de Colomban avait su l'intimité dans laquelle vivaient les trois jeunes gens, et rappelait Colomban pour la faire cesser.

L'orgueil de la jeune fille se révolta; elle ne fit plus de questions.

Ce fut une triste journée que ces dernières heures que les trois amis passèrent ensemble, heures où plusieurs fois la parole s'arrêta sur les lèvres, et où les pleurs tombèrent des yeux.

Mais, pendant ces heures suprêmes, pas un mot, pas un regard de l'austère Breton ne trahit la passion dévorante qu'il cachait dans sa poitrine.

Comme le jeune Spartiate, le sourire sur les lèvres, il se laissait déchirer les entrailles.

Il est vrai que ce sourire était celui de la tristesse.

L'heure du départ arriva. Colomban dit adieu à Carmélite par un baiser amical posé sur les deux joues pâles et humides de la jeune fille; puis, entraîné par Camille, il sortit.

Camille alla conduire Colomban jusqu'à la diligence.

Là, le prenant à part une dernière fois, Colomban fit jurer à son ami de respecter la jeune fille comme devant être sa femme, et jusqu'à ce qu'elle fût sa femme.

Puis Camille revint à la maison de la rue Saint-Jacqu où il trouva la jeune fille tout en larmes.

En effet, n'était-ce pas briser le cœur de Carmélite, que de rompre le dernier lien qui l'attachât encore à sa vie d'autrefois? L'amitié de Colomban, née du dévouement et de la reconnaissance au chevet de sa mère morte, lui avait servi de transition entre le passé et l'avenir : ce départ arrachait du cœur de l'orpheline les derniers lambeaux de son enfance! Désormais seule au monde, — car Colomban n'avait point dit quand il reviendrait, — ne pouvant de-

mander d'amitié et de protection qu'à Camille, c'est-à-dire à un jeune homme dont la légèreté et la dissipation lui apparaissaient, comparées à la grave tendresse de Colomban, dans toute leur vérité redoutable, il lui avait pris une de ces profondes tristesses qui touchent au désespoir, et elle se sentait, maintenant, isolée, perdue, dans ce désert inconnu qu'on appelle le monde, sans affection, sans force, sans appui !

Elle pleurait donc, pauvre enfant, amèrement et abondamment, lorsque Camille arriva.

Au bruit que fit le créole en entrant, Carmélite ne releva la tête que pour voir si, par hasard, Colomban n'était pas revenu avec lui.

Le voyant seul, elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Camille resta un instant silencieux sur le seuil de la porte; il était moins avancé qu'il ne croyait dans le cœur de la jeune fille.

Aussi comprit-il que c'était, non pas de lui, mais du Breton qu'il fallait parler.

— Je viens vous apporter, dit-il, de la part de Colomban, l'assurance de sa profonde amitié.

— Quelle est cette amitié? demanda Carmélite d'un air sombre; amitié qui se noue et se dénoue à volonté! Est-ce que, si j'eusse dû partir, je n'eusse pas prévenu mes amis aussitôt mon projet de départ conçu? et, l'ayant conçu, l'aurais-je si vite et si cruellement exécuté?

Pauvre Carmélite ! elle oubliait ou faisait semblant d'oublier ce que lui avait dit Colomban de la lettre de son père.

Camille comprit ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, et aussi le parti qu'il pouvait tirer de cette prétendue opposition du père de Colomban; mais une lettre de Colomban, si Camille appuyait sur ce motif, pouvait le surprendre en flagrant délit de mensonge, et Camille savait que le cœur droit de l'orpheline lui pouvait tout pardonner, le mensonge excepté.

Il résolut donc de se rapprocher de la vérité.

— Croyez-bien, chère Carmélite, dit-il, qu'un puissant motif a pu seul déterminer Colomban à partir.

— Mais, enfin, quel est donc ce puissant motif? demanda

Carmélite; m'en refuser la confidence, n'est-ce pas me dire qu'il est offensant pour moi?

Camille se tut.

— Quel est-il? Voyons, parlez! reprit Carmélite avec une certaine impatience.

— Je ne puis, Carmélite.

— Vous le devez, Camille, si vous tenez à ce que mon amitié pour Colomban reste ce qu'elle est, sincère et forte; vous le devez, et il ne vous est pas permis de me laisser soupçonner votre ami : c'est votre devoir de le justifier, puisque je l'accuse.

— Je sais, je sais tout cela, Carmélite! s'écria Camille; mais ne me demandez pas pourquoi Colomban est parti... Pour vous, pour moi, pour nous tous, ne me le demandez pas!

— Je vous le demande impérieusement, au contraire, répondit la jeune fille; si c'est un chagrin qu'il veut m'épargner, parlez, car aucun chagrin ne peut être plus grand pour moi que celui d'une amitié trahie. Expliquez-vous donc, au nom de la loyauté!

— Vous le voulez, Carmélite? dit Camille feignant de céder à la violence.

— Je l'exige.

— Eh bien, il est parti...

Camille s'arrêta comme si sa langue refusait de lui obéir.

— Dites! dites!

— Eh bien, Colomban est parti parce que...

— Parce que?...

— Parce que..., répéta en hésitant le jeune homme.

— Eh bien?

— Oh! c'est que c'est si difficile à dire, Carmélite!

— Ce n'est donc pas la vérité?

— C'est la vérité pure.

— Alors, dites-la promptement et hardiment.

— Colomban est parti, reprit Camille, Colomban est parti, parce que... je vous aimais!

Il avait raison d'hésiter, l'adroit créole, avant de prononcer le *je*.

Il y avait un abîme de profondeur dans ce pronom, si court qu'il fût. Que Camille, au lieu de dire : « *Je* vous

aimais! » eût dit : « Colomban est parti parce qu'*il* vous aimait! » et Camille ne le cédait plus à Colomban.

Cette loyale preuve d'amitié, en l'absence du Breton, faisait atteindre son ami à des hauteurs prodigieuses, et réparait tout d'un coup l'égoïsme que celui-ci avait mis, depuis le collége, à accepter, sans jamais les rendre, les dévouements de Colomban.

Si Camille avait dit : « Parce que Colomban vous aimait, et que je vous aimais aussi! » il plaçait, avec toute la liberté du choix, Carmélite entre ces deux amours.

Carmélite mesurait d'un coup d'œil le dévouement du Breton, qui était parti; l'égoïsme du créole, qui était resté!

Si nous avons bien analysé, nous ne dirons pas le caractère, mais le tempérament de Camille, le lecteur sait déjà que, pour satisfaire, non point une passion, mais un simple caprice, Camille n'eût reculé devant aucun obstacle, soit que l'obstacle pût être tourné par la ruse, soit qu'il pût être renversé par le courage; il allait toujours à son but, droit quand il le pouvait, obliquement lorsqu'il ne pouvait l'atteindre que d'une façon oblique. Sensuel avant tout, c'était la violence des désirs, et non la profondeur de la corruption, qui pouvait lui faire commettre une action mauvaise; que cette action mauvaise eût un mauvais résultat, il était capable de remords violents, mais d'autant moins durables que l'irritabilité de ses nerfs eût donné à ses remords une énergie exagérée. Et, cependant, si pervers que fût instinctivement Camille, le dernier sacrifice de son ami, qu'il venait d'embrasser en le reconduisant, était encore si présent à sa pensée, que, malgré cette profonde perversité, il hésita à le trahir si vite.

Il répondit donc à Carmélite une demi-vérité, en lui répondant : « Colomban est parti parce que je vous aimais! »

En répondant cela, il n'était qu'à moitié traître.

Colomban n'eût pas laissé partir son ami; mais, si cet ami fût parti sans le prévenir, ou fût parti malgré lui, il eût dit : « Camille est parti parce qu'il vous aimait; Camille vaut mieux que moi, puisque, moi, je n'ai pas eu le courage de partir. »

Aussi la cause du départ de Colomban, annoncée de cette façon à Carmélite, fit-elle sur la jeune fille l'effet d'un coup de foudre.

Elle regarda fixement Camille ; si fixement, que celui-ci rougit et baissa les yeux.

— Camille, vous mentez ! dit-elle ; ce n'est point à cause de vous que Colomban est parti.

Camille releva la tête.

L'accusation n'était point celle qu'il craignait.

— Uniquement à cause de moi, répéta-t-il.

— Mais que pouvait faire à Colomban l'amour que vous prétendez avoir pour moi ? demanda la jeune fille.

— Il avait peur de vous aimer, répondit le créole.

— Bon Colomban ! murmura Carmélite.

Puis, se retournant vers Camille :

— Laissez-moi seule, mon ami, dit-elle ; j'ai besoin de pleurer et de prier.

Camille prit la main de la jeune fille, et la baisa respectueusement ; une larme tomba de ses yeux sur la main de Carmélite.

Quelle source avait fourni cette larme ? Était-ce la reconnaissance, la honte ou le remords ?

Carmélite ne s'en informa point : pour elle, une larme était une larme, c'est-à-dire la perle que la douleur va chercher, en y plongeant, dans ce profond océan qu'on nomme le cœur.

Camille rentra chez lui, et fut tout étonné de voir sa chambre éclairée.

Il fut encore plus étonné de voir une femme dans sa chambre.

Cette femme, c'était la princesse de Vanvres, qui, prévenue du prochain départ de Colomban, rapportait le linge qu'elle avait à lui.

Seulement, la belle Chante-Lilas — on se rappelle que c'était le nom de la princesse de Vanvres — avait été d'un quart d'heure en retard.

Puis, comme elle n'avait pas voulu laisser le linge sans le remettre aux mains de quelqu'un, elle avait attendu la rentrée de Camille.

Camille n'était rentré, comme on sait, que lorsque Carmélite l'avait prié de la laisser seule ; ce qui fait qu'au moment où Camille rentrait, il pouvait être dix heures et demie du soir.

C'était bien tard pour retourner seule à Vanvres !

Camille offrit à la princesse la chambre de son ami Colomban.

La princesse fit quelques difficultés ; mais, sur l'assurance qu'il y avait un verrou à la porte de communication, elle accepta.

Maintenant, y avait-il ou n'y avait-il pas de verrou ? le verrou resta-t-il poussé ou tiré ? C'est ce que nous devinerons probablement à la première rencontre du séduisant Camille et de la belle Chante-Lilas.

XLVI

Nuit d'orage.

Comme nous ignorons complétement — jusqu'ici du moins — ce qui se passa pendant cette nuit, prenons Camille au moment où, le lendemain, vers onze heures du matin, il se présente à la porte de Carmélite, et s'arrête un instant rêveur avant de frapper à cette porte.

A quoi rêvait Camille ?

Camille rêvait à l'œuvre difficile, nous dirons presque impossible, qu'il entreprenait.

Il connaissait Carmélite ; il savait que sa vertu reposait sur des principes austères et profondément arrêtés.

Il fallait donc, pour la vaincre, employer soit une force, soit une adresse extraordinaire.

Camille était si adroit, qu'il en était fort !

Il étudiait Carmélite depuis longtemps, comme un général étudie une place de guerre.

Fallait-il, d'après l'exemple de Malherbe, la prendre par un siége régulier, c'est-à-dire par les mille soins et assiduités dont le poëte proclame l'efficacité dans ces vers :

> Enfin, cette beauté m'a la place rendue.
> Que d'un siége si long elle avait défendue ;
> Les vainqueurs sont vaincus !...

Fallait-il s'en emparer par famine, par vive force, en faisant des tranchées, et en donnant des assauts ?

Non, toute cette stratégie eût échoué.

On ne pouvait vaincre que par surprise.

Camille s'arrêta donc à ce parti, et, cette résolution prise, il attendit froidement l'occasion.

C'était le dernier bouillonnement de son cœur, le dernier désir de son imagination qu'il endormait, — quitte à laisser désirs et bouillonnements se réveiller plus tard,— dans cette pause d'un instant qu'il faisait à la porte de Carmélite.

Il entra.

Carmélite avait peu dormi, et avait beaucoup pleuré.

Elle reçut Camille froidement.

Cette réception rentrait dans les plans de Camille.

A partir de ce jour, il s'acharna à mener une vie exemplaire.

Il prit le contre-pied de ses folies et de ses irrégularités passées, et donna à chaque instant des preuves d'une sagesse dont on l'eût cru incapable.

Il affaiblit l'éclat de son enjouement habituel, et, à force de retenue, il devint grave et sérieux.

On comprend quel était le but de Camille.

Il lui fallait effacer du cœur de Carmélite le dernier souvenir de l'absent. Or, comment Camille pouvait-il fair oublier Colomban ? En rendant à la jeune fille toute la gravité, toute la mélancolie, tout l'esprit de règle du Breton, entés sur une affabilité plus grande, et sur une extrême distinction.

Carmélite crut naïvement que cette transformation venait moitié du regret que causait à Camille le départ de son ami, moitié de l'amour qu'il ressentait pou relle.

Son orgueil de jeune fille fut flatté de ce que le jeune homme, dans le seul espoir de lui plaire, faisait violence à son caractère, à ses habitudes, à ses goûts, et jetait au loin ses caprices les plus chers et les plus absolus.

Eh ! mon Dieu ! toute jeune fille de dix-huit ans s'y fût trompée de même.

Camille adorait autrefois l'Opéra, et Camille ne mettait plus le pied à l'Opéra.

Camille allait régulièrement trois jours de la semaine au manége, et, de là, faire sa promenade au bois : il renonça tout à coup au manége et à la promenade.

Camille avait, dans les hauts quartiers de Paris, cinq ou six amis, Américains comme lui, avec lesquels, de temps en temps, il avait coutume de dîner et de souper : Camille ne sortit plus.

Vingt fois, pendant qu'il était chez Carmélite, on vint sonner ou frapper chez lui; chaque fois, le créole, malgré les instances de la jeune fille, refusa de s'assurer qui frappait ou qui sonnait.

A l'instar de Carmélite, il voulait vivre dans la solitude et dans le recueillement.

Il avait acheté des livres de botanique; il ignorait complétement cette science, et avait prié Carmélite de lui en apprendre ce que Colomban lui en avait appris à elle-même.

Maintenant, on nous comprendrait mal si on allait croire que Camille prît froidement ce masque d'hypocrisie pour séduire la jeune fille.

Il l'aimait.

Toutefois, ce mot, appliqué à Camille, n'a pas l'importance du même mot appliqué à Colomban.

Le Breton aimait avec toutes les puissances de son âme ; Camille aimait, lui, avec tous les désirs de son imagination; — seulement, ses désirs étaient plus grands qu'ils n'avaient jamais été.

Entouré jusque-là de femmes à la conquête facile, il était violemment surexcité par la vertu opiniâtre de Carmélite, et il mettait en œuvre toutes les ressources de son esprit pour en triompher, croyant peut-être lui-même n'employer que les séductions de son cœur.

Si Carmélite, au lieu de s'abuser sur ces transformations dont elle s'attribuait la gloire, eût contraint Camille à reprendre son caractère primitif, ses qualités et ses défauts naturels, elle en eût fait peut-être alors, grâce à cet amour ardent qu'il ressentait pour elle, un être loyal et bon, tandis qu'en se laissant tromper par lui, et se trompant elle-même, elle l'encourageait à son insu dans cette voie de mensonge et d'imposture.

Il en résultait que, chaque jour, Camille gagnait du terrain.

La franchise de position qu'il s'était faite, vis-à-vis de Carmélite, par ces mots : « Colomban est parti parce que je

vous aimais, » l'avait dispensé de tout aveu, comme elle avait dispensé Carmélite de toute réponse.

Du moment que Colomban laissait le champ libre à Camille, il renonçait à Carmélite.

Restait à savoir si Carmélite pouvait aimer Camille.

Mais le jeune créole avait le brillant du colibri, et la souplesse du serpent cobra.

Pas une seule fois il ne dit à la jeune fille : « Voulez-vous être ma femme? » Mais à chaque instant il lui disait : « Quand vous serez ma femme... »

Et c'étaient alors les plus ravissants projets de voyage — dont on se reposerait dans le monde des artistes — développés aux yeux de la jeune fille.

Alors, Carmélite voyait, sous l'ardente éloquence de Camille, se dérouler, comme un panorama splendide, tous les tableaux enchanteurs de cette vie à deux.

Un jour, elle répondit en souriant :

— C'est un rêve, Camille !

Le jeune homme la pressa sur son cœur en s'écriant :

— Non, Carmélite, c'est une réalité !

De ce jour-là, Camille sentit qu'il avait frappé juste.

La jeune fille était en son pouvoir.

Mais Camille n'en resta pas moins respectueux, discret et grave; Carmélite n'était point une de ces femmes avec lesquelles on peut se reprendre à deux fois.

Un échec, c'était la mort des espérances de Camille.

Il attendait donc avec la patience du chat-tigre à l'affût sur la branche, du serpent enroulé dans le buisson.

Un soir, ils descendirent au jardin, — dans ce jardin où, trois mois auparavant, Colomban avait passé une partie de la nuit avec la jeune fille.

Ce soir-là, la chaleur était étouffante.

Il avait fait une de ces brûlantes journées de la fin du mois d'août où le tonnerre cherche vainement à percer la densité de l'atmosphère; des éclairs qui présageaient un effroyable orage sillonnaient le ciel du couchant au levant.

Mais vainement les plantes courbées sur leur tige, les feuilles crispées sur leur branche, imploraient une pluie bienfaisante.

Le ciel, comme une machine pneumatique, semblait absor-

ber l'air vivifiant, et la nature tout entière haletait comme menacée d'une prochaine asphyxie.

Les deux jeunes gens subissaient à leur insu l'influence de cette atmosphère électrique : la vie semblait momentanément suspendue en eux, et ils attendaient, comme les fleurs, comme les animaux, comme toute la nature enfin, la pluie qui devait leur rendre la vitalité.

Cependant, il existait une différence entre Carmélite et Camille : Camille, habitué à la chaleur tropicale de son pays, était bien loin d'avoir perdu, comme Carmélite, la conscience de son être, et, en voyant l'engourdissement léthargique, la somnolence rêveuse de la jeune fille, il comprit que l'occasion si longtemps attendue venait enfin à lui.

Alors, de même que la chanson de la nourrice endort le nourrisson en le berçant, ses paroles amoureuses, habilement graduées, et secouées en quelque sorte sur la tête de Carmélite comme des pavots effeuillés, commencèrent à l'endormir du sommeil magnétique, le plus profond, le plus dangereux, le plus irrésistible de tous les sommeils.

Quiconque eût vu dans l'ombre étinceler les yeux du jeune homme n'eût pu se tromper au feu de ses regards.

C'est ainsi que l'épervier, en tournant dans un cercle de plus en plus rétréci, paralyse l'alouette qu'il endort.

C'est ainsi que le serpent charme l'oiseau qu'il force de descendre de branche en branche jusque dans sa gueule béante

Oh ! ce n'était pas de la sorte que Colomban avait regardé Carmélite pendant cette adorable nuit de printemps qu'ils avaient passée tous deux dans ce même jardin, à l'ombre de ces mêmes lilas !

Il y avait entre ces deux nuits, comme entre ces deux jeunes gens, la différence du printemps à l'été.

Là, en effet, le printemps, jeune, frais, timide, osait à peine entr'ouvrir ses boutons.

Ici, au contraire, l'été, vigoureux, hardi, dévorant, éparpillait ses fleurs.

D'un côté, c'était l'enfance avec ses hésitations, ses troubles, ses craintes.

De l'autre, c'était la jeunesse avec ses éclats, ses troubles, ses emportements.

Pendant la journée de printemps qui avait précédé la nuit

qu'avaient passée ensemble Colomban et Carmélite, le tonnerre avait grondé aussi, la vie avait semblé aussi suspendue ; mais la pluie était tombée, et la végétation avait été sauvée de la mort.

Pendant cette nuit d'été, au contraire, inutilement les plantes avaient imploré la clémence du ciel : il leur fallut courber la tête, laisser tomber leurs pétales un à un, et mourir.

A l'image des plantes, la jeune fille avait été forcée de courber la tête sous le poids de cette nuit de feu, et, à défaut de rosée vivifiante, ce furent les joies ineffables de l'amour qui la tirèrent de son engourdissement, qui l'arrachèrent à son sommeil.

Pendant cette nuit, la pauvre Carmélite effeuilla une à une les feuilles de sa couronne d'innocence, et l'ange gardien de sa jeunesse virginale remonta vers le ciel, cachant entre ses mains la rougeur de son front.

Seule, rentrée dans sa chambre, elle aperçut son beau rosier, tout courbé, lui àussi, par l'orage.

Elle alla à lui, les joues à la fois brûlantes et trempées de larmes.

Alors, tout ce qu'il y avait de fleurs et de boutons, elle les cueillit, les mit dans un voile blanc, et les enferma dans un tiroir de sa toilette en disant :

— Mourez ! mourez, roses de Colomban !

Puis, prenant une carafe d'eau, elle la versa tout entière au pied de son rosier en secouant la tête, et en murmurant tristement :

— Maintenant, fleurissez, roses de Camille !

XLVII

L'homme propose.

Du moment où Carmélite fut à lui, Camille reprit son naturel.

Le but était atteint : à quoi bon désormais l'hypocrisie?

Disons, toutefois, qu'il polit les angles trop saillants de son caractère, et qu'il s'efforça de plaire à la jeune fille, qu'il aimait passionnément.

Carmélite, au milieu des félicités enivrantes de cet amour étrange, avait oublié les folies premières et les légèretés du jeune Américain.

Ces adorables heures lui paraissaient devoir s'éterniser, et, soit confiance dans Camille, soit puissance sur elle-même, elle ne paraissait pas s'inquiéter de l'avenir.

Elle se crut maîtresse absolue du jeune homme en le voyant soumis à tous ses désirs, obéissant à toutes ses paroles.

Ainsi, un jour qu'elle avait cru remarquer sur le visage d'un voisin, — toujours les voisins ! maudits voisins ! puissiez-vous, cher lecteur, n'avoir jamais de voisins, et n'être jamais le voisin de personne ! — un jour donc qu'elle avait cru remarquer sur la désagréable figure d'un voisin des signes non équivoques d'improbation, elle en fit part à Camille, qui à l'instant même lui offrit de déménager.

La jeune fille accepta.

On s'inquiéta alors du quartier qu'on habiterait. Camille voulait aller dans un des plus riches quartiers de Paris, à la Chaussée-d'Antin, — au centre de tous les regards, quand on fuyait tous les regards ! entouré de mille voisins, quand on fuyait effrayé par un seul voisin !

C'était encore une des nuances du caractère de Camille : il n'eût pas été fâché, l'orgueilleux qu'il était, d'étaler au soleil du monde parisien les beautés de sa nouvelle conquête.

Mais Carmélite, sans s'expliquer le but du jeune homme, comprenait que le bonheur vit à l'ombre, et meurt au soleil comme la violette; elle manifesta donc les plus grandes terreurs; elle pria Camille de ne point songer aux quartiers opulents de Paris, mais d'aller, au contraire, attacher leur nid sous quelque bois ombreux des environs.

Camille subissait involontairement l'autorité bienfaisante de Carmélite : il lui offrit le bras, un matin, pour aller à la campagne; il s'agissait de chercher une retraite à l'abri des voisins.

Hélas ! quel est celui de nous autres, pauvres rêveurs, qui n'a pas fait le charmant projet d'aller construire son nid dans

quelque retraite ombreuse et solitaire, où la voix des hommes ne trouble pas la chanson mélodieuse de ses amours? Une petite maison blanche, enlacée de vignes, de chèvrefeuilles et de rosiers; entourée de grands arbres, comme une cag sonore où retentit la symphonie éternelle des oiseaux! u ruisseau bordé de boutons d'or, de pâquerettes et de myosotis, dont le murmure accompagne le chant de ces musiciens de l'air; un sentier sinueux, où les feuilles de l'année passée amortissent le bruit des pas, qui vont se perdre dans un bois sombre; en un mot, une sorte d'oratoire de verdure où l'on puisse se retirer à deux, célébrer à toute heure ce Dieu qui fit le ciel, le travail, l'amour! — dites, n'est-ce pas le rêve adorable que chacun de nous a fait, et est éternellement tenté de réaliser?

Eh bien, ce rêve, Camille et Carmélite le réalisèrent : ils partirent un dimanche matin, chacun de son côté, de peur d'exciter l'envie des uns et la méchanceté des autres, et se rejoignirent à la barrière du Maine, où ils se prirent bras-dessus, bras-dessous, avec cette joie de deux nouveaux amants qui ont été forcés de se quitter une heure.

C'était par une journée splendide; le ciel était d'un azur éblouissant; les plaines ondulaient sous un tapis doré; les arbres de la route secouaient majestueusement leurs panaches, d'où s'envolaient les premières feuilles flétries, comme se détachent de nos cœurs les premières illusions. Les deux jeunes gens semblaient passer sous un arc de triomphe; la la nature donne de ces fêtes-là aux amants avec une merveilleuse prodigalité : complice discrète et complaisante, nourrice intarissable, elle semble, comme une mère, présenter ses mamelles fécondes aux amours nouveau-nés.

Ils cheminèrent ainsi à travers les plaines qui conduisent à Meudon, excitant sur toute leur route l'admiration des uns et des autres; chacun les suivait des yeux avec ravissement, les plus vieux comme un souvenir et un regret du passé, les plus jeunes comme une promesse et une espérance de l'avenir.

C'était, en effet, un couple digne d'attirer les regards, jeune, beau, amoureux : Camille avec un reflet d'orgueil, Carmélite avec une nuance de mélancolie; c'était l'image vivante du bonheur, à laquelle ne manquait pas même ce petit nuage blanc qui fait toujours tache sur le ciel le plus

pur; on eût dit qu'on pouvait garder quelque chose de leur félicité, rien qu'à toucher un pan de leurs babits.

Ils arrivèrent enfin au Bas-Meudon. — Meudon avait encore paru trop peuplé à Camille.

En entrant dans la petite maison, qu'elle ne connaissait pas, Carmélite eut une joie : elle y trouva son rosier.

Camille, sans savoir quels souvenirs secrets se rattachaient au poétique arbuste, connaissait la tendresse profonde de Carmélite pour cette espèce de talisman parfumé; il avait donné l'ordre à un commissionnaire de prendre par le plus court chemin, tandis que lui et Carmélite prenaient le plus long; de sorte que la jeune fille trouva, comme nous l'avons dit, son rosier arrivé avant elle.

Son rosier embrassé, caressé, transporté dans sa chambre, Carmélite s'occupa du reste de la maison.

C'était une charmante petite chaumière bâtie par quelque artiste à la manière des constructions champêtres que, quarante ans auparavant, la reine Marie-Antoinette avait fait élever au Petit-Trianon, c'est-à-dire une fabrique avec de la terre, des briques, du bois en grume, de la vigne vierge, du lierre et des jasmins; — le tout de guingois comme la fantaisie, pittoresque comme le hasard.

Au rez-de-chaussée étaient l'antichambre, le salon, la salle à manger, la cuisine.

Un petit escalier intérieur montait à une terrasse que l'on pouvait facilement couvrir d'une tente, et qui alors devenait une charmante salle à manger d'été.

Un escalier extérieur, grimpant le long de la muraille, et sur la rampe duquel s'enroulaient les feuilles gigantesques des aristoloches, conduisait à deux chambres et à deux cabinets de toilette.

Deux chambres de domestique complétaient ce petit nid de rouge-gorge, presque entièrement caché sous les feuilles, la mousse et les fleurs.

Un délicieux petit pavillon s'élevait dans le jardin.

— Oh! dit, en le visitant, Carmélite, voilà un joli pavillon! Qu'en ferons-nous?

— Ce sera l'appartement de Colomban, répondit tranquillement Camille.

La jeune fille se détourna; elle se sentait devenir pourpre.

Dix fois, on le comprend bien, le nom de Colomban avait

été prononcé par Camille; — quant à Carmélite, ce nom semblait rivé au fond de son cœur, et n'en plus pouvoir sortir; — mais jamais l'ombre de l'ami trahi n'avait apparu comme cette fois dans tout l'éclat de son honnêteté.

Ainsi, après l'avoir outrageusement trompé, Camille espérait encore le rendre témoin de sa trahison !

Le souvenir de la loyauté de Colomban était revenu aussitôt à la pensée de Carmélite, et, bien qu'elle ignorât l'amour profond que Colomban avait pour elle, et, par conséquent, l'étendue du sacrifice qu'il avait fait à son ami, elle sentait que c'était le blesser cruellement, que de lui donner le spectable de son amour pour un autre.

Aussi, quand sa rougeur fut passée :

— Colomban ? répéta-t-elle d'une voix mal assurée; ne m'avez-vous pas dit, Camille, qu'il était parti parce que vous m'aimiez ?

— Sans doute, répondit Camille.

— Alors, continua la jeune fille, s'il est parti parce que vous m'aimiez, c'est qu'il m'aimait aussi, lui.

— Eh bien, reprit Camille, certainement qu'il t'aimait. chère amie; mais, tu sais, l'absence efface bien des choses: s'il a été un peu ombrageux devant notre félicité naissante, son amitié pour nous ne lui rendra-t-elle pas cher notre bonheur présent ?

Carmélite soupira; il était donc convenu que l'absence effaçait bien des choses...

Ainsi, pensait-elle, si Camille s'absentait, bien des choses seraient effacées !

Elle remonta toute rêveuse à sa chambre.

Cette chambre était la sœur jumelle de celle que Carmélite occupait rue Saint-Jacques : Camille l'avait fait meubler de la même façon ; c'étaient les mêmes rideaux blancs, le même couvre-pieds rose.

Les autres chambres, meublées avec la fantaisie de l'artiste et le goût de l'homme du monde, renfermaient les chefs-d'œuvre de l'ébénisterie parisienne; c'était une suite de boudoirs où le grave Colomban se fût trouvé fort mal à l'aise.

Camille avait donc agi sagement en lui réservant un appartement séparé.

Les deux amants passèrent là tout le mois de septembre dans une adorable intimité; l'un ne se levait que pour pen-

ser à l'autre, celle-ci ne se couchait que pour rêver de celui-là.

Pas un instant de la journée ne s'écoulait, qu'il ne parût fait absolument, exclusivement pour eux.

Ils avaient tout oublié, Paris, la rue Saint-Jacques, le monde entier, et nous dirions presque Colomban, si nous pouvions ne pas demander compte à Carmélite de ces soupirs qu'elle laissait parfois échapper en fermant les yeux, et en passant la main sur son front.

A part les soupirs, — dont l'historien seul peut s'apercevoir, mais que l'amant n'entendait pas, — le monde, à leurs yeux, n'avait qu'un arpent : leur jardin ; qu'un fleuve : le ruisseau de leur jardin ; et nous ajouterons même qu'un soleil : celui qui se levait derrière les grands arbres de leur jardin.

Leur insouciance pour les choses était égale à leur insouciance pour les hommes : les morceaux de musique manquaient, certains objets de la toilette de l'un ou de l'autre demandaient à être renouvelés, on avait mille raisons pour aller à Paris; mais on était si bien dans le petit chalet du Bas-Meudon, qu'on ne pouvait se décider à le quitter.

Et puis, reparaître ensemble dans la rue Saint-Jacques, rentrer dans cette maison où l'on avait cru tout prendre, et où l'on avait, cependant, oublié tant de choses dont la nécessité faisait sentir l'absence, repasser enfin devant tous ces voisins moqueurs, c'était une impudence au-dessus des forces de Carmélite.

D'ailleurs, puisqu'on s'était passé un mois de tous ces objets, on pouvait bien s'en passer un mois encore.

Pourquoi Camille ou Carmélite, l'un ou l'autre enfin, n'allait-il pas seul à Paris ?

Aller seul à Paris, l'un ou l'autre, c'était se quitter, et se quitter un instant pendant ces premières heures radieuses de l'amour, c'était se quitter pour une éternité !

On supporta donc quinze jours encore la privation de ces objets dont on n'avait pas d'abord remarqué l'absence, mais qui, on ne savait comment, devenaient chaque jour plus indispensables.

Un beau soir, il fallut, cependant, se décider à faire la note de toutes ces choses dont on avait besoin, et il fut convenu que, le lendemain matin, Camille partirait pour Paris,

et achèterait ou irait prendre à la maison du quartier Saint-Jacques tout ce qui manquait au chalet du Bas-Meudon.

Après avoir été jusqu'à la porte, après être revenu dix fois, Camille partit.

Carmélite le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir.

Camille, de son côté, lui envoya des milliers de baisers, et lui fit toutes sortes de signes avec son mouchoir.

Enfin, il disparut à l'angle du chemin.

Camille devait prendre la première voiture venue, et, avant deux heures de l'après-midi, il serait bien certainement de retour.

Mais voyez un peu la méchanceté de la Providence, à laquelle nous ne savons pourquoi on continue à donner ce nom : car faut-il appeler Providence une déesse qui se raille amèrement de tous nos projets, et à chaque instant s'amuse à nous mystifier de la plus injurieuse façon ?

Ce n'est pas nous qui exalterons la fidélité de Camille : nous avons dit assez longuement et assez franchement notre opinion sur le créole pour ne point paraître suspect ; mais, cependant, n'y a-t-il pas, dites-nous, une nuance de misanthropie dans la conduite de la Providence à son endroit ?

Pendant six semaines, il reste côte à côte de Carmélite, ne la perdant pas de vue un seul instant ; enfin, le changement de saison arrive ; l'automne, avec ses premières brises d'octobre, se fait sentir : il faut à Carmélite des robes moins printanières ; il faut à Camille des pantalons plus étoffés ; il faut une foule d'autres choses encore, et, malgré tout ce qu'il faut, Camille ne consent à aller à Paris que le cœur serré, et avec le plus violent désir de revenir deux heures après son départ, si c'est possible.

Camille part donc dans les plus louables intentions du monde.

Cette absence, d'ailleurs, ne peut que lui rendre le retour plus cher ; il va revenir, ayant renouvelé, pendant quelques heures d'éloignement, tous ses trésors d'amour.

Hélas !

La Providence, fatiguée, à ce qu'il paraît, de la façon assez indiscrète dont on en a usé envers elle pendant ces derniers temps, la Providence ne prend plus au sérieux les habitants de notre importune planète, et elle déjoue impitoyablement leurs desseins !

Ce fut, sans doute, par suite de cette lassitude profonde que la Providence déjoua la résolution de Camille, en le faisant tomber dans l'embûche la plus dangereuse qu'il y eût pour un homme de son caractère.

Il n'avait pas fait deux cents pas hors du Bas-Meudon, qu'il aperçut, dans un nuage de poussière d'or, deux jeunes filles en robe blanche chevauchant sur deux ânons à robe noire.

L'homme propose, mais le diable dispose !

XLVIII

Camille chez les Volsques.

Un des grands reproches que l'on a faits à mon ignorance, c'est d'avoir dit, un jour, — je ne sais plus à quelle occasion, — que le paratonnerre *attirait* la foudre.

Supposons, cher lecteur, que les leçons du savant M. Buloz sur l'électricité et sur la pile voltaïque ne m'aient point profité, et que je sois encore aujourd'hui encroûté dans mon erreur.

Je disais : « Comme le paratonnerre n'a d'autre but que d'attirer la foudre, nous pensons que les jeunes filles sont destinées uniquement à attirer les jeunes gens ; » et, en disant cela, je ne croyais, certes, exprimer une opinion ni bien neuve, ni bien hardie.

Les deux jeunes filles attirèrent donc dans leur direction la flamme qui jaillit des yeux de Camille, dès que l'ardent créole les aperçut de loin, au milieu de leur nuage.

Il doubla le pas, et, comme sa marche gagnait sur celle des ânons, il n'était plus qu'à peu de distance des deux amazones, quand l'une d'elles, se retournant par hasard, arrêta

sa monture, et fit signe à sa compagne d'arrêter la sienne.

Camille, en voyant ce manége, redoubla de vitesse, et atteignit bientôt les deux jeunes filles; alors, la plus grande, se dressant sur la planchette de bois où elle appuyait ses pieds, jeta les rênes sur le cou de son âne, et, au risque de rouler dans la poussière, tomba dans les bras du jeune homme, qu'elle embrassa de toute la force de ses lèvres.

— Oh ! Chante-Lilas, princesse de Vanvres ! s'écria Camille.

— Enfin ! c'est donc toi, ingrat! dit la jeune fille. Y a-t-il assez longtemps que je te cherche !

— Tu me cherches, princesse? dit Camille.

— Par monts et par vaux! je ne suis même venue ici que dans cette intention.

— C'est comme moi, répondit Camille, j'étais venu ici uniquement pour te chercher.

— Eh bien, reprit Chante-Lilas en embrassant une seconde fois Camille, puisque nous nous sommes trouvés, je crois inutile de nous chercher plus longtemps... Embrassons-nous donc, et n'en parlons plus.

— N'en parlons plus, et embrassons-nous ! dit Camille en exécutant la manœuvre commandée.

— A propos... dit Chante-Lilas.

— Quoi?... Est-ce que nous ne nous sommes pas encore assez embrassés? interrompit Camille.

— Non, ce n'est point cela... Permets-moi de te présenter mon amie intime, mademoiselle Paquerette, comtesse du Battoir. Je crois inutile de te faire remarquer que son nom de baptême est Pâquerette, et que comtesse du Battoir...

— Est son nom de noblesse... Bien! Et, quant à son nom de famille?...

— Elle s'appelle tout simplement Colombier, répondit la belle blanchisseuse.

— Ajoute aussi que c'est le nom de ses lèvres, car jamais roucoulements d'amour ne sortiront d'un nid plus rose et plus frais.

Les roses des lèvres de Pâquerette grimpèrent immédiatement à ses joues, et elle allait, bien certainement, baisser les yeux, lorsque la princesse de Vanvres la força de fixer son regard sur Camille, en présentant à son tour le jeune homme à sa première dame d'honneur.

— M. Camille de Rozan, gentilhomme américain, dit Chante-Lilas, lequel a des millions aux Antilles, et, comme tu peux le voir, des pétards plein ses poches.

La princesse de Vanvres appelait *pétards* les mots brûlants dont Camille avait l'habitude d'émailler sa conversation.

— Et où alliez-vous ainsi, sans indiscrétion ? demanda Camille.

— Mais je viens de te le dire, malheureux ! s'écria la princesse ; nous allions à ta recherche.

— Pas vrai, Pâquerette ?

— Nous n'allions pas autre part, bien certainement, répondit la comtesse.

— Comment se fait-il, demanda Camille, qu'aujourd'hui mardi, vous n'habitiez pas l'humide royaume, belles naïades ? Le soleil aurait-il, par mégarde, desséché votre palais ?

— Il n'y a ici de palais désséchés que les nôtres, mon gentilhomme, répondit Chante-Lilas en faisant clapper sa langue ; et, si vous êtes vraiment aussi gentilhomme que vous le dites, et même que vous en avez l'air, vous allez sur-le-champ nous trouver un joli petit endroit — il serait grand et vilain, que cela me serait égal — où nous puissions manger du lait, et boire de la galette.

— Princesse ! fit Camille.

— Bon ! c'est le contraire que je voulais dire ; mais je suis si altérée, que j'en perds l'esprit !

— Je cours à la découverte, dit Camille en se mettant en marche.

Mais Chante-Lilas l'arrêta par le pan de sa redingote.

— Oh ! ce n'est point à la princesse de Vanvres qu'on en fait voir de cette couleur-là, monsieur Ruggieri ! cria-t-elle.

— Que veux-tu dire, princesse de mon cœur ? demanda ingénument le créole.

— Elle a tout simplement peur que vous ne reveniez pas, répondit Pâquerette ; et nous avons bien soif, allez !

— Tu l'as dit. Pâquerette, reprit Chante-Lilas, toujours accrochée à la redingote de Camille.

— Moi, princesse ! s'écria le jeune homme, moi, te quitter, t'abandonner, te fuir, quand tu m'envoies chercher de la galette ? Avec quel monde as-tu donc vécu depuis que je t'ai

quittée, ma mignonne ? Comment ! six semaines d'absence t'ont changée à ce point, que tu suspectes la loyauté de Camille de Rozan, gentilhomme américain ? Mais je ne te reconnais plus, princesse de mon âme ! mais on m'a changé ma Chante-Lilas !

Et Camille leva désespérément ses bras au ciel.

— Eh bien, va devant ! dit-elle en lâchant les basques de la redingote ; — ou plutôt, non, ajouta-t-elle en se ravisant : il serait cruel de te faire faire deux fois le voyage, par ce soleil étouffant ! Allons à la découverte ensemble... Seulement, tâche de retrouver mon âne : je ne sais ce qu'il est devenu pendant notre reconnaissance, et j'en ai répondu sur la tête du patron.

L'âne avait disparu, en effet ; on eut beau regarder au loin dans les deux grandes plaines qui bordaient la route, pas le moindre soupçon d'âne !

Cependant, après quelques recherches, on retrouva le fugitif.

Il s'était couché dans un fossé, et dormait à l'ombre.

On l'invita poliment à remonter sur la route, et l'animal, avec une douceur et une obéissance dont peu d'hommes eussent été capables, fit droit à la requête, et, le plus gracieusement du monde, tendit son dos à la jeune fille.

La comtesse du Battoir céda alors son âne à Camille, et monta derrière Chante-Lilas.

Puis la joyeuse caravane se mit en route, à la recherche d'une ferme, d'un cabaret ou d'un moulin.

L'artificier Camille n'avait pas tiré d'un coup tous ses pétards, comme disait la princesse de Vanvres ; aussi Dieu sait de quels gais propos la route fut émaillée ! écuyères et cavalier se les renvoyaient en notes sonores ; la plaine retentissait de leurs éclats de rire ; les oiseaux, les prenant pour de joyeux confrères, ne s'effarouchaient point en les voyant passer ; ce trio voyageur ressemblait aux trois premiers dimanches du mois de mai : c'étaient trois printemps incarnés.

Camille avait déjà demandé comment il se faisait qu'un mardi les deux jeunes filles fussent sur la grande route de Paris à fouetter des ânes, au lieu d'être dans leur lingerie à plisser des chemises ; Chante-Lilas passa la parole à Pâquerette ; et celle-ci apprit au jeune homme que, le susdit

mardi étant le jour de fête de leur patronne, elles avaient pris leur volée dans l'intention bien arrêtée de chercher l'Américain.

Chante-Lilas, elle aussi, comme on le voit, revenait à ses moutons.

— Mais, observa Camille, comment se fait-il que je te trouve sur cette route-ci, plutôt que sur une autre ?

— D'abord, répondit la princesse, je t'ai cherché sur toutes les routes ; mais je te cherchais plus particulièrement sur celle-ci parce que l'on m'avait dit que tu habitais le Bas-Meudon.

— Bon ! qui t'a dit cela ? demanda Camille.

— Tous les voisins, donc !

— Eh bien, princesse, dit Camille avec un aplomb parfait, les voisins t'ont tout simplement fait poser, ma fille.

— Pas possible !

— Aussi vrai que j'aperçois, là-bas, le moulin de nos rêves.

Et, en effet, on apercevait un moulin à l'horizon.

— Mais, enfin, si les voisins m'ont fait poser, ce qui est encore possible, pourquoi te rencontré-je sur la route de Meudon ? demanda Chante-Lilas avec cette bonne foi et cette crédulité qui étaient l'apanage des grisettes, du temps où il y avait encore des grisettes et de la crédulité.

Camille haussa les épaules en homme qui veut dire : « Comment, tu ne devines pas ? »

Chante-Lilas comprit le geste.

— Non, je ne devine pas, dit-elle.

— Rien n'est plus naturel, cependant, répondit Camille. Mon notaire demeure à Meudon, et je viens de toucher de l'argent chez mon notaire... Tiens, écoute.

Et, frappant sur les poches de son gilet, il fit retentir le son des pièces d'or qu'il avait emportées pour ses achats.

— C'est vrai, dit la princesse, convaincue par le bruit des pièces justificatives ; je te crois. Mais, maintenant, il faudra que tu me fasses voir ton notaire... Voilà plusieurs fois que j'entends parler de notaires : je désire en voir un ; on dit que c'est très-curieux.

— Et l'on a raison de le dire, princesse : c'est même encore beaucoup plus curieux qu'on ne le dit.

On arrivait au moulin; ce qui changea la direction des idées de la jeune fille.

Hélas! encore une chose qui s'en va, le moulin! avant dix ans, nos petits-enfants éclateront de rire, quand nous leur dirons que les moulins servaient jadis à moudre le blé; et, si le musée des Antiques ne songe pas à en conserver un, nos descendants refuseront de croire à la réalité de la ressemblance, quand nous leur en ferons la description.

C'était, cependant, autrefois un but de promenade ravissant pour les jeunes gens et les jeunes filles, qu'une visite au moulin; il y en avait de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de tous les noms.

Il y avait le moulin Joli, le moulin Blanc, le moulin Rouge, le moulin Noir, le moulin de la Galette, le moulin de Beurre; il y avait enfin des moulins pour tous les goûts.

On s'asseyait devant une table, et l'on regardait tourner les ailes du moulin, pendant trois ou quatre heures, en mangeant de la galette, et en buvant du lait; c'était un plaisir pur, innocent et qui n'était subversif d'aucun ordre social!

Les trois jeunes gens, après avoir attaché leurs deux ânes, entrèrent dans le moulin, où on leur servit de la galette chaude et du lait froid.

Camille et Pâquerette y allaient bon jeu, bon argent, quand, à la troisième bouchée qu'elle mordit dans la galette, la princesse de Vanvres s'écria :

— Oh! que nous sommes donc bêtes de manger de la galette!

— Eh! princesse, interrompit Camille, parle donc au singulier, s'il te plaît.

— Oh! que tu es donc bête de manger de la galette!

— Bravo! dit Camille; voilà qui est mieux qu'un pétard: c'est une fusée!... Et pourquoi suis-je bête, voyons, de manger de la galette?

— Mais, dit Chante-Lilas, parce qu'il est trois heures de l'après-midi, que nous ne pourrons pas dîner, et que j'espère bien que M. Camille de Rozan, gentilhomme américain, va nous offrir un dîner magnifique.

— Tout ce que tu voudras, princesse! Ma foi, c'est bien le moins, n'est-ce pas, quand on s'est cherché aussi longtemps que nous, qu'on ne se quitte pas sans avoir bu à la santé l'un de l'autre?

— Eh bien, commande le dîner.

— Oh ! pas ici, mes bergères.

— Où donc, alors ?

— A Paris... Peste ! on dîne trop mal à la campagne ! La campagne est bonne pour donner de l'appétit, mais non pour le satisfaire.

— Va pour Paris... Et où dînerons-nous, à Paris ?

— Chez Véfour, pardieu !

— Chez Véfour ?... Oh ! quel bonheur ! s'écria la jeune fille en faisant claquer ses doigts, en signe de contentement ; il y a si longtemps que j'entends parler de Véfour : on dit que c'est très-curieux.

— Comme les notaires ! dit Camille ; il y en a même qui prétendent que c'est encore plus curieux, attendu que, chez Véfour, on mange, et que, chez les notaires, on est mangé.

— Oh ! Pâquerette, s'écria la princesse, tu ne te plaindras pas, j'espère ! En voilà un pétard : chez Véfour !...

— Allons, allons, dit Camille, en route, mes enfants ! J'ai quelques emplettes à faire avant de dîner, je vous en préviens.

— Pour des dames ? dit Chante-Lilas en pinçant jusqu'au sang le bras de Camille.

— Ah bien, oui, des dames ! dit Camille. Est-ce que je connais des dames, moi ?

— Et pour qui me prenez-vous donc, mon gentilhomme ? dit Chante-Lilas se redressant avec une fierté comique.

— Toi, princesse, répondit le jeune homme en l'embrassant, je te prends pour la plus fraîche, la plus spirituelle et la plus jolie blanchisseuse qui ait jamais fleuri au bord d'une rivière, sous la calotte des cieux !

Un fiacre vide passait devant le moulin ; on lui fit signe de s'arrêter.

Puis on détacha les ânes, et, moyennant une pièce de trente sous, — il y avait encore des pièces de trente sous à cette époque-là, — le garçon du moulin se chargea de les reconduire à Vanvres.

Après quoi, on monta dans le fiacre, et l'on donna l'adresse de Véfour.

Des emplettes, il n'en fut pas question, pour ce jour-là du moins.

Au dessert, les fraises mangées, le café pris, l'anisette

dégustée, Pâquerette Colombier, dont le rôle devenait de plus en plus difficile entre les deux jeunes gens, se souvint tout à coup que son oncle, vieux militaire, l'attendait pour panser ses blessures.

Et, faisant ce que nous allons faire, elle laissa le gentilhomme américain en tête à tête avec Chante-Lilas.

Seulement, nous qui n'avons pas d'oncle blessé, nous retournerons vers le Bas-Meudon, où Carmélite, à la fenêtre depuis sept heures du soir, se désespère en entendant sonner minuit.

XLIX

Derniers jours d'automne.

Une des fenêtres de l'appartement donnait sur la rue du Petit-Hameau.

C'est à cette fenêtre que Carmélite était accoudée sur la barre d'appui, la tête plongée entre ses mains.

De là, elle écoutait les rares bruits lointains qui, au milieu de l'obscurité, venaient de la plaine, et vingt fois les branches mortes qui craquaient, et les feuilles jaunies qui commençaient à tomber, l'avaient fait tressaillir comme si elle eût entendu le pas de Camille.

Mais, à cette heure, Camille ne pouvait pas revenir à pied de Paris; c'était, non point au bruit des pas qu'il fallait s'attendre, mais à un bruit de voiture.

Le silence de la nuit, le murmure mélancolique du vent dans les arbres, les feuilles qui tombaient en frissonnant, la chouette qui faisait entendre son cri lugubre et intermittent sur le peuplier voisin, tout contribuait à augmenter la tristesse de Carmélite, et un moment vint où cette tristesse fut

si profonde, que deux ruisseaux de larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux, et coulèrent à travers ses doigts.

Quelle différence de cette nuit d'automne, sombre et pleine de frissons, passée seule à attendre Camille à une fenêtre, avec cette nuit de printemps passée près de Colomban, sous les lilas, au milieu des roses !

Et, cependant, cinq mois à peine s'étaient écoulés entre ces deux nuits.

Il est vrai qu'il ne faut pas cinq mois pour changer toute une existence : il faut une minute ! il faut un instant ! il faut une nuit d'orage !

Enfin, vers une heure du matin, le bruit d'une voiture retentit sur le pavé de la route.

Carmélite s'essuya les yeux, tendit l'oreille, et vit, avec un sentiment de bonheur mêlé d'une tristesse dont elle ne se rendait pas compte, une voiture prendre le revers de la route, et s'arrêter à la porte.

D'où venait donc l'ébranlement de cette fibre du cœur qui donnait une douleur aiguë, tandis que toutes les autres tressaillaient de joie?

Elle voulut descendre l'escalier, pour être plus tôt dans les bras de Camille.

Elle ne put aller que jusqu'au premier degré.

Camille, au contraire, après être descendu de voiture, après avoir refermé la porte, bondissait au-devant d'elle.

Il trouva Carmélite à moitié chemin, chancelante, appuyée contre la muraille.

Elle qui avait tant désiré son retour, d'où lui venait cette douloureuse faiblesse à son arrivée ?

Quant à Camille, il serra Carmélite entre ses bras avec l'effusion qui lui était naturelle.

Il avait le matin, serré de la même manière la princesse de Vanvres, — un peu moins fortement peut-être, un peu moins ardemment même : il avait à se faire pardonner son absence par Carmélite.

Celle-ci rendit à Camille ses caresses plus froidement qu'elle ne l'eût cru elle-même. Il y a dans la femme un instinct qui la trompe rarement : l'homme emporte toujours avec lui assez de la femme qu'il quitte pour inspirer un soupçon à la femme vers laquelle il revient.

Ce soupçon, Carmélite ignorait complétement sa nature;

il lui semblait qu'outre l'absence, elle avait quelque chose à reprocher à Camille.

Quoi? — Elle n'en savait rien, mais cette fibre douloureuse qui avait vibré au fond de son cœur, c'était celle du reproche.

— Pardonne-moi, ma chérie, de t'avoir inquiétée! dit Camille; mais je te jure qu'un plus prompt retour n'a pas dépendu de moi.

— Ne jure pas, dit Carmélite; est-ce que je doute de toi? Pourquoi me tromperais-tu? Si tu m'aimes toujours, c'est une volonté plus forte que la tienne qui t'a arrêtée; si tu ne m'aimes plus, que m'importe la cause?

— Oh! Carmélite! s'écria Camille, moi, ne plus t'aimer! Mais comment ferais-je? comment me serait-il possible de vivre sans toi?

Carmélite sourit tristement.

Il lui semblait qu'une ombre voilée, l'ombre d'un femme, passait entre elle et son amant.

Camille la ramena dans sa chambre, et alla fermer la fenêtre; — les nuits commençaient à être froides.

Carmélite était restée cinq heures à cette fenêtre, et ne s'était point aperçue de la fraîcheur de l'air.

Elle fut près de dire : « Laisse la fenêtre ouverte, Camille; j'étouffe! »

Elle ouvrit la bouche; mais ses lèvres n'articulèrent aucun son : elle tomba assise sur le canapé.

Camille se retourna, la vit et vint se jeter à ses pieds.

— Voici, lui dit-il, ce qui est arrivé. Imagine-toi que j'ai rencontré à Paris deux créoles de la Martinique, deux amis à moi que je n'avais pas vus depuis... je ne saurais te dire depuis combien de temps. Nous avons parlé de notre beau pays que tu habiteras un jour, nous avons parlé de toi...

— De moi? fit Camille en tressaillant.

— Sans doute, de toi... Est-ce que je puis parler d'autre chose?... Je ne t'ai pas nommée, bien entendu. Ils sont venus avec moi faire nos emplettes, — une partie du moins, — mais à la condition que je dînerais avec eux, et que j'irais avec eux à l'Opéra... c'était la représentation de retraite de Laïs. — Tu sais que, toi et la musique, vous êtes mes seules passions? Que n'étais-tu là? comme tu te serais amusée!

Carmélite fit un indéfinissable mouvement de sourcils.

— Je n'y étais pas, dit-elle.

— Non, tu étais ici, ma pauvre chérie; mais c'est ta faute : tu n'as pas voulu venir.

— Oui, c'est ma faute, dit Carmélite; aussi, je ne me plains pas.

— Et, au lieu de t'amuser, cependant, tu t'es ennuyée!

— Non, je t'ai attendu.

— Tiens, tu es un ange!

Et Camille embrassa de nouveau Carmélite avec passion.

Elle le laissa faire presque distraite.

Par-dessus la tête du jeune homme, à genoux devant elle, elle regardait son rosier, qui n'avait plus que quelques fleurs pâles et maladives, — les dernières.

L'une d'elles commençait même à s'effeuiller, et Carmélite regardait tomber ses pétales les uns après les autres avec une profonde mélancolie.

Camille sentait bien que ses paroles glissaient sans pénétrer; il insistait, il revenait sur des détails qui devaient donner de la vraisemblance à sa narration.

Carmélite avait fini par perdre le sens des paroles, et n'en entendait plus que le bruit.

Elle souriait, elle faisait des signes de tête, elle répondait par monosyllabes; mais elle ne savait pas plus ce qu'elle répondait que ce que Camille lui disait.

Deux heures sonnèrent; Carmélite tressaillit.

— Deux heures! dit-elle. Vous êtes fatigué; je le suis aussi, mon ami : retirez-vous chez vous, et laissez-moi; demain, vous me direz tout ce que vous avez encore à me dire : je sais qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux; je suis heureuse!

Camille était mal à son aise depuis quelques minutes : il ne savait plus comment sortir, ni comment rester.

Cependant, il parut tout attristé des paroles de Carmélite.

— Tu me renvoies, méchante? dit-il.

— Hein! fit la jeune fille.

— Bien! bien! dit Camille, je vois que tu me boudes.

— Moi? dit Carmélite; et pourquoi te bouderais-je?

— Dame, que sais-je? Un caprice!

— En effet, dit Carmélite avec un triste sourire, peut-être

suis-je capricieuse, Camille; je tâcherai de me corriger de ce défaut... A demain !

Camille embrassa une dernière fois Carmélite, qui reçut le baiser comme eût fait une statue de marbre, et sortit.

A peine eut-elle vu la porte se refermer sur Camille, que le mot qu· n'avait pu sortir de sa bouche en la présence du jeune homme, lui absent, s'en échappa.

— J'étouffe ! dit-elle.

Et elle alla rouvrir la fenêtre, où elle s'accouda ainsi qu'elle avait fait en attendant Camille.

Elle resta là immobile jusqu'au jour.

Aux premiers rayons grisâtres qui tombaient du ciel, elle frissonna, et, comme si, seulement alors, elle se fût aperçue de l'heure, elle leva ses beaux yeux au ciel, soupira et se mit au lit.

Ce fut le premier nuage qui passa dans le ciel des deux jeunes gens.

Camille l'avait dit à Carmélite, il n'avait pu faire que la moitié des emplettes.

Il ne les avait même pas faites du tout, si l'on veut bien se rappeler l'emploi de son temps.

Il était donc urgent de retourner à Paris.

Camille y retourna.

Cette fois, les emplettes furent complétées : rien ne détourna Camille de sa résolution.

Aussi revint-il de bonne heure.

Carmélite ne l'attendait point à la fenêtre : elle se promenait dans le jardin; — dans le jardin, où s'élevait le pavillon vide de Colomban.

Au reste, à partir de ce jour, les absences de Camille furent de plus en plus fréquentes, et l'indulgence, disons mieux, l'insouciance de Carmélite ne fit que l'encourager, au lieu de le retenir.

Peu à peu, ses courses à Paris devinrent si nombreuses, que ce fut sa présence à la maison qui devint une exception.

Un jour, c'était une course au champ de Mars; un autre jour, la première représentation d'un opéra ; un autre jour, un combat de coqs à la barrière. Il est vrai qu'à chaque fois, Camille disait à Carmélite : « Veux-tu venir avec moi, chérie? » mais, à chaque fois, Carmélite répondait : « Merci. »

Et Camille allait seul.

Un matin, pendant une de ces absences, on sonna à la porte.

Carmélite entendit la sonnette; mais c'était un bruit qui ne la faisait plus tressaillir.

Pourtant, comme on sonna une seconde fois, elle leva la tête, et posa sa broderie; puis, comme la jardinière tardait à ouvrir, elle alla à la fenêtre, entr'ouvrit le rideau, et regarda qui sonnait.

Carmélite poussa un cri de surprise, presque de terreur: c'était Colomban!

Elle faillit tomber à la renverse.

Elle courut sur le palier; la jardinière, qui venait du fond du jardin, passait dans le corridor.

— Nanette, cria-t-elle, conduisez ce monsieur dans le pavillon du jardin, et ne lui dites pas que je suis ici.

Puis elle referma sa porte, tourna la clef, poussa, toute tremblante, le verrou, et alla s'asseoir ou plutôt tomber sur son canapé.

C'était Colomban!

Colomban avait écrit à Camille avec sa régularité ordinaire; mais, comme Camille n'avait pas, depuis le départ du Breton, remis les pieds rue Saint-Jacques, les lettres de Colomban étaient restées chez Marie-Jeanne.

Il en résultait que l'insouciant Camille, n'ayant point reçu les lettres, n'avait pas jugé à propos d'écrire à son ancien camarade de collége.

D'ailleurs, autant qu'il était en son pouvoir, il écartait de lui le souvenir de Colomban.

Colomban, c'était l'amitié trahie, la promesse violée; c'était le remords!

Ce silence de Camille avait inquiété Colomban, si peu soupçonneux qu'il fût.

D'ailleurs, l'âme de l'austère Breton — il se le figurait du moins — s'était retrempée aux sauvages beautés de son pays.

Il croyait avoir emprunté aux *peulven* de Carnac leur dureté, aux falaises armoricaines leur résistance.

Un jour, il s'était dit :

— Je suis guéri; je vais aller reprendre mes études de droit. Puis je verrai ce que font Camille et Carmélite.

Et, comme il avait souri des lèvres en pronçant ces deux oms, il s'imaginait avoir souri du cœur.

Il était donc parti, se croyant vainqueur.

Sa prétendue victoire était une défaite; seulement, il se trompait lui-même, et Dieu seul connaissait le secret de sa faiblesse.

Il arriva à Paris, et prit une voiture pour être plus vite rue Saint-Jacques.

Il était sept heures du matin : il trouverait Camille couché.

Camille était paresseux comme un créole.

C'est Carmélite qui serait levée; il se rappelait bien qu'elle s'éveillait avec les oiseaux, chantant comme eux la première lueur du jour, le premier rayon du soleil.

Il était arrivé rue Saint-Jacques, le cœur battant, le front en feu.

Marie-Jeanne l'avait vu descendre de voiture.

— Tiens, c'est M. Colomban! avait-elle dit. Où allez-vous donc, monsieur Colomban?

Colomban s'était arrêté court.

— Où je vais? avait-il répondu. Mais chez moi, chez Camille.

— Ah bien! il y a beaux jours qu'il est déménagé, M. Camille!

— Déménagé? répéta Colomban.

— Oui, oui, oui.

— Et?...

Colomban hésitait.

— Et Carmélite?... fit-il avec un effort.

— Bon! déménagée aussi.

— Où sont-ils allés? demanda Colomban.

— Ah! dame, l'homme vous dira cela : il le sait, je crois; puis aussi mademoiselle Chante-Lilas, la blanchisseuse.

Colomban s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

— Bien! dit-il. Donnez-moi la clef de ma chambre.

— La clef de votre chambre? reprit Marie-Jeanne; pourquoi faire?

— Pourquoi faire demande-t-on la clef de sa chambre?

— On demande la clef de sa chambre pour rentrer chez soi; mais vous n'avez plus de chez vous, ici.

— Comment cela? dit le Breton d'une voix étranglée.

— Parce que vous êtes déménagé aussi, vous.

— Moi, je suis déménagé?... Êtes-vous folle?

— Non, je ne suis pas folle. Vous pouvez monter, si vous

voulez; il n'y a plus un seul meuble dans votre chambre : M. Camille a tout emporté en disant que vous alliez demeurer avec eux.

— Avec eux? répéta Colomban.

Et un nuage de flamme lui passa devant les yeux.

— Mais, enfin, dit-il, puisque je dois habiter avec eux, faut-il au moins que je sache où ils habitent.

— Dame, je crois que c'est à Meudon, répondit Marie-Jeanne.

Et, comme le jeune homme n'avait pas encore payé sa voiture, il y remonta avec sa valise.

— A Meudon! dit-il au cocher.

Une heure et demie après avoir prononcé ces deux mots, Colomban était à Meudon.

Mais, on se le rappelle, c'était au Bas-Meudon que demeurait Camille.

Colomban, avec sa patience et son entêtement breton, alla de porte en porte sans se lasser.

A la dernière maison, on lui dit que c'était sans doute au Bas-Meudon que demeuraient les jeunes gens.

Colomban partit pour le Bas-Meudon.

Au Bas-Meudon, les renseignements étaient devenus plus positifs; on lui avait indiqué la maison : il avait sonné une première fois, puis une seconde.

Carmélite avait regardé à la fenêtre, l'avait reconnu, et avait ordonné à Nanette de ne point parler d'elle, et de conduire Colomban au pavillon.

L

Celui qui revient.

Lorsque Nanette ouvrit la porte à Colomban, il était presque aussi pâle que Carmélite.

Il voulut demander Camille, mais sa voix mourut sur ses lèvres.

— M. de Rozan, n'est-ce pas? dit Nanette venant à son secours.

— Oui, murmura Colomban.

— Par ici, monsieur.

Et Nanette se mit en marche, suivie du Breton, qu'elle conduisit droit au pavillon du jardin.

Carmélite, après avoir entendu la porte de la rue s'ouvrir et se refermer, se leva; puis, tirant ses verrous, tournant sa clef, elle alla, sur la pointe du pied, regarder par la fenêtre du corridor qui donnait sur le jardin.

Colomban ne suivait plus Nanette : il la précédait.

Il avait hâte d'arriver à Camille, et de lui demander une explication.

Il ouvrit la porte du pavillon.

Le pavillon était vide!

Il se retourna vers Nanette.

— Où me conduisez-vous? dit-il.

— Mais à votre appartement, monsieur, dit la jardinière.

— A mon appartement?

— Oui; n'êtes-vous pas l'ami que M. Camille attend de Bretagne?

— Camille m'attend?...

— Depuis deux mois.

— Et où est-il, Camille?

— Il est à Paris.

— Mais il reviendra aujourd'hui?

— C'est probable.

— Va-t-il souvent à Paris?

— Presque tous les jours.

— Ah! c'est cela, murmura Colomban : il loge ici, mais elle habite à Paris; Camille aura craint de la compromettre en demeurant non-seulement dans la même maison, mais encore dans la même ville qu'elle. Cher Camille, je l'avais mal jugé... Ah! je suis mauvais!

Et, se retournant vers Nanette :

— Je vais attendre Camille ici, lui dit-il; aussitôt son retour, vous le préviendrez de mon arrivée.

Nanette fit un signe affirmatif, et s'éloigna.

Resté seul, Colomban jeta un regard autour de lui, et passa

la main sur ses yeux : il croyait être le jouet d'une illusion.

C'était sa chambre, sa chambre de la rue Saint-Jacques transportée tout entière au milieu d'un charmant jardin.

Mêmes meubles, même papier, il retrouvait tout là, comme par magie, tout, depuis son Code, — qui, placé sur sa table de nuit, près de son bougeoir, était ouvert juste à l'endroit où, trois mois auparavant, il avait mis le sinet vert, — jusqu'aux petites caisses de rosiers qui verdoyaient devant sa fenêtre!

Cette chambre, c'était un remords de Camille, qui avait un crime à se faire pardonner par Colomban.

Colomban n'y vit qu'une délicate et tendre attention de son ami.

Seulement, cette chambre, elle était pleine pour lui de sombres souvenirs.

Rien n'est plus triste à revoir, avec un cœur déchiré et des yeux en larmes, que les objets qu'on a vus dans des temps heureux.

Tout en croyant faire une joyeuse surprise à son ami, n'était-ce pas une œuvre de bourreau qu'avait accomplie Camille, que de forcer Colomban d'habiter la chambre mortuaire de ses premières illusions?

Aussi, de même que, cette nuit où l'absence de Camille s'était prolongée jusqu'à une heure du matin, Carmélite avait dit : « J'étouffe! » Colomban répéta-t-il à son tour : « J'étouffe! » et s'élança-t-il dans le jardin, cherchant de l'air.

Carmélite n'avait pas quitté sa fenêtre : elle le vit sortir ou plutôt bondir hors du pavillon.

Elle appuya sa main sur son cœur, et renversa sa tête en arrière : la pauvre fille était près de se trouver mal.

Quand elle rouvrit les yeux, et les reporta vers le jardin, Colomban était assis sur un banc, la tête dans ses mains, exactement dans la même position où elle était restée elle-même pendant quatre heures, attendant Camille.

Lui aussi resta quatre heures à attendre, comme était restée Carmélite. Tout à coup, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte; puis la sonnette tinta vigoureusement, sous un de ces ébranlements où il est facile de reconnaître la main du maître.

Cette fois, Nanette était à son poste et courut ouvrir.

Sans doute annonça-t-elle à Camille que Colomban était

arrivé ; car, au lieu de monter au premier, Camille traversa le corridor, et apparut dans le jardin.

Il chercha des yeux Colomban, le vit assis sur son banc de gazon, et marcha droit à lui.

Colomban, le front dans ses deux mains, ne le voyait pas venir.

Au bruit des pas, il leva cependant la tête, et aperçu Camille devant lui.

Il jeta un cri, et, en moins d'une seconde, fut dans ses bras.

Carmélite observait tout cela à travers son rideau.

Rien n'altérait chez Colomban la joie qu'il avait de revoir son ami : il croyait Camille au Bas-Meudon, Carmélite à Paris.

Les deux jeunes gens revinrent vers la maison, enlacés au bras l'un de l'autre.

Carmélite, en les voyant s'approcher, se retira toute tremblante dans sa chambre, dont pour la seconde fois elle poussa le verrou.

Camille fit visiter à son ami toute la maison, excepté la chambre où se trouvait Carmélite.

Le Breton ne fut pas étonné du luxe un peu efféminé des décorations de l'appartement : il connaissait les goûts de Camille.

La maison entièrement visitée, à l'exception de la chambre de Carmélite, le créole conduisit son ami devant cette porte mystérieuse auprès de laquelle ils avaient passé deux ou trois fois tous deux sans qu'elle s'ouvrît.

Là, il arrêta Colomban.

— Le chapeau à la main ! dit Camille.

— Pourquoi ? demanda le Breton.

— Ici est le sanctuaire !

— Que veux-tu dire ?

— Ecoute, dit Camille avec ce ton moitié railleur, moitie sérieux, qui lui était habituel : j'ai des idées assez vagues ou, si tu le préfères, assez arrêtées sur la religion ; chacun adore le dieu de son choix ; je ne sais pourquoi je ferais autrement que les autres.

— Où veux-tu en venir, et quelle est cette chambre ? demanda Colomban. Voyons, achève !

— C'est le temple de la déesse du beau, du bon, du grand !

une espèce de dieu Pan hermaphrodite, participant à la fois de la femme par sa faiblesse et sa beauté, de l'homme par sa force et son courage... Cette chambre, Colomban, renferme l'être que j'adore par-dessus tout au monde; la créature humaine que je révère à l'égal de la divinité! Incline-toi donc, et, comme je te l'ai dit, découvre-toi en franchissant le seuil de cette chambre; car jamais il n'aura été donné à un mortel de contempler le visage d'une idole plus vénérée!

Carmélite entendait de sa chambre tout ce que disait Camille; elle se leva, pâle mais résolue, comme elle était dans les grandes occasions, marcha droit à la porte, et, au moment où Camille allait porter la main sur le bouton pour l'ouvrir, elle l'ouvrit elle-même. Colomban faillit tomber à la renverse en apercevant la jeune fille.

— Entrez, mon ami! dit simplement Carmélite.

— Eh bien, qu'as-tu donc? demanda Camille cachant le trouble de son cœur sous cette gaieté qui était tantôt son masque, tantôt son visage; est-ce que tu ne reconnais plus Carmélite? Alors, je vais vous présenter l'un à l'autre... Mademoiselle Carmélite Gervais, M. le vicomte de Penhoël... Monsieur le vicomte de Penhoël, mademoiselle Carmélite Gervais.

Les deux jeunes gens se regardaient, Colomban stupéfait d'étonnement, Carmélite immobile de honte!

— Mais, s'écria Camille, embrassez-vous donc! Qui diable vous arrête? Voulez-vous que j'aille faire un tour dans les bois de Meudon?

Cette invitation, amicale au fond, mais injurieuse dans la forme, produisit un effet tout différent sur Carmélite et sur Colomban : la jeune fille rougit jusqu'au blanc des yeux; le visage du Breton se couvrit d'une pâleur mortelle.

Tous deux reculèrent chacun d'un pas.

Ce qui faisait rougir et reculer Carmélite, c'était le respect de la femme violé, la pudeur outragée : un sourire méprisant effleura ses lèvres.

Ce qui faisait pâlir et reculer Colomban, c'était la foi trahie, les saintes promesses de l'amitié foulées aux pieds : un nuage de douleur couvrit son front.

L'embarras était cruel pour tous deux.

Carmélite le fit cesser en tendant franchement et affectueusement sa main au Breton

Celui-ci, — en souvenir de la main pâle et effilée qu'il avait vue un jour sortir des draps de Carmélite, alitée par la fièvre, – donna aussitôt la sienne, et ces deux loyales mains toutes frissonnantes s'enchaînèrent étroitement.

— Ah çà ! mais quelles singulières façons faites-vous là ? dit Camille; depuis quand donc l'ami n'embrasse-t-il plus la *femme* de son ami ?

Colomban releva la tête, et, couvrant Camille d'un regard radieux :

— Ta femme ? s'écria-t-il avec joie,— car, devant la promesse accomplie, il oubliait tout ; — ta femme ?... répéta-t-il les larmes aux yeux, sans remarquer le trouble dans lequel ses paroles plongeaient Carmélite.

— Ou approchant, dit Camille, car je n'attendais que ton retour pour arranger notre mariage.

— Ah ! fit froidement Colomban.

Puis, avec un air qui n'était pas exempt d'une certaine menace :

— Eh bien, me voici !... dit-il.

— Allons, allons, dit Camille brisant le fil que venait de nouer Colomban, si tu ne l'embrasses point par amour d'elle, embrasse-la par amour de moi.

Colomban s'approcha de Carmélite, et, s'inclinant av respect :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle ?... dit-il.

— Madame, madame, fit Camille.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, m dame ? répéta Colomban.

— Oh ! de tout mon cœur ! s'écria Carmélite en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la vérité de ses paroles ; — et Dieu, qui m'entend, sait que c'est du plus profond de ce cœur que je vous donne cette marque d'affection.

Et les deux jeunes gens s'embrassèrent en rougissant.

— Eh bien, en êtes-vous morts ? demanda en riant Camille. Mon Dieu ! que vous êtes donc niais tous deux ! N'est-il pas convenu que nous n'allons plus faire qu'un à nous trois, deux tout au plus ?

— C'est bien, dit Colomban ; mais, avant d'accepter cette charmante invitation, je désire causer avec vous, Camille.

— Avec *vous*, répéta le créole ; peste ! c'est sérieux.

— Très-sérieux, dit Colomban.

— En es-tu? demanda Camille à Carmélite?

— Non, dit Colomban, et mademoiselle restera chez elle pendant que nous passerons chez toi.

— Passons chez moi, dit Camille.

Et il ouvrit la porte en face de celle de Carmélite

Le Breton le suivit en jetant à la jeune fille un regard qui voulait dire : « Soyez tranquille, c'est de vous que je vais m'occuper. »

Elle sourit tristement, laissa échapper un soupir, et rentra chez elle.

— Eh bien, dit Camille en se jetant dans un fauteuil, et essayant de *ruser*, ainsi qu'on dit en termes de chasse, comment as-tu trouvé ton pavillon ?

— Charmant! répondit Colomban, et je vous remercie de ce souvenir affectueux; mais je ne consentirai jamais à habiter ce pavillon.

— Et pourquoi donc cela?

— Parce que je ne veux être ni le complice de vos fautes, ni le bouclier de vos mauvaises passions.

— Colomban! fit Camille en fronçant le sourcil.

— Oh! nous nous fâcherons tout à l'heure, si vous voulez, Camille; mais, d'abord, laissez-moi vous dire ce que j'ai à vous reprocher... Vous m'aviez juré — et ce fut une des conditions de mon départ — de respecter Carmélite comme votre femme, et vous avez indignement violé votre promesse! A partir de ce jour, Camille, il y a un abîme entre nous : celui qui sépare un cœur loyal d'un cœur parjure, et je ne resterai pas ici un instant de plus.

En prononçant ces paroles, Colomban fit un pas vers la porte.

Mais Camille lui barra le passage, et l'arrêta.

— Écoute, lui dit-il, aussi vrai que tu es mon seul ami, Colomban, — et je serais un grand malheureux s'il en était autrement! — aussi vrai que je voudrais avoir fait pour toi la moitié de ce que tu as fait pour moi, j'aime, j'adore, je respecte Carmélite, et il n'a pas tenu à moi seul de tenir mon serment.

Colomban sourit avec dédain.

— Eh bien, je m'en rapporte à elle-même, continua Camille. Consulte-la, interroge-la; tu t'en rapporteras bien à

elle, j'espère? Demande-lui si j'ai jamais essayé par un moyen quelconque, non-seulement de la séduire, mais même de la tenter; demande-lui si nous n'avons pas été tous deux spontanément, involontairement, fatalement, malgré nous, entraînés par les forces mystérieuses d'une brûlante nuit d'été; demande-lui si, comme deux enfants trahis par leur innocence même, nous n'avons pas tous deux accepté l'occasion sans la chercher... Toi qui sais commander à ta passion, toi qui as une puissance de volonté au-dessus des forces humaines, peut-être n'aurais-tu pas succombé; mais, moi, faible comme tu me connais, mon ami, sentant voler autour de moi, sans les appeler, mille désirs semblables à ceux que je renfermais dans mon cœur, et qui s'envolaient du cœur de Carmélite, j'ai fermé les yeux; le monde entier a disparu pour moi! Est-ce à dire, à cause de cela, Colomban, que je suis un cœur déloyal, un malhonnête homme? Non, car, aussi vrai que je m'appelle Camille de Rozan, à l'époque que tu vas fixer toi-même, Carmélite sera ma femme! Je n'ai pas voulu t'écrire tout cela, tu comprends? c'eût été une discussion épistolaire interminable; mais te voici, et c'est à toi de fixer, comme je te l'ai dit, le jour du mariage.

Colomban demeura un instant pensif.

— C'est la vérité que tu me dis là? demanda-il en regardant fixement Camille.

— Sur l'honneur, répondit le jeune homme en appuyant sa main contre sa poitrine.

— Alors, dit Colomban, s'il en est ainsi, je reste; car j'aurai toujours un honnête homme pour ami. Quant à l'époque du mariage, c'est à toi de la fixer, et, naturellement, le plus tôt sera le mieux.

— Dès aujourd'hui, Colomban, tu entends? dès aujourd'hui, j'écris à mon père; je le prie de m'envoyer les papiers nécessaires à mon mariage, et, dans six semaines, nous pourrons publier les bans.

— Mettons deux mois pour ne rien exagérer, dit Colomban. Mais es-tu sûr du consentement de ton père?

— Pourquoi mon père me le refuserait-il?

— Ton père est riche, Camille, et Carmélite est pauvre?

— La vertu de Carmélite sera sa dot aux yeux de mon père.

« Malheureux prodigue! avait bien envie de murmurer Colomban, cette dot, tu l'as mangée d'avance! »

— Mais, dit-il, si, cependant, contre tous tes désirs, ton ère s'opposait à ce mariage?

— C'est impossible, cher ami!

— Suppose-le un instant, tout impossible que cela te semble. Que ferais-tu?

— J'ai vingt-quatre ans : j'attendrais ma grande majorité, et j'épouserais Carmélite malgré mon père!

— C'est une triste chose que cette révolte d'un fils contre ses parents; mais c'est une plus triste chose encore, Camille, d'avoir déshonoré une jeune fille, et de ne pas lui rendre l'honneur... Écris donc cette lettre, écris-la en fils respectueux, mais en homme résolu; les départs du paquebot ont lieu le 5, le 15 et le 25 de chaque mois : c'est après-demain le 15, tu n'as donc pas une minute à perdre.

— Et tu restes? demanda Camille.

— Je reste, répondit Colomban.

Et, préparant sur la table de Camille une plume et du papier :

— J'attends ta lettre dans le pavillon, dit-il.

Puis il descendit, presque joyeux de la loyauté de son ami.

LI

Celui qui s'en va.

Un quart d'heure après Colomban, Camille entrait dans le pavillon, tenant à la main une feuille de papier à moitié écrite.

— C'est déjà fait? demanda Colomban étonné.

— Non, dit Camille; au contraire, j'ai à peine commencé.

Colomban le regarda en juge qui interroge.

— Oh ! ne te presse pas de me condamner ! dit Camille. Aux premiers mots, tes objections sur le consentement de mon père me sont revenues à l'esprit, et elles m'ont semblé plus probables que je ne les avais trouvées d'abord.

— Que t'importe, Camille, dit le Breton, puisque ton parti est pris résolûment ?

— C'est vrai ; mais je pense aux lettres qu'il va falloir échanger avant d'en arriver là. Je n'ai jamais espéré obtenir le consentement de mon père à ma première demande ; nous allons donc discuter, parlementer ; les jours se passeront, notre impatience augmentera...

— Le moyen de faire autrement ?

— Je crois l'avoir trouvé, dit Camille.

— Quel est-il ?

— C'est d'aller moi-même demander à mon père la permission de me marier.

Le Breton fixa son regard limpide sur Camille.

Celui-ci soutint le regard de son ami sans baisser les yeux.

— Tu as raison, Camille, dit Colomban, et ce que tu proposes est d'un honnête homme — ou d'un bandit sans foi !

— J'espère que tu ne doutes pas de moi ? demanda Camille.

— Non, fit Colomban.

— Tu comprends ? reprit Camille, en huit jours d'insistances verbales, j'obtiens plus de mon père qu'en trois mois d'obsession épistolaire.

— Je le pense comme toi.

— Trois semaines pour aller, trois semaines pour revenir, quinze jours pour décider mon père : c'est l'affaire de deux mois.

— Tu es devenu la logique et la raison incarnées, Camille

— La raison vient avec l'âge, mon vieux Colomban. Malheureusement...

— Quoi ?

— Oh !... c'est un projet à peu près inexécutable...

— Comment ?

— Je ne puis emmener Carmélite.

— Naturellement.

— D'un autre côté, je ne puis la laisser ici.

— Qui t'en empêche ?

— Une jeune fille seule, exposée aux insultes des voisins et des passants !

Colomban fronça le sourcil.

— Crois-tu donc que je laisserai insulter Carmélite ? dit-il.

— Tu consens donc à veiller sur elle ?

Colomban sourit.

— En vérité, dit-il, je croyais que tu me connaissais mieux.

— Tu demeureras sous le même toit qu'elle ?

— Sans doute.

— Colomban ! s'écria Camille, si tu fais cela, ma vie entière ne suffira point à reconnaître cette preuve d'amitié.

— Ingrat ! murmura le Breton.

— Non, Colomban, non, je ne suis point un ingrat; mais je connais ta susceptibilité dans ces sortes de matières : j'avais peur de te blesser en t'offrant de demeurer seul avec une jeune fille, dans une maison isolée.

— N'ai-je pas demeuré trois mois seul avec Carmélite, avant qu'elle te connût ?

— Oui; mais, avant qu'elle me connût, comme tu dis...

— Et pourquoi donc la pensée de garder la femme de mon frère, ma sœur sacrée, pourrait-elle me blesser ? as-tu voulu faire allusion à mon ancien amour pour Carmélite ?

— Colomban !

— Me crois-tu capable de trahir un serment ?

— Je te crois capable de mourir avant cela, Colomban ! et ta grandeur me fait bien petit... Oh ! oui, oui, je suis mauvais, et tu es bon, et tu as surtout la fidélité du molosse, comme tu en as la force et le dévouement. Je sais que tu défendras la vie de Carmélite mieux que tu ne défendrais la mienne, et la mienne, mieux que tu ne défendrais la tienne; je n'ai donc nulle crainte : te sachant là, je ferais le tour du monde, si j'étais contraint à le faire !

— En ce cas, dit Colomban, préviens Carmélite; tu comprends que je n'accepterai pas sans son aveu... Me refusât-elle, tu pourrais encore partir en toute sécurité : je louerais une chambre en face de sa maison... près de sa maison, sinon en face; et elle serait tout aussi à l'abri des insultes que moi présent. — Va donc la prévenir; car tu n'as pas plus de temps à perdre que quand c'était une lettre qui devait partir, et non pas toi.

Camille obéit sans dire un mot.

Ce fut en tressaillant que Carmélite reçut la nouvelle qu'il lui apportait.

Cependant, elle ne fit aucune objection, n'opposa aucune résistance.

Elle écouta la proposition, regarda Camille avec un air d'indicible stupeur, et, sans analyser précisément la singulière émotion que lui causait cette nouvelle, elle sentit instinctivement toute la bassesse de Camille, toute la grandeur de Colomban.

Le Breton lui semblait si élevé, qu'à ses yeux, il avait, comme un géant, pour ainsi dire, le talon sur le front du nain qu'il appelait son ami.

La seule différence qu'il y eut dans le projet, c'est que l'on remit le départ au 23 du mois d'octobre.

Le paquebot des colonies partait, comme nous avons dit, le 25; il y avait dix jours à passer jusque-là.

Colomban raconta la vie austère, presque monacale qu'il avait menée dans la tour de Penhoël, errant au bord de la mer grondante, ou assis au chevet de son père malade, et auquel il lisait l'*Odyssée*.

Carmélite découvrit à Colomban les trésors de science musicale qu'elle avait amassés pendant la longue absence du Breton, et les fréquentes absences de Camille.

Ce dernier essaya de rappeler l'enjouement des soirées d'autrefois; mais, outre que les heures voisines du départ ne pouvaient être que pleines d'inquiétude et de regret, il y avait entre ces trois personnages un spectre à trois aspects.

Pour Camille, c'était la conscience.

Pour Colomban, c'était le doute.

Pour Carmélite, c'était le découragement.

Ce spectre planait incessamment au-dessus de leurs têtes, ou passait grave et sombre devant eux, pendant les tristes jours et les mélancoliques soirées qui s'écoulèrent jusqu'au départ de Camille.

Ils avaient parfois des moments de sourde impatience dont ils s'effrayaient eux-mêmes; on eût dit alors que, pareils à des gens qui parlementent au moment de courir un danger, ils avaient hâte de se quitter, puisqu'ils devaient se quitter tôt ou tard.

On arriva donc au 23 octobre dans ces tristes dispositions.

Il était convenu que Colomban conduirait Camille jusqu'à la diligence, qui devait partir de Paris à dix heures du matin, et, par conséquent, passer sur la route de Versailles à onze heures.

Le Breton ne ferma point l'œil de la nuit; à six heures, il était debout, attendant le réveil de Camille.

A huit heures, il entra dans sa chambre.

— Quelle heure est-il ? demanda Camille.

— Huit heures, répondit Colomban.

— Oh ! alors, nous avons le temps ! dit Camille; laisse-moi dormir une heure encore.

La porte de Carmélite était ouverte ; la jeune fille entendit la réponse du paresseux créole.

— Il a raison, dit-elle, laissez-le dormir, mon ami.

Colomban referma la porte de Camille, et entra chez Carmélite.

On eût dit qu'elle ne s'était pas couchée: à peine son lit était-il défait.

— Vous êtes fatiguée, Carmélite, dit Colomban fixant un regard inquiet sur la jeune fille.

— Oui, répondit Carmélite, j'ai lu une partie de la nuit.

— Et l'autre partie, vous avez pleuré !

— Moi ? Non, dit Carmélite en regardant le Breton d'un œil sec et fiévreux.

Colomban baissa la tête, et poussa un soupir.

Puis, quoiqu'il sût que tout était prêt, il se leva et sortit, sous prétexte de surveiller les paquets et les malles.

La vérité est que ce tête-à-tête lui brisait le cœur, et qu'il avait besoin d'air et de solitude.

A neuf heures, il remonta, entra dans la chambre de Camille, et le força de se lever.

Un quart d'heure après, le créole était dans la salle à manger, où Carmélite et Colomban l'attendaient.

Ces dernières minutes qui précédèrent la séparation ne furent pas beaucoup plus tristes que les soirées des jours passés.

Il en est de la certitude d'un départ comme de la mort : on s'habitue tellement, degré par degré, au malheur qui menace, que, n'étant plus surpris quand il éclate, on y paraît insensible ; la source des larmes s'est tarie en coulant peu à peu !

La voiture qui devait conduire Camille sur la route attendait à la porte. Au moment d'y monter, on se regarda une dernière fois ; les trois visages se confondirent en s'embrassant.

Mais Colomban et Camille seuls pleuraient.

— Je te confie ma vie, dit Camille ; plus que ma vie, mon âme !

Et selon toute probabilité, Camille disait vrai en ce moment.

— Va ! j'en réponds devant Dieu, sur mon âme et sur ma vie ! répondit solennellement le Breton en levant ses grands yeux, clairs comme le ciel qu'ils regardaient.

Les deux jeunes gens s'avancèrent vers la porte.

Colomban se retourna, et, voyant Carmélite seule, les bras pendants, la tête sur la poitrine, pareille à une statue de l'Abandon, il proposa à Camille de l'emmener, pour qu'elle ne les quittât au moins qu'au dernier moment.

Carmélite regarda Colomban avec des yeux où brillait la reconnaissance.

Mais, avec une voix qui trahissait un profond découragement :

— A quoi bon ? dit-elle.

Camille revint une dernière fois, une dernière fois la serra sur son cœur, puis recula presque effrayé.

Il avait cru étreindre une statue de marbre !

Il était onze heures moins dix minutes : il n'y avait pas de temps à perdre ; Colomban entraîna Camille ; tous deux montèrent en voiture, et la voiture partit au grand galop.

La porte était restée ouverte.

— Fermez la porte, dit sombrement Carmélite à la jardinière.

La jardinière obéit et repoussa la porte, qui se ferma brusquement.

Carmélite tressaillit.

— C'est la porte de mon tombeau, dit-elle.

Et elle remonta l'escalier lentement, marche à marche, rentra dans sa chambre, et tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur son canapé.

D'où venait ce découragement, cette tristesse, cette froideur de Carmélite ?

De la comparaison que fait, malgré elle, une femme dis-

tinguée, entre un homme comme Camille et un homme comme Colomban.

Et, en effet, Colomban, — qui, dès le jour de son arrivée, avait grandi aux yeux de Carmélite, — Colomban avait, pendant les dix jours qui venaient de s'écouler, atteint des proportions gigantesques.

Entre son départ et son retour, la jeune fille avait fait un mauvais rêve.

Un rêve... oh! oui! la réalité eût été trop désolante!

Elle avait cru être, durant trois mois, la maîtresse d'un fat, — joli et amusant, il est vrai, mais sans noblesse, sans cœur, sans âme, sans dignité, sans force; — d'une sorte de poupée parée, huilée, poudrée, frisée, divertissante par moments, à tout prendre, mais indigne du moindre attachement sérieux. Sans doute, c'était un rêve épouvantable! et cet Américain aux cravates panachées, aux gilets voyants, aux pantalons à couleurs claires, aux chaînes d'or et aux bagues de rubis, c'était une incarnation quelconque de ce démon de la nuit qui vient s'accroupir sur les poitrines endormies. — Enfin, tous ces projets de mariage, ce départ pour aller consulter une famille au fond de l'Amérique, cette menace de retour suspendue au-dessus d'elle, non pas comme la flamme de l'espérance, mais comme l'éclair du glaive, — tout cela ne pouvait être que le songe fiévreux d'une nuit d'été dans un cerveau brûlant.

Oui, oui, tout cela était un rêve!

La réalité, c'était ce grand et loyal cœur que l'on appelait Colomban.

Celui-là, à la bonne heure, c'était un simple, un grand, un fort, un homme enfin! celui-là pouvait dire à une femme : « Ferme les yeux et marche! » et la femme pouvait, conduite par lui, marcher aveuglément; celui-là pouvait dire : « Je ne veux pas! » et on lui eût obéi : « Je veux! » et on l'eût écouté : « Il faut mourir! » et l'on serait mort!

Celui-là avait la grandeur, la noblesse et la foi; la bonté et la force!

C'était donc celui-là qui, absent depuis trois mois, venait réclamer de son ami le trésor qu'il lui avait confié...

Mais, quand la pauvre Carmélite releva la tête, et qu'elle vit autour d'elle tous les objets appartenant à Camille, hélas! la malheureuse enfant! elle reconnut bien qu'elle avait cô-

toyé pendant une nuit de printemps le Breton comme un beau rêve, mais que c'était l'Américain qui était la terrible réalité.

Toutes les larmes que peut contenir le vaste cœur de la femme s'échappèrent alors par torrents de ses yeux; elle pleura son erreur, la fleur de ses illusions effeuillée et jetée au vent, son bonheur exhalé comme un parfum imprudemment jeté dans la flamme; elle pleura sa vie à jamais brisée, comme on pleure sa mère ou son enfant; elle se tordit les mains de désespoir, elle qui n'avait pas fait un geste; elle se plaignit tout haut, elle qui n'avait pas poussé un soupir; elle sanglota, elle qui n'avait pas versé une larme; elle jeta sur les objets environnants des regards de lionne mordue par un serpent venimeux; elle se leva et se promena à grands pas dans sa chambre, haletante, l'œil fiévreux.

Si la rivière eût passé sous sa croisée, elle se fût infailliblement jetée dans la rivière.

En effet, comme si elle eût pris un parti désespéré, elle marcha vers la fenêtre, et l'ouvrit.

Son regard mesura la hauteur de la fenêtre au pavé.

C'était un premier étage, haut à peine comme un entresol : elle se fût à moitié tuée, mais elle eût survécu.

Elle fit un pas en arrière, avec un gémissement de rage et de douleur.

Mais, tout à coup, ses yeux, ses beaux yeux, tristes et inondés des larmes du désespoir, étincelèrent en s'arrêtant sur un objet qui semblait les ravir; dans ces mêmes regards où se peignait, une minute auparavant, le plus profond chagrin, brilla quelque chose qui ressemblait à une joie ineffable; une flamme traversa ses larmes, comme un rayon du soleil traverse les nuages, et, comme, au rayon du soleil, scintille une goutte de rosée tremblante sur une fleur, un éclair de félicite passa au milieu de ses larmes.

Elle venait de voir son rosier blanc, symbole d'innocence, souvenir de son premier amou !

— O mon rosier! dit-elle en le serrant contre son cœur, au risque de se déchirer aux épines, — la nuit où je t'ai cueilli, tu sortais à peine du sein de la terre, notre mère commune; tu n'étalais pas encore au soleil l'auréole de tes boutons blancs, enveloppés dans ton manteau de mousse; le feu du jour ne pouvait t'atteindre, le froid des nuits ne

pouvait te saisir... O mon rosier! ainsi que moi, pendant les ardeurs d'une brûlante nuit d'été, tu as montré les trésors de tes fleurs éclatantes; tu étais orgueilleux de tes blancs pétales; tu rayonnais au soleil, que tu prenais pour un ami; tu croyais à l'éternité de la vie, comme je croyais, moi, à l'éternité de l'amour! O mon rosier! pourquoi as-tu donné tes fleurs, comme j'ai donné mon amour, puisque tous deux nous devions mourir?...

Et Carmélite brisa les quelques fleurs tardives qui couronnaient encore la tête de son rosier, et, au lieu de les mettre dans son voile de jeune fille, comme elle avait fait des autres, elle les effeuilla et les livra au vent, qui les emporta sur le pavé boueux du chemin

LII

La lionne blessée.

A partir de cette heure, Carmélite, ainsi qu'elle avait dit, regarda cette maison comme son tombeau, et son jardin comme ce cimetière rose des carmélites dont elle portait bizarrement le nom; elle comprit la Vallière, qui avait expié ses trois années de lumière et de soleil par trente années d'ombre au fond d'un cloître; elle comprit la Madeleine, qui, n'osant lever ses yeux jusqu'au front du Christ, lui essuyait les pieds avec ses cheveux.

Son avenir lui parut résumé dans ces deux mots écrits en lettres noires sur une page blanche: *Pleurer* et *Mourir*.

Et, en effet, rien désormais ne pouvait la rattacher aux biens de ce monde, et elle se voyait passer dans la vie comme le fantôme d'elle-même. Elle resta trois quarts d'heure plongée dans ses sombres méditations, c'est-à-dire

le temps qu'il fallut au Breton pour conduire Camille, attendre le passage de la diligence, et revenir.

Ces trois quarts d'heure furent des siècles pour Carmélite.

Lorsque Colomban rentra, au lieu de la jeune fille qu'il avait quittée à son départ, il retrouva, courbée sous la prostration la plus désolante, une sorte de spectre à l'attitude morne, aux couleurs éteintes, aux yeux hagards.

Mais il ne comprit rien, le candide Colomban : il crut que ce désespoir n'avait d'autre cause que le départ de Camille, et il essaya de consoler la pauvre délaissée en lui parlant du retour. Ce fut seulement alors qu'il comprit, à la façon dont la jeune fille secouait la tête, que le mal venait d'une autre source, et qu'il commença son rôle d'ami dévoué en l'interrogeant fraternellement.

Carmélite ne répondit point ; muette à ses regards, sourde à ses paroles, elle portait en elle une douleur si immense, qu'elle semblait craindre d'en accabler son ami.

La première journée s'écoula donc ainsi. Colomban, en voyant la jeune fille repousser ses consolations, comme un enfant malade qui repousse du doigt une potion bienfaisante, Colomban attribua à l'exaspération nerveuse dans laquelle il avait retrouvé Carmélite cette tristesse, qu'il crut accidentelle et passagère, et remit un interrogatoire plus sérieux au lendemain et aux jours suivants.

Mais, le lendemain et les jours suivants, la mélancolie de Carmélite fut la même, et la jeune fille continua de se refuser à toute confidence.

Le temps s'écoula donc sans révéler au Breton les causes mystérieuses de ce désespoir intime.

Les heures de la journée étaient distribuées avec une régularité invariable ; tous les matins, dès le mois de novembre, Colomban, malgré la pluie, la boue, le vent, la neige, le froid, partait à pied du Bas-Meudon, entre sept et huit heures, pour aller à Paris, à l'École de droit, assister au cours, qui commençait à neuf heures et demie.

Ce cours finissait à dix heures et demie : Colomban était donc de retour à midi précis.

On déjeunait ; puis, une heure après, chacun de son côté prenait son travail, et l'on ne se revoyait qu'à six heures, c'est-à-dire au moment du dîner.

On passait le reste de la soirée ensemble, soit à lire, soit à faire de la musique, rarement à causer.

La causerie était dangereuse.

Le Breton sentait bien qu'il était de son devoir d'interroger Carmélite; mais il voyait la résistance de la jeune fille, et, sans fuir les occasions d'amener la conversation sur ce terrain, il ne les cherchait plus, agissant comme fait un médecin intelligent dans une maladie organique, c'est-à-dire attendant plus du temps que de la science, plus de Dieu que du médecin.

Mais ce qui étonnait Colomban, c'étaient les progrès immenses que Carmélite avait faits en musique depuis le départ de Camille.

On eût dit qu'un sens musical nouveau, inconnu, presque terrible, s'était développé en elle. Si elle exécutait seulement, son piano avait une voix, une âme : il pleurait, il gémissait, il sanglotait; si elle chantait, sa voix avait pris, surtout dans les notes élevées, une étendue, un sentiment, une amertume douloureuse qui faisait, de cette voix, une voix d'ange désolé, regrettant le ciel avec des accents humains.

Les dimanches étaient consacrés particulièrement à la musique et à la promenade; on les passait ensemble, sans s'éloigner un quart d'heure l'un de l'autre. Quand le temps était trop mauvais pour que l'on pût sortir, c'était dans le pavillon de Colomban que l'on se réunissait. Le Breton s'était d'abord étonné de ce choix de Carmélite, de cette préférence pour sa chambre, lorsqu'il y avait un salon commun; mais, en véritable juriste français qui accepte les lois provisoires comme définitives, il avait accepté ce caprice de Carmélite, sans s'en rendre compte autrement.

Au reste, les prétextes n'avaient point manqué à Carmélite pour prouver à Colomban que sa chambre était plus favorable à leur causerie qu'aucune autre. Un jour, c'était le piano de Carmélite qui avait baissé d'un ton, et le piano de Colomban allait mieux à sa voix; un autre jour, c'était la cheminée du salon qui fumait, et la cheminée de Colomban était excellente; un autre jour, c'était un livre sérieux dont on avait besoin pour vérifier un fait, une date, et les livres sérieux ne se trouvaient que dans la bibliothèque de Colomban. Enfin, il y avait mille raisons pour qu'on se réunît dans la chambre

de Colomban, et non ailleurs, — et la preuve, c est que l'on s'y réunissait.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi; on ne recevait pas de lettres de Camille, et Colomban s'aperçut avec étonnement que ' mais Carmélite ne s'informait à Nanette si des lettres étaient arrivées.

Pourtant, vers la fin de décembre, la première lettre arriva.

Colomban, tout joyeux, l'apporta à Carmélite.

Elle était à son piano.

— Une lettre de Camille! s'écria Colomban en entrant dans la chambre.

Mais, sans lever ses mains de dessus les touches :

— Lisez, mon ami, dit Carmélite.

Colomban avait l'habitude d'obéir sans résistance aux désirs de la jeune fille.

Il décacheta la lettre, et lut.

La lettre racontait toutes les discussions que Camille avait eues, non pas avec son père, mais avec ses tantes, ses grand'tantes et tout le reste de la famille, qui s'était montrée constamment opposée à son dessein, et qui, à l'heure où il écrivait ces lignes, s'y opposait plus que jamais.

A cela près, la lettre était pleine de la plus vive tendresse pour Carmélite, de la plus profonde reconnaissance pour Colomban ; il y avait même. dans le ton général de l'épître, une sorte de mélancolie qui n'était pas habituelle à l'Américain, et que le Breton mettait sur le compte de son amour entravé par le dissentiment de la famille et la lutte qu'i soutenait.

Mais ce qui surprit Colomban, ce fut la façon plus que froide dont Carmélite reçut cette lettre de son futur époux; il n'osa lui faire aucune remarque à ce sujet ; mais, le soir, resté seul, il se demanda à part lui la cause de cette froideur évidente, et plus il chercha dans les mystérieuses profondeurs du cœur de la femme, plus il s'éloigna de la réalité.

Vers la fin de janvier, une seconde lettre de Camille arriva, lettre pleine de tendresse passionnée. Les luttes continuaient toujours au sein de la famille Rozan ; Camille avait, cependant, entraîné quelques parents dans son projet; il en avait attendri quelques autres; enfin, il avait gagné un peu de terrain : on était donc en rogrès.

Cette seconde lettre fut reçue par Carmélite avec la même indifférence que la première : elle lut toutes ces lignes brûlantes sans être émue le moins du monde; arrivée à la dernière, elle ferma la lettre, et la déposa sur la cheminée sans affectation, mais avec un mépris glacial.

Colomban fut bien tenté de profiter de cette circonstance pour l'interroger; mais il la trouva, au delà de cette apparente froideur, si fiévreuse, si fébrile, si agitée, qu'il eut peur de la courber comme la sensitive rien qu'en la touchant.

Il renonça donc pour le moment à lui faire aucune question, et se contenta de chercher, mais inutilement comme il le faisait depuis trois mois, les causes de cette inexplicable *maladivité.*

Un an s'écoula ainsi.

Colomban, pour ne pas laisser la jeune fille seule, écrivit à son père qu'un devoir le retenait à Paris, et qu'il n'aurait point le bonheur d'aller le visiter pendant les vacances de cette année.

Au reste, cette année, au lieu de se traîner lente comme une année d'absence, s'était écoulée avec une rapidité extraordinaire, dans une sérénité ineffable de la part de Colomban, dans une admiration passionnée et un remords constant de la part de Carmélite.

Un soir qu'ils étaient réunis comme d'habitude chez Colomban, — c'était le 23 du mois d'octobre, juste le jour anniversaire du départ de Camille, — Colomban émit cette opinion, purement et simplement appuyée sur la loyauté qu'il supposait au créole, que celui-ci, ayant, depuis un mois, ses vingt-cinq ans accomplis, allait incontestablement revenir pour se marier avec ou sans le consentement de son père.

Carmélite alors secoua la tête de cette façon significative qui avait déjà plusieurs fois alarmé le Breton, sans qu'il en comprît toutefois le sens positif; ce qui l'eût alarmé bien davantage.

Cette fois, il résolut de demander à la jeune fille une explication.

— Carmélite, lui dit-il, il y a aujourd'hui un an qu'aux assurances que je vous donnais du retour prochain de Camille, vous avez tristement secoué la tête, comme vous le faites en ce moment... J'ai inutilement cherché la cause de

cette désapprobation tacite, et, ne pouvant la comprendre, je vous prie de me la dire loyalement, comme je vous la demande.

— Tout est sérieux avec vous, Colomban, répondit Carmélite; et, comme vous êtes la raison suprême, vous voulez que la raison de toute chose vienne en quelque sorte à vous. Eh bien, ce mouvement de tête, mon ami, est une formule de mon incrédulité... Je n'ai pas votre adorable confiance, moi, n'ayant pas votre perfection presque divine : du moment où Camille est parti, j'ai douté de son retour; un an s'est écoulé, et j'en doute plus que jamais!

—Oh! vous vous trompez, Carmélite! s'écria Colomban; vous ne connaissez donc pas les préjugés dont sont assaillies les familles américaines? Le seul empêchement au retour de Camille est là, soyez-en sûre; Camille combat ces préjugés : sous une apparence frivole, il a un cœur droit et honnête, et je regrette, Carmélite, qu'ayant eu occasion de l'apprécier, il ne vous soit pas resté de sa bonne foi une certitude inébranlable.

Carmélite soupira.

— C'est vous, dit-elle, Colomban, qui êtes un cœur d'or; c'est vous qui voyez le bien partout, parce que vous l'avez en vous. Vous me dites que j'ai eu l'occasion d'apprécier Camille... Oui, mon ami, je l'ai apprécié, et c'est à cause de cela que je vous redis: Camille ne reviendra pas.

— Mais qui peut vous avoir donné cette injurieuse croyance, Carmélite ?

— Notre vie de trois mois, pendant laquelle je l'ai compris sans l'interroger, pendant laquelle je l'ai appris sans l'étudier... On vit vingt ans avec un ami sans que cet ami vous connaisse, tandis qu'avec une femme, il est certains moments où l'on se révèle, certaines heures où l'on se trahit; l'abandon qui résulte nécessairement de l'intimité nous force à déposer le masque : c'est ainsi que j'ai surpris le véritable caractère de Camille... Je ne veux pas l'accabler en son absence et en votre présence; mais il résulte pour moi, de cette connaissance que j'ai acquise, une froideur qui s'est changée d'abord en dégoût, puis qui, peu à peu, a tourné au mépris. Que Camille m'aime d'une certaine façon, je ne le conteste pas; mais il a pour moi un peu de cette amitié craintive du mauvais écolier pour son professeur; je la

domine plus que je ne le touche, et sa vanité est plus satisfaite de me posséder que son amour n'en est heureux. Je ne nie pas qu'au moment de me quitter, dans l'ébranlement du départ, dans la secousse de la séparation, il n'ait eu l'intention de revenir : habitué à l'amour facile de certaines femmes, il s'est étonné, irrité même secrètement de rencontrer en moi un obstacle de tous les jours, une résistance de tous les moments; il m'a surprise, mais ne m'a jamais possédée, et cette lutte qu'il soutient à deux mille lieues de nous le tient, au fond, toujours en haleine; mais, croyez-moi, mon ami, je suis pour Camille le prix d'une victoire, voilà tout, et non point le but d'un attachement sérieux.

Colomban regarda la jeune fille avec une profonde tristesse.

— Carmélite, dit-il, vous n'aimez plus Camille ?

— Je ne l'ai jamais aimé, répondit-elle fièrement, comme si ces deux mots eussent dû la justifier.

— Oh! ne dites pas cela, Carmélite! fit le Breton avec douceur.

— Devant Dieu, reprit solennellement Carmélite, je dis la vérité, Colomban : je n'ai jamais aimé Camille.

— Et, cependant..., reprit en hésitant le jeune homme.

— Et, cependant, j'ai été vaincue... c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas, mon ami ? Eh bien, oui, j'ai été vaincue, mais non par ma faiblesse, à moi; mais non par la force de Camille : je l'ai été par une puissance inconnue, plus grande que la mienne; par un pouvoir mystérieux, plus grand que le sien ; il n'a fait nul effort pour amener ma chute, ainsi qu'il vous l'a dit afin de se disculper d'avoir trahi son serment, mais il a froidement attendu l'occasion, et c'est cela que je lui reproche, c'est cela qui me fait monter au front, non pas le rouge de la pudeur, mais la flamme de la honte, de la colère et du mépris.

— Oh! taisez-vous, Carmélite! dit Colomban en mettant sa main sur ses yeux, comme si ses yeux fermés, l'empêchant de voir la jeune fille, eussent empêché ses oreilles de l'entendre.

— Et, continua Carmélite, emportée sur la voie glissante, voulez-vous que je vous dise toute la vérité, Colomban ?

— Oh! non, non, je ne veux plus rien entendre! s'écria le Breton.

— Pourquoi, alors, m'avez-vous interrogée ? demanda-t-elle, presque menaçante.

— Parlez donc !

— Eh bien, vous connaîtrez ma douleur dans toute son étendue, ma faute dans toute sa profondeur, quand vous saurez que, cette nuit du triomphe de Camille, ce n'était point à Camille que je cédais.

— Mais à qui donc ? demanda Colomban.

— A un fantôme de mon imagination, à un rêve de mon cœur; Camille n'a été que le délégué du malheur, que le prête-nom de la fatalité.

Colomban leva sur Carmélite son regard limpide comme la lumière.

— Carmélite, dit-il, je ne vous comprends pas.

— Oh! Colomban, reprit-elle, c'était une belle nuit, une heureuse nuit, que celle où nous avons été déterrer le rosier au pied du tombeau de la pauvre la Vallière !...

Et, se levant lentement, elle sortit du pavillon, et remonta chez elle, tandis que Colomban la suivait des yeux, presque ébloui par le premier rayon de lumière qui descendait jusqu'à son cœur, et murmurait :

— Oh ! mon Dieu! mon Dieu ! elle eût donc pu m'aimer, puisqu'elle n'aimait point Camille ?...

LIII

Où chacun commence à voir clair, non-seulement dans son propre cœur, mais encore dans celui de l'autre.

A partir de ce jour, les relations des deux jeunes gens, de simples et familières qu'elles étaient, devinrent froides et compassées.

Carmélite comprenait qu'elle en avait trop dit à Colomban.

Colomban avait peur d'avoir mal entendu.

Il croyait toujours au retour de Camille ; il se tenait sur la réserve avec Carmélite; il fuyait toutes les occasions de ramener la conversation sur le terrain glissant où la jeune fille avait presque laissé tomber un aveu.

Cette idée, qu'il aimait de plus en plus Carmélite, que chaque jour augmentait sa passion, épouvantait Colomban

Qu'eût-ce donc été s'il eût eu cette certitude, que Carmélite l'aimait ?

Il eût à l'instant même quitté Paris, et fût retourné en Bretagne.

En attendant, les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et le consentement du père de Camille n'arrivait pas; on recevait toujours des lettres du créole, lettres où se peignait la tendresse la plus vive, quelquefois même la plus ardente passion, mais c'était tout.

Un matin, on reçut une lettre de son frère.

Camille était tombé dangereusement malade.

Carmélite accueillit cette nouvelle avec presque autant d'indifférence que les autres.

La maladie dura trois mois.

Nous savons tous ce que c'est que les émotions de la convalescence, après que la maladie de sa main fiévreuse et décharnée nous a montré entr'ouvertes les portes du tombeau.

Les premières paroles ou plutôt les premiers cris de joie sont des hymnes de reconnaissance au Dieu sauveur, à la famille, aux amis, à ceux qu'on aime, et même à ceux qu'on a aimés; les mauvais sentiments sont éteints, les bons ont grandi ; on dirait que la fièvre, en emportant tous les miasmes putrides du corps, a déraciné en même temps les plantes parasites de l'âme ; le cœur devient une terre vierge et féconde qui se couvre de fleurs nouvelles, et qui n'exhale plus que des parfums. Une grande maladie est une sorte de station entre la vie et la mort, une occasion de repos forcé où l'âme, entièrement dégagée de la matière, plane librement au-dessus des passions humaines, comme ces rose-croix qui habitaient le sommet des montagnes pour s'entretenir plus directement avec l'esprit de Dieu.

La chambre du convalescent est un cloître dans lequel s'est opérée la métamorphose du vieil Éson : l'ancien homme a

disparu, le nouveau s'y recueille et y médite; les méchants y deviennent meilleurs.

Le convalescent qui revient à la vie ressemble à l'enfant qui naît au jour: tout est autour de lui gaieté, lumière, fraîcheur, enchantement; il tend les deux bras à tout homme qu'il voit, comme à un ancien ami; sa tendresse, longtemps contenue, a la fougue et la limpidité du torrent qui rompt sa digue, et nul barrage ne saurait l'arrêter.

De sorte que, devant cette magnifique et rapide effusion, les parents, les amis, les simples spectateurs même se retiennent, de peur de l'entraver, et sont disposés à tout promettre, quittes plus tard à ne rien tenir.

Quel est alors le cœur paternel qui peut refuser à l'enfant le hochet qu'il désire, et vers lequel il tend les bras en pleurant?

Ce fut ainsi que Camille reçut de son père et du reste de sa famille, au moment où il entra en convalescence, la promesse que rien ne s'opposerait plus désormais à son mariage avec Carmélite; et ce fut le thème qu'il paraphrasa dans la lettre qu'il écrivit à ses amis sous l'empire de cette convalescence encore fiévreuse. Sa lettre, empruntant une ardeure nouvelle à l'exaltation du moment, était un chef-d'œuvre d'amoureuse passion, et le bon Colomban la présenta à Carmélite en disant, les yeux pleins de larmes:

— Vous voyez, Carmélite, que je ne m'étais pas trompé!

Mais, pour Carmélite, il n'en fut point de même: elle dégagea tous les termes passionnés de la lettre des entraînements excités par la fièvre, elle se refusa à voir autre chose dans cette épître que ce spectre solaire aux vives couleurs, fils éphémère de l'orage, et qui disparaît avec lui. D'ailleurs, il ne s'agissait plus de connaître au juste le degré d'amour que Camille pouvait avoir pour elle; dût-il retomber dans cette longue fièvre d'où il sortait, Carmélite n'eût pas fait un pas pour le sauver; elle n'eût peut-être pas eu le sang-froid du bourreau; mais elle eut le courage du juge, et, en elle-même, elle prononça irrevocablement sa sentence.

La plus grande joie de la jeune fille eût été de ne plus recevoir de lettres du créole, de ne plus entendre parler de lui, d'oublier jusqu'à son nom.

Elle aimait Colomban de toute la puissance de son cœur de toute la force de ses regrets, de toute la grandeur de ses

remords. Lorsqu'elle le vit si triste à la fois et si fier de la loyauté de son ami, elle éprouva un désir presque irrésistible de se jeter au cou de Colomban, et de lui avouer son amour; mais le front sévère du jeune homme l'arrêta et la força de rentrer en elle-même.

Cet amour, qui l'envahissait chaque jour davantage, ce n'était plus de l'amour; c'était mieux que cela: c'était l'adoration qu'inspire un être supérieur, presque divin.

Si, quand elle le regardait à la dérobée, et le dévorait des yeux, Colomban eût surpris un de ses regards, quelque simple et quelque modeste que fût le Breton, ce regard lui eût tout appris!

Et, cependant, cette contrainte qu'ils éprouvaient l'un vis-à-vis de l'autre avait pour tous deux des moments d'ineffable douceur.

Lorsque Colomban lisait, — presque toujours quelque ode d'Hugo, quelque poëme de Lamartine, — Carmélite, qui le regardait et l'écoutait lire, se penchait, s'allongeait, se couchait peu à peu sur le canapé, couvant le jeune homme des yeux, et semblable à une jeune lionne prête à s'élancer d'un bond sur le lion fauve, objet de ses puissantes amours.

Lorsque Carmélite chantait soit le *Pria che spunti l'aurora* du maestro napolitain, soit la *Fièvre brûlante* de Gretry, Colomban cessait de respirer; il écoutait comme en extase, et regardait, pour ainsi dire, monter chacune des notes étincelantes, pareilles à ces fusées qui, écloses sur la terre, vont s'épanouir et s'éteindre dans le ciel. Lui, par son amour timide et respectueux, semblait être la femme, et il eût donné sa vie, non pas même pour baiser les lèvres de Carmélite, mais seulement pour aspirer le souffle divin, l'harmonie céleste qui s'en échappait.

Ils se disaient bonsoir à minuit ou une heure du matin: Colomban regagnait alors son pavillon; derrière lui, Carmélite fermait ou faisait semblant de fermer sa porte; puis, à peine le bruit des pas s'était-il perdu aux dernières marches de l'escalier, qu'elle la rouvrait, courait à la fenêtre du corridor, regardait le jeune homme traverser le jardin, et, les yeux fixés sur la lumière qui transparaissait à travers les vitres du pavillon, veillait parfois jusqu'au jour comme cette lumière, s'épuisant comme elle dans son amour dévorant, et ne se retirait que lorsque la lumière était éteinte.

Quelquefois même cette ardeur fiévreuse l'entraînait plus loin. Par les belles nuits d'été où les étoiles seules éclairent la terre, ou plutôt permettent de distinguer les ténèbres, elle descendait sur la pointe du pied, entrait craintive dans le jardin, gagnait quelque massif où elle faisait halte un instant; puis, comme les fées, comme ces ondines dont l'ombre s'échappe du tombeau pour venir errer autour de la demeure de l'homme qu'elles ont aimé pendant leur vie, blanche et plaintive, Carmélite tournait autour du pavillon de Colomban.

Quelquefois aussi, mû par un sentiment pareil, le jeune homme ouvrait sa porte, sortait, aspirant l'air à pleine poitrine, et allait s'asseoir sur ce banc de gazon où il s'était assis, attendant Camille, le jour où il était revenu de la Bretagne. Là, il demeurait immobile, les yeux fixés sur la fenêtre du corridor, par laquelle il lui semblait sans doute que son regard plongeait jusque dans la chambre de Carmélite.

Alors Carmélite s'approchait doucement, lentement, d'arbre en arbre, retenant son haleine; elle le regardait avec des yeux de flamme à travers l'obscurité, et ne se retirait que lorsqu'il rentrait lui-même, ignorant que, pareille à un feu follet, l'âme de celle qu'il aimait tant avait, pendant une heure, voltigé autour de lui.

Une nuit d'hiver que la terre était couverte d'un blanc tapis de neige, et que, n'ayant osé sortir, de peur de laisser la trace de ses pas sur la nappe blanche et ouatée, Carmélite se tenait debout à la fenêtre de son corridor, les yeux fixés sur la lumière de la lampe de Colomban, ne s'inquiétant ni du froid ni du chaud, — car le feu n'eût pas réchauffé ses mains, car la neige n'eût pas rafraîchi son front! — une nuit d'hiver donc, elle vit la porte du Breton s'ouvrir, et celui-ci, sortant sur la pointe du pied, comme elle faisait si souvent elle-même, se diriger du côté de la maison, où il disparut.

Le premier mouvement de Carmélite fut de fuir dans sa chambre.

Mais la curiosité l'emporta; — d'ailleurs, en rouvrant et en refermant la porte, elle eût elle-même trahi sa présence.

Elle s'enveloppa dans le rideau de la fenêtre, et attendit.

Le craquement des marches annonça que Colomban mon-

tait l'escalier, et, au bout de quelques secondes, en effet, son ombre apparut au haut des degrés, et s'avança lentement dans le corridor.

Le jeune homme s'appuyait au mur opposé à celui de la chambre de Carmélite, et semblait trembler d'être entendu.

Arrivé à la chambre de la jeune fille, il s'arrêta, et, s'adossant à la muraille, il demeura, retenant son souffle, et dans l'attitude de la contemplation, comme s'il eût pu voir à travers cette porte fermée.

De temps en temps, sa main, posée sur son cœur, se détachait de sa poitrine, et, s'appuyant à ses yeux, semblait essuyer des larmes.

Ce fut une révélation pour Carmélite. Que venait-il chercher devant sa porte, sinon ce qu'elle allait si souvent chercher elle-même devant la sienne? Quelles larmes pouvait-il verser, sinon les larmes brûlantes de l'amour, les larmes amères du regret?

Et, en effet, bientôt les pleurs silencieux de Colomban se changèrent en sanglots.

Carmélite mit ses deux mains sur sa bouche pour empêcher son souffle même de passer ; car elle sentit que le cri : « Je t'aime ! je t'aime ! » allait s'échapper de ses lèvres.

Mais, en même temps, elle se répétait à elle-même, cent fois par minute, d'une voix aussi pressée que les battements de son cœur : « Dieu béni ! il m'aime ! il m'aime ! il m'aime ! »

Oh ! quelle folle envie avait la jeune fille d'aller se jeter à son cou, et de l'embrasser furieusement ! mais la grave figure du Breton lui apparut tout à coup en pensée, et sa volonté arrêta son désir, comme sa main avait fermé sa bouche.

En effet, Colomban pouvait bien confier à la nuit mystérieuse ses tristesses, ses regrets, son amour ; il pouvait bien se plaindre à la solitude, qu'il croyait muette et aveugle, de la rigueur du devoir qu'il accomplissait ; mais, de là à fouler aux pieds ce devoir, et à confesser tout haut ce secret que ses larmes trahissaient tout bas, il y avait un abîme infranchissable !

Carmélite résolut donc de s'avouer intérieurement cette joie inattendue, ineffable, infinie, mais sans en rien laisser voir au dehors.

Colomban resta ainsi une heure, à peu près ; puis il s'agenouilla, et, baisant le seuil de la porte, se releva avec un soupir, et s'éloigna lentement.

Carmélite le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût rentré dans le pavillon, et, alors seulement, tombant à genoux, ce qu'elle avait murmuré tout bas, elle osa le crier tout haut:

— Dieu béni! il m'aime! il m'aime! il m'aime!...

LIV

Les âmes asymptotes.

Carmélite passa une heureuse nuit, une nuit qui ne pouvait se comparer qu'à cette nuit de printemps où elle avait été déraciner, avec Colomban, son beau rosier, dont les racines avaient poussé entre les pierres d'un sépulcre.

Ainsi donc, il l'aimait!

Cet être grave et fort, dont le visage seul inspirait à la jeune fille tant de crainte, il avait les tendres piétés et les faiblesses enfantines de l'amour! — Seulement, différant en cela des autres hommes, il avait la pudeur de ses tendresses, et en gardait en lui-même l'ineffable secret.

Cette révélation de l'amour du Breton rafraîchit le cœur de Carmélite, comme une pluie abondante rafraîchit une plaine desséchée, et, dès le lendemain, Colomban, sans connaître la cause de cette renaissance, vit reverdir l'ancienne gaieté de la jeune fille.

Ses heures étaient remplies désormais; si remplies, que les journées lui semblaient trop courtes et les nuits trop longues.

Sa vie n'allait plus au hasard: elle avait maintenant un but.

A partir de ce moment, le bonheur, — qui n'entrait plus dans la maison que par surprise, pour ainsi dire, et comme un étranger qui s'égare et, sachant qu'il se trompe de porte, se tient toujours un pied levé et prêt à fuir, — à partir de ce moment, le bonheur s'installa hardiment, tantôt dans la cham-

bre de Carmélite, tantôt dans le pavillon de Colomban, parfois même tout ensemble dans le pavillon et dans la chambre.

Et, cependant, ce double bonheur ne venait pas de la même source, et surtout ne se manifestait pas de la même façon.

Colomban éprouvait un charme indéfinissable à aimer la jeune fille tacitement, intimement, solitairement ; il avait pour elle un peu de cette piété passionnée des anciens chrétiens pour leur madone, une affection qui tenait bien plus du respect et du besoin d'adorer que de l'amour et du désir de posséder, ou qui plutôt tenait à la fois de l'amour et de l'adoration.

Tout son bonheur consistait à s'enfermer chez lui, — car, devant elle, il tremblait ; — à se recueillir, la main sur les yeux ; à s'isoler du monde entier, et, des hauteurs de son recueillement, comme du sommet d'une montagne, à voir se dérouler sous ses yeux, ainsi que des prairies diaprées de fleurs, ainsi que des plaines aux riches moissons, mille félicités ineffables.

Mais, au milieu de cette joie, de ce bonheur, de cette adoration, la douleur, nous dirons presque le remords, avait sa dîme : vingt fois, pendant la nuit, la conscience de Colomban l'avait éveillé par une douleur aiguë au cœur ; c'était la morsure du remords.

L'ombre plaintive de Camille trahî sortait de l'absence comme un spectre sort du tombeau, et venait se dresser au chevet de son lit ; alors, Colomban était prêt à aller se jeter aux pieds de Carmélite, pour lui avouer son amour, non pas comme l'aveu d'une joie, mais comme la confession d'un crime.

De son côté, Carmélite, vingt fois, mais sans remords, elle, — vingt fois Carmélite, sûre d'être aimée, avait franchi le seuil de sa chambre, avec la résolution bien arrêtée d'aller à Colomban, et de lui dire : « Tu m'aimes, Colomban !... Moi aussi, je t'aime ! »

S'ils s'étaient rencontrés tous deux dans un de ces moments-là, bien certainement le secret de leur cœur eût fait explosion sur leurs lèvres.

Mais chacun faisait une portion du chemin, et, tiré en arrière par la pudeur, revenait sur ses pas.

En un mot, semblables à ce que l'on appelle en géométrie

les lignes asymptotes, — auxquelles nous avons emprunté le titre de ce chapitre, — lignes qui se rapprochent toujours, se côtoient éternellement, et qui, quoique prolongées à l'infini, ne se rejoignent jamais, leurs âmes, toutes brûlantes d'amour, se côtoyaient éternellement sans jamais se rencontrer.

Et, cependant, cette félicité contenue dans le cœur, et qui s'augmentait chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, devait bientôt déborder.

Un matin, Carmélite, après une nuit passée dans une insomnie fiévreuse, vit Colomban, qui ne l'avait quittée, la veille, qu'à minuit, entrer chez elle, plus pâle, mais plus souriant que d'habitude.

Elle comprit qu'enfin, cette fois, le Breton avait triomphé de ses scrupules, que sa résolution était prise, et qu'il venait à elle pour lui tout dire.

Elle se leva joyeuse, alla au-devant de lui, et l'attira près d'elle sur le canapé.

Mais, dans l'encadrement de la porte restée ouverte, elle aperçut la silhouette de la jardinière, tenant une lettre à la main.

— Mademoiselle, dit Nanette, c'est une lettre de M. Camille.

Carmélite jeta un petit cri aigu, en portant la main à son cœur.

Colomban renversa en arrière sa tête pâlissante.

La jardinière, voyant que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne lui répondait, posa la lettre sur les genoux de Carmélite.

Carmélite revint à elle la première ; elle était, sinon la plus forte, du moins la plus déterminée des deux.

Toutes les initiatives venaient d'elle.

Elle poussa un soupir, secoua la tête décacheta la lettre, et la lut ; puis, sans prononcer un autre mot que celui-ci : « Lisez! » elle passa la lettre à Colomban, les yeux fixés sur le visage du jeune homme.

On eût cru que Colomban ne pouvait pâlir davantage, et, cependant, sa pâleur avait augmenté encore.

Une première fois il lut tout bas, et une seconde fois tout haut, les trois lignes suivantes :

« Chere Carmélite !

» J'ai enfin obtenu le consentement de mon père, de mes tantes et de toute ma famille, et, le 7 du mois prochain, je serai à Paris.

» CAMILLE. »

Jamais condamné, en lisant lui-même sa sentence de mort, ne fut plus défait et plus tremblant que le Breton, relisant pour la seconde fois, et tout haut, la lettre de son ami.

Carmélite, accoudée sur le dossier du canapé, le regardait profondément, ardemment, attendant qu'il levât les yeux.

Mais, au lieu de se lever, les yeux du jeune homme se fermèrent, et entre ses cils réunis coulèrent deux larmes.

— Qu'avez-vous, lui demanda Carmélite de sa voix la plus harmonieuse, et pourquoi le retour de votre ami vous plonge-t-il dans une pareille stupeur ?

— Ah ! Carmélite ! Carmélite ! dit le Breton, ne m'interrogez pas !

— Colomban, continua-t-elle, pourquoi êtes-vous si pâle, et pourquoi pleurez-vous ?

— Parce que je me meurs, Carmélite ! s'écria le jeune homme en déchirant son gilet à pleine main, comme s'il étouffait.

— Et vous vous mourez, Colomban, poursuivit impitoyablement la jeune fille, parce que vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Moi ! s'écria Colomban en rouvrant des yeux épouvantés ; moi ! je vous aime ?

— Oui, répondit simplement Carmélite. Pourquoi pas ? Je vous aime bien, moi !

— Taisez-vous ! taisez-vous, Carmélite !

— Oh ! dit la jeune fille, il y a assez longtemps que je me tais, et vous aussi ! Il y a assez longtemps que nous nourrissons de notre cœur cette vipère qui le dévore !

— Carmélite ! s'écria Colomban, je suis un misérable !

— Non, Colomban, vous êtes un grand cœur, longtemps victorieux, maintenant vaincu.

— Oh ! Carmélite ! Carmélite ! balbutia Colomban, me pardonnerez-vous ?

— Et qu'aurais-je donc à vous pardonner, puisque je vous aime, puisque je vous ai toujours aimé?

— Silence, Carmélite! interrompit Colomban; vous l'aviez déjà dit, et j'avais eu la force de ne pas vous entendre.

— Alors, reprit Carmélite avec une espèce de fureur, je le répète: je vous aime, Colomban! je vous aime! je vous aime!

— Carmélite! Carmélite! je vous entends, et votre souffle me brûle, et vos paroles me dévorent.

Il s'arracha par un effort à cette fascination, et, s'éloignant, tout chancelant, de Carmélite:

— Ma sœur! ma sœur! dit-il, notre faute est pareille: demandons à Dieu, pour l'expier, la même force et la même résignation.

— Qu'appelez-vous résignation, mon ami?

— Vous me comprenez bien, Carmélite!

— Non, sur mon âme, je ne vous comprends pas. Voulez-vous dire, par hasard, que j'épouserai Camille?

— Il le faut bien!

— Que j'épouserai Camille, avec votre amour dans le cœur, et connaissant votre amour?

— Il le faut! il le faut! s'écria Colomban avec l'accent du désespoir.

— Et pourquoi le faut-il? Dites-moi, Colomban, demanda la jeune fille, devant qui suis-je donc responsable de mon amour en ce monde? Je suis seule, Dieu merci! et par conséquent unique juge, et par conséquent suprême appréciatrice de ma conduite.

— Vous vous trompez, Carmélite: la société est l'appréciatrice de votre conduite, et Dieu, votre juge suprême.

— Et comment la société peut-elle, — je voudrais bien que vous m'expliquassiez cela, Colomban, — comment la société peut-elle me contraindre à faire le malheur de deux hommes et le mien, en épousant celui que je n'aime pas, au détriment de celui que j'aime? Comment Dieu peut-il m'imposer comme un devoir une action qui répugne non-seulement à mon cœur, mais encore à ma conscience? Ai-je consulté les lois de la société, quand j'ai failli? Quand, glissant sur le bord de l'abîme au fond duquel m'attendaient Camille et la douleur, j'ai tendu les bras vers Dieu en l'appelant à mon secours, Dieu m'a-t-il retenue?

— Vous blasphémez Dieu, Carmélite !

— Je ne blasphème pas Dieu, Colomban : je vous aime !

— Carmélite ! ne prenons pas nos désirs et nos instincts pour des droits et pour des devoirs... Voyez, voyez où cela nous a conduits !

— Un reproche, Colomban ?

— Oh ! s'écria le jeune homme en se précipitant à ses pieds, Dieu me punisse si j'en ai eu l'idée ! Pour moi, Carmélite, vous avez en vous toutes les passions de la femme ; mais vous êtes pure comme Ève, le jour de sa création.

— Colomban ! Colomban, dit Carmélite retombant sur le canapé, et posant ses deux mains sur la tête du jeune homme, dont elle appuya ainsi le visage contre ses genoux, — je laisse de côté mes droits et mes devoirs, et ne prends conseil que de mon cœur... Peu m'importe d'être responsable devant Dieu et devant les hommes : je sais que répondre aux hommes et à Dieu, pourvu, mon ami, que je sois justifiable devant vous.

— Et moi, Carmélite, murmura le jeune homme à moitié vaincu, pensez-vous que je consente jamais à oublier le serment que j'ai fait à Camille ? Et n'eussé-je point fait ce serment, pensez-vous que je trahirais Camille ? Oh ! voilà pourquoi je vous dis qu'il faut demander à Dieu la force et la résignation.

— Jamais ! jamais, Colomban ! s'écria la jeune fille avec une indomptable véhémence.

— Carmélite ! Carmélite !...

— Comment voulez-vous que je demande à Dieu, continua-t-elle, de m'enlever — en m'ôtant mon amour, pour mettre à sa place la résignation, cette inerte et inféconde vertu, — comment voulez-vous que je demande à Dieu de m'enlever l'élément, le principe même de ma vie ? Mais vous ne savez donc pas que, sans vous, sans votre présence, sans votre amour, je serais déjà morte ou enterrée vivante dans quelque cloître ? Ah ! j'en avais formé le projet le jour du départ de Camille, en jetant au vent et à la boue les fleurs de notre pauvre rosier ; et c'est grâce à vous, grâce à l'amour de la vie que vous m'avez rendu, que j'ai renoncé à ce dessein... Et vous voulez que j'oublie que c'est vous qui m'avez sauvée, Colomban ?

— Oh ! et c'est pour cela, Carmélite, que vous voulez me perdre avec vous ?

— Est-ce se perdre, est-ce souffrir, est-ce mourir, que de mourir, souffrir, se perdre ensemble ?

— Carmélite, au nom du ciel !...

— Colomban, songez donc que je ne vous oublierai en ce monde que pour aller songer à vous dans l'autre !

— Que faire, alors ? que faire ?

— Ah ! vous devenez raisonnable enfin ! dit Carmélite avec un rire strident qui fit passer un frisson dans les veines de Colomban. — Que faire ? C'est cela !... Oh ! j'y ai pensé depuis longtemps, à ce qu'il nous restait à faire.

— Eh bien, parlez donc ! parlez ! dit Colomban, toujours à genoux, et prenant sa tête entre ses deux mains, comme s'il eût craint de devenir fou.

— Il n'y a que deux partis à prendre, Colomban.

— Lesquels ?

— Quitter cette maison, fuir, aller vivre à l'étranger, au bout du monde, dans une solitude de l'Inde, dans une île de l'Océanie, — oublieux, oubliés.

— Et l'autre parti ? demanda Colomban indiquant par cette réponse qu'il refusait le premier.

— L'autre, répondit fermement Carmélite, c'est de mourir, Colomban !

— Oh ! fit le Breton baissant la tête au niveau de ses genoux.

— Ne pouvant nous rejoindre dans la vie, continua Carmélite, c'est de nous unir au moins dans la mort !

— Vous offensez Dieu, Carmélite !

— Je ne crois pas... Mais, en tout cas, Colomban, je préfère souffrir avec vous pendant l'éternité, plutôt que d'être unie à *lui* pendant le temps.

— Impossible, Carmélite ! impossible !

— C'est bien, le fort est faible... Au faible donc à avoir de la force pour deux.

Colomban releva la tête.

— Ne pouvant être à vous parce que vous me refusez, Colomban, continua Carmélite avec un geste d'une suprême grandeur, ne pouvant être à lui parce que je le refuse, dès demain, j'entrerai dans un couvent... Mon Dieu, recevez-moi : je me donne à vous !

— Oh! Carmélite! Carmélite! que je suis faible auprès de vous!

— Vous, mon ami, vous êtes l'ange de l'abnégation, de la bonté et du devoir.

— Non, non, je vous aime comme un fou! je vous aime comme un insensé! Tout ce que vous voudrez, Carmélite, tout, tout, je le ferai!

Carmélite sourit tristement; son triomphe était complet; prosterné courbé, brisé à ses pieds, Colomban lui avait dit : « Je vous aime! »

— La résolution est suprême, répondit la jeune fille; aussi vaut-elle la peine que vous y réfléchissiez, Colomban. Je parle comme une créature sans nom, isolée, perdue dans le monde, attirée vers la tombe par son père et sa mère, qui l'y ont précédée; vous, vous êtes le dernier d'une noble famille; vous, vous avez un grand nom; vous, vous avez un père qui vous adore... Songez à votre père! — Demain, vous me direz le résultat de vos réflexions.

— A demain donc, Carmélite.

— A demain, Colomban!

Et les deux jeunes gens se quittèrent en échangeant une cordiale et fraternelle poignée de main.

LV

La résolution.

La scène que nous venons de raconter s'était passée la veille du mardi gras de l'année 1827.

Le lendemain arriva avec cette monotone régularité que mettent les heures, tristes ou joyeuses, à faire deux fois le tour du cadran d'une pendule.

C'était une brumeuse et sombre journée, un temps de

jour des Morts plutôt que de mardi gras; nous en avons vu la fin au premier chapitre de ce livre, quand nous avons rencontré, errants dans les rues de Paris, Jean Robert, Ludovic et Pétrus : voyons-en le commencement.

La pluie tombait fine et perçante; l'air était glacial; le ciel, gris; le pavé, noir. C'était un de ces jours d'hiver où l'on est mal partout, devant un piano, devant un livre, le poëte en face de son papier blanc, le peintre près de sa toile inachevée; un de ces jours où l'on est triste seul, plus triste à deux; où il semble que l'esprit soit transi comme le corps, dans quelque endroit de son cabinet que l'on se réfugie, dans quelque coin de sa chambre bien-aimée que l'on se cache; un de ces jours où l'on est sombre et souffreteux, comme si le vent du cimetière passait à travers les ais de la porte fermée, et les fissures des fenêtres closes; un de ces jours où l'on grelotte sans savoir pourquoi, malgré le feu de la cheminée, malgré le rempart des portières épaisses; où l'humidité, ce cauchemar du jour, entre et vous prend à la gorge; où, incapable de résistance, on se laisse aller, comme dans le sommeil, aux influences malfaisantes de l'atmosphère; un de ces jours, enfin, où l'on se sent impuissant à secouer un malaise moins dangereux mais plus fatigant qu'une maladie, et dont on attend la fin sans rien faire pour y remédier, car on a reconnu l'inefficacité de tout remède.

C'était donc une journée semblable qui, le matin du mard gras de l'an 1827, réunissait les deux jeunes gens dans le pavillon de Colomban.

Un grand feu de sarment petillait dans l'âtre; mais autan le feu a de gaieté pendant les soirées d'hiver, autant il a de mélancolie quand on a vu, le matin, rayonner le soleil, ne fût-ce qu'un instant; le feu, alors, semble une copie manquée, une contrefaçon ridicule du soleil; il ne chante plus, il ne brille plus; c'est à peine s'il réchauffe.

Ils étaient tous deux devant la cheminée, tristes, silencieux, songeurs, échangeant de temps en temps quelques paroles brèves, comme en pourraient échanger deux condamnés qui attendraient le bourreau.

Enfin, Carmélite aborda la question, et dit la première :

— C'est demain qu'il arrive!

— C'est demain, répéta Colomban.

— Et nous n'avons pas encore pris de parti définitif, mon ami, dit Carmélite.

— Si fait, dit Colomban après un instant de silence, j'ai pris le mien.

— En ce cas, moi aussi, répondit la jeune fille en tendant la main au Breton.

— Je mourrai ! dit Colomban.

— Je mourrai ! dit Carmélite.

Colomban pâlit.

— C'est bien résolu, Carmélite? dit-il d'une voix tremblante.

— C'est bien résolu, Colomban ! répondit Carmélite d'une voix ferme.

— Vous mourrez sans regret?

— Avec joie, avec bonheur, avec ravissement !

— Que Dieu nous pardonne, alors! dit Colomban.

— Dieu nous a déjà pardonné, dit la jeune fille en levant au ciel un regard plein de confiance.

— C'est bien, dit Colomban; séparons-nous une dernière fois avant de nous réunir à jamais; et, avant de mourir, recueillons-nous dans la solitude.

— Vous avez des adieux à faire, mon ami.

— J'ai une lettre à écrire à mon père, une à Dominique.

— Et moi, dit Carmélite, à mes trois amies de pension, à mes trois sœurs de Saint-Denis.

Les deux jeunes gens se serrèrent étroitement les mains, et se retirèrent, Carmélite dans sa chambre, Colomban dans son pavillon.

Voici la lettre que Colomban écrivit à son père, le vieux comte Edmond de Penhoël :

« Mon cher et honoré père,

Pardonnez-moi la douleur que je vais vous causer.

» Quoique ma résolution soit bien prise, quoique rien au monde ne puisse m'y faire renoncer, pas même votre amour pour moi, pas même ma reconnaissance pour vous, j'hésite, je m'arrête, et je reprends des forces pour écrire les lignes suivantes...

» Mon père bien-aimé ! mon père respecté, chéri, honoré, pardonnez-moi, pardonnez-moi !

» Je renonce à la vie que vous m'aviez donnée.

» Vous m'avez instruit, dès mon enfance, ô mon vénéré père ! à me soucier avant tout du mépris des hommes : je me réfugie dans la mort, de crainte de ce mépris.

» Quand vous recevrez cette lettre, mon cher père, votre pauvre Colomban aura cessé d'exister, préférant, selon vos conseils, renoncer à la vie, plutôt que de manquer à l'accomplissement de son devoir.

» Non que j'aie failli, mon noble père ! n'en ayez pas un seul instant la crainte; si j'avais failli, au lieu de fuir lâchement le monde, j'eusse publiquement expié ma faute en l'exposant à la face de tous.

» J'ai résisté, lutté, combattu; car j'avais votre désespoir devant les yeux.

» J'allais être vaincu : j'ai préféré mourir.

» Vous souvenez-vous, mon père bien-aimé, de nos promenades sur les grèves, au bord de la mer sauvage? Un jour, une marée furieuse avait fendu en deux un rocher gigantesque, debout et inébranlable depuis le jour où la terre était sortie des mains de Dieu; en face de ce rocher brisé, déraciné, vaincu, vous me racontiez l'histoire des cataclysmes et des révolutions terrestres en me montrant le bloc de granit, qui, détaché de sa base, roulait sous l'effort du flot, comme si le granit fût devenu du liége; vous m'expliquiez ce grand combat des êtres et des choses; vous me faisiez comprendre que les titans d'Hésiode, les furies et les géants de la théogonie, n'étaient rien autre chose que des volcans éteints, et vous me disiez de m'incliner devant cette lutte incessante des forces de la nature.

» Je m'incline, mon père : l'ouragan des passions a brisé mes forces; la marée des douleurs humaines a recouvert mon âme, et l'a éteinte !

» Je courbe la tête, et je meurs.

» Vous souvenez-vous encore, ô mon père bien-aimé ! de ces paroles de l'*Imitation*, que nous lisions ensemble dans nos veillées d'hiver? — O douces veillées de ma jeunesse, heures de mon enfance écoulées dans notre vieille tour, où êtes-vous?

« Comportez-vous, sur la terre, comme un voyageur et un » étranger qui n'a point d'intérêt aux affaires de ce monde. »

» Ainsi disait l'*Imitation* sainte.

» Eh bien, mon vénéré père, comme un voyageur, j'ai, pendant trente ans, erré parmi les étrangers, et, plutôt que de prendre part aux affaires de ce monde, j'abandonne sans regret le pays terrestre, et je vais vous attendre au ciel.

» Je meurs la conscience tranquille, et je dirais presque le cœur joyeux, mon père, si ma joie égoïste n'était une insulte à votre affection.

» Je vous supplie donc à deux genoux, les mains jointes, le cœur brisé, je vous supplie donc, mon bien adoré père ! je vous supplie de me pardonner le chagrin que je vous cause, en songeant, vous qui m'aimiez tant, que pour moi c'était un si grand malheur de vivre, que c'est un grand bonheur de mourir.

» Votre fils ingrat,

» COLOMBAN DE PENHOEL. »

Quelques larmes, larges comme des gouttes de pluie d'orage, tachaient la dernière page de cette lettre, écrite d'une main faible, et de cette grande écriture qui est presque toujours celle des races chevaleresques.

Puis, aussitôt, sans cacheter cette lettre, en l'écartant seulement de la main, Colomban en écrivit une seconde à Dominique Sarranti.

Elle était ainsi conçue :

« Mon frère !

» Je vais mourir ! C'est à vous que je m'adresse comme ami, c'est à vous que je m'adresse comme prêtre.

» J'ai besoin tout à la fois du prêtre et de l'ami.

» Au prêtre, voici ce que je dirai :

» Mon frère, ne proférez pas sur mon corps ce cruel blasphême, que *celui qui veut mourir n'aime personne ;* je meurs, moi, au contraire, parce que j'ai trop aimé !

» J'ai sous les yeux un livre où le suicide est anathématisé; il y est dit que, parmi les animaux, il n'en est point qui déchire ses propres entrailles, et qui se prive volontairement de la vie.

» Oui, sans doute, oui, les animaux obéissent aveuglé-

ment au Créateur; l'homme seul se révolte contre lui; mais Dieu n'a donné à l'animal que l'instinct, et il a donné à l'homme les passions : là est tout le secret de la désobéissance de l'homme et de l'obéissance des animaux.

» Et même, dites-moi, mon frère, est-ce se révolter contre Dieu, que de s'avancer volontairement vers lui? la véritable révolte, de ma part, ne serait-elle pas de vivre pour maudire la vie et peut-être celui qui me l'a donnée? Non, en renonçant à la lumière du jour, je ne fais que prévenir les arrêts de la nature : l'existence et la mort sont deux de ses lois; un seul chemin conduit à la vie; mille sont ouverts sur la tombe, et nous sollicitent vers l'éternité. Je ne puis, ô mon Dieu! t'accuser de mes malheurs, je le sais; mais j'en accuse mes passions, qui dérivent de toi, puisque je les ai reçues avec la vie, le jour où mon âme s'est échappée de tes mains pour descendre animer, sur la terre, l'enfant qui venait de naître; elles n'auraient pu m'abattre, si tu ne leur en avais pas donné la force; donc, en me courbant sous leurs mains, c'est sous ta droite que je plie! Tu n'as point, d'ailleurs, fixé la durée de l'âge des hommes, tous doivent naître, vivre et mourir : voilà tes lois; que t'importent le temps et la manière?

» Ma mort, ô nature! mère éternellement dévorante et féconde! ne te dérobera rien de ce que tu m'as donné; mon corps, cette infiniment petite partie du grand tout, se réunira toujours à toi sous une autre forme; mon âme, ou mourra avec moi, et se modifiera dans la masse immense des choses, ou sera immortelle, et son essence divine, en ce cas, restera intacte. Ma raison, longtemps soumise à la foi, ne se laisse plus séduire par des sophismes; j'entends la voix même de Dieu, qui me dit : « Homme, je t'ai créé afin que, par ton
» bonheur, tu concoures au bonheur universel; et, pour que
» tu puisses y parvenir plus sûrement, je t'ai donné l'amour
» de la vie et l'horreur de la mort; mais, si la somme des
» peines surpasse en toi celle de la félicité, si les chemins que
» je t'ai ouverts pour fuir les maux ne doivent, au contraire,
» te conduire qu'à de nouvelles douleurs, qui t'oblige à la
» reconnaissance, puisque la vie, que je t'avais donnée
» comme un bienfait, sera devenue pour toi une source d'in-
» fortunes? »

» Insensé! quelle présomption! je me crois nécessaire au

monde ! Mes années sont un atome imperceptible dans l'espace infini des temps ; je ne sais ni pourquoi ni comment je suis venu au monde, ni ce que c'est que le monde, ni ce que je suis moi-même ; et, si je cours au hasard vers l'un des quatre points de l'horizon pour le savoir, je reviens confus d'une ignorance toujours plus effrayante ! Je ne sais ce qu'est mon corps, ce que sont mes sens, ce qu'est mon âme ; je ne sais quelle partie de moi pense ce que j'écris, et médite sur tout et sur soi-même, sans pouvoir arriver jamais à se connaître ; enfin, je tente de mesurer avec la pensée les immenses étendues de l'univers qui m'environne : je me trouve comme attaché à l'angle d'un espace incompréhensible, sans savoir pourquoi je suis attaché là plutôt qu'ailleurs, et pourquoi le court moment de mon existence, éclair rapide entre deux nuits, appartient plutôt à cette heure de l'éternité qu'à celle qui l'a précédée ou qui doit la suivre. De tous côtés, je ne vois que l'infini, qui m'absorbe commme un atome !

» Et quand, pendant les huit dernières années du siècle dernier ; quand, pendant les quinze premières années de ce siècle, quatre millions d'hommes sont morts, sacrifiés à quelques perches de terrain qu'on appelle des *frontières*, et à la renommée d'un homme qu'on appelle un *conquérant*, je craindrais de consacrer à moi-même, et à la femme pour qui et avec qui je meurs, le peu de jours qui me restent ? Cela, convenez-en, mon frère, serait insensé, stupide, illogique, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral.

» Voilà pour le prêtre, penseur et philosophe ; pour le prêtre, qui, sachant ce que j'ai souffert, lèvera pour moi vers Dieu ses mains pures et son esprit exempt de toute passion ; pour le prêtre, qui ne permettra pas que, si peu chrétienne que soit notre mort, nos deux corps descendent dans la tombe sans une prière, ou tout au moins sans un adieu.

» Maintenant, voici pour l'ami :

» Bon Dominique ! cher ami de mon cœur ! demain matin, aussitôt cette lettre reçue, tu partiras pour le Bas-Meudon ; tu connais la maison que j'habite : tu y entreras, et, couchés sur le même lit, tu trouveras les cadavres d'un jeune homme et d'une jeune fille morts pour n'avoir à rougir d'eux-mêmes ni devant les hommes ni devant Dieu.

» Cher ami, c'est à toi, à toi seul que je confie les derniers soins de notre ensevelissement et de notre inhumation

» Nous n'avons pu vivre ensemble dans ce monde ; nous n'avons pu ni vivre de la même vie, ni dormir sur la même couche ; nous désirons, au moins, reposer dans le même cercueil pendant l'éternité.

» Tu feras donc faire un cercueil assez grand, cher Dominique pour qu'on puisse nous y coucher l'un à côté de l'autre ; tu cueilleras les dernières fleurs du rosier que tu trouveras dans notre chambre, et tu les effeuilleras sur nous ; puis tout sera dit, nous n'aurons plus besoin que de tes prières.

» Mais il restera un homme qui aura grand besoin de toi, cher ami de mon cœur : c'est mon père.

» Aussitôt les derniers devoirs rendus à son fils, tu partiras pour la Bretagne ; rien ne t'arrêtera à Paris, n'est-ce pas ? Tu le trouveras en larmes : tu n'essayeras point de le consoler ; tu pleureras avec lui.

» Adieu, cher ami ! demain, à pareille heure, les hommes, à l'opinion desquels je me sacrifie, ne pourront plus rien pour ni contre moi : nous serons couchés, Carmélite et moi, aux pieds du Seigneur.

» Ton ami... plus que ton ami, ton frère,

» COLOMBAN DE PENHOEL. »

Alors, il cacheta les deux lettres, écrivit les deux adresses ; seulement, sur celle de son père, il ajouta :

» A mettre à la poste. »

Sur celle de Dominique Sarranti :

» A faire porter demain, avant sept heures du matin. »

LIV

La couvée de rossignols.

Pendant ce temps, Carmélite, de son côté écrivait la lettre suivante à ses trois amies de Saint-Denis.

A RÉGINA, — A LYDIE, — A FRAGOLA.

« Adieu, mes sœurs!

» Nous nous étions juré, à Saint-Denis, quelle que fût la différence de notre position dans le monde, de nous aimer, de nous défendre et de nous servir pendant toute notre vie comme nous avions l'habitude de le faire à la pension; il était convenu qu'en cas de danger, chacune de nous viendrait à l'appel de l'autre, en quelque lieu et à quelque distance qu'elle se trouvât.

» Eh bien, mes sœurs, je tiens mon serment : je vous appelle; tenez le vôtre : venez!

» Venez baiser une dernière fois le front glacé de celle qui fut votre amie ici-bas! venez! mon dernier soupir volera vers vous en disant : « Je vous attends! »

» Mais, en quittant ce monde, je vous dois la confidence de ce brusque départ.

» Mes sœurs, je serais indigne de vous si, croyant mes maux guérissables, je ne vous avais point appelées pour les guérir; mais, hélas! la plaie était mortelle, et votre triple tendresse n'eût pu que jeter dessus les fleurs de notre amitié.

» Ne regrettez cependant point ma vie, ô mes sœurs! et enviez bien plutôt ma mort; car je meurs comme d'autres vivent, avec joie, avec ravissement, avec bonheur!

» J'aime! — et, si jamais vous avez aimé, vous comprendrez le sens de ce mot... Si vous n'aimez pas encore aujourd'hui, vous le comprendrez demain. — J'aime l'homme de mon choix, de mon goût, de mes rêves; j'ai trouvé réunies dans une créature humaine, toutes les richesses de bonté de beauté, de vertu, dont chacune de nous parait le héros qu'elle devait épouser.

» Ne pouvant l'épouser en ce monde, je me fiance avec lui ce soir, et je vais l'épouser dans l'autre.

» Nous mourrons cette nuit, mes sœurs, et, si, demain, vous arrivez de bonne heure, avant que la mort ait eu le temps d'effeuiller ses violettes sur nos joues, vous verrez les deux plus beaux fiancés que la terre ait jamais portés.

» Mais ne versez pas une larme sur leurs fronts, ne trou-

blez par leur sommeil par vos gémissements; car jamais aussi, jamais âmes de fiancés ne seront montées plus radieuses, plus pures vers le ciel.

» Adieu, mes sœurs !

» Mon seul regret est de n'avoir pas pu vous embrasser toutes les trois avant que de mourir; mais ce qui adoucit pour moi l'amertume de ce regret, c'est la pensée que peut-être je n'aurais pu résister à vos larmes, et que votre affection, si tendre et si dévouée, m'eût fait reprendre goût à la vie, tandis que j'éprouve, à mourir, une indicible félicité.

» Ne me regrettez donc pas ; mais pensez à moi quelquefois, quand, le soir, par une nuit sereine, à la clarté de la lune, amie mélancolique des morts, vous vous promènerez en murmurant des mots sans suite, appuyées au bras de l'homme que vous aimerez.

» Dites-vous que, moi aussi, — qui vous regarderai penchée au bord des nuages frangés d'argent, — que, moi aussi, j'ai passé des heures adorables, pendant les nuits de printemps, à écouter les premiers mots d'amour, à respirer les premiers parfums des roses.

» Pensez à moi, quand, seules et l'attendant, à chaque bruit de voiture qui s'arrête, à chaque bruit de la porte qui se ferme, vous allez, pour calmer la fièvre de l'absence, fureter dans sa chambre, embrasser les livres, les papiers, les objets qu'il a touchés, dites-vous que, moi aussi, j'ai baisé, le soir, les feuilles des allées où il avait passé le matin.

» Adieu, mes sœurs !

» Les larmes me viennent aux yeux, à la pensée que je vais le quitter; mais le sourire me vient aux lèvres, à la pensée que je vais le suivre.

» Soyez heureuses !

» Vous méritez tous les bonheurs que votre enfance vous promettait. J'ignore pourquoi vous m'avez aimée si vivement : je n'étais pas digne d'être des vôtres.

» Vous étiez gaies et insouciantes : moi, j'étais sérieuse et réfléchie ; vous veniez me chercher dans le petit sentier solitaire où je me promenais, et vous m'entraîniez avec vous, par la main, dans le bruit et dans les jeux ; mais je déparais votre trio charmant, car vous vous rappelez que madame la surintendante, vous voyant, un jour, toutes trois enlacées

vous avait appelées les trois Grâces; ce à quoi l'abbé avait répliqué sévèrement : « Il faudrait plutôt dire, madame, les » trois Vertus. »

» Et c'était bien la vérité.

» Régina, c'était la Foi; Lydie, c'était l'Espérance; Fragola, c'était la Charité.

» Adieu, ma Foi! adieu, mon Espérance! adieu, ma Charité! adieu, mes sœurs!

» Que mon absence serve à vous resserrer davantage; aimez-vous encore mieux, s'il est possible : il n'y a que l'amour de bon en ce monde! tâchez de vivre de l'amour qui me fait mourir; je ne saurais vous souhaiter une plus ineffable félicité.

» Je vous lègue mon seul bien sur cette terre, mon unique trésor : mon rosier blanc, — si, toutefois, il ne meurt pas avec nous. Vous le cultiverez chacune tour à tour; vous en conserverez les fleurs, et, le 15 mai, jour anniversaire de ma naissance, vous viendrez ensemble les effeuiller sur ma tombe.

» C'est ainsi que, par une nuit de printemps, j'ai effeuillé, moi, toutes mes joies en ce monde.

» Vous obtiendrez mon pardon de madame la surintendante. Elle m'appelait, vous en souvenez-vous? son *bel oiseau rose*; vous lui direz que son bel oiseau rose, redoutant le plomb du chasseur, est remonté aux forêts azurées.

» Vous trouverez près de moi cette lettre; — à votre adresse, sera posée dessus une symphonie que j'ai composée.

» Je crois que j'aurais pu devenir une grande artiste.

» Ce morceau vous est dédié à toutes trois, car je pensais à vous en l'écrivant. Il est intitulé : *la Couvée de rossignols*.

» Un jour de cet été, je vis tomber de l'arbre un nid de rossignols que l'orage avait asphyxiés; — il y a une foudre pour les oiseaux comme pour les hommes! — c'est le sujet de ma symphonie, que vous étudierez et jouerez en mémoire de moi.

» Pauvres petits oiseaux! ils sont l'image des illusions que j'ai enviées toute ma vie, et qui sont mortes à peine écloses!

» Adieu une dernière fois, car, malgré moi, je le sens, mes yeux se mouillent de larmes et, si ces larmes tom-

baient sur ma lettre, elles effaceraient les paroles de bonheur que j'ai tracées.

» Adieu, mes sœurs!

« CARMÉLITE. »

Cette lettre terminée, elle en écrivit trois autres qui étaient de simples rendez-vous à ses amies, pour le lendemain sept heures du matin.

Puis elle appela la jardinière.

— Y a-t-il encore une levée de poste aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit Nanette; en vous pressant un peu, vos lettres partiront aujourd'hui à quatre heures.

— Et à quelle heure seront-elles distribuées à Paris?

— A neuf heures du soir, mademoiselle.

— C'est ce qu'il me faut... Prenez ces trois lettres, et jetez-les à la poste.

— Oui, mademoiselle... Mademoiselle n'a plus rien à me recommander?

— Non; pourquoi?

— C'est que c'est aujourd'hui mardi gras.

— Jour de fête, dit en souriant Carmélite.

— Oui, mademoiselle, et nous avons fait la partie d'aller cinq ou six à Paris, où nous devons nous réunir à une grande mascarade des blanchisseuses de Vanvres, et, à moins que mademoiselle n'ait besoin de moi...

— Non; vous pouvez aller à Paris.

— Merci, mademoiselle.

— A quelle heure rentrerez-vous?

— A onze heures, peut-être plus tard: il est bien possible que l'on danse.

Carmélite sourit de nouveau.

— Amusez-vous bien dit-elle, et rentrez à l'heure qu'il vous plaira; nous n'aurons pas besoin de vous.

En effet, non-seulement Carmélite n'avait pas besoin de la jardinière, mais encore ce départ entrait dans ses vues.

Colomban et elle allaient être tout seuls dans la maison, et c'était la pensée de cette solitude qui faisait sourire la jeune fille.

La jardinière sortit, et, vers quatre heures du soir, les

deux jeunes gens, se sentant libres, ne songèrent plus qu'aux préparatifs de leur mort.

A partir de ce moment, le monde disparut pour eux ; ils se promenèrent bien encore quelques instants au milieu des arbres noirs et dépouillés de leurs feuilles, dans les allées du jardin, mais ils s'y promenaient comme les ombres d'eux-mêmes.

Les feuilles et les branches mortes qu'ils foulaient aux pieds, ces arbres aux bras décharnés, ce ciel gris que le soleil cherchait inutilement à percer, la cloche du hameau qui sonnait mélancoliquement les heures, le bruit monotone de la trompe du carnaval, qui, de temps en temps, retentissait tristement dans le lointain, tout, bruit et silence, solitude et souvenir du monde, tout les préparait au long repos, tout les invitait à la mort.

Ils remontèrent dans l'appartement, et, hors la chambre de Camille, qui était restée fermée depuis son départ, ils visitèrent toutes les pièces pour leur dire un dernier adieu.

Lorsqu'ils furent arrivés à la chambre de Carmélite, la jeune fille ouvrit la fenêtre, et, prenant le bras de Colomban :

— J'étais à cette place, lui dit-elle, le jour du départ de Camille ; à dater de ce jour seulement, j'ai compris l'étendue de la haine que j'avais pour lui, par la grandeur de l'amour que j'avais pour vous ; à dater de ce jour, Colomban, j'ai rompu avec la vie, et pactisé avec la mort... Mais, dès ce moment aussi, — pardonnez-moi, Colomban ! dès ce moment, m'est venu ce désir égoïste de mourir avec vous.

Colomban pressa la jeune fille contre son cœur.

— Merci ! dit-il.

Puis ils emportèrent le rosier, qui devait être le compagnon de leur agonie.

Mais, sur le seuil, Carmélite s'arrêta.

— C'est ici, dit-elle au jeune homme, que pour la première fois j'ai eu la révélation de votre amour... Oh ! comment, pendant une demi-heure que vous êtes resté là, durant cette bienheureuse nuit, comment ai-je résisté à me jeter dans vos bras ?

Puis, lui montrant la fenêtre du corridor :

— C'est de cette fenêtre que je regardais veiller votre lampe, dit-elle, et je restais là jusqu'à ce que votre lampe fût éteinte.

Ils descendirent l'escalier, Carmélite souriant, le jeune homme soupirant.

— Que de fois, dit Carmélite, je suis descendue, au milieu de l'obscurité, n'entendant pas le bruit de mes pas, mais entendant celui de mon cœur! Tenez, voilà l'allée que je suivais, et souvent, pendant l'été, — quand vous dormiez, les persiennes fermées, mais la fenêtre ouverte, — légère comme une ombre, je venais coller mon oreille aux volets, pour écouter votre souffle. Presque toujours votre sommeil était agité par quelque mauvais songe, et, moi, alors, les bras tendus, la poitrine haletante, j'étais prête à vous dire : « Ouvre-moi, Colomban ! je suis l'ange des rêves roses ! » Dites-moi ce qui troublait votre sommeil, mon bel ami.

Et elle présenta son front au pur et limpide baiser du jeune homme.

Puis tous deux entrèrent dans le pavillon, Carmélite la première, Colomban derrière elle.

Colomban ferma la porte à la clef et au verrou.

LVII

To die, to sleep.

Colomban posa la clef sur la cheminée.

La chambre à coucher du jeune homme s'était transformée en une véritable chapelle.

Tout ce qu'il y avait de fleurs épanouies dans la petite serre dont les vitraux brillaient au soleil dans un coin du jardin, quand le soleil se montrait par hasard, avait été mis à contribution par Carmélite.

Carmélite avait caché les fenêtres avec des rideaux de mousseline blanche; elle avait étendu sur la cheminée, comme sur une table d'autel, un dessus brodé, et y avait

placé, de même que sur le piano, sur le guéridon et sur chaque meuble, des vases remplis de fleurs.

Tout ce qu'il était resté de fleurs après cette distribution, elle l'avait effeuillé sur le parquet.

On eût dit qu'ils étaient déjà descendus dans le caveau mortuaire.

Ils s'assirent sur le sofa, et causèrent une heure à peu près.

Puis, la nuit étant venue, ils allumèrent la lampe.

Comme si Carmélite eût eu peur que cette mort à deux ne lui échappât, elle faisait à toute minute un mouvement pour se lever et aller chercher le charbon, amassé sur un réchaud dans le cabinet de toilette, à côté de la chambre.

A chaque mouvement, Colomban l'arrêtait : au moment de cesser de la voir, il ne l'avait pas assez vue ; il voulait la voir encore.

Vers neuf heures du soir, il prit à Carmélite l'idée de se mettre au piano et de chanter. — Dans l'antiquité, quand les cygnes chantaient, eux aussi faisaient entendre leur voix à l'heure de la mort.

Jamais le cri de la douleur, jamais l'hymne de la joie n'avaient été reproduits par un tel chant ! jamais la voix de Carmélite, qui s'étendait des cordes les plus basses aux cordes les plus élevées, qui attaquait hardiment et sans transition l'ut de poitrine après l'ut d'en bas, n'avait accompli de semblables prodiges ! Il semblait que Dieu lui donnât, pour dire adieu au monde qu'elle quittait, pour saluer celui dans lequel elle allait entrer, des accents de plainte et de félicité pareils à ceux de ces anges déchus qui, à la suite d'un long exil sur la terre, sont, par la miséricorde infinie du Seigneur, rappelés au ciel, leur première, leur seule, leur véritable patrie.

Enfin, lasse de parcourir les espaces sans bornes où plane la réalité, où s'égare le rêve, la voix s'éteignit comme un soupir mélodieux, qui, longtemps encore après s'être éteint, vibrait dans le cœur du jeune homme.

Colomban s'était approché de Carmélite ; de sorte que, l'improvisation funèbre achevée, la jeune fille avait laissé tomber sa tête sur son épaule, et ses deux mains dans ses mains.

Le piano était redevenu muet, comme un cadavre dont l'âme s'est envolée.

Il se fit dans l'obscurité un long silence interrompu seulement par le souffle confondu des deux jeunes gens.

Tout à coup, la pendule tinta.

Chacun d'eux, à part soi, compta les vibrations de bronze.

— Onze heures ! dirent-ils tous deux.

Puis Carmélite ajouta :

— Ami, il est temps.

Colomban se leva, alluma deux bougies, en laissa une à Carmélite, et passa avec l'autre dans le cabinet au charbon.

— Où vas-tu ? lui demanda Carmélite.

— Je veux bien que tu meures, dit Colomban, mais je ne veux pas que tu souffres.

Carmélite comprit qu'il s'agissait de quelque soin préparatoire, et laissa faire Colomban.

Mais, quand il voulut refermer la porte :

— Non, mon ami ! dit-elle ; éloignez-vous de moi ; mais que je vous voie toujours !

Colomban laissa la porte ouverte.

Son intention était d'allumer d'avance le réchaud dans le cabinet voisin, de manière à ce que les premières vapeurs grossières du charbon pussent s'échapper, et à ce qu'il ne s'en dégageât plus que ces miasmes subtils qui pénètrent jusqu'au cerveau, et qui donnent la mort sans douleur.

Autant donc Carmélite avait pris de précautions pour calfeutrer portes et fenêtres, autant Colomban en prit pour tout ouvrir, afin que l'air extérieur emportât les premières émanations carboniques.

Carmélite le regardait avec un ineffable sourire.

Les mains de la jeune fille étaient naturellement retournées au piano, comme des oiseaux encore jeunes reviennent à leur nid.

Elles erraient incertaines, mais harmonieuses, sur les touches ; l'instrument, qui venait de faire entendre le gémissement qu'on avait pris pour un dernier soupir, semblait se réveiller et lutter contre la mort, en laissant, comme fait le mourant dans le dernier délire de l'agonie, échapper des mots entrecoupés et sans suite.

Ainsi que l'avait dit Carmélite à Colomban, elle ne le perdait pas de vue.

Tandis que ses doigts frissonnants erraient sur l'ivoire e l'ébène, tandis que son pied distrait cherchait et pressai

instinctivement la pédale, son œil, fixé sur Colomban, regardait les lueurs de la flamme, qui éclairaient d'un reflet rougeâtre le front du jeune homme agenouillé et soufflant le feu mortel.

Rien n'indiquait sur leur visage la plus faible émotion.

Ils avaient cette force et ce calme des gens étrangers aux choses de ce monde ; ils n'appartenaient plus à la terre ; le tonnerre pouvait gronder, la maison pouvait crouler : ils fussent restés impassibles.

Leurs corps semblaient déjà morts, et c'étaient leurs âmes seules qui échangeaient des paroles entre elles.

L'âme de Colomban, s'épanouissant comme une fleur sous le souffle de la jeune fille, disait :

— O mon amour ! ô ma vie ! j'ai bien mérité les joies sans mélange que tu me donnes à cette heure ! J'avoue ma faiblesse à cet instant suprême, Carmélite ! ma Carmélite bien-aimée ! je n'ai point passé un jour, une minute, une seconde, sans songer à toi. Tu me demandais tantôt, ange des rêves roses, ce qui agitait mon sommeil : c'était ton gracieux fantôme, qui venait s'appuyer à mon chevet, et qui, s'inclinant vers moi, me caressait le front avec le bout de ses cheveux ; d'autres fois, c'était le cortége gracieux des belles jeunes filles dont j'avais vu le visage dans les peintures, dans les livres d'heures, dans les manuscrits des siècles passés : toutes ces jeunes filles, c'était toi ! toi toujours ! les unes avaient tes regards ; les autres, ton sourire ; toutes chantaient avec ta voix, et leur chanson disait : « Viens avec nous, mon frère ! l'homme n'est point fait pour une vie solitaire et déserte ; si tu n'aimes pas, fils des grèves sauvages, le bruit de l'océan des hommes, nous savons des retraites isolées, des oasis adorables, où les ruisseaux murmurent éternellement, où les oiseaux chantent toute la nuit ! » Oh ! que de fois, ma Carmélite bien-aimée ! je me suis réveillé en sursaut à cette voix que je prenais pour la tienne, étendant les mains, et croyant te saisir ! mais, alors, debout, à la place où je t'avais vue, apparaissaient les spectres de ma conscience, qui m'arrêtaient au passage, et me rejetaient, anéanti, haletant, brisé, sur mon lit fiévreux... Mais ai-je besoin de te dire ce qui troublait mes nuits ? ne sais-je pas, moi, ce qui troublait les tiennes ? O mon ami ! je t'aime de toutes les puissances de mon être,

et je n'existe que depuis que je t'ai aimée ! Qu'est-ce que la science, qu'est-ce que la gloire, qu'est-ce que la renommée, près de l'amour que j'ai pour toi ? Est-ce que la science m'a fait vivre ? est-ce que la gloire et la renommée eussent ajouté une pulsation à mon pouls, un battement à mon cœur ? Non, je n'ai réellement vécu qu'à compter de l'heure où j'ai su que j'allais mourir... O ma Carmélite bien-aimée ! je voudrais m'ouvrir la poitrine pour te montrer mon cœur à nu : les paroles expriment mal les passions, ou plutôt la passion qui bouillonne en moi. Je n'ai jamais aimé qu'une seule femme avant toi dans ce monde ; elle avait ta beauté, ta grâce, ta force ; elle me tenait enlacé comme tu me tiens ; je lui passais les deux bras autour du cou, je lui baisais les yeux pour empêcher les larmes d'en sortir, et je lui disais : « Ne meurs pas ! ne meurs pas ! » car elle était comme nous aux portes de la mort ; et, de son côté, elle m'embrassait tendrement en me disant : « Tu trouveras une autre femme que moi en ce monde, une femme qui t'embrassera plus tendrement que moi encore ; bénie soit la femme qui baisera la première le front pur de mon fils ! » Eh bien, cet être chéri, adorable, adoré, cette première femme que j'ai aimée, ma mère, je l'ai oubliée pour toi, ou plutôt, je t'aime du même saint amour, ô mon amie, ô ma sœur ! Carmélite, Carmélite !...

— Que tu es beau, mon bien-aimé ! murmurait-elle, que tu es beau !

En effet, jamais peut-être la noble et belle figure du Breton n'avait été plus noble et plus belle qu'à la lueur de cette flamme éclairant à la fois la sérénité de la résolution mêlée à la douce mélancolie du regret.

Le charbon mit un quart d'heure à peu près à s'allumer ; puis, lorsque les vapeurs trop épaisses s'en furent dégagées, Colomban referma la fenêtre du cabinet, et vint, éclairé du reflet rougeâtre, apporter le réchaud au milieu de la chambre.

Après quoi, il retourna fermer la porte du cabinet.

Carmélite se leva, et, tandis que le piano jetait un soupir qui, cette fois, était bien le dernier, elle alla au-devant du jeune homme.

Colomban était pâle et presque chancelant : il avait

absorbé lui, ces premières vapeurs qu'il avait voulu épargner à Carmélite.

Tous deux vinrent, les bras entrelacés s'asseoir sur le canapé : c'était là qu'ils avaient résolu de mourir.

Ils y étaient depuis quelques instants, les yeux sur les yeux, dévorant leur dernier regard à la lueur de la bougie posée sur le piano, quand minuit sonna.

Un léger tressaillement fut la seule attention que les deux jeunes gens donnèrent au bruit de l'heure qui s'envolait.

Que leur importait, en effet, la marche du temps, à eux qui avaient déjà un pied dans l'éternité ?

Quiconque fût entré dans cette chambre, et eût vu les deux beaux jeunes gens ainsi chastement enlacés, et échangeant leurs plus doux regards et leurs noms prononcés à demi-voix, les eût pris pour deux fiancés causant d'amour, et formant mille projets d'avenir.

Et l'âme de la jeune fille répondait, tandis que le corps baisait chastement de ses lèvres ardentes le front du jeune homme :

— Que la bénédiction de ta mère descende sur ta tête, ô Colomban ! jamais baiser plus pur n'aura plané au-dessus d'un front plus immaculé ! Moi non plus, ô mon amour, ô ma vie, ô ma mort ! je n'ai point passé une heure sans songer à toi ; car je t'ai aimé depuis le jour où je t'ai connu, et, si un mauvais souffle ne m'avait pas aveuglée, j'eusse voulu te donner toutes les félicités que l'homme peut rêver sur la terre ! Mais ces amours terrestres n'eussent pas suffi, sans doute, à assouvir nos tendresses ardentes ; pour un amour divin, il faut de célestes hyménées ; — et voilà pourquoi nous rejetons nos enveloppes mortelles, afin que nos âmes, débarrassées du poids de leur corps, puissent aller s'unir dans les pures régions... Devant Dieu, vers lequel nous allons monter nous tenant par la main, je jure de t'aimer, ô Colomban ! à travers le temps, à travers l'espace, à travers les mondes inconnus ! Dussé-je, en franchissant le seuil de ce monde, être plongée avec toi dans la fournaise ardente que la religion catholique promet à ses damnés, la douleur éternelle me sera plus douce avec toi que toutes les félicités d'ici-bas... Je jure de t'aimer au milieu des flammes des fournaises ! dussé-je être plongée dans un abîme profond où ton regard, ta voix, ton souffle ne puis-

sent arriver, ma pensée illuminera le gouffre, et je te sentirai, je te verrai, je t'entendrai, car je jure de t'aimer dans les profondeurs de l'abîme !... Je me regarde, à partir de cette heure, comme étroitement liée, indissolublement enchaînée à toi; nulle puissance humaine ne pourrait nous désunir en ce moment, nulle puissance divine ne saurait nous séparer tout à l'heure; car — tu me l'as dit souvent, mon bien-aimé Colomban ! — ce Dieu vengeur dont les hommes s'épouvantent n'est rien autre chose que la grande âme du monde, avec laquelle nos âmes vont se confondre et se réunir, comme, le soir venu, les rayons du soleil remontent à son foyer... Embrasse-moi donc, Colomban, et que nos âmes s'unissent comme nos lèvres, afin de monter plus vite au séjour lumineux !... Je ne vois déjà plus tous les objets qui m'entourent qu'à travers un brouillard ; les yeux de mon corps s'obscurcissent peu à peu; mais il me semble, avec les yeux de l'âme, voir scintiller les étoiles, dont le cercle s'entr'ouvre pour nous laisser passer... Adieu, mon bien-aimé ! adieu, tout ce que j'ai aimé dans ce monde, tout ce que j'aimerai dans l'autre, adieu ! serre-moi dans tes bras, pour que nous nous envolions ensemble... J'entends chanter en moi des milliers de voix douces qui redisent ton doux nom... Colomban ! Colomban ! jamais âme plus virginale que la tienne n'est remontée au ciel ! Adieu, mon amour !... adieu, ma vie !... adieu, mon Colomban !...

Un instant, les deux âmes se turent, comme assoupies.

L'air respirable de la chambre se chargeait peu à peu d'acide carbonique ; la bougie ne jetait plus qu'une flamme pâle, qu'une lueur effacée.

La flamme du réchaud dansait comme un feu follet, se nuançant aux regards alourdis des deux jeunes gens de toutes les couleurs du prisme.

De grosses gouttes de sueur tombaient en perles sur le corps de la jeune fille; des teintes violacées couraient sur son visage.

Colomban fit un effort suprême, la prit entre ses bras, et, chancelant comme un homme ivre, d'un seul élan la transporta du canapé sur le lit; lui tomba au pied, se releva, et, en se cramponnant, parvint à reprendre sa place auprès d'elle.

Carmélite, pendant ce temps-là, employant ses dernières

forces au service de la pudeur, rabattit le bas de sa robe, qui, en se relevant, laissait voir la cheville de son pied.

Puis elle chercha à détacher la cordelière qui servait d'embrasse aux rideaux de son lit ;— elle y parvint à grand'-peine.

Alors, au milieu d'éblouissements terribles, avec un cercle de fer qui lui comprimait de plus en plus le front, elle noua sa robe autour de ses jambes, afin que, dans les convulsions de l'agonie, le bas de sa robe ne pût s'envoler.

Lorsqu'elle eut fini, elle sentit le bras de Colomban qui l'attirait vers lui.

— Oui, mon fiancé, murmura-t-elle, oui, me voici !

Et les deux jeunes gens, pour la première fois, se trouvèrent les mains dans les mains, les cheveux dans les cheveux, les lèvres sur les lèvres.

Ce fut alors seulement qu'ils échangèrent leur premier baiser d'amour.

On eût dit la Pudeur et la Chasteté, ces deux sœurs divines, s'embrassant fraternellement sous le regard de la Virginité, leur mère.

Ce fut Colomban qui perdit ses forces le premier.

Il s'interrompit au milieu d'un baiser ; une sueur glaciale parcourut tout son corps ; il essaya de se cramponner de nouveau au cou de Carmélite ; mais sa gorge était serrée comme par une main de fer, sa langue inerte, et à peine put-il prononcer ces derniers mots :

— Viens... viens... viens !...

Et sa tête inanimée retomba sur la poitrine de la jeune fille, qui, malgré le bruissement de ses tempes, le tintement de ses oreilles, venait d'entendre le dernier appel de son amant, et qui, en sentant cette tête bien-aimée s'alourdir sur sa poitrine, frissonna et jeta un faible cri.

C'est un fait notoirement reconnu par la médecine, et que prouvent toutes les statistiques sans cependant que la science puisse en donner la raison : dans le suicide d'un homme et d'une femme, c'est généralement l'homme qui succombe le premier.

Nous constatons le fait devant nos lecteurs ; l'explique qui pourra.

Ce fut donc Colomban qui succomba le premier.

Carmélite en comprenant que son bien-aimé venait de

rendre le dernier soupir, rouvrit les yeux, parut recouvrer un instant ses forces, et trouva assez de voix pour crier encore avec toutes les cordes de son cœur :

— Colomban... Colomban!...

Puis elle attira sur ses lèvres le front du jeune homme, réunit tout ce qui lui restait de vie, et l'embrassa pour la dernière fois en disant :

— Me voici! me voici!...

Et sa tête retomba près de celle de son amant.

Une heure sonnait à la pendule.

LVIII

Une lettre très pressée.

C'était justement, si on se le rappelle bien, l'heure à laquelle — la querelle du tapis-franc apaisée — les trois jeunes gens que nous avons rencontrés au début de cette histoire et leur mystérieux sauveur se faisaient servir à souper.

Vous n'avez point oublié, cher lecteur, que Salvator et Jean Robert, en quittant la rue Aubry-le-Boucher, avaient laissé leurs deux compagnons, Pétrus et Ludovic, endormis sur la table, à la garde du garçon, qui, sur la recommandation de Salvator, avait répondu d'eux.

Puis le commissionnaire et le poëte étaient allés rue Saint-Jacques, où le son du violoncelle les avait conduits près de Justin; ils avaient écouté le récit du maître d'école; ils s'étaient trouvés là au moment de la péripétie amenée par la lettre de Mina; Salvator avait couru à la police, pour savoir des nouvelles de la jeune fille enlevée; Jean Robert était allé chercher un cheval, et Justin avait

suivi Babolin chez la Brocante, où il avait été rejoint par Jean Robert et par Salvator.

Alors, avec les nouveaux renseignements qu'il avait reçus de la vieille sorcière, et la recommandation de Salvator, d'empêcher qu'on n'entrât ni dans la chambre de Mina, ni dans le jardin de la pension, le maître d'école était parti à franc étrier pour Versailles.

Quant à Salvator et à Jean Robert, ils étaient allés attendre M. Jackal au pont Neuf; là, l'homme de police les avait recueillis dans sa voiture, où il leur racontait succinctement l'événement que nous avons, au contraire, mis sous les yeux du lecteur dans toute sa sombre prolixité.

Laissons Justin courir à cheval à Versailles, laissons Jean Robert, Salvator et M. Jackal courir en voiture au Bas-Meudon, et revenons à Ludovic et à Pétrus, qui dorment sur la table du tapis-franc.

Le premier qui se réveilla fut Ludovic, et il se réveilla au bruit que faisait une joyeuse société pour s'emparer à son tour de ce quatrième étage dont la conquête avait coûté tant de peine aux trois jeunes gens.

Le garçon, fidèle aux injonctions de Salvator, ne voulait pas même permettre que l'on entrât dans la chambre où dormaient Ludovic et Pétrus.

C'était le bruit que faisait la société, en insistant, qui avait tiré le jeune docteur de son sommeil.

Il ouvrit les yeux, il écouta.

Son premier mouvement, en se rappelant ce qui s'était passé, fut qu'il allait, après avoir pris la ville d'assaut, être forcé d'en soutenir le siége; — mais, cette fois, les assiégeants attaquaient avec de si joyeux rires; ces rires paraissaient s'échapper de si jeunes et si fraîches bouches, que Ludovic jugea qu'il y aurait peut-être quelque plaisir à gagner en se laissant prendre par de pareils adversaires.

En conséquence, il alla lui-même ouvrir la porte.

A l'instant même, une troupe de pierrots et de pierrettes, de malins et de poissardes, fit irruption dans la chambre avec un tel bruit, de tels éclats de rire, que Pétrus se leva tout effaré en criant : « Au feu ! »

Pétrus rêvait d'incendie.

Mais, au milieu de cette irruption, Ludovic avait senti deux jolis bras se nouer à son cou, tandis qu'une bouche —

dont chaque souffle faisait voltiger la barbe du loup, dont le velours lui cachait tout le haut du visage — lui disait avec les dents les plus blanches et les lèvres les plus roses qu'il eût jamais vues :

— C'est donc toi, carabin de mon cœur, qui te donnes le luxe de retenir des appartements à toi tout seul?

— D'abord, répondit Ludovic, si tu t'étais donné la peine de regarder autour de toi, pierrette ma mie, tu aurais vu que je ne suis pas seul.

— Ah! tiens, tiens, tiens, dit la pierrette, voilà, en effet, maître Raphaël en personne! Veux-tu qu'on te pose pour la jambe de la femme de l'*Incendie du bourg*, toi qui criais au feu, quand nous sommes entrés?

Et la jeune fille, relevant son pantalon, montra, sous un fin bas de soie, une de ces jambes comme en cherchent les peintres, et comme en trouvent les cardinaux.

— Ah! je connais cette jambe-là, princesse! dit Pétrus.

— Chante-Lilas! s'écria Ludovic en même temps.

— Puisque je suis reconnue, je dépose le masque, dit la belle blanchisseuse; d'ailleurs, on boit mal quand on n'a pas le visage découvert... A boire! je meurs de soif!

Et toute la société, qui se composait de cinq ou six blanchisseuses de Vanvres, et de trois ou quatre jardinières de Meudon, accompagnées de leurs amoureux, répéta en chœur :

— A boire! à boire!

— Silence! dit Ludovic; l'appartement est à moi; c'est donc à moi d'en faire les honneurs. Garçon, six bouteilles de vin de Champagne pour moi.

— Et six pour moi, garçon! dit Pétrus.

— A la bonne heure! dit la princesse, et l'on reconnaîtra cela en vous gardant à chacun une joue.

— Pair ou non! dit Pétrus en tirant une poignée de monnaie de sa poche.

— Que faites-vous, seigneur Raphaël? demanda Chante-Lilas.

— Je joue à Ludovic sa joue contre ma joue, dit Pétrus.

— Pair pour la paire! répondit Ludovic répondant dans la même langue que lui parlait son ami.

— Ah! nous tirons donc toujours des pétards, dit la princesse, revenant à sa locution accoutumée. Pif! paf! Il ne nous manque que Camille: il tirerait le bouquet.

Dans ce moment, le garçon rentra avec les douze bouteilles de vin de Champagne.

— Le bouquet, le voilà ! dit-il en faisant sauter le bouchon de deux bouteilles dont il avait coupé le fil de fer dans l'escalier.

— Gagné ! cria Ludovic en embrassant Chante-Lilas sur les deux joues. Je t'enlève, Sabine !

Et, prenant dans ses bras la princesse de Vanvres, comme il eût fait d'un enfant, il l'emporta à une table où, après s'être assis lui-même, il l'assit sur son genou.

Au bout d'une heure, les douze bouteilles étaient bues, plus douze autres que la société, pour ne pas être en reste, avait fait venir à son tour.

— Maintenant, dit Chante-Lilas, il s'agit de s'en retourner à Vanvres. Voilà Nanette qui avait promis à sa maîtresse d'être de retour à onze heures, et qui a une lettre à lui donner. Or, il est trois heures du matin : heureusement que la lettre est pressée !

— Quatre heures, princesse, dit Pétrus.

— Et la patronne qui se lève à cinq ! s'écria Chante-Lilas. En route, toute la troupe !

— Bah ! dit la comtesse du Battoir, elle aura fait la noce de son côté, la patronne, et, aujourd'hui, elle ne se lèvera qu'à six heures.

— Princesse, demanda Ludovic, à quand votre premier voyage à Paris?

— Oh! dit Chante-Lilas, comme si vous vous inquiétiez encore de cela !

— Certainement que je m'en inquiète, surtout quand je n'ai plus de linge.

— En voilà une petitesse! dit Chante-Lilas. Eh bien, vous l'aurez quand vous viendrez le chercher vous-même, votre linge.

—Chante-Lilas, pas de bêtises! la semaine a été rude aux chemises blanches, et je ne puis pas aller voir mes malades avec une chemise de dentelle.

— Venez chercher votre linge.

— Oh! s'il ne s'agit que de cela, et qu'il y ait place dans votre carrosse, princesse, me voici.

— Sans farce ?

— C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Altesse !

— Bravo! bravo! nous boirons du lait au moulin de Vanvres. — Venez-vous, seigneur Raphaël?

— Viens-tu Pétrus? Bah! les plus longues folies sont les meilleures!

— Sacrebleu! ce n'est pas la bonne volonté qui me manque; par malheur, j'ai une première séance.

— Eh bien, remets la séance, parbleu!

— Impossible, dit Pétrus : j'ai parole engagée.

— Alors, dit Chante-Lilas, c'est sacré, et la Fornarina donne congé à Raphaël. — Viens, roi des malins!

Et elle tendit le bras à Ludovic, qui, décidé à enterrer gaiement le carnaval, régla son compte et celui de Pétrus, descendit l'escalier quatre à quatre, et monta dans la gigantesque tapissière qui avait amené toute la société de Vanvres à Paris.

Pétrus, qui demeurait rue de l'Ouest, prit congé de son ami en lui souhaitant bien du plaisir, et répondant encore, malgré la distance et l'obscurité, aux bruyants adieux qu lui envoyait la joyeuse société.

— Eh mais, demanda Ludovic où diable allons-nous donc comme cela? Il me semble que nous prenons le chemin de Versailles et non celui de Vanvres?

— Si Raphaël ne nous avait pas quittés, roi des malins, répondit Chante-Lilas, il dirait à Votre Majesté que tout chemin conduit à Rome.

— Je ne comprends pas, dit Ludovic.

— Regarde Nanette, la belle jardinière!

— Je la regarde.

Comment la trouves-tu?

— Jolie!... Après?

— Eh bien, elle n'est venue qu'à la condition qu'on la déposerait à sa porte.

— Bon! et pourquoi cela?

— Mais, reprit la comtesse du Battoir, puisqu'on vous dit qu'elle a une lettre très-pressée.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas donnée avant de partir, la lettre?

— Parce qu'elle était au bout du village quand elle a rencontré le facteur; que nous l'attendions entre Vanvres et le Bas-Meudon, et que cela lui aurait fait une demi-heure de retard.

— A la bonne heure! voilà une explication.

— Oh! dit Chante-Lilas, et puis, comme la lettre a déjà été vingt six jours en route, attendu qu'elle vient des colonies, quelques heures de plus ou de moins...

— Ne sont pas la mort d'un homme, dit la comtesse du Battoir.

— Et puis, même en cas de mort d'homme, dit Chante-Lilas, n'avons-nous pas le docteur avec nous?... Eh bien, il dort, le docteur!

— Ah! ma foi, oui! dit Ludovic. Laisse-moi m'asseoir à tes pieds, princesse, et mettre ma tête sur tes genoux; tu me sauveras la vie.

— Bon! dit la jeune fille, si j'avais su que ce fût pour dormir qu'on emmenait monsieur, on l'aurait couché sur une voiture de légumes, et il aurait été aussi bien qu'ici.

— Ah! princesse, dit Ludovic à moitié endormi, tu ne te rends pas justice : il n'y a pas de chou aussi doux, il n'y a pas de salade aussi tendre que toi.

— Mon Dieu! dit Chante-Lilas avec un accent de profonde commisération, qu'un homme d'esprit est bête quand il a envie de dormir!

Cinq heures du matin sonnaient comme on arrivait à Bellevue. Peu à peu les rires retentissants avaient cessé, les cris joyeux s'étaient éteints; le malaise et le froid qui accompagnent le retour du matin, surtout en hiver, pesaient sur la mascarade à moitié endormie ; chacun avait hâte de retrouver sa chambre, son feu, son lit.

La tapissière s'arrêta à la porte de la maison habitée par Colomban et par Carmélite; Nanette sauta à bas de la voiture, tira la clef de sa poche et entra.

— Bon! dit-elle en voyant, par la porte du corridor restée ouverte et donnant sur le jardin, la lumière qui brûlait dans le cabinet de Colomban, le jeune homme veille encore, et va avoir sa lettre.

— Bonsoir, la compagnie!

Et elle ferma la porte.

Quelques grognements sourds répondirent de l'intérieur de la voiture, qui reprit sa course vers Vanvres.

Mais à peine avait-elle fait cinquante pas, que les cris : « A l'aide! au secours!... Monsieur Ludovic! monsieur Ludovic! » retentirent du côté où l'on avait déposé Nanette.

La voiture s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda Ludovic, réveillé en sursaut.

— Je n'en sais rien; mais on vous appelle, dit Chante-Lilas. Je crois reconnaître la voix de Nanette.

— Il sera arrivé quelque malheur!

Ludovic sauta à bas de la voiture, et vit, en effet, Nanette, qui accourait tout effarée en criant :

— Au secours! au secours!

LIX

Les asphyxiés.

Il courut à elle.

— Oh! venez vite, monsieur Ludovic! venez vite! venez tous! Ils sont morts!

— Qui, morts? demanda Ludovic.

— Mademoiselle Carmélite et M. Colomban!

— Colomban? s'écria Ludovic, Colomban de Penhoël?

— Oui, M. Colomban de Penhoël et mademoiselle Carmélite Gervais. Mon Dieu! quel malheur! Si jeunes, si beaux, si gentils!

Ludovic s'élança à l'instant même du côté de la maison, et, trouvant l'allée ouverte, ne fit qu'un bond de la rue au pavillon du jardin.

La fenêtre du cabinet, ouverte par Colomban, mal refermée par lui, avait été r'ouverte par Nanette, qui, après avoir appelé vainement, s'était hasardée à enjamber la fenêtre, pour frapper à la porte de la chambre.

Voyant qu'on ne répondait pas, elle avait ouvert la porte; mais, aussitôt, elle avait fait trois pas en arrière, et était presque tombée à la renverse.

Une effroyable bouffée d'acide carbonique l'avait enveloppée comme d'un nuage mortel.

Dès lors, elle avait tout compris, et, pensant qu'elle rejoindrait facilement la voiture, elle s'était mise à sa poursuite.

Ses cris avaient été entendus, la voiture s'était arrêtée, Ludovic s'était élancé dans le pavillon par la fenêtre du cabinet, avait essayé d'entrer dans la chambre, mais avait été repoussé, lui aussi, par la vapeur empestée.

Il se retourna du côté de l'air, et l'aspira à pleins poumons.

En ce moment, tout le monde accourait.

— Brisez les fenêtres! brisez les portes! cria Ludovic; des courants d'air! Ils se sont asphyxiés!

On essaya d'ouvrir les volets; ils étaient fermés en dedans.

De deux ou trois coups de pied, on enfonça la porte.

Mais ceux qui se présentaient sur le seuil furent contraints de reculer.

— Que l'on tienne du vinaigre et de l'eau salée tout prêts; qu'on réveille le pharmacien, s'il y en a un dans le village, et qu'on prenne chez lui des sels anglais et de l'ammoniaque. — Nanette, allumez du feu quelque part, et faites chauffer des serviettes.

Puis, comme le mineur descend dans le gouffre, comme le matelot plonge dans la mer, Ludovic s'élança dans la chambre.

Le joyeux masque avait fait place à l'homme de science; le médecin allait user de toutes les ressources de son art.

Ludovic gagna à tâtons la fenêtre; la bougie s'était éteinte, le feu de la cheminée s'était éteint, le réchaud n'avait plus ni flamme ni fumée.

Les rideaux pendaient devant la fenêtre, et empêchaient de trouver l'espagnolette; Ludovic enveloppa sa main de son mouchoir, et, de deux coups de poing, brisa deux carreaux.

Un courant d'air commença de s'établir; il était temps : lui-même chancelait; il se retint au piano.

Puis il saisit les rideaux à pleines mains, les arracha de leurs tringles, et parvint à ouvrir la fenêtre.

L'acide carbonique formé par l'oxygène et le carbone commençait à faire place à l'air respirable, qui pénétrait maintenant par trois ouvertures.

— Entrez, dit Ludovic, entrez! il n'y a plus de danger; entrez et éclairez la chambre.

On alluma la seconde bougie, et chaque objet devint visible.

Les deux jeunes gens étaient couchés dans les bras l'un de l'autre, sur le lit, comme s'ils venaient de s'endormir.

— Y a-t-il ici un médecin, demanda Ludovic, un frater, un barbier, peu importe ! un homme qui puisse m'aider, enfin ?

— Il y a M. Pilloy, un ancien chirurgien de la garde... un homme bien savant ! dit une voix.

— Courez chercher M. Pilloy ! dit Ludovic ; carillonnez jusqu'à ce qu'il se lève ; tirez-le jusqu'à ce qu'il vienne.

Puis, s'élançant vers le lit :

— Ah ! dit-il en secouant la tête, je crois bien que nous arrivons trop tard !

En effet, les lèvres des jeunes gens étaient noirâtres.

Ludovic souleva les paupières.

L'œil de Colomban était tuméfié, vitreux ; l'œil de Carmélite, terne et injecté.

Aucun souffle ne vivait, ni dans l'un ni dans l'autre.

— Trop tard ! trop tard ! répétait Ludovic désespéré. N'importe, faisons toujours ce qu'il y a à faire. Mesdames, chargez-vous de la jeune fille, continua-t-il ; je me charge de l'homme.

— Que faut-il faire ? dit Chante-Lilas.

— Exécuter de ton mieux ce que je te dirai, ma chère enfant : d'abord, porter la jeune fille à la fenêtre...

— Venez, dit Chante-Lilas à ses amies.

— Et nous ? dirent les hommes.

— Tâchez de rallumer le feu... un grand feu de bois ; chauffez des serviettes ; tirez-lui ses bottes... J'essayerai de le saigner à la veine du pied... Ah ! trop tard ! trop tard !

Ludovic jetait ce cri de désespoir en transportant Colomban du lit à la fenêtre.

— Voilà du vinaigre, voilà de l'eau salée, dit Nanette.

— Verse le vinaigre dans une assiette ; qu'on puisse tremper des mouchoirs dedans, et en frotter les tempes des asphyxiés ; — tu entends, Chante-Lilas ?

— Oui, oui, dit la jeune fille.

— Coupez une plume, comme je fais, voyez... Écartez les dents, si vous pouvez, et insufflez-lui de l'air dans les poumons.

On obéissait à Ludovic comme, dans une bataille, on obéit à un général d'armée.

Carmélite avait les dents serrées; mais, à l'aide d'un couteau d'ivoire, Chante-Lilas parvint à lui écarter les mâchoires, et à introduire la plume entre les dents.

— Eh bien? demanda Ludovic.

— La plume y est.

— Souffle, alors... Moi, je ne puis en venir à bout : il a des dents de fer!... Lui avez-vous ôté ses bottes et ses bas?

— Oui.

— Frottez-lui les tempes avec du vinaigre; jetez-lui de l'eau fraîche au visage; écartez-lui les dents, dussiez-vous les briser! Je vais essayer de le saigner au pied.

Ludovic ouvrit sa trousse, en tira une lancette, piqua deux fois la veine du pied, mais inutilement.

Le sang ne vint pas.

— Otez-lui sa cravate; arrachez le gilet, arrachez la chemise, arrachez tout!

— Voilà des serviettes brûlantes, dit une voix.

— Donnez-en à Chante-Lilas, et frottez la poitrine avec les serviettes; — tu entends, Chante-Lilas? fais-en autant! — Ah! voici un couteau.

Ludovic parvint à glisser un couteau entre les deux mâchoires de Colomban; alors, renonçant à l'espoir d'introduire un tuyau de plume dans un si petit espace, il appliqua ses lèvres aux lèvres du jeune homme, et essaya de lui insuffler de l'air dans les poumons.

La gorge était serrée; l'air ne dépassait pas le pharynx.

— Trop tard! trop tard! murmura Ludovic. Voyons, essayons de la jugulaire!

Il reprit sa lancette, et, avec une admirable sûreté de main, il troua la veine du cou.

Mais pas plus qu'au pied, le sang ne vint.

— Voilà des sels et de l'alcali, dit le messager en présentant deux flacons à Ludovic.

— Tiens, Chante-Lilas, dit Ludovic, prends le flacon de sels, et mets-le sous le nez de la jeune fille. Je garde l'alcali, moi.

— Bien! dit Chante-Lilas, en étendant la main.

— Et l'air? demanda Ludovic.

— Comment, l'air?

— Crois-tu qu'il ait pénétré jusque dans la poitrine?

— Il me semble que oui.

— Alors, bon courage, mon enfant! bon courage! Frotte-lui les tempes avec du vinaigre, et fais-lui respirer des sels.

Le jeune docteur, pendant ce temps, trempait un linge dans de l'eau alcalisée, et en enveloppait la tête de Colomban.

Mais Colomban restait immobile; aucun souffle ne sortait de sa poitrine, ni ne pouvait y pénétrer.

— Oh! dit Chante-Lilas, il me semble que les lèvres pâlissent!

— Courage! courage, Chante-Lilas! c'est bon signe... Oh! ma chère enfant, regarde, quel bonheur dans ta vie, si tu pouvais te dire que tu as sauvé une femme!

— Il me semble qu'elle a soupiré, dit Chante-Lilas.

— Soulève la paupière, et regarde l'œil : est-il toujours aussi terne?

— Oh! monsieur Ludovic, il me semble qu'il l'est moins.

— M. Pilloy n'est pas chez lui, dit en rentrant le messager qu'on avait envoyé chez le chirurgien-major.

— Où est-il? demanda Ludovic.

— Chez M. Gérard, qui est bien mal.

— Où demeure-t-il, M. Gérard?

— A Vanvres... Faut-il y aller?

— Inutile! c'est trop loin.

— Oh! c'est qu'il est bien mal aussi, ce pauvre M. Gérard, dit une voix.

— Monsieur Ludovic, monsieur Ludovic, elle respire! cria Chante-Lilas.

— En es-tu sûre, ma fille?

— Je lui frottais la poitrine avec une serviette chaude : j'ai senti sa poitrine se soulever... Monsieur Ludovic, elle porte la main à sa tête!

— Allons, dit Ludovic, sur deux, nous en sauverons un, du moins! Emportez-la vite hors d'ici, afin qu'en ouvrant les yeux, elle ne voie pas son amant mort.

— Dans sa chambre, dans sa chambre, dit Nanette.

— Oui, dans sa chambre... Vous ouvrirez toutes les fenêtres, et vous y ferez grand feu. Allez, allez!

Les femmes emportèrent Carmélite.

Le jour commençait à paraître.

— Tu sais ce qu'il y a à faire, Chante-Lilas? cria Ludovic au groupe de jeunes filles qui emportait Carmélite.

— Non; dites!

— Ce que tu as fait jusqu'ici, pas autre chose.

— Mais, si elle demarde ce qu'est devenu son amant?...

— Il est probable qu'elle ne parlera pas avant une heure d'ici, et qu'elle ne reprendra sa raison que dans deux ou trois heures.

— Et, alors?...

— Alors, ou Colomban ou moi serons près d'elle.

Puis, regardant Colomban :

— Trop tard! trop tard! murmura-t-il. Pauvre Colomban! ou plutôt, pauvre Carmélite!

Et il revint vers le jeune homme avec ce sublime entêtement du médecin, qui poursuit la vie jusque dans les bras la mort.

LX

Autour du lit de Carmélite, et près du lit de Colomba

A neuf heures du matin, la voiture qui contenait M. Jackal, Salvator et Jean Robert, s'arrêta à la porte de la maison où s'étaient passés les terribles événements que nous venons de raconter.

Trois autres voitures stationnaient déjà à cette porte : un fiacre, une petite calèche bourgeoise, et une grande voiture armoriée.

— Elles sont là toutes trois, murmura Salvator.

M. Jackal échangea tout bas quelques paroles avec un homme habillé de noir qui se tenait à la porte.

L'homme noir monta sur un cheval attaché devant un cabaret, à quelques pas de là, et partit au galop.

— Je m'occupe de votre maître d'école, dit M. Jackal à Salvator et à Jean Robert.

Salvator répondit par un muet remercîment de tête, et entra dans l'allée.

A peine y eut-il fait trois pas, qu'un chien couché sur le palier du premier étage bondit par les degrés, et vint poser ses deux pattes sur ses épaules.

— Oui, mon chien, oui, Roland! oui, elle est là, je le sais... Voyons, montre-nous le chemin, Roland.

Le chien monta le premier, et s'arrêta devant la porte de la chambre de Carmélite.

M. Jackal, en homme qui a le droit de pénétrer partout, ouvrit cette porte, et entra, suivi de Salvator et de Jean Robert.

Alors, un tableau d'une profonde poésie s'offrit aux regards de l'homme de police et des deux jeunes gens.

Qu'on se figure, en effet, autour du lit où Carmélite, encore, engourdie, mais hors de danger, était étendue, trois jeunes filles agenouillées et priant; — ces trois jeunes filles égales en âge, égales en beauté, et vêtues toutes trois comme Carmélite était vêtue elle-même, c'est-à-dire d'un costume particulier qui trouve naturellement ici sa description.

Ce costume était celui des pensionnaires de Saint-Denis. Il se composait d'une robe de fine serge noire, à grande jupe étoffée, à corsage montant, et sur lequel était rabattu un col blanc plissé; les manches des robes étaient amples et tombantes comme les manches des religieuses; un grand ruban de laine tournant autour des deux épaules venait ceindre la taille en formant sur le dos un angle dont la base était à la ceinture, et le sommet aux épaules; cette ceinture, large comme la main, était tissée de laine de six couleurs différentes : verte, violette, aurore, bleue, blanche et nacarat. C'était, enfin, un costume semi-mondain, semi-religieux; une femme du monde n'eût point mis dans son ajustement une si rigoureuse sévérité; une religieuse n'eût point porté cette ceinture éclatante reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. — Tel est, avons-nous dit, le costume des pensionnaires de Saint-Denis, quand elles en-

trent dans ce qu'on appelle la classe de perfectionnement.

Jean Robert, du premier coup d'œil, reconnut Fragola, et il regarda Salvator pour la lui désigner; mais celui-ci l'avait déjà vue, et même avait déjà été vu par elle : il posa son doigt sur sa bouche afin de recommander le silence à Jean Robert.

— Tout à coup, les deux amis reculèrent épouvantés : il leur avait semblé que le corps faisait un mouvement, et ils ignoraient que Carmélite eût été sauvée par Ludovic.

— Ah! ah! dit M. Jackal avec cette indifférence des gens habitués à de pareils spectacles, elle n'est donc pas morte?

— Non, monsieur, répondit la plus grande des jeunes filles, celle qui, par la taille et même par la beauté, semblait commander aux deux autres.

Jean Robert se retourna : le timbre de cette voix ne lui était point inconnu.

Il reconnut mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan.

— Mais le jeune homme? demanda M. Jackal.

— On espère encore, répondit Régina : il y a près de lui un jeune médecin, et tant qu'il ne l'aura point abandonné, rien ne sera tout à fait perdu.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et, au grand étonnement de Jean Robert et de Salvator, Ludovic entra.

Il avait jeté de côté toute sa défroque de carnaval, ayant envoyé un homme à cheval prendre chez lui un habillement complet.

— Eh bien? dirent toutes les voix.

Ludovic secoua la tête.

— Le religieux est près de lui, dit-il; quant à moi, je n'ai plus rien à y faire.

Puis, comme on lui montrait Carmélite toujours muette, et dont les yeux, lorsqu'ils s'ouvraient, semblaient ne pas voir :

— Oh! pauvre enfant! dit Ludovic, laissez-la dans son ignorance : elle ne reviendra que trop tôt à la vie!

— Messieurs, dit M. Jackal à Salvator et à Jean Robert, nous ne sommes ici que par accident; je crois donc qu'il serait bon de laisser la malade avec ses amies et le médecin, de faire au plus vite le procès-verbal, et de partir pour Versailles.

Jean Robert et Salvator s'inclinèrent en signe d'adhésion.

Fragola se leva et vint dire quelques mots à l'oreille de Salvator, qui répondit par un mouvement de tête affirmatif.

Après quoi, le commissionnaire et le poëte sortirent comme ils étaient entrés, précédés par M. Jackal.

Tout était préparé dans la pièce du bas pour écrire le récit de l'événement.

La porte du corridor était ouverte, et, à travers les vitres des fenêtres du pavillon, on voyait brûler les cierges.

— Voulez-vous venir jeter quelques gouttes d'eau bénite, et faire une prière sur ce pauvre corps? dit Salvator au poëte.

Jean Robert fit un signe de consentement, et, tandis que M. Jackal, pour se donner des idées, se bourrait le nez de tabac, tous deux s'acheminèrent vers le pavillon.

Colomban était couché sur son lit; le drap, rejeté par-dessus sa tête, accusait, à travers ses plis, cette forme rigide que la main de la mort donne aux cadavres.

Un beau moine dominicain assis au chevet du lit, son livre ouvert sur ses genoux, mais la tête renversée en arrière, et laissant tomber de ses yeux des larmes silencieuses, disait les prières des morts.

En voyant les deux jeunes gens, qui entraient la tête nue et basse, le moine se leva; son regard se porta tour à tour sur Jean Robert et sur Salvator; mais il était évident que les deux visages lui étaient inconnus.

L'impression qu'éprouva Salvator à la vue du moine fut toute différente : en apercevant Dominique, le jeune homme s'arrêta et laissa presque échapper un cri de joie, tempérée cependant par le respect.

A ce cri, le moine se retourna; mais le nouveau regard jeté par lui sur Salvator ne lui apprit rien de plus que le premier, et, sauf ce mouvement naturel d'étonnement qui n'eut que la durée d'un éclair, il resta impassible.

Mais Salvator s'avança vers lui.

— Mon père, lui dit-il, sans vous en douter, vous avez sauvé la vie à l'homme qui est devant vous; et cet homme, qui ne vous a jamais vu, qui ne vous a jamais rencontré depuis, vous a voué une profonde reconnaissance... Votre main, mon père!...

Le moine tendit sa main au jeune homme, qui, malgré

les efforts que fit Dominique pour la retirer, baisa respectueusement cette main.

— Maintenant, reprit Salvator, écoutez-moi, mon père. Je ne sais pas si vous aurez un jour besoin de moi: mais, sur la chose la plus sainte qui ait jamais existé, sur le corps de l'homme d'honneur qui vient de rendre le dernier soupir, je vous jure que la vie que je vous dois est à vous!

— J'accepte, monsieur, répondit gravement le moine, quoique j'ignore quand et comment j'ai pu vous rendre le service que vous dites. Les hommes sont frères, et mis dans ce monde pour s'entr'aider : quand j'aurai besoin de vous, j'irai à vous. Votre nom et votre adresse?

Salvator alla au secrétaire de Colomban, puis écrivit son nom et son adresse sur un papier qu'il présenta au moine.

Le dominicain mit le papier tout plié dans son livre d'heures, se rassit au chevet de Colomban, et continua ses prières.

Les deux jeunes gens, tour à tour, prirent le rameau de buis trempé d'eau bénite, et en aspergèrent le drap qui recouvrait le cadavre de Colomban; puis tous deux, s'agenouillant au pied du lit, firent mentalement une fervente prière.

Pendant qu'ils priaient, entra un homme vêtu d'une livrée indiquant qu'il était domestique dans une riche maison bourgeoise.

— Monsieur, dit-il au moine, je crois que c'est vous que je cherche.

— Que me voulez-vous, mon ami? demanda Dominique.

— Mon maître se meurt, monsieur, et, comme le curé de Vanvres est absent, il vous fait prier en grâce de venir recevoir sa confession.

— Mais, répondit le moine, je suis étranger à la commune : ce jeune homme près duquel je dis des prières était mon ami, et c'est sur la lettre qu'il m'a écrite, et qui, malheureusement, est arrivée trop tard, que je suis venu.

— Monsieur, reprit le domestique, je crois que cette qualité d'étranger est justement ce qui fait désirer à mon maître que vous l'assistiez... Il est bien mal, il est très-mal! et M. Pilloy, le chirurgien-major, interrogé par lui-même, lui a répondu que, s'il voulait prendre ses précautions, il n'avait pas de temps à perdre.

Le moine poussa un soupir, et regarda le cadavre immobile, dont la forme transparaissait à travers le drap.

— Monsieur, continua le domestique, mon maître m'a dit de vous adjurer au nom de Dieu, dont vous êtes le ministre, de venir auprès de lui en toute hâte !

— J'aurais pourtant bien voulu ne pas quitter ce pauvre corps, dit le moine.

— Mon père, dit Salvator, il me semble que vous devez vos consolations aux vivants, avant de devoir vos prières aux morts.

— Puis, dit Jean Robert, si vous désirez que quelqu'un de pieux et de sympathique au grand malheur qui vous arrive, reste ici? me voilà.

— Monsieur, insista le domestique, que dirai-je à mon maître?

— Dites-lui que je vous suis, mon ami.

— Oh ! merci !

— Qui demanderai-je?

— M. Gérard.

— Sa rue? son numéro?

— Oh ! monsieur, la première personne a qui vous vous informerez vous montrera la maison : mon pauvre maître est la providence du pays.

— Allez, dit le moine.

Le domestique sortit vivement.

— Vous me promettez de rester ici jusqu'à mon retour, monsieur? demanda Dominique à Jean Robert.

— Vous me retrouverez où vous m'aurez quitté, mon père, dit le poëte : au pied de ce lit.

— Et, si vous aviez quelque recommandation particulière à me faire, dit Salvator, je tâcherais de vous suppléer de mon mieux.

— J'accepte votre offre, monsieur; vous savez que vous m'avez dit que je pouvais disposer de vous?

— Faites !

— Colomban m'a chargé de veiller à ce que son corps fût déposé près du corps de celle qu'il aimait; la Providence a permis qu'il n'y eût qu'un cadavre au lieu de deux : je ne puis donc remplir le vœu de mon ami. Il y a plus : ce cadavre doit être soustrait le plus tôt possible aux yeux de la pauvre Carmélite; j'ai donc décidé qu'aujourd'hui même, à

quatre heures, je partirais pour la Bretagne... Il y a un père, là-bas : il a droit au corps de son fils, et à mes consolations.

— A quatre heures, au bout du village, mon père, le cadavre, enfermé dans un cercueil de chêne, vous attendra, toutes formalités remplies, dans une voiture de poste. Vous n'aurez qu'à prendre votre place près de lui et à partir.

— Je suis pauvre, dit le moine, et n'ai sur moi qu'une somme a peine suffisante à mon voyage personnel; comment pourrai-je... ?

— Ne vous inquiétez pas, mon père, interrompit Salvator : les frais de voyage seront payés au retour.

Le moine s'approcha du lit, souleva le drap, baisa Colomban au front et sortit.

Cinq minutes après, M. Jackal entra.

Il s'avança vers les deux jeunes gens, s'arc-bouta sur ses jambes écartées, se balança un instant, les mains dans ses poches ; puis, s'adressant plus particulièrement à Jean Robert :

— Vous êtes poëte ? demanda-t-il au jeune homme.

— C'est-à-dire qu'on prétend que je le suis.

— En votre qualité de poëte, continua l'homme de police, vous croyez à la Providence, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, j'ai le courage d'avouer cela.

— Il vous faut du courage, en effet! dit M. Jackal en tirant sa tabatière de sa poche, et en aspirant avec rage deux ou trois pincées de tabac.

— A quel propos me dites-vous cela ?

— Tenez, à propos de cette lettre.

Et il tira de sa poche une lettre qu'il montra à Jean Robert, mais sans la lui donner.

— Qu'est-ce que cette lettre ? demanda Jean Robert.

— C'est une lettre qui est arrivée hier au soir, dit M. Jackal, sur laquelle on a eu le soin d'écrire les deux mots *très-pressée*, que le facteur a remise au bout du village à la jardinière Nanette, que la jardinière Nanette a emportée à Paris dans sa poche, et qui, si elle eût été lue hier au soir par ceux à qui elle était adressée, eût fait deux heureux, au lieu de faire un mort et une désespérée ! Lisez !

Et il donna la lettre à Jean Robert.

Celui-ci la déplia et lut.

« Mon cher Colomban, ma chère Carmélite,

» N'est-ce pas que vous serez bien contents, bien heureux, quand vous verrez arriver cette lettre de votre ami Camille Rozan, au lieu de le voir arriver lui-même ?

» Je vous entends d'ici crier : « Oh ! ce bon, cet excellent » Colomban ! »

« Écoutez, mes bien chers, voici ce que m'écrit un de mes compatriotes à qui j'avais, dans le temps, parlé de mes projets de mariage avec vous, Carmélite :

» Mon cher Rozan, tes deux amis vivent comme deux » tourtereaux, sans se quitter d'un instant ; non-seulement, » ils s'aiment, mais, je dirai plus, ils s'adorent !

» Je crois que tu les troublerais fort en revenant.

» Montre-toi donc grand comme Alexandre, qui cédait à » Apelles sa maîtresse Campaspe.

» Je ne te dirai pas : *Cède à Colomban ta maîtresse Car-* » *mélite;* mais je te dirai : *Ne désunis pas deux cœurs que le* » *ciel a créés l'un pour l'autre !* »

» Voilà ce que m'écrit mon compatriote, mon cher Colomban.

» Or, il y a une chose que je savais déjà, mon ami : c'est que tu aimais Carmélite ; il y a une chose que je sais maintenant : c'est que Carmélite t'aime ; puis, enfin, il y en a une troisième que tu m'as dite, et que je crois : c'est que tu mourrais plutôt que de trahir le serment que tu m'as fait, de veiller sur Carmélite comme sur une sœur.

» Je ne veux pas que tu meures, mon pauvre Colomban ! et voilà pourquoi je te rends ta parole, ainsi que celle de Carmélite.

» Sois donc heureux, Colomban ! et, si ton sacrifice t'a pesé, reçois-en la plus grande récompense que je puisse t'offrir ; car c'est au moment de me séparer d'elle à jamais que je sens tout l'amour que j'avais encore pour Carmélite.

» Aussi, comme j'ai besoin d'éteindre cet amour, et de mettre entre mon cœur et le sien une barrière infranchissable, je me suis marié hier au soir, et c'est de la chambre nuptiale que je vous écris ce matin.

» Adieu donc, mon cher Colomban ! adieu donc, ma chère Carmélite ! Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez,

avouant humblement ma faiblesse, je dirais presque ma lâcheté, si je n'étais sûr que cette nouvellle va vous combler de joie tous les deux, et surtout Carmélite.

» Votre ami,

» CAMILLE ROZAN

— Eh bien, demanda M. Jackal en reprenant la lettre, que dites-vous de cela, monsieur Jean Robert?

— Je dis que c'est navrant! répondit le jeune homme.

— Et vous croyez toujours à la Providence ?

— J'y crois.

— La Providence, monsieur Jean Robert, reprit M. Jackal en bourrant son nez de tabac, voulez-vous que je vous dise ce que c'est ?

— Vous me ferez plaisir, attendu que j'y crois de confiance.

— Eh bien, mon cher monsieur, la Providence, c'est une police bien faite ! — Allons voir à Versailles si nous retrouverons la fiancée du maître d'école.

Et, maintenant, si le lecteur nous faisait par hasard, tout haut, la question que Jean Robert adressa tout bas à Salvator, au moment où, fidèle à sa promesse, il laissait le commissionnaire de la rue aux Fers et l'homme de la rue de Jérusalem partir pour Versailles, et restait, lui, près du corps de Colomban; si, par hasard, disons-nous, le lecteur nous demandait : « Comment M. Jackal pouvait-il, à sept heures et demie du matin, être informé des événements arrivés au Bas-Meudon de minuit à cinq heures du matin ? » nous répondrions ceci :

Il existait à cette époque une spirituelle institution qu'on appelait le *cabinet noir*. Ce cabinet noir était un endroit où une douzaine d'employés étaient secrètement occupés à décacheter les lettres mises à la poste, et à lire ces lettres avant les personnes à qui elles étaient adressées.

Aujourd'hui, il n'y a plus de *cabinet noir* : la chose se fait au grand soleil.

M. Jackal — en raison des bruits qui couraient sur une triple conspiration, républicaine, orléaniste et napoléonienne, — ne dédaignait point, depuis deux mois, de faire, dans ses moments perdus, la besogne d'un simple employé;

M. Jackal, avait, en conséquence, passé la nuit à décacheter et à lire des lettres.

La lettre de Colomban à Dominique lui était tombée sous la main. — Il était alors quatre heures et demie du matin, à peu près.

M. Jackal avait aussitôt fait monter un homme à cheval et lui avait ordonné de courir ventre à terre au Bas-Meudon. M. Jackal, — qui prétendait que la Providence, c'était une police bien faite, — M. Jackal espérait que son homme arriverait à temps : son homme arriva un instant après qu'on eut pénétré dans le pavillon de Colomban, et, par conséquent, arriva trop tard.

Au milieu du tumulte, on ne fit pas attention à cet agent. Lui vit une lettre adressée à medemoiselle Régina de Lamothe-Houdan, à madame Lydie de Marande et à mademoiselle Fragola Ponroy : il prit cette lettre, et la porta à M. Jackal; celui-ci la lut, comme il avait lu la lettre adressée à Dominique, puis il ordonna à son homme de prendre un cheval frais, et de reporter la lettre à la place où il l'avait prise.

C'était ce que venait de faire le messager de M. Jackal, quand les deux jeunes gens virent ce dernier parler à un homme vêtu de noir dont le cheval était attaché à la porte d'un cabaret; — ce que M. Jackal disait tout bas à cet homme, c'est qu'il pouvait aller se coucher, et que le préfet de police saurait avec quelle promptitude et quelle intelligence il avait rempli sa mission.

LXI

Un philanthrope de village.

Nous avons vu partir frère Dominique, qui, appelé pres du lit de M. Gérard, venait de se mettre à la recherche du digne

homme, dont l'état désespéré jetait tant de trouble dans le village et ses environs.

C'est que M. Gérard était un philanthrope dans toute la force du terme.

Donnons quelques renseignements sur M. Gérard, c'est-à-dire rapportons ce que l'on contait de lui.

M. Gérard était le plus riche des habitants de Vanvres et des alentours, c'était chose incontestable; nul ne connaissait le chiffre de son revenu, tant ce revenu était énorme, et, quand on interogeait un paysan à ce sujet, il répondait invariablement :

— M. Gérard?...

— Oui, M. Gérard.

— Vous me demandez s'il est riche?

— Je vous le demande.

— M. Gérard a tant d'argent, qu'il n'en sait pas le compte!

Il habitait autrefois, disait-on, du côté de Fontainebleau, une magnifique propriété qu'il laissait tomber en ruine, à cause des malheurs qui l'y avaient frappé. Tuteur de deux enfants charmants, un jour, il les avait vus disparaître tous deux, sans qu'on eût pu jamais en avoir aucune nouvelle; amant d'une femme qu'il adorait, il avait, un autre jour, en rentrant chez lui, trouvé cette femme étranglée par un chien de Terre-Neuve qui, selon toute probabilité, était devenu enragé sans qu'on sans aperçût.

Cette suite d'effroyables malheurs, qui, à tout autre homme que lui, eût fait prendre en horreur l'espèce humaine, avait, au contraire, exalté ses vertus de chrétien, qu'il portait jusqu'au sublime de la charité et du dévouement, et qui le rendaient l'exemple des philanthropes et l'idole de la population.

C'était vers l'année 1821 ou 1822 qu'il était venu à Vanvres avec l'intention de s'y fixer. Il avait visité plusieurs maisons disponibles sans en trouver une qui lui convînt; enfin, il s'était arrêté à celle qu'il habitait : d'abord, on avait refusé de la lui vendre; mais M. Gérard en avait offert un prix si avantageux, que le propriétaire, quoiqu'il l'eût fait bâtir pour lui-même, avait consenti à la lui céder.

Depuis ce temps, M. Gérard habitait, disons-nous, cette maison, dans laquelle il vivait à la fois comme un saint et comme un prince : comme un saint, à cause de la conduite

régulière qu'il menait; comme un prince, à cause des aumônes qu'il répandait autour de lui. A partir de son arrivée, en effet, Vanvres était entré dans une voie de prospérité qui devait l'amener bientôt à être l'un des hameaux les plus florissants des environs de Paris : de pauvres et besoigneux qu'ils étaient, peu à peu les habitants étaient devenus aisés; quelques-uns même passaient pour riches, et cette richesse — relative, bien entendu, et qui, chez les mieux partagés, n'atteignait pas la *médiocrité dorée* du poete latin—était due tout entière à M. Gérard.

Il en résultait qu'il n'y avait pas une chaumière où le nom de ce digne homme ne fût révéré et béni ; jamais on n'eût parlé de lui sans ajouter à son nom quelque épithète caractéristique : c'était le bon, l'excellent, l'honnête, le vertueux, le bienfaisant M. Gérard !

Que la récolte fût mauvaise, que le défaut de soleil eût empêché le blé de mûrir, que l'excès de la chaleur eût desséché le grain dans l'épi, que la grêle eût versé les seigles et les avoines, que les pluies du printemps eussent pourri les semailles; qu'un paysan désolé, appuyé au manche de sa faux inutile ou de sa bêche oisive, regardât avec désespoir son champ, seule fortune de sa femme et de ses enfants, dévasté par un de ces fléaux contre lesquels toutes les forces de l'homme sont impuissantes, — et qu'alors M. Gérard vînt à passer sur son cheval ou dans son cabriolet, aussitôt M. Gérard mettait pied à terre, allait au paysan, causait familièrement avec lui, le plaignait, le consolait, l'encourageait, et joignait à ses plaintes, à ses encouragements, à ses consolations quelque prêt d'argent plus ou moins considérable, toujours proportionné, non pas aux garanties que le paysan pouvait offrir, mais aux pertes qu'il avait subies, mais aux besoins qu'il éprouvait, et, cela, sans intérêt d'aucune sorte, A quelques-uns même dont la réputation était bonne, il avait prêté, disait-on, sans demander de reçu.

On citait de lui des traits comme ceux-ci, par exemple :

Un charpentier qui travaillait à la toiture de sa maison était tombé du haut en bas d'un échafaudage, et s'était cassé la jambe. Au lieu de le faire porter à l'hôpital, — comme, l'année précédente, avait, dans un pareil cas, fait le maire de Vanvres, qui, cependant, passait pour un homme des plus charitables, — M Gérard avait recueilli chez lui non-seule-

ment le charpentier blessé, mais encore sa femme et ses enfants; puis, appelant le chirurgien de Meudon, M. Pilloy, il lui avait recommandé le pauvre diable, en lui disant de le soigner de son mieux, et lui promettant qu'il serait payé comme pour un prince. La convalescence avait duré trois mois, et, pendant ces trois mois, le charpentier, entouré d'autant de soins que s'il eût été un frère, et sa femme et ses enfants, nourris aussi bien que s'ils eussent été de la famille, étaient restés chez M. Gérard, de la maison duquel encore n'étaient-ils sortis qu'en emportant de nombreuses marques de sa bienfaisance.

Plus tard, un pauvre cabaretier, père de cinq enfants, ayant perdu sa femme et sa fille aînée, était tombé dans une affreuse prostration, et, malgré les conseils et les encouragements de ses voisins, il avait abandonné le soin de son commerce, négligé ses affaires les plus importantes, et laissé sa maison perdre toute clientèle et tout crédit; un créancier qui était loin d'avoir pour son prochain la même tendresse que M. Gérard avait fait saisir les meubles du pauvre homme, et leur vente allait jeter dehors et réduire à la mendicité les quatre enfants restants. Alors seulement, le cabaretier, comprenant toute l'étendue de son malheur, était sorti de son anéantissement, et, le jour de la vente, en voyant l'huissier qui faisait mettre à l'enchère ses premiers meubles, il s'était jeté au cou de ses enfants, leur demandant pardon de sa lâcheté, offrant sa vie à qui voudrait lui donner le moyen de reprendre son commerce, et de faire honneur à ses affaires. En ce moment, M. Gérard passait par là. Il se joignit au groupe, qui se composait moitié d'acheteurs, moitié de spectateurs attirés par cette scène de désespoir : il appela le commissaire-priseur, lui demanda pour quelle somme ce pauvre mobilier allait être vendu ; et, le commissaire-priseur lui ayant répondu que c'était pour la somme de dix-huit cents francs, M. Gérard avait aussitôt tiré de sa poche trois billets de mille francs sur lesquels dix-huit cents francs étaient destinés, déclara-t-il, à payer la dette du cabaretier, et douze cents à lui permettre de reprendre son commerce. Alors, le malheureux père s'était jeté aux pieds de son bienfaiteur, et avait couvert ses mains de larmes de reconnaissance, aux acclamations de tous les assistants.

Un autre jour, un paysanne, en faisant du bois dans les

taillis de Meudon, avait trouvé un petit garçon de six mois qui criait et pleurait, couché dans les feuilles mortes; la bûcheronne avait pris l'enfant dans ses bras, l'avait apporté à Vanvres, et l'avait montré aux habitants indignés; — car l'élan de la foule, à la vue d'un enfant abandonné, est toujours sublime; — ce fut une malédiction générale qui dut retomber, comme une pluie de feu, sur la tête de la mère! On porta à la mairie le pauvre abandonné. La mairie devrait être le domicile naturel, la maison paternelle de tout orphelin; mais le maire répondit que la commune avait déjà trop d'enfants à sa charge, et que, quant à lui personnellement, ce n'était pas lorsqu'il se refusait la satisfaction d'en procréer à son image qu'il s'amuserait à endosser un enfant fait à l'image d'un inconnu. A cette réponse, il n'y eut dans la foule qu'un cri, spontané et unanime : « Chez le bon M. Gérard! chez l'honnête M. Gérard! chez le vertueux M. Gérard! » Et la foule se précipita vers la maison du philanthrope, précédée par le cri : « Un enfant! un enfant! » M. Gérard se promenait dans son jardin lorsque ce cri vint frapper ses oreilles; au rapprochement du bruit, il devina que cette foule dont il entendait les clameurs accourait chez lui; mais sans doute ces mots : « Un enfant! un enfant! » produisirent-ils sur ses nerfs une sensation douloureuse, car la foule le trouva assis sur un banc, dans son jardin, et tout pâle, tout tremblant. Cependant, lorsqu'il sut que c'était d'un enfant de six mois qu'il était question, sa bonté ordinaire, qui, un instant avait fait place à un indicible sentiment de terreur, reparut aussitôt : il envoya chercher une nourrice, fit prix avec elle pour la nourriture de l'orphelin, et déclara qu'on n'avait plus à s'occuper du soin de ce pauvre petit être, attendu que c'était lui-même que ce soin regardait à l'avenir; seulement, il désirait que l'enfant fût élevé loin de lui, la perte qu'il avait faite de deux pupilles chéris lui ayant laissé au cœur une plaie que la vue d'un enfant ferait incessamment saigner. Et la nourrice avait emporté l'orphelin, à l'existence duquel M. Gérard pourvoyait grandement.

Enfin, avec le simple récit des journées de M. Gérard cousues les unes aux autres, on eût pu faire une suite au livre intitulé *la Morale en action.*

Le pays entier eût dût lui élever une statue, car le pays entier lui devait quelque chose : la commune lui devait une

fontaine sur la place publique; les maraîchers lui devaient une route de traverse qu'ils réclamaient depuis vingt ans; l'église lui devait des vases sacrés et un tableau de maître; les villageois lui devaient trois ou quatre maisons rebâties à ses frais, à la suite d'un incendie, plus la grande rue du village pavée à neuf.

Et, tout cela, sans compter ce que les paysans lui devaient comme particuliers; témoin le charpentier, le cabaretier et vingt autres auxquels il avait rendu des services analogues, mais dont l'énumération monotone, tout édifiante qu'elle serait à coup sûr, deviendrait fatigante pour nos lecteurs, si nous n'avions pas la conscience de la leur épargner.

En un mot, M. Gérard était à la fois l'homme de bien selon l'Évangile et selon la société: il observait les commandements de Dieu et de l'Église avec une fidélité digne d'admiration; le village l'adorait, et la reconnaissance qu'il témoignait pour son bienfaiteur avait quelque chose du dévouement du chien pour son maître; il en résultait qu'on faisait la garde autour de lui comme autour d'un membre de la famille royale, et qu'un membre de la famille royale lui-même eût été mal venu à ne point partager la vénération de ces fanatiques villageois.

Aussi, l'abbé Dominique, que deux ou trois d'entre eux avaient rencontré sur la route, et accompagnaient vers Vanvres, comprit-il, d'après ce qu'ils venaient de lui dire des vertus de M. Gérard, la consternation qui était peinte sur le visage des paysans, inquiets, debout sur le seuil de leur porte, ou stationnant dans la rue, comme on fait dans les calamités publiques, pour être plus à portée des nouvelles.

En voyant cette désolation universelle, frère Dominique demanda à l'un de ses guides quelle était la maladie qui conduisait M. Gérard au tombeau.

— C'est une fluxion de poitrine, répondit celui auquel il s'adressait.

— Oui, dit un autre, et c'est encore une bonne action qui va causer la mort du pauvre cher homme!

Et, alors, à l'envi l'un de l'autre, les deux paysans racontèrent à Dominique que, quinze jours auparavant, M. Gérard, en traversant le parc, avait entendu des cris de détresse qui partaient du grand bassin. Il s'était dirigé en toute hâte

de ce côté. Deux ou trois enfants étaient sur le bord du bassin, appelant au secours, et n'osant aller à l'aide d'un de leurs camarades tombé à l'eau : l'enfant s'était penché pour tirer à lui un bateau en papier trop éloigné du bord ; l'équilibre lui avait manqué, et l'on voyait, au bouillonnement de l'eau, l'endroit où il se débattait. M. Gérard venait de faire une course rapide et avait le front tout en sueur ; mais, malgré cela, il n'avait pas hésité un instant, et il s'était jeté à l'eau pour en retirer l'enfant ; il l'avait, en effet, ramené sain et sauf sur le bord ; mais, lui, pauvre M. Gérard ! pâle, ruisselant d'eau, grelottant de la tête aux pieds, il était rentré chez lui dans un état pitoyable, et, quoiqu'il eût changé de vêtements, quoiqu'il eût fait allumer un grand feu, quoiqu'il se fût couché immédiatement dans un lit bien bassiné, la fièvre l'avait pris le jour même et ne l'avait point quitté depuis.

Enfin, le matin, M. Pilloy avait dit qu'il ne répondait pas de son malade, et avait averti, avec toutes sortes de ménagements, le pauvre M. Gérard que, s'il avait des dispositions à prendre il ne lui restait, pour cela, que le temps bien juste.

M. Gérard, qui, probablement, ne se croyait pas si malade, s'était évanoui à cette terrible nouvelle, — laquelle, cependant, pour un saint homme comme lui, devait être moins effrayante que pour tout autre, — et, en reprenant ses sens, il avait instamment réclamé un prêtre.

On avait couru chez le curé de Meudon ; mais, comme nos lecteurs le savent, le curé de Meudon était allé porter le viatique dans un village voisin.

C'est alors qu'on avait dit au mourant qu'à défaut du curé de Meudon, il pouvait s'adresser à un prêtre que l'on croyait étranger, et qui était venu dans le village, appelé par la mort d'un de ses amis qui s'était asphyxié. M. Gérard avait aussitôt envoyé son valet de chambre chercher l'abbé Dominique, avec ordre d'insister jusqu'à ce que le prêtre consentît à venir.

On a vu comment le dominicain avait quitté le chevet du mort pour se rendre au chevet du mourant.

Au reste, le prêtre, cœur noble s'il en fut, apte à comprendre tous les dévouements, avait été touché du récit de toutes ces belles et bonnes actions qu'on venait de lui racon-

ter ; il avait pressé le pas, et il arrivait, la bouche remplie de paroles consolantes, les mains pleines de bénédictions.

On lui avait dit la vérité en lui disant qu'il n'aurait pas besoin de chercher la maison : quand les habitants de Vanvres l'aperçurent, toutes les mains s'étendirent dans la direction de la maison de M. Gérard.

— Oh ! monsieur l'abbé, murmurèrent les vieilles femmes, vous allez entendre une sainte confession, et vous pouvez bien lui donner l'absolution d'avance, à ce bon M. Gérard !

L'abbé Dominique salua toute cette foule, chez laquelle il trouvait cette vertu si rare qu'on appelle la reconnaissance, entra dans la maison indiquée, — dont la porte, comme celle d'une église, restait ouverte le jour, et était tellement respectée, qu'elle eût pu rester ouverte même la nuit ; — et, montant vivement l'escalier qui conduisait à l'appartement de M. Gérard, il trouva, sur la dernière marche, le valet de chambre qui avait été le chercher au Bas-Meudon, et qui, tout courant, était venu annoncer à son maître la prochaine arrivée du suprême consolateur.

Mais cette annonce, qui eût calmé tout autre, avait, au contraire, paru redoubler l'agitation du saint homme, et, dans l'attente de l'abbé Dominique, il poussait des soupirs qui avaient tellement effrayé le domestique, qu'au lieu de rester dans la chambre de son maître avec la garde-malade, assise, impassible, dans un grand et moelleux fauteuil, il était allé attendre le dominicain sur l'escalier.

Le prêtre entra dans la chambre.

LXII

La confession.

— Monsieur, dit le valet de chambre, c'est la personne que vous attendez.

Le moribond fit un brusque mouvement comme s'il frissonnait par tout son corps, et laissa échapper un douloureux gémissement.

Puis, d'une voix sourde :

— Faites entrer, dit M. Gérard.

Frère Dominique s'avança, et son regard plongea, plein d'intérêt, de respect même, au fond de l'alcôve.

Effectivement, le sentiment qu'il éprouvait pour celui qui le faisait appeler était, d'après tout ce qu'il avait entendu, un sentiment d'admiration mêlé de reconnaissance. Si jeune qu'il fût, l'abbé Dominique avait vu tant d'hommes mauvais, qu'il était reconnaissant à un homme d'être bon.

Sur l'oreiller, froissé par la veille fiévreuse du mourant, il aperçut alors la figure amaigrie, décolorée, cadavéreuse de celui que tout le pays appelait unanimement le bon M. Gérard.

Il tressaillit, tant cette figure était différente de celle qu'il s'attendait à voir.

M. Gérard, de son côté, vit Dominique, avec son beau et sévère costume étranger à la France, comme une apparition du Zurbaran ou de Lesueur, et le salua d'un mouvement de tête.

Puis, d'une voix languissante :

— Marianne, dit-il en s'adressant à la garde-malade.

Marianne se leva, sommeillante et alourdie, et, s'approchant de ce pas chancelant particulier aux somnambules :

— Comment vous trouvez-vous, mon cher monsieur ? demanda-t-elle.

— Mal, très-mal, Marianne !

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Donnez-moi à boire, Marianne, et laissez-moi seul avec monsieur.

La garde-malade présenta à M. Gérard une tasse de tisane maintenue tiède par sa position au-dessus d'une veilleuse. M. Gérard en but une partie, puis retomba sur l'oreiller, épuisé de l'effort qu'il avait fait, en rendant, d'une main tremblante, la tasse à la garde-malade.

Celle-ci reçut le vase, et, voyant qu'il y restait les trois quarts de la liqueur :

— Buvez, cher monsieur, dit-elle en présentant à M. Gérard le reste du breuvage avec un mouvement qui appar-

tient à l'espèce, et qui fait de chacune de ces mercenaires une sorte de bourreau chargé de donner à son malade la torture de l'eau chaude.

— Merci, Marianne, merci, dit M. Gérard en repoussant la main de la garde-malade ; je vous prie seulement de tirer les rideaux, et de nous laisser... Le jour me fait mal !

Marianne tira les rideaux, qui — moins la faible lueur répandue par la veilleuse — firent immédiatement l'obscurité dans la chambre.

Pendant le court espace de temps qui s'était écoulé depuis son entrée jusqu'au moment où la fermeture des rideaux venait de lui dérober la vue du visage du malade, le jeune prêtre avait tenu ses yeux fixés sur cette figure qui était si loin, comme nous l'avons dit, de lui offrir la physionomie qu'il s'attendait à rencontrer.

Frère Dominique était particulièrement doué de cette puissance d'investigation physionomique que possèdent les prêtres et les médecins.

D'après ce qu'on lui avait raconté de M. Gérard, frère Dominique s'était imaginé d'avance un visage en harmonie avec les hautes qualités qu'il avait entendu vanter.

Il s'attendait, en conséquence, à voir un homme au front large, siége des instincts élevés ; à l'œil franc et à fleur de tête, signe de bienveillance ; au nez droit, signe de fermeté ; aux lèvres un peu épaisses, signe d'amour du prochain.

Quant à l'âge, il ne l'avait point demandé, et ne s'en inquiétait pas : il lui semblait que les bons étaient beaux, et que, chaque âge, même la vieillesse, ayant sa beauté, M. Gérard aurait la beauté de son âge.

Or, à la vue de M. Gérard, tout avait été déception pour le prêtre ; de là ce tressaillement dont il n'avait pas été le maître, et cette fixité de regard qui venait de graver dans l'esprit du confesseur jusqu'aux moindres traits de la figure du mourant.

Celui-ci était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, u front bas et étroit, quoique ce crâne, dépouillé sur le devant, eût dû, en apparence du moins, s'élargir de l'absence des cheveux ; les yeux, petits, enfoncés, d'un gris terne, disparaissant de temps en temps sous des paupières cliguotantes et rougies, soit par l'insomnie présente, soit

par d'anciens excès ; les sourcils, épais et grisonnants, du milieu desquels des poils droits et roides s'élançaient hors de toute proportion avec les autres, se joignaient dans la ligne du nez, et formaient, au-dessus de l'œil, une arcade d'un développement exagéré ; le nez était recourbé, mince, tranchant ; la bouche grande, avec des lèvres plates et pâles ; — ce qui faisait ressembler ce visage au front fuyant bien plus à une tête de vautour qu'à une figure humaine.

Quelque changement, quelque décomposition même que la maladie eût apporté dans le visage du mourant, il était facile de le recomposer ; et, en le recomposant et lui donnant l'expression de la santé, un physionomiste tel que l'abbé Dominique devait être frappé tout d'abord de la bassesse d'âme et de la lâcheté de cœur que dévoilait l'ensemble de cette physionomie.

Ce qui surtout y dominait, c'était — derrière une certaine férocité vulgaire comme celle de l'animal auquel nous avons dit que ressemblait M. Gérard — une misérable docilité, une bizarre condescendance aux volontés d'un être, quel qu'il fût, pourvu qu'au moral et au physique cet être fût supérieur ; c'était une sorte de disposition naturelle à subir l'esclavage, sous quelque forme qu'il se présentât. On sentait qu'il suffisait — à moins que ses instincts animaux et égoïstes ne fussent visiblement en jeu — d'étendre la main au-dessus du front de cet homme pour lui faire courber la tête.

Il n'était certainement pas plus laid qu'un autre ; mais sa laideur lui était particulière, entièrement propre, *sui generis*, si l'on peut dire. Elle exprimait en ce moment la terreur de la façon la plus repoussante.

La vue d'un mourant est d'ordinaire touchante à plus d'un titre, et, par le fil d'or de la pensée, elle mène droit à Dieu ! Eh bien, la vue de cet homme, quoiqu'on le sentît proche de l'agonie, voisin de la tombe, la vue de cet homme, au lieu d'exciter l'intérêt, n'éveillait qu'un invincible dégoût. Si c'était là un homme de bien, comme le proclamait la voix publique, c'était à désespérer de tout ; car, si Dieu permettait que les honnêtes gens portassent un pareil masque, à quel signe pourrait-on reconnaître les méchants ?

Aussi, nous l'avons dit, le beau prêtre s'était-il arrêté, stupéfait, devant cette visible image de la bassesse, devant ce type odieux de la lâcheté.

A cette vue, ses sourcils se froncèrent, à lui, l'homme de bien qui croyait porter sur son front le reflet des nobles et mâles vertus de son cœur, et ce fut plein de découragement que, s'asseyant au chevet de cet homme, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

En cette posture, bien loin qu'il semblât venir tendre la main à une âme aux ailes blanches, il paraissait demander au Seigneur la force d'écouter la confession d'un méchant, et de disputer à Satan une âme damnée d'avance.

Au reste, comme, au lieu de lui parler, le mourant se contentait de gémir et de pleurer, ce fut frère Dominique qui le premier prit la parole.

— Vous m'avez fait demander ? dit-il à M. Gérard.

— Oui, répondit celui-ci.

— Je vous écoute, alors.

Le mourant regarda le prêtre avec une inquiétude qui fit jaillir une double flamme de ses yeux, qu'on eût crus éteints.

— Vous êtes bien jeune, mon frère ! observa-t-il.

Le prêtre se leva, cédant à un premier mouvement de répugnance.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à venir, dit-il.

Mais le mourant, sortant vivement hors du lit une main décharnée, l'arrêta par sa robe.

— Non, reprit-il, restez !... Je voulais dire qu'à votre âge, vous n'aviez peut-être point assez médité sur le côté sombre de la vie pour répondre aux questions que j'ai à vous faire.

— Que puis-je vous dire ? répondit le prêtre. Si vous interrogez la foi, je répondrai avec la foi ; si vous interrogez l'esprit, je tâcherai de répondre avec l'esprit.

Il se fit un silence d'un instant, pendant lequel le prêtre resta debout.

— Asseyez-vous, mon père, dit le moribond du ton de la prière.

Dominique se laissa retomber sur sa chaise.

— Maintenant, mon père, reprit M. Gérard, au nom du ciel, ne vous scandalisez pas des demandes que je vais vous faire, et surtout promettez-moi de ne pas m'abandonner avant d'avoir reçu toute ma confession... Ce sera bien assez qu'un seul cœur soit dépositaire d'un pareil secret !

— Parlez, dit le prêtre.

— Vous connaissez mieux que moi les dogmes de l'Église, à laquelle vous appartenez, mon père...

M. Gérard s'arrêta.

Puis, après un moment d'hésitation :

— Mon père, reprit-il, croyez-vous à une autre vie?

Le prêtre regarda le mourant avec une expression qui tenait du mépris.

— Si je ne croyais pas à une autre vie, dit-il, aurais-je? dans celle-ci, revêtu la robe que je porte?

M. Gérard poussa un soupir; le dominicain venait, en effet, de lui donner la preuve de l'étendue de sa foi.

— Oui, je comprends, dit-il; mais croyez-vous, mon père, que, dans cette autre vie, l'homme trouve la récompense de ses vertus, et le châtiment de ses crimes ?

— A quoi servirait-elle sans cela?

— Et croyez-vous, mon père, continua le moribond, que la confession soit absolument nécessaire à la rémission de nos péchés, et que le pardon de Dieu ne puisse descendre sur une tête coupable que par l'intermédiaire de son ministre?

— L'Église nous l'affirme, monsieur.

— Il me semblait, hasarda le mourant, qu'en cas de contrition parfaite...

— Oui, sans doute, répondit le dominicain avec une répugnance marquée à poursuivre cette discussion théologique, — sans doute, en l'absence d'un ministre du Seigneur, la contrition parfaite peut remplacer l'absolution.

— De sorte que l'homme qui a la contrition parfaite...?

Le prêtre regarda le moribond.

— Qui a... ou qui croit avoir?

M. Gérard se tut.

— Quel pécheur peut se vanter d'avoir la contrition parfaite? demanda le dominicain; quel coupable peut affirmer que son repentir est exempt de crainte, son remords pur de terreur? quel mourant peut dire : « Si, demain, Dieu me rendait les jours qu'il me compte, les heures qu'il me reprend, ces heures, ces jours seraient employés à réparer le mal que j'ai fait? »

— Moi! moi! s'écria le mourant; moi, je puis dire cela!

— Alors, reprit le prêtre, vous n'avez pas besoin de moi, monsieur.

Et il se leva une seconde fois.

Mais, par un mouvement rapide comme la pensée, la main décharnée de M. Gérard s'attachait à la robe du moine, tandis que sa voix murmurait :

— Non, non, restez, mon père!... Je me mens à moi-même : ce n'est pas le repentir, ce n'est pas le remords qui me fait parler ; c'est la terreur! et j'ai besoin du pardon des hommes avant d'affronter la présence de Dieu !... Restez donc, mon père, je vous en supplie !

Dominique se rassit; puis, avec une sorte de résignation :

— Je suis ici pour faire à votre volonté, et non à la mienne, répondit-il; sans quoi, Dieu m'est témoin qu'à l'instant même je me retirerais. Vous parlez de terreur; eh bien, je ne sais pourquoi, mais la terreur que j'éprouve à vous entendre est presque égale à celle qui vous fait hésiter à me parler.

— Mon père, demanda le malade, pensez-vous que je sois aussi près de la mort qu'on le dit ?

— C'est au médecin, et non à moi, qu'il faut demander cela, mon frère, répondit le prêtre.

— Il me semble que j'ai encore des forces, et que je puis attendre, mon père..., reprit le malade en hésitant. Ne pourriez-vous revenir demain... ou ce soir ?

— Peut-être pouvez-vous attendre ; mais, moi, je ne puis revenir : j'ai un triste et pieux devoir à accomplir, et, dans deux heures, je partirai pour la Bretagne.

— Ah ! vous partez... vous quittez Paris... dans deux heures ?

— Oui.

— Pour longtemps ?

— Pour le temps qu'il plaira à Dieu ! je vais consoler un père de la mort de son fils.

— Alors, murmura le malade, mieux vaut que cela soit ainsi... Oui, c'est Dieu lui-même qui vous envoie... Vous partez, n'est-ce pas ? vous partez bien certainement ?

— A moins que Dieu ne permette que le mort que j'accompagne, que le cadavre que je reconduis ne revienne à la vie, oui, je pars bien certainement.

— Et vous êtes sûr que ce miracle est impossible ?

Le cœur de Dominique se serra affreusement ; les

terreurs et les hésitations de cet homme, se manifestant ainsi, lui causaient une indicible répulsion.

— Hélas ! oui, dit-il, j'en suis sûr !

Et le bon prêtre passa son mouchoir sur ses yeux, afin d'essuyer les larmes qui s'en échappaient, heureux de se réfugier en quelque sorte dans sa propre douleur pour fuir l'égoïste effroi de cet homme, qui, sans s'apercevoir de ces larmes, murmurait :

— Oui, oui, cela vaut mieux... Il part dans deux heures, il quitte le pays, il n'y reviendra peut-être jamais... tandis que le curé de Meudon reste, lui !

Alors, faisant un effort suprême :

— Écoutez-moi, mon père, dit-il ; je vais tout vous raconter...

Et, laissant, avec un soupir, tomber sa tête entre ses mains, le moribond parut se recueillir.

Le moine s'accouda au bras du fauteuil sur lequel il était assis.

La chambre, plongée d'abord, par la fermeture des rideaux, dans une obscurité relative, s'était éclairée peu à peu, ou plutôt les yeux du prêtre s'étaient habitués à cette obscurité, à laquelle les lueurs blafardes de la veilleuse d'albâtre donnaient un caractère mystérieux et fantastique.

Vu dans ces ténèbres, le crâne du mourant paraissait plus osseux, plus pâle, plus dépouillé de sa chevelure ; vue ainsi, sa figure semblait plus livide, plus décharnée, plus cadavéreuse ; sa physionomie plus basse, plus abjecte.

Il commença d'une voix faible, tenant toujours sa tête entre ses mains ; et, aux premiers mots de l'étrange confession, qu'il écoutait sans savoir encore ce qu'il allait entendre, le moine écarta son fauteuil du lit, comme s'il craignait le contact de cette voix, comme s'il voulait en éviter la souillure !

XIII

Gérard Tardieu.

Ces premiers mots n'avaient cependant rien que de bien naturel, et pouvaient sortir de toutes les bouches.

« — J'étais resté veuf à trente ans, dit le moribond, et mon premier mariage m'avait causé tant de soucis, que j'avais bien juré de n'en jamais contracter un second. Je n'avais d'autre parent au monde qu'un frère aîné qui, ayant quitté le pays en 1795, était allé s'embarquer à Toulon, où il avait pris passage sur un bâtiment faisant voile pour le Brésil. Le métier des armes lui répugnait, la culture de la terre lui était antipathique, et commercer en boutique lui faisait horreur; il ne rêvait que courses, voyages, aventures, et les pays lointains étaient pour lui autant de terres promises.

» Parmi tous ces pays, le Brésil fut celui auquel il donna la préférence; il s'embarqua donc pour Rio-Janeiro, n'emportant avec lui qu'une petite pacotille dont la valeur ne montait certes pas à la somme de mille écus. Je ne reçus de lui que trois lettres : la première en 1801 ; il me disait, dans cette lettre, qu'il avait fait fortune, et m'invitait à aller le rejoindre ; j'avais horreur de la mer : je refusai. En 1806, je reçus sa seconde lettre ; il m'écrivait qu'il avait tout perdu, et que j'avais bien fait de demeurer en France. Je fus onze ans sans entendre reparler de lui, et sans en avoir aucune nouvelle, ni directement, ni indirectement. Enfin, en 1817, il m'écrivit de nouveau : c'était la troisième fois seulement depuis son départ, et il y avait vingt-deux ans qu'il était parti ! Il avait refait sa fortune, qui s'élevait à plusieurs millions ; il était marié et père de deux enfants; il m'annonçait son prochain

retour, et n'avait pas, me disait-il, de plus cher désir, maintenant qu'il était millionnaire, que de revoir la France et d'y vivre auprès de moi!

» En effet, au moins de juin 1817, il arriva à Paris, et je reçus de lui un mot par lequel il m'invitait à venir le rejoindre en toute hâte. — Il avait perdu sa femme pendant la traversée; il était au désespoir, et mon amitié fraternelle pouvait seule adoucir son chagrin. J'avais moi-même grand désir de revoir mon frère, pour lequel j'avais, malgré son absence et mon âge, gardé une tendre affection de jeune homme. Au reçu de sa lettre, je résolus donc de partir, et je fis mes adieux à mes bons amis de Vic-Dessos. »

A ce nom, le moine releva la tête.

— De Vic-Dessos! dit-il; vous habitiez Vic-Dessos, dans l'Ariége ?

— C'est là que je suis né, répondit le moribond ; je n'ai quitté ce village que pour venir à Paris, et plût au ciel que je ne l'eusse jamais quitté!

Le moine attacha sur le mourant un regard curieux, qui ne paraissait pas exempt d'une certaine inquiétude; mais celui-ci, sans remarquer le mouvement, presque imperceptible d'ailleurs, que n'avait pu réprimer le moine, continua.

« — J'arrivai à Paris après un voyage de huit jours, et je trouvai mon frère Jacques changé, au point que je ne le reconnus pas; lui, au contraire, me reconnut tout de suite, et m'embrassa avec une effusion qui, à cette heure même, me fait venir les larmes aux yeux... Un terrible supplice pour moi serait de sentir éternellement sur mes joues l'impression de ces deux baisers si tendres! »

Le mourant passa son mouchoir sur son front couvert de sueur, et, pendant quelques instants, sembla s'abîmer dans ses souvenirs.

Dominique le considérait, pendant ce temps, avec une curiosité croissante : il était visible qu'il avait envie de lui adresser la parole, de le questionner, de l'interroger, et qu'une voix intérieure lui disait de n'en rien faire, ou du moins d'attendre encore.

M. Gérard pria le moine de lui passer un flacon de sels qui était sur la table de nuit, et, après avoir respiré le flacon à plusieurs reprises, il continua :

« — Le pauvre Jacques était aussi pâle, aussi maigre, aussi défait que je le suis en ce moment; on eût dit que, comme moi à cette heure, il n'avait plus qu'un pas à faire pour heurter à la porte de son tombeau... Il me raconta la mort de sa femme avec des sanglots qui attestaient sa douleur; puis il fit appeler ses enfants, pour me montrer en eux tout ce qui lui restait d'elle. On les amena; c'étaient deux enfants admirablement beaux; l'aîné, le garçon, blond, frais et rose comme l'était sa mère; la fille, brune, au teint pâle, avec de magnifiques cheveux, des sourcils, des cils et des yeux noirs. La petite fille surtout était charmante, avec ses joues dorées par le soleil du Brésil comme les raisins de nos pays! Elle avait quatre ans: on l'appelait Léonie; le petit garçon en avait six: on l'appelait Victor.

» Chose étrange! et dont je me souviens à cette heure seulement, tous deux semblèrent effrayés à ma vue, et refusèrent de m'embrasser. Jacques eut beau leur répéter: « Mais c'est » mon frère! mais c'est votre oncle! » la petite fille se prit à pleurer, et le petit garçon se sauva dans le jardin. Le père essaya de les excuser auprès de moi. Pauvre Jacques! il adorait ses enfants, ou, plutôt, son amour pour eux allait juqu'à la folie; il ne pouvait les regarder sans pleurer, tant ils lui rappelaient sa femme, le garçon par les traits, la fille par le caractère. Il en résultait que ces enfants, malgré l'amour immense qu'il avait pour eux, lui causaient presque autant de chagrin que de joie, et que, quand il les regardait trop longtemps, il disait, d'une voix étouffée, à leur gouvernante: « Emmène-les, Gertrude! »

» J'avais une grande tendresse pour mon frère: son état m'inquiétait sérieusement. Outre cette douleur qui le minait, — mais dont, avec le temps, l'amour de ses enfants et mes soins, il eût pu guérir, — il était, à certaine époque de l'année, vers l'automne, en proie à une fièvre paludéenne dont il avait été saisi dans un voyage qu'il avait fait à Mexico, de laquelle il n'avait jamais pu se débarrasser, et qui le reprenait avec une nouvelle force depuis son retour en France. Nous consultâmes les meilleurs médecins de Paris; leur science échoua devant cet empoisonnement du poumon, et le résultat des consultations fut qu'on engagea mon frère à aller habiter la campagne; — c'est l'ordonnance que l'on prescrit a ceux auxquels on n'a plus rien à ordonner. — Je

voyais, pour ainsi dire, sur le visage de Jacques, la trace qu'y laissait chaque journée : le soir, il était plus pâle et plus faible que le matin ; le matin, que la veille... Je me mis à la recherche d'une maison de campagne, et, un jour, en revenant de Fontainebleau, je vis, près de la Cour-de-France, à cinq lieues environ de Paris, une affiche où l'on annonçait la mise en vente d'une grande maison de campagne située à Viry... »

— A Viry-sur-Orge ? interrompit le prêtre avec la même intonation qu'il avait dit : « A Vic-Dessos, » et en couvrant le moribond d'un regard de plus en plus interrogateur.

— Oui, à Viry-sur-Orge, répéta M. Gérard. Vous connaissez ce pays ?

— Pour en avoir entendu parler, oui... mais je ne l'ai jamais habité ; je ne l'ai même jamais vu, répondit le prêtre d'une voix légèrement altérée.

Mais le malade était trop préoccupé de ses propres pensées pour faire attention à celles que son récit pouvait éveiller dans l'esprit ou dans les souvenirs de son auditeur.

Il reprit.

« — Viry-sur-Orge est situé à un quart de lieue, à peu près, de l'endroit où je me trouvais : je me dirigeai vers ce hameau qu'un paysan m'indiqua, et, un quart d'heure après, j'étais devant la maison ou devant le château qui, plus tard, devait m'appartenir. »

Le prêtre, à son tour, passa son mouchoir sur son front; on eût dit que chaque période du récit du malade faisait briller à ses yeux de ces lueurs étranges comme on en voit en rêve, et à l'aide desquelles on essaye inutilement de reconstruire un événement écoulé dans le passé.

« — On arrivait à la maison, poursuivit M. Gérard, par une longue avenue plantée de tilleuls; puis, l'antichambre et la salle à manger franchies, on se trouvait, de l'autre côté, sur un immense perron de pierre, du haut duquel on avait sous les yeux un tableau vraiment féerique. C'était un parc entouré de chênes séculaires se reflétant dans une belle et profonde pièce d'eau qui, la nuit, semblait un vaste miroir d'argent; les bords de ce petit lac étaient couverts de joncs, d'aunes et de roseaux; de larges nymphéas s'élargissaient à sa surface, et les dix ou douze arpents qui lui servaient de cadre étaient plantés de fleurs de toutes espèces, de tous

pays, de toutes couleurs, de tous parfums : à cinq cents pas du château, l'air était embaumé comme l'est l'atmosphère à deux lieues de la ville de Grasse. Assurément, cette habitation était celle de quelque grand amant de la nature; car on voyait assemblées là toutes les merveilles végétales de la création... Oh! mon Dieu! murmura le malade, maintenant que j'y songe, il me semble que l'on eût pu être bien heureux dans un tel paradis!...

» Je visitai la maison : l'intérieur était digne de l'extérieur. C'était, en somme, un vieux château meublé, du haut en bas, dans le goût moderne, riche, élégant et confortable tout à la fois. — Il me fut montré par une femme qui avait été au service de l'homme auquel il avait appartenu. Le propriétaire et les héritiers étant nombreux, on faisait vendre le château pour concilier tous les intérêts.

» La femme qui me servait de guide dans cette visite n'avait pas auprès du défunt de qualité bien déterminée : elle s'intitulait sa femme de confiance, et passait dans le pays pour avoir hérité de l'argent comptant qu'il pouvait y avoir dans la maison au moment où le maître était mort. C'était une femme de trente ans, grande, forte, et qu'à son accent basque, on reconnaissait facilement pour être de nos pays; elle avait dans le regard, dans la tournure, dans les manières, quelque chose de viril qui me répugna d'abord. A mon accent aussi, elle me reconnut pour un voisin du pays basque, et, s'appuyant sur notre compatriotisme, elle se recommanda à moi pour le cas où j'achèterais le château, soit en mon nom, soit au nom d'une autre personne, s'offrant à rester dans la maison au titre qu'elle y avait auparavant, et même, faute de mieux, comme femme de chambre ou comme cuisinière.

» Je lui dis que c'était pour mon frère, et non pour moi, que j'agissais; que j'étais, personnellement, aussi pauvre que mon frère était riche; j'ajoutai seulement que je craignais que mon cher Jacques n'eût pas à jouir longtemps de sa fortune. Alors, elle me vanta l'air du pays, la salubrité de la situation, le voisinage de Paris, où l'on pouvait se rendre en une heure, et surtout la modicité du prix de cette splendide propriété, que l'on donnerait pour cent vingt mille francs, et peut-être même pour cent mille — tant les héritiers étaient pressés de toucher leur part d'héritage — à celui qui offrirait de payer comptant.

» Mon frère était tout à fait dans ces conditions-là ; à mon avis, la propriété lui convenait à merveille, et je promis à Orsola Poutaé — c'était ainsi qu'on nommait la femme de confiance de l'ancien propriétaire — d'user de tout mon ascendant sur l'esprit de mon frère, d'abord pour qu'il achetât le château, ensuite pour qu'il la gardât près de lui. — Je vous parle longuement de cette femme, à cause de l'influence terrible qu'elle a eue sur ma vie...

» A peine l'eus-je quittée, au reste, que je m'étonnai de lui avoir promis ma protection auprès de Jacques : l'impression qu'elle avait produite sur moi, je le répète, était plutôt répulsive que sympathique. Mais, en revanche, je trouvais la propriété si merveilleusement belle, j'en fis un tel éloge à mon frère, qu'il me donna plein pouvoir pour traiter, et que, huit jours après, j'en avais fait l'acquisition en son nom, au prix de cent mille francs.

» L'installation eut lieu le jour même du versement du prix chez le notaire de Corbeil. Notre domestique se composait d'un jardinier, d'un valet de pied, d'une cuisinière et de la femme de chambre chargée du soin des enfants ; plus, d'un jeune chien, moitié saint-bernard, moitié terre-neuve, que le maître de l'hôtel habité par mon frère, à Paris, lui avait cédé sur la demande des enfants, qui, jouant avec lui du matin au soir, n'avaient pas voulu s'en séparer : les enfants l'avaient appelé *Brésil*, en souvenir de la terre où ils étaient nés.

» D'après ma recommandation, on adjoignit Orsola à tout ce personnel. Le jour même, elle fit pour tout le monde ce qu'elle avait fait pour moi, c'est-à-dire qu'elle montra à mon frère le château dans tous ses détails, installa chacun dans son appartement ou à son poste, et prit, dès le premier moment, sous une apparente humilité, cette position de femme de confiance qu'elle occupait près de son ancien maître.

» Au reste, personne n'avait à se plaindre de la manière dont elle avait ordonné les choses : on eût dit qu'elle avait consulté chacun dans ses goûts, et l'avait servi selon ses désirs. Il n'était pas jusqu'à Brésil qui n'eût une niche magnifique où il se fût trouvé le plus fortuné des chiens, s'il n'eût regardé avec inquiétude une chaîne scellée au mur, laquelle semblait menacer sa liberté à venir.

» Tout était si confortable dans cette nouvelle habitation, que la vie y fut facile et commode pour tous dès le premier jour. Nous y passâmes la fin de l'été, puis l'automne. Il avait été question de revenir pour l'hiver à Paris ; mais Jacques préféra la campagne avec tous ses désagréments, — qui disparaissent, d'ailleurs, en partie à l'aide d'une grande fortune, — Jacques préféra la campagne au séjour de Paris.

» Nous arrivâmes ainsi au mois de février 1818, l'état de mon pauvre frère empirant de jour en jour. Un matin, il m'appela dans sa chambre à coucher, renvoya les enfants, et, quand nous fûmes seuls :

» — Mon cher Gérard, me dit-il, nous sommes des hommes ; nous devons parler et surtout agir en hommes.

» J'étais assis près de son lit, et, devinant le sujet dont il allait être question, j'essayai de le rassurer sur sa santé ; mais, lui, me tendant la main :

» — Frère, reprit-il, je sens ma vie qui s'en va à chaque haleine, et je ne regretterais pas l'existence, puisque la mort doit me réunir à ma chère femme, si l'avenir de mes deux enfants ne m'inquiétait profondément. Je sais qu'en te les léguant, je les laisse à un autre moi-même ; mais, par malheur, tu n'es pas père, toi, et on ne le devient jamais complétement des enfants des autres. D'ailleurs, il y a deux choses à surveiller chez les enfants : la vie matérielle, c'est-à-dire celle du corps ; la vie intellectuelle, c'est-à-dire celle de l'esprit. Tu me répondras que l'on peut mettre le garçon dans un grand collége, la fille dans un excellent couvent ; j'y ai pensé, mon ami ; mais les pauvres enfants sont habitués aux fleurs, aux grands bois, à l'air des champs, aux rayons du soleil, et je tremble à l'idée de les enfermer dans ces prisons qu'on appelle des pensions, dans ces cellules qu'on nomme des dortoirs ! puis, à mon avis, il n'y a de grand arbre que celui qui pousse au grand jour. Donc, je t'en prie, mon cher Gérard, pas de collége, pas de couvent pour les pauvres enfants !

» Je m'inclinai.

» — Tout ce que tu voudras, frère, lui dis-je ; ordonne : j'obéirai.

» — Depuis longtemps, reprit Jacques, je songeais à mettre près d'eux un précepteur, un médecin, pour ainsi dire, de leur vie morale ; seulement, je ne savais sur qui arrêter

mon choix, lorsque Dieu, qui veut, sans doute, me donner cette tranquillité au moment de ma mort, a permis qu'un de mes amis revînt hier de quinze cents lieues pour me tirer d'embarras...

» Effectivement, la veille, un inconnu avait demandé Jacques, refusant de dire son nom; il avait été introduit dans sa chambre, et était resté près d'une heure avec lui.

» — Tu veux parler de cet homme qui est venu hier? dis-je à Jacques.

» — Oui, me répondit-il; c'est un homme que j'ai connu autrefois, et que j'ai revu à de longs intervalles; mais, si peu que je l'aie vu, j'ai pu apprécier son jugement, sa droiture, sa bonté; dans deux ou trois occasions, où il a bravement payé de sa personne, j'ai pu apprécier son courage. Peu d'hommes m'ont inspiré, au premier abord, une sympathie que le temps ait mieux justifiée; il m'a rendu autrefois un service dont je lui serai reconnaissant jusqu'à l'heure de ma mort...

Le jeune moine prêtait une attention croissante au récit du moribond; depuis quelques instants, il semblait que ce récit, par un point inconnu, le touchât personnellement.

M. Gérard continua.

— Des affaires de la nature la plus grave, des intérêts qui touchent aux plus hautes questions politiques de ce pays, — intérêts et affaires que je connais, mais qu'il ne m'est point permis de faire connaître, même à toi, reprit mon frère, — l'ont forcé de s'exiler deux fois de la France, et l'obligent, aujourd'hui qu'il y rentre, à s'y tenir à peu près caché. Hier, il venait me demander un abri contre les haines et les soupçons qui le poursuivent, soupçons et haines, d'ailleurs, qui n'ont rien que d'honorable pour lui. Frère, je songe à cet homme pour l'éducation de mes enfants...

La respiration du moine devenait plus pressée, et, de temps en temps, il passait son mouchoir sur son front. On eût dit qu'il était en proie à un combat intérieur, à une profonde agitation morale; ce fut au point que le malade s'en aperçut.

— Souffrez-vous, mon père? demanda-t-il en s'interrompant et avez-vous besoin de quelque chose? En ce cas, sonnez Marianne.

Puis, à voix basse, il ajouta :

— J'en ai encore pour longtemps, hélas! car, autant que je le puis, je retarde l'aveu terrible... Ayez patience, mon père, je vous en supplie!

— Continuez, dit le prêtre.

— Où en étais-je?... Je n'en sais plus rien.

— Votre frère Jacques vous vantait la moralité et le courage de son ami, de celui qu'il voulait donner pour précepteur à ses enfants.

— Oui, c'est vrai...

» — C'est un homme d'une érudition profonde, ajouta Jacques, et qui connaît le monde depuis les hautes jusqu'aux basses régions; langues anciennes, langues modernes, histoire, sciences et arts, il sait tout : c'est une encyclopédie vivante, et, si j'étais sûr qu'il pût demeurer avec toi jusqu'à la majorité de mes enfants, je mourrais presque sans regret.

» — Qui l'en empêcherait?

» — La gravité des affaires qui le préoccupent, et qui sont de telle nature, que, d'un instant à l'autre, il peut être contraint de s'éloigner, non pas seulement pour quelques années, mais pour toujours... Dans tous les cas, s'il était forcé de te quitter, je te chargerais de pourvoir à son remplacement : il a un fils qui se destine à l'état ecclésiastique...

— Pardon, dit Dominique en se levant, je ne puis pas, je ne dois pas écouter plus longtemps votre confession, monsieur.

— Et pourquoi cela, mon père? demanda M. Gérard d'une voix altérée.

— Parce que, répondit le moine d'une voix aussi altérée peut-être que celle du moribond, — parce que je vous connais, et que vous ne me connaissez pas; parce que je sais qui vous êtes, et que vous ne savez pas qui je suis.

— Vous me connaissez? vous savez qui je suis? s'écria le malade avec l'expression de la plus profonde terreur. C'est impossible!

— Vous vous nommez Gérard Tardieu, n'est-ce pas, et non point tout simplement Gérard?

— Oui... mais, vous, qui êtes-vous? comment vous nommez-vous?

— Moi, je me nomme Dominique Sarranti.

Le malade jeta un cri d'effroi.

— Je suis fils, continua le moine, de Gaetano Sarranti, que vous avez accusé d'assassinat et de vol, et qui est innocent, je le jure!

Le moribond, qui s'était soulevé sur son lit, retomba la face contre son oreiller, en poussant un gémissement étouffé.

— Vous voyez bien, dit le moine, que ce serait vous tromper, que d'écouter plus longtemps votre confession, puisque, au lieu de l'écouter avec la charité d'un prêtre, je l'écouterais avec la haine d'un fils dont vous avez calomnié et déshonoré le père!

Et, repoussant violemment son fauteuil, le dominicain fit un mouvement vers la porte.

Mais, pour la troisième fois, il se sentit arrêté par sa robe.

— Non, non, non! restez, au contraire! cria le mourant de toute la force de sa voix : restez! c'est la Providence qui vous amène; restez! c'est Dieu qui permet qu'avant de mourir, je répare le mal que j'ai fait!

— Vous le voulez? dit le moine. Prenez garde! je ne demande pas mieux, et il m'a fallu un effort surhumain pour vous déclarer qui j'étais, et pour ne pas abuser du hasard qui m'avait conduit près de vous.

— Dites la Providence, mon frère! dites la Providence! répéta le moribond. Oh! j'eusse été vous chercher au bout du monde, si j'eusse su vous y trouver, pour vous forcer à écouter l'aveu, le terrible aveu qu'il me reste à vous faire!

— Vous le voulez? dit une seconde fois Dominique.

— Oui, répondit le malade, oui, je vous en prie, je vous en supplie! oui, je le veux!

Le moine, tout frissonnant, retomba sur son fauteuil, les yeux au ciel, et murmurant tout bas :

— Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je entendre?

LXIV

Où un chien hurle, où une femme chante.

Après ce qu'il venait de découvrir par un si étrange concours de circonstances, il fallut que frère Dominique fît sur lui-même un bien violent effort pour que son visage ne trahît point le trouble qui l'agitait.

Nous l'avons dit quand nous avons essayé de montrer au lecteur ce magnifique portrait de Zurbaran détaché de sa toile : — la démarche, la physionomie, la parole du jeune moine, tout en lui portait l'empreinte d'une tristesse morne et profonde, mais voilée et silencieuse.

Les causes de cette tristesse, dont il n'avait jamais fait confidence à personne, nous allons les voir se dérouler avec la confession de Gérard Tardieu, ou plutôt avec le récit des dernières années de cet homme, que tout le village de Vanvres et tous les villages environnants appelaient le bon, l'honnête, le vertueux M. Gérard.

Celui-ci reprit d'une voix faible, fréquemment interrompue par des sanglots, des soupirs et des gémissements :

— Quant à ma fortune, continua mon frère, son partage est bien simple, et je crois, depuis le temps que je pense à ma mort, avoir tout prévu. Voici la copie de mon testament, déposé chez M. Henry, notaire à Corbeil; je te la remets, et tu vas la lire, pour voir s'il n'y a point quelque oubli ou quelque omission à réparer. Je pense, toutefois, que tu n'y trouveras rien à redire, car l'emploi de ma fortune est bien facile. Je laisse un million à chacun de mes enfants, je désire que, sauf la dépense nécessaire à leur éducation et à leur entretien, le revenu de ces deux millions aille s'accumulant jusqu'à leur majorité. — C'est à ton amitié que je

confie le soin d'y veiller, mon cher Gérard. — Quant à toi, comme je connais la simplicité de tes goûts, je te laisse, à ton choix, soit une somme de cent mille écus en argent, soit une rente viagère de vingt-quatre mille francs. Si l'idée te venait de te remarier, tu prendrais, sur les revenus accumulés des enfants, ou six autres mille francs de rente, ou une autre somme de cent mille francs. Si l'un des deux enfants mourait, je désire que le survivant hérite de l'autre en totalité; si tous deux mouraient...

» Et, à cette seule pensée, la voix de mon pauvre frère devint presque inintelligible.

» — Si tous deux mouraient, comme ils n'ont pas au monde d'autre parent que toi, tu deviendrais leur héritier. Je laisse particulièrement à tous ceux qui m'ont servi, des marques de ma reconnaissance : tu n'auras point à t'en inquiéter. J'ai jugé inutile de spécifier dans mon testament les sommes que tu devais consacrer à l'éducation de mes enfants; cette dépense sera réglée par toi, sans profusion comme sans parcimonie. Cependant, il y a un point sur lequel je fixerai ton attention ; je te prie de ne pas donner à mon ami Sarranti moins de six mille francs par année; le dévouement des hommes qui élèvent nos enfants ne m'a jamais paru suffisamment récompensé, et, si j'étais le directeur de l'instruction publique en France, je voudrais que les professeurs, qui passent leur vie à former le cœur et l'esprit de la génération nouvelle, fussent autrement rétribués que les laquais qui servent à brosser leurs habits !...

Le moine appuyait son mouchoir, non plus sur son front pour en essuyer la sueur, mais sur sa bouche pour en étouffer les sanglots.

Cette suprême précaution de Jacques Tardieu, afin de sauvegarder la dignité de son ami, le touchait au plus profond du cœur.

— « Si l'un des deux enfants mourait, — continua le malade exprimant toujours les dernières volontés de son frère, — cent mille francs, sur la fortune du mort, seraient prélevés pour Sarranti; si tous deux mouraient, deux cent mille... »

Dominique se leva et alla se jeter sur un fauteuil, dans un coin de la chambre, pour y pleurer quelques instants tout à son aise.

En s'éloignant du lit, il ne put s'empêcher de laisser tomber sur le malade un regard de suprême dédain.

Mais il ne lui fallut que quelques secondes pour vaincre son émotion, et, quittant cette espèce de solitude momentanée qu'il avait été chercher, il se rapprocha d'un pas lent et grave du lit du mourant.

Son œil était sombre et plein d'interrogations, et il était évident qu'il attendait avec impatience la suite de cette confession, dont il eût voulu presser le récit, mais dont, cependant, il désirait ne perdre aucun détail.

De son côté, le malade était tellement accablé, et par les efforts qu'il avait faits pour parler si longtemps, et par l'émotion qu'il avait éprouvée, qu'il était retombé livide sur son oreiller, et paraissait évanoui.

Le dominicain trembla à cette idée, que M. Gérard pouvait mourir avant d'avoir achevé sa confession, et, par conséquent, le laisser dans l'ignorance de faits qu'il avait le plus grand intérêt à connaître.

Il s'approcha donc de cet homme avec moins de répugnance apparente, et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Mon frère, répondit le malade, donnez-moi une cuillerée de ce cordial qui est sur la cheminée... Dussé-je mourir à la peine, je veux tout vous dire d'un seul coup !

Le moine présenta au moribond une cuillerée de l'élixir; à peine M. Gérard l'eut-il avalée, qu'il parut, en effet, recouvrer quelque force, et que, faisant signe à Dominique de reprendre sa place au chevet du lit, il continua :

— Mon frère me remit donc la copie du testament, et j'eus beau protester contre la générosité qu'il déployait envers moi ; lui dire qu'habitué à vivre avec quinze ou dix-huit cents francs par an, je n'avais besoin ni d'un si gros capital, ni d'une si forte rente ; il ne voulut rien entendre, et ferma toute discussion en me répondant que le frère d'un homme qui laissait deux millions de fortune à ses enfants, qu'un tuteur qui avait à diriger pour ses pupilles une fortune de deux cent mille livres de rente susceptible de se doubler, ne devait pas, aux yeux mêmes de ses neveux, avoir l'air de vivre à leurs dépens, comme un parasite étranger. J'acceptai donc, le cœur rempli à la fois de tristesse et de reconnaissance; — car, jusque là, mon père, je méritais ce titre

d'honnête homme que j'ai usurpé depuis, et j'eusse consenti non-seulement à perdre cette fortune que me laissait mon frère, mais encore ma fortune personnelle, si j'eusse eu une fortune quelconque, pour sauver la vie de mon pauvre frère, ou seulement la prolonger de quelques années. — Malheureusement, la maladie était mortelle, et, le lendemain de cette conversation, à peine Jacques eut-il la force de serrer la main de... votre père, dit le malade avec effort; de votre père, répéta-t-il comme pour s'affermir, qui arriva au château dans l'après-midi... Je ne vous ferai pas le portrait de M. Sarranti, mon frère; mais laissez-moi vous dire quelques mots de la première impression que me fit sa présence. Jamais, je puis le jurer devant Dieu et devant vous, jamais le visage d'une créature humaine ne m'inspira une sympathie plus vive, un respect plus profond. La loyauté qui faisait le caractère principal de sa physionomie attirait spontanément la confiance, et, dès la première vue, on était prêt à lui ouvrir ses bras et son cœur! Il vint, le soir même, s'installer à la maison, sur les prières de Jacques, qui avait déclaré vouloir fermer les yeux entre ses deux meilleurs amis, c'est-à-dire entre M. Sarranti et moi. A peine arrivé, il monta dans ma chambre, et me dit :

» — Monsieur Gérard, ne trouvez pas mauvais que, dès mon entrée dans la maison, je débute par vous demander un important service.

» — Parlez, monsieur, lui dis-je; l'estime et l'amitié que mon frère a pour vous me donnent le droit de vous dire ce qu'il vous dirait lui-même : « Mon cœur et ma bourse sont » à vous ! »

» — Merci, monsieur, répondit votre père, et je serai véritablement heureux le jour où vous pourrez mettre ma reconnaissance à l'épreuve. Mais le service que je réclame en ce moment est un acte de pure confiance; voilà pourquoi je m'adresse à vous, le peu d'espoir que nous avons de conserver longtemps encore notre pauvre Jacques m'interdisant la joie de m'adresser à lui.

» — En quoi puis-je justifier votre confiance, et me substituer à mon frère? demandai-je.

» — Voici, monsieur.

» J'écoutai.

» — Je suis chargé, continua M. Sarranti, par une per-

sonne dont il ne m'est point permis jusqu'ici de dire le nom, de placer chez un notaire une somme de cent mille écus que je porte avec moi dans ma malle : cette somme, entendez bien je désire en faire simplement le dépôt, et non le placement; peu m'importe qu'elle ne rapporte rien, pourvu que, d'un jour à l'autre, et selon les besoins de la personne dont je suis mandataire, je puisse la reprendre à première réquisition.

» — Rien de plus facile, monsieur, et, tous les jours, on dépose, à ces conditions-là, une somme plus ou moins forte chez un notaire.

» — Merci, monsieur; me voilà rassuré sur un point. Maintenant, veuillez me tranquiliser sur l'autre, c'est-à-dire sur le principal, sur celui où gît véritablement le service que je vous demande.

» — Dites.

» — Cette somme ne peut être placée sous mon nom, car tout le monde connaît mon manque absolu de fortune; elle ne peut être placée sous celui de votre cher frère, puisque, d'un moment à l'autre, Dieu va le rappeler à lui. Je désirerais donc qu'elle fût placée...

» — Sous mon nom? me hâtai-je de dire simplement.

» — Oui, monsieur; et voilà le service que j'avais à vous demander.

» — J'eusse désiré que la chose fût plus importante, monsieur; car ce n'est pas même un service que vous réclamez de moi, c'est une simple complaisance. Quand il vous plaira de faire le dépôt de cette somme, vous me le direz, j'accomplirai votre désir, et vous remettrai personnellement une contre-lettre, pour que vous puissiez, en cas d'accident, de départ, de mort subite, vous substiter à moi, et vous présenter au notaire comme le véritable propriétaire de l'argent.

» — Si l'argent était à moi, dit M. Sarranti, je refuserais cette garantie, que je regarderais comme inutile; mais, je vous le répète, il ne m'appartient pas, et est destiné à servir de hauts intérêts. J'accepte donc non-seulement le service, mais encore toutes les sûretés que vous voudrez bien m'offrir pour faciliter, au moment donné, ou le retrait total ou l'emploi partiel de la somme déposée.

» — Remettez-moi cette somme, monsieur, et, dans une heure, elle sera déposée chez M. Henry.

» M. Sarranti avait, en effet, dans sa malle, les trois cent mille francs en or; nous les comptâmes, puis je les enfermai dans une cassette; j'en donnai un récépissé dans la forme convenue; je fis mettre le cheval à la voiture, et je partis pour Corbeil.

» Une heure et demie après, j'étais de retour à la maison. M. Sarranti était au chevet du lit de mon frère, qui allait de plus en plus mal. Jacques m'avait demandé deux ou trois fois; son état était désespéré, et le médecin ne répondait point qu'il passât la nuit. En effet, vers deux heures du matin, il demanda à voir une dernière fois ses enfants; Gertrude, qui veillait avec nous, les alla prendre dans leur lit, et les lui amena tout pleurants. Les pauvres petits versaient des larmes sans se rendre bien parfaitement compte de leur malheur; ils sentaient instinctivement que quelque chose de mystérieux, de sombre, d'infini, planait sur eux : — c'était la mort!

» Jacques bénit les deux enfants, qui se mirent à genoux près de son lit; puis il les embrassa, et fit signe à Gertrude de les emmener. Les enfants ne voulaient pas sortir; leurs larmes se changèrent en sanglots et leurs sanglots en cris, lorsqu'on les força de quitter la chambre. Ce fut une scène d'une profonde tristesse, d'un effroyable déchirement, et j'ai bien peur, pour ma punition, d'entendre ces cris pendant toute l'éternité... puis, ajouta le moribond, d'autres cris plus déchirants encore!...

Le malade s'affaissa une seconde fois. Le prêtre craignit, en prodiguant l'élixir qui lui avait rendu des forces, de nuire à son efficacité : il se contenta donc, pour cette fois, de lui faire respirer des sels, et, en effet, ce réactif suffit.

M. Gérard rouvrit les yeux, poussa un soupir, essuya la sueur qui coulait sur son front, et reprit :

— Une heure après la sortie des enfants, mon frère expira. Du moins, son agonie fut douce, et, comme il l'avait désiré, il mourut dans nos bras... dans les bras de deux honnêtes gens, monsieur! car, jusqu'à l'heure de la mort de mon frère, je n'ai point, je ne dirai pas seulement une mauvaise action, mais même une mauvaise pensée à me reprocher. — Le lendemain, ou plutôt le jour même, de grand matin, on éloigna les enfants; Gertrude et Jean les emmenèrent à Fontainebleau, où ils devaient passer deux jours, et où, aus-

sitôt les derniers devoirs rendus à son ami, M. Sarranti irait les rejoindre. Ils demandèrent pourquoi on ne leur permettait pas d'embrasser leur père avant de partir : on leur répondit que leur père n'était pas réveillé; mais, alors, l'aîné, Victor — je ne sais pas, mon père, comment j'ose prononcer ce nom ! — l'aîné, qui commençait à avoir quelque idée de la mort, objecta :

» — On nous a déjà dit une fois que maman dormait; on nous a déjà emmenés ainsi un matin, et nous n'avons jamais revu maman ! Papa est allé la rejoindre, et nous ne le reverrons jamais non plus !

» Mais la petite fille, qui avait cinq ans à peine, répondit :

» — Pourquoi papa et maman nous abandonneraient-ils, puisque nous sommes bien sages, que nous ne faisons de mal à personne, et que nous les aimons bien ?

» Oh ! en effet, pauvres enfants ! pourquoi votre père vous abandonnait-il, et surtout en vous abandonnant, pourquoi vous remettait-il entre de pareilles mains ?

Et le malade regarda ses mains décharnées comme lady Macbeth regarde sa main sanglante, quand elle dit : « Oh ! toute l'eau du vaste Océan ne suffirait point à laver cette petite main ! »

— Enfin, poursuivit M. Gérard, les enfants partirent; mais Gertrude avait peine à les contenir; ils tendaient leurs bras hors de la calèche en criant :

» — Nous voulons embrasser papa !...

» On fut obligé de fermer les vitres.

» Nous nous occupâmes alors de remplir les derniers devoirs que nous imposait la mort de ce pauvre frère. Il n'avait fait aucune recommandation particulière pour l'inhumation; nous déposâmes son corps dans le cimetière de Viry. L'enterrement fut ce qu'il pouvait être dans un village, et, sur sa tombe encore ouverte, je remis au curé qui disait les prières des morts mille écus pour les pauvres, afin que les prières de ceux dont, même après sa mort, il soulageait le malheur se mêlassent à celles du prêtre.

» Comme il l'avait promis, M. Sarranti, en sortant du cimetière, s'achemina vers Fontainebleau. Il devait, le lendemain ou le surlendemain, revenir avec les enfants; mais, avant de nous séparer, fondant en larmes tous les deux au souvenir de celui que nous avions perdu, nous nous jetâmes

dans les bras l'un de l'autre... Oh! pardonnez-moi d'avoir accusé, calomnié, flétri un homme que j'avais pressé contre mon cœur! s'écria le malade s'adressant à frère Dominique; mais, vous le verrez, j'étais fou quand j'ai commis ce crime, et, Dieu merci, ce crime peut être réparé!

Le moine, nous l'avons dit, était impatient d'entendre la fin de cette confession, que le mourant avouait lui-même être terrible; si terrible, que, quelle que fût sa faiblesse, celui qui la faisait en éloignait autant que possible la conclusion.

Il pria donc M. Gérard de continuer.

— Oui, oui, murmura celui-ci; mais voilà le difficile, de continuer! et il est bien permis au voyageur qui n'a, jusqu'aux deux tiers de sa route, parcouru que de riches plaines et de fertiles vallées, d'hésiter un instant avant de s'engager dans des marais fétides, au milieu de précipices mortels et d'insondables abîmes!

Le dominicain, tout impatient qu'il était, garda le silence, et attendit.

L'attente ne fut pas longue; soit que le malade sentît que sa force revenait, soit qu'il craignît, au contraire, que ce qui lui restait de force ne l'abandonnât tout à fait, il reprit:

— Je revins seul au château, abandonné, puisque, depuis deux jours, les enfants l'avaient quitté, emmenés par Jean et Gertrude, et que M. Sarranti venait de partir pour les rejoindre. J'étais triste et sombre : j'avais un deuil mortel non-seulement sur les habits, mais encore dans le cœur : deuil à la fois de mon frère mort, et de quarante-cinq années d'honneur qui allaient mourir! J'eusse oublié le chemin du château, que j'y eusse été guidé par les hurlements douloureux de Brésil. On dit que les chiens voient l'invisible déesse qu'on appelle la Mort, et que, quand toute la nature se tait sur son passage, eux seuls la saluent de leurs lugubres et prophétiques aboiements. Les cris du chien pouvaient faire croire à la vérité de cette sombre légende. Aussi, heureux de retrouver, même chez un animal, une douleur qui répondît à la mienne, j'allai à lui comme je serais allé à une créature humaine, à un ami!

» Mais à peine Brésil m'eut-il aperçu, qu'il s'élança non pas vers moi, mais contre moi, de toute la longueur de sa chaîne, les yeux ardents, la langue sanglante, les dents af-

aimées. J'eus peur, de cette colère sans la comprendre : je ne caressais pas ordinairement le chien, mais je ne le maltraitais pas non plus. Il adorait mon frère et les enfants. Pourquoi cette haine contre moi ? L'instinct l'emporte donc quelquefois sur l'intelligence ?

» Je continuai à m'avancer vers le château. Là, un autr bruit affecta mon oreille : dans cette maison d'ou un cadavre venait de sortir, où le chien se lamentait, où l'homme essuyait encore ses yeux, une voix de femme chantait ! — Cette voix était celle d'Orsola.

» Indigné, et dans l'intention de lui imposer silence, je m'approcnai de la salle à manger, d'où la voix paraissait sortir. A travers l'entre-bâillement de la porte, je vis Orsola dressant, en l'absence de tout le monde, le déjeuner, tout en chantant, dans le patois basque, cette chanson de notre pays ; — chanson impie, cynique, révoltante en un pareil moment :

» Le bonheur est fait pour les dieux,
Qui laissent le plaisir aux hommes ;
Bénissons ceux qui vont aux cieux,
Mais consolons le cœur de ceux
Qui restent au monde où nous sommes.

» Je ne saurais vous dire, mon père, la profonde répugnance que m'inspira, pour la femme qui la chantait, cette joyeuse et matérialiste chanson, éclatant dans une maison mortuaire. Aussi, désirant qu'Orsola sût bien que je l'avais entendue :

» — Orsola, lui dis-je, vous pouvez enlever la table ; je n'ai pas faim.

» Et je remontai dans ma chambre, où je m'enfermai. — Orsola se tut ; mais le chien continua de gémir toute la journée et toute la nuit suivante ; ses hurlements ne cessèrent qu'au moment où la voiture qui ramenait les enfants entra dans la cour du château

LXV

Orsola.

— Mon frère mort, poursuivit M. Gérard, je devins le chef de la famille, et l'administrateur de la fortune de mes neveux. D'abord, je me trouvai assez embarrassé : je n'avais jamais eu que douze ou quinze cents francs de revenu, provenant d'un petit bien paternel que je faisais rapporter moi-même ; lorsque j'eus à manier des sommes considérables en billets de banque, il me prit des frissonnements inconnus ; quand je vis des sacs d'or renversés sur une table, je compris le vertige ! seulement, ces sensations étaient toutes physiques, et n'avaient rien de criminel. Je n'avais d'autres désirs que ceux qui étaient éclos dans le cercle où d'habitude je vivais.

» M Sarranti commença l'éducation des enfants, me donna quelques conseils pour l'emploi et le placement des revenus, et les premiers jours s'écoulèrent dans une parfaite tranquillité.

Les deux seules femmes qui habitassent la maison étaient Gertrude et Orsola : — Gertrude, qui, après avoir été, à vingt ans, la nourrice de ma belle-sœur, et l'avoir vue mourir entre ses bras, était devenue, à quarante-cinq, la gouvernante de ses enfants ; — Orsola, qui s'était, comme vous savez, impatronisée dans la maison, et décorée du titre de femme de confiance. Je vous ai dit, mon père, l'effet de répulsion que cette femme avait commencé par produire sur moi. Pourquoi cela ? A part cette chanson que je lui avais entendu chanter le jour de l'enterrement de mon frère, je n'eusse pas trop su le dire ; ce n'était point qu'il y eût en elle quelque chose de répulsif : au contraire, elle était belle. Seulement, il fallait s'en apercevoir ; mais, du moment qu'on

s'en était aperçu, les regards qui l'avaient d'abord laissée passer indifféremment, revenaient à elle, et, une fois qu'ils avaient pris cette fatale direction, ne pouvaient plus la quitter! D'abord, quand je l'avais vue pour la première fois, elle était vêtue d'un costume sombre qui ne la faisait aucunement valoir; ses cheveux étaient cachés sous une espèce de coiffe de veuve; le reste de son accoutrement était, non pas tout à fait d'une femme du commun, mais d'une bourgeoise qui a renoncé à toute idée de coquetterie. La seule chose que j'eusse remarquée en elle, c'étaient des yeux assez beaux, des dents fort blanches et des lèvres dont le rouge vif et presque sanglant m'avait tout particulièrement frappé. Mais, depuis la mort de mon frère, peu à peu, et semaine par semaine, elle avait, pour ainsi dire, mis à jour une beauté : — c'étaient, d'abord, de magnifiques cheveux, bleus à force d'être noirs, dont elle avait tiré de dessous sa coiffe la riche réserve, et dont elle s'était fait de splendides nattes; c'était un cou, doré comme l'épi au mois de juillet, qu'elle avait dégagé d'une collerette montante; c'était une taille souple et flexible comme le bouleau de nos forêts, qu'elle avait enfermée dans une robe de deuil en taffetas noir; c'était un pied espagnol, mieux que cela, un pied basque, qu'elle avait débarrassé de la pantoufle qui le chaussait, et emprisonné de nouveau, mais, cette fois, dans un soulier à rubans flottants; c'était une double rangée de dents blanches, qu'elle montrait, même sans sourire, comme si ses lèvres eussent été trop courtes et trop arrondies pour se rejoindre; c'étaient, enfin, des mots charmants dits en patois de nos montagnes, avec un mélodieux accent basque, et qui me semblaient, quand elle m'adressait la parole, — ce qui, au reste, lui arrivait rarement, — un écho du pays natal.

» Tous ces changements successifs s'étaient opérés en moins de trois mois, au grand étonnement de tous les commensaux de la maison, lesquels ne soupçonnaient point, sous sa chrysalide de bure, la brillante phalène qui venait d'éclore. Du reste, pour qui Orsola faisait-elle ces frais de toilette? Il était impossible de le dire : elle ne parlait jamais à personne, que les besoins de la maison ne l'y forçassent, et elle se tenait dans sa chambre tout le temps qu'elle n'avait point affaire dans les régions aristocratiques du château. — C'était pour elle, sans doute! cette innocente coquetterie déplaisait

probablement à son ancien maître, et, peu à peu, elle voulait s'assurer si son nouveau maître était aussi sévère que l'ancien. Son nouveau maître, c'était moi !

» Laissez-moi vous dire toutes les séductions de cette femme, à qui j'eusse donné quarante ans la première fois que je l'avais vue, et qui, au fur et à mesure qu'elle dépouillait l'ancien costume, semblait dépouiller avec lui les années; de sorte qu'au bout de trois mois, je lui eusse donné à peine trente ans. C'est là ma seule excuse à l'infâme ascendant que cette abominable créature finit par prendre sur moi.

» J'avais, je vous l'ai dit, perdu ma femme très-jeune, et après d'assez tristes années de mariage. Doué d'une constitution assez robuste, d'un tempérament d'homme du Midi, mes passions avaient pu momentanément s'engourdir, mais devaient infailliblement, un jour ou l'autre, se réveiller. Plusieurs fois je m'étais surpris à regarder passer cette femme; plusieurs fois, en son absence, je m'étais étonné de penser à elle... Quant à Orsola, elle semblait n'avoir pour moi d'autre attention que cette respectueuse déférence que l'inférieur a pour son maître. Elle s'était réservé le service de ma chambre et de celle de M. Sarranti, ayant le soin d'y entrer de préférence pendant le déjeuner ou le dîner, et n'y trahissant sa présence que par ces attentions auxquelles on reconnaît, chez qui les a, l'habitude personnelle de la plus excessive propreté. Nous rentrions régulièrement dans nos chambres à neuf heures du soir, et, en général, à dix heures tout le monde était endormi.

» Un soir que j'avais à revoir des comptes de banque et de régie, — c'était pendant une nuit de décembre 1818, — je prévins Orsola de mon désir de prolonger mon travail assez avant dans la nuit, et la priai de faire monter une provision de bois dans ma chambre. Elle l'apporta elle-même en venant faire la couverture; puis, le bois déposé, la couverture faite, elle sortit en me demandant en patois :

» — Monsieur n'a plus besoin de rien?

» — Non, lui répondis-je en détournant d'elle mon regard; car j'avais peur que mon regard, en se fixant sur elle, ne fît jaillir de mon cœur un éclair de cette étrange luxure qu'elle éveillait en moi.

» Elle sortit, tira doucement la porte derrière elle, et je l'entendis monter l'escalier, et rentrer dans sa chambre, située

au-dessus de la mienne. Je restai pensif, sans faire attention que, peu à peu, le feu s'éteignait, et je ne commençai à m'en apercevoir que par le froid qui m'envahissait lentement.

» Il était inutile que je pensasse à travailler ce soir-là : toutes mes idées étaient ailleurs. Je voulus fuir dans le sommeil les tentations qui venaient m'assaillir; je jetai une brassée de bois sur mon feu, je me couchai, j'éteignis la lumière, et j'essayai de m'endormir. — Je m'endormis, en effet.

» Une heure, à peu près, s'était écoulée depuis que j'avais fermé les yeux, quand je me réveillai, suffoqué par la fumée, le feu avait pris dans la cheminée, par suite, sans doute, de la trop grande quantité de bois que j'y avais jetée; le vent rabattait la fumée dans ma chambre, et cette fumée m'étouffait. Je me jetai à bas de mon lit, et je criai :

» — A l'aide! au feu!

» Mais personne ne vint. J'allais gagner l'escalier de service, lorsque, au bout du corridor, j'aperçus Orsola, les cheveux dénoués, vêtue d'une espèce de peignoir qui n'était autre qu'une longue chemise de nuit, pieds nus, son bougeoir à la main. Elle était superbe ainsi, et semblait quelque apparition comme on raconte qu'il en existe dans les vieux châteaux, ou dans les couvents en ruine. Il y avait, en effet, dans cette femme, de la châtelaine et de l'abbesse, mais surtout du démon! Puis, comme si la distance qu'il y avait d'elle à moi eût dû l'empêcher de remarquer le luxurieux désordre dans lequel elle se trouvait :

» — Vous avez appelé à l'aide, dit-elle, et je suis accourue. Qu'y a-t-il?

» Je la regardai émerveillé.

» — Le feu! balbutiai-je, le feu

— Où cela?

» — Dans ma chambre!

» Elle s'y précipita sans se préoccuper de la fumée.

» — Ah! dit-elle, ce n'est rien.

» — Comment! ce n'est rien?

» — Non, c'est un feu de cheminée, et les cheminées sont en briques. Voulez-vous m'aider, monsieur? Nous allons l'éteindre.

» — Mais, pour l'éteindre, appelons du monde!

» — C'est inutile, dit-elle, ne réveillons personne : nous

l'éteindrons bien à nous deux; et même je l'éteindrai à moi toute seule, si vous ne voulez pas vous en mêler.

» Ce sang-froid me paraissait merveilleux : c'était moi, l'homme, c'est-à-dire la créature prétendue forte, qui avais eu peur. c'était elle, la femme, c'est-à-dire la créature réputée faible, qui me rassurait !

» Je n'appelai point. Dans la disposition d'esprit où je m'étais couché, l'apparition qui venait à moi était celle que j'eusse évoquée. Elle, d'ailleurs, était, comme je l'ai dit, hardiment entrée dans ma chambre, avait ouvert la fenêtre pour dissiper la fumée, avait arraché les draps de mon lit, les avait trempés dans la cuvette, et, en appliquant ces draps mouillés contre l'ouverture du foyer, avait entièrement intercepté le courant d'air; puis, tirant le drap à elle d'un mouvement régulier, elle avait produit le vide, et fait tomber des hautes régions de la cheminée les couches de suie qui s'étaient enflammées.

» Une demi-heure suffit à toute cette opération, dans laquelle je l'aidai, c'est vrai, mais plus préoccupé de ces cheveux noirs, de ces pieds blancs, de ces épaules arrondies qui transparaissaient sous le peignoir, que de l'incendie, qui, d'ailleurs, était complétement vaincu. Une autre demi-heure n'était point écoulée, que le parquet était épongé, la chambre propre, mon lit refait, et que cette créature fantastique, qui semblait un démon commandant aux éléments, avait disparu.

» La nuit qui suivit cet événement fut une des plus cruelles que je passai de ma vie !...

» Au reste, j'étais résolu à récompenser ce sang-froid et ce dévouement. Le lendemain, après le déjeuner, à l'heure où je la savais occupée à faire ma chambre, je montai et m'approchai d'elle, qui semblait ne se souvenir de rien ; je lui fis mes remercîments, et lui présentai une bourse contenant une vingtaine de louis. Mais elle, recevant mes remercîments avec humilité, repoussa la bourse avec hauteur. J'insistai ; alors, elle répondit simplement et sans affectation :

» — Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

» Je pensai que peut-être la somme n'était pas assez forte pour la tenter, et, voulant avoir le dernier mot de ce désintéressement, je pris tout l'or que j'avais dans ma poche; je le joignis à celui qui était dans la bourse, et je lui offris de

nouveau cette bourse, mais sans plus de succès. Je lui demandai la raison de ces refus.

» — Il y a une première raison que je vous ai dite d'abord, et qui est la plus puissante, me répondit-elle : je n'ai fait que mon devoir, et qui ne fait que son devoir n'a pas droit à une récompense; puis, ajouta-t-elle en souriant, il y en a une seconde...

» — Laquelle? fis-je.

» — C'est que, relativement, monsieur, je suis aussi riche que vous.

» — Comment cela?

» — Mon ancien maître m'a laissé trente mille francs en capital, c'est-à-dire quinze cents livres de rente. Je n'ai qu'à retourner dans la vallée de Savines, d'où je suis, et, avec mes quinze cents francs, je vivrai comme une reine!

» — Mais, alors, repris-je, pourquoi avez-vous demandé de si faibles gages, quand je vous ai invitée à faire votre prix?

» — Pour deux raisons encore, répondit-elle : parce que j'étais depuis dix ans dans la maison, et que mon grand désir était de ne pas la quitter.

» — Voilà la première, lui dis-je. Et la seconde?

» — La seconde! dit-elle en rougissant légèrement; la seconde, c'est parce que, du premier coup d'œil, je m'étais sentie attirée vers vous, et qu'il me plaisait d'entrer à votre service.

» Je remis ma bourse dans ma poche, tout honteux de trouver une pareille élévation de sentiment chez une femme que je n'avais, jusque là, considérée que comme une servante.

» — Orsola, lui dis-je, à partir de demain, vous prendrez une femme pour faire ici ce que vous y faisiez d'habitude, et vous vous contenterez de surveiller les domestiques.

» — Pourquoi me priver d'un plaisir, monsieur, en empêchant que je ne vous serve? est-ce votre manière de me récompenser?

» Elle dit ces quelques paroles du ton le plus naturel.

» — Eh bien, soit, répondis-je; vous continuerez de me servir, ma chère Orsola, puisque vous prétendez que ce service est un plaisir pour vous; mais vous ne servirez que moi seul. Jean s'occupera de M. Sarranti.

» — A la bonne heure ! dit-elle, j'accepte cela ; il me sera permis d'avoir plus grand soin de vous.

» Puis, comme ma chambre était achevée, elle sortit simplement et dignement, ne se doutant pas, ou, du moins, n'ayant pas l'air de se douter qu'elle me laissait émerveillé de sa délicatesse, comme, l'autre fois, elle m'avait laissé émerveillé de sa beauté.

» A dater de ce jour, le sort de ma vie fut décidé, et j'appartins à cette femme. — Elle, de son côté, voyant que, au lieu de continuer à lui donner des ordres, comme on fait à une servante, je l'entourais d'attentions, comme on fait pour une femme, devint plus réservée à mesure que je devenais plus respectueux. Elle avait eu, depuis qu'elle était à la maison, le parler franc, libre et hardi, m'adressant la parole en patois chaque fois que l'occasion s'en présentait ; maintenant, elle me parlait à peine, et toujours à la troisième personne : devenue, je le répète, timide et presque craintive, elle tremblait au premier mot, rougissait au premier geste. Avait-elle connaissance des désirs qu'elle m'inspirait, et feignait-elle de les ignorer ? A cette époque, il m'eût été impossible de le dire ; depuis, j'ai pu voir quelle prodigieuse comédienne c'était que cette femme, et avec quel art elle marchait à son but !

» La lutte dura trois mois environ.

» Pendant cet intervalle, le jour de ma fête était arrivé, et Gertrude avait eu l'idée d'en faire une solennité. Le soir, les enfants furent amenés au dessert, avec de magnifiques bouquets ; derrière les enfants était Sarranti, qui me tendit la main ; puis Jean et le jardinier vinrent aussi me faire leurs compliments. J'embrassai tout le monde, enfants et grandes personnes, professeur et domestiques, et, cela, parce que je pensais qu'Orsola se présenterait à son tour, et que je l'embrasserais comme les autres. Elle entra la dernière, et je jetai un cri en l'apercevant.

» Elle était vêtue de son costume de montagnarde, avec le fichu rouge sur la tête, le corsage de velours noir et or ; — quelque chose de ravissant, entre la fille d'Arles et la paysanne romaine ! Elle me dit quelques mots en patois, pour me souhaiter de longs jours et l'accomplissement de tous mes vœux. Je restai muet, ne trouvant rien à lui répondre, et ne sachant que lui tendre les bras pour l'embrasser ;

mais elle, au lieu de me tendre ses joues, baissa la tête, et me présenta son front, rougissant comme une jeune fille tandis que sa main tremblait dans ma main.

» Personne, dans la maison, n'aimait Orsala, excepté moi, qui la désirais peut-être plus que je ne l'aimais ; cependant, malgré le peu de sympathie qu'elle inspirait, il n'y eut qu'un cri pour louer cette beauté opulente, à qui le costume national prêtait tout le charme de l'originalité. Je me sentis si troublé, que je remontai dans ma chambre, afin qu'on ne s'aperçût point de mon émotion.

» J'étais là depuis quelques instants, sans autre lumiè que le reflet du feu qui brûlait dans l'âtre, lorsque je reconnus le pas d'Orsola, qui s'approchait de ma chambre, et que, ma porte s'ouvrant, je la vis apparaître dans son ravissant costume, éclairée par le bougeoir qu'elle tenait à la main, et qui l'enveloppait de lumière.

» J'étais assis dans un fauteuil, appuyé, haletant, sur le bras du siége, dans la position de l'homme ou de l'animal prêt à s'élancer.

» Elle me vit et fit un mouvement, comme si elle ne s'attendait point à me trouver là ; mais, après ce premier mouvement échappé à la surprise, elle s'avança vers mon lit, et, comme d'habitude, se mit à enlever la couverture.. Alors, je me levai, décidé à tout risquer, j'allai à elle, les bras ouverts, chancelant comme un homme ivre, et lui disant avec toute la frénésie de ma folle passion :

» — Orsola ! Orsola ! que tu es belle !...

» Attendait-elle ce moment ? fut-elle réellement surprise ? Je l'ignorai toujours. Ce que je sais seulement, c'est qu'elle jeta un faible cri, qu'elle laissa tomber son flambeau, et que nous nous trouvâmes dans l'obscurité.

» O mon père ! mon père ! murmura le malade, de cet instant commença ma vie criminelle ! de cet instant Dieu se retira de moi, et j'appartins au démon !...

M. Gérard retomba presque expirant sur son oreiller, et le dominicain, tremblant que cette confession, si lente à arriver à l'endroit qui l'intéressait, ne lui échappât, n'hésita point, cette fois, à donner au mourant une seconde cuillerée de cet élixir qui avait déjà ranimé ses forces.

LXVI

La possession.

Le breuvage fut un peu plus lent à agir que la première fois, mais ne fut pas moins efficace.

Après une minute de torpeur, le malade reprit ses sens, fit un effort, et continua en ces termes :

— A partir de ce jour, Orsola exerça sur tout mon être une telle fascination, que je perdis peu à peu l'empire de moi-même, et qu'au bout de quelques semaines je lui appartins corps et âme. Grâce à cette prodigieuse influence, conduite avec une prodigieuse adresse, je me trouvai bientôt entraîné à lui obéir, après avoir perdu, depuis quelque temps déjà, l'habitude de lui commander. Encore si j'eusse eu conscience de cette ignominie! si, une seule fois, l'idée me fût venue de ronger les mailles du filet dans lequel j'étais enveloppé! mais non, les mailles de ce filet me semblaient d'or, et la certitude où j'étais d'y vivre librement m'ôtait même jusqu'au désir de lui échapper.

» C'est ainsi que je vécus près de deux ans, dans ce bagne qui me semblait un palais, dans cet enfer qui me paraissait un Éden, perdant peu à peu, dans les enivrements où me plongeait l'amour de cette femme, tout ce que le ciel avait mis en moi d'idées honnêtes, de penchants vertueux. Si j'eusse vu où elle voulait me conduire, peut-être eussé-je résisté; mais j'avançais, la main sur les yeux, et n'ayant plus la conscience ni du chemin que je faisais, ni du but vers lequel on m'entraînait.

» J'avais bien, de temps en temps, et, pour ainsi dire, par instinct, quelques retours subits qui me faisaient jeter comme un cri de détresse, quelques restes de vergogne qui

me faisaient faire comme une objection de honte; mais Orsola avait d'irrésistibles consolations pour ces alarmes passagères, de mystérieux assoupissements pour ces réveils de conscience. J'étais, en un mot, sous ce charme puissant, invincible, secret, que subissaient, dit l'antiquité, les malheureux qui tombaient au pouvoir de l'enchanteresse Circé.

» C'est qu'en effet, cette femme était une magicienne dans l'art d'aimer; elle savait faire, de ses caresses, des philtres enivrants dans lesquels on retrouvait des forces sans cesse renaissantes. De quelles plantes composait-elle ses breuvages? quelles paroles prononçait-elle dessus? à quel jour du mois, à quelle heure de la nuit, sous l'invocation de quelle luxurieuse divinité les préparait-elle? C'est ce que j'ignore; mais ce que je sais, c'est que je les épuisais avec délices. Et ce qu'il y avait de dangereux surtout, c'est qu'elle donnait à mon esclavage l'extérieur de la puissance; à ma faiblesse, l'apparence de la force. Gouverné par elle, j'étais resté, à mes yeux, l'homme fort de ma propre volonté. C'était son art suprême, de me faire vouloir ce qu'elle voulait; de sorte qu'en commandant elle avait l'air d'obéir.

» Lorsque j'en fus arrivé à ce point, pour ne pas tout d'abord me faire sentir un joug qu'un reste de dignité humaine m'eût probablement porté à secouer, elle essaya de son pouvoir sur des choses sans importance; elle eut des entêtements exagérés pour la satisfaction de caprices insignifiants. Elle demandait en riant avec doute, présentant elle-même sa requête comme inacceptable et monstrueuse, ayant l'air de ne pas comprendre que je pusse souscrire à certaines fantaisies, condescendre à certaines volontés, tandis que, grâce aux hésitations dont elles étaient entourées, ces volontés, ces fantaisies, au lieu de me paraître exorbitantes, me semblaient les plus naturelles du monde; enfin, c'était une de ses tactiques, — et ce n'était pas la moins habile — de donner toute l'importance à la forme, afin d'en amoindrir le fond. Elle s'assura, pendant ces deux années, de sa puissance de domination sur moi, et, au bout de ce temps, commença à se sentir maîtresse absolue de ma volonté.

» Quelquefois, cependant, me voyant peu à peu enlacé par la voluptueuse couleuvre, je me demandais quel était son but, et son but, alors, me paraissait être de devenir, un jour ou l'autre, ma femme; mais, je dois le dire, cette pensée

ne m'effrayait pas le moins du monde. Qu'étais-je donc pour me croire plus qu'elle ? Un paysan de nos montagnes, comme elle en était une paysanne. J'étais plus riche qu'elle ; mais c'était un hasard, un accident qui m'avait fait riche; mais elle était plus belle que moi, et c'était Dieu qui l'avait faite plus belle. Puis, si j'apportais en dot la fortune, n'apportait-elle pas, elle, le bonheur, le plaisir, la volupté? la volupté, que j'en étais arrivé à considérer comme le seul but de l'existence, comme le seul bien de la création ! C'était donc elle, à tout prendre, qui donnait, et moi qui recevais.

» Dès que je crus avoir entrevu le but de ses désirs, et que ce but ne me parut pas exagéré, de même que je lui avais abandonné la partie matérielle de mon être, je lui abandonnai la partie pensante. Je lui racontai les chagrins que m'avait causés mon premier mariage, chagrins auxquels elle eut l'air de prendre un vif intérêt, mais sans saisir même cette occasion de me dire qu'un second mariage plus heureux pouvait les faire oublier. Cette abnégation m'enhardit : c'était donc moi qu'elle aimait, moi seul, et non la fortune que je pouvais lui offrir, et non la position que je pouvais lui donner ? Je la fis entrer dans ma vie entière; je la mis de moitié dans mes plus chers intérêts, je la fis dépositaire de mes plus chères espérances. Je ne voyais, je ne pensais, je ne parlais, je ne respirais que par elle ! Ce fut moi qui, alors, lui laissai soupçonner, lui fis entendre qu'elle pouvait tout me demander; mais elle ne sembla ni désirer ni comprendre ce que j'avais cru le sujet de son ambition.

» Cependant, un jour devait venir où elle ferait l'essai de sa puissance, où elle manifesterait énergiquement sa volonté.

» Ce jour vint.

» Nous avions pour jardinier un vieillard, père et grand-père d'une douzaine d'enfants, et cultivant les jardins du château depuis trente ou quarante ans peut-être. — D'abord, j'ignorais ce qui poussait Orsola contre lui; je le compris plus tard. — Elle commença par me dire du mal de ce pauvre homme, que tout le monde aimait, excepté elle; il n'y avait point de jour, à son compte, où il ne lui fît quelque observation désagréable, quelque réponse impertinente; enfin, elle aboutit, après une semaine de plaintes, à me demander son renvoi. La chose me parut si injuste, que

j'essayai de résister, lui objectant que, personne n'ayant à se plaindre de cet homme, il n'y avait point de prétexte à le renvoyer; que ce serait, d'ailleurs, inhumain de chasser un vieillard qui était là depuis quarante ans. Elle insista avec une obstination tellement en dehors de ses habitudes, que j'en fus surpris; mais, sur mon refus réitéré, elle alla s'enfermer dans sa chambre, d'où elle ne sortit point pendant deux jours, et où, pendant ces deux jours, malgré mes supplications et mes prières, je ne pus entrer. Alors, après mille combats soutenus contre moi-même, ne pouvant pas résister à une plus longue privation de celle qui était devenue nécessaire au côté matériel de ma vie, je résolus lâchement d'aller la trouver pendant la nuit, et de lui accorder sa demande.

» — Ah! c'est bien heureux! me dit-elle simplement, sans même me remercier du sacrifice que je lui faisais, et sans paraître avoir remporté une victoire.

» Le lendemain, je fis signifier au jardinier qu'il eût à régler le compte de ses gages, et à quitter le château. Le pauvre homme, en apprenant cette nouvelle, à laquelle il ne s'attendait aucunement, tomba sur un banc de gazon en murmurant :

» — Ah! mon Dieu! moi qui croyais finir mes jours ici!

» Et il fondit en larmes.

» Victor et Léonie, qui couraient après des papillons, virent le vieillard pleurant, et lui demandèrent la cause de ses larmes. — Ils aimaient beaucoup le père Vincent : ce brave homme leur mettait de côté les belles chenilles dont M. Sarranti leur expliquait les métamorphoses; il leur amorçait leurs lignes, quand ils pêchaient dans la grande pièce d'eau; il leur donnait les premières fraises mûres de ses plates-bandes, les premiers fruits mûrs de ses espaliers. — Les enfants coururent raconter à M. Sarranti que je chassais leur bon ami Vincent. M. Sarranti alla lui-même interroger le vieillard, et le trouva dans une profonde désolation.

» — Il n'y a, disait le pauvre homme, que les voleurs ou les malfaiteurs que l'on chasse, et je n'ai jamais volé, je n'ai jamais fait de mal à personne!

» Puis il ajoutait à voix basse :

» — Oh! j'en mourrai de honte!

» M. Sarranti jugea le cas assez grave pour venir à moi, quoique, d'habitude, il demeurât complétement étranger aux détails de la maison. A son grand étonnement, je donnai à la chose une importance qu'elle ne semblait point avoir.

» — Ah! me dit-il, si vous avez de sérieuses raisons pour agir ainsi, vous faites bien, mon cher monsieur Gérard; mais, alors, ces raisons, il faut les dire tout haut, les révéler publiquement. Vous qui êtes un homme de jugement, vous ne pouvez point paraître un homme de passion; vous qui êtes un homme équitable, vous ne pouvez point paraître un homme injuste.

» Et, sur ces paroles, ne croyant pas qu'il fût besoin de m'en dire davantage, il sortit. Il avait raison de penser cela : je demeurai la conscience troublée, le cœur plein de remords, de me sentir près d'accomplir une si criante injustice. Je montai donc chez Orsola, et je lui fis part des observations de M. Sarranti, et de la honte que j'éprouvais.

» — Bon! dit-elle, je croyais que vous aviez une parole : vous n'en avez point; n'y pensons plus!

» — Mais, ma chère enfant, lui répondis-je, tout le monde me blâmera d'avoir, pour obéir à un de tes caprices, commis une si mauvaise action!

« — Qui vous blâmera? monsieur Sarranti? Que vous importe l'opinion de cet homme, qui vient on ne sait d'où, qui complote on ne sait quoi?... Tenez, je vous l'ai dit cent fois déjà, vous n'avez d'énergie et de volonté que contre moi!

» C'était une des tactiques d'Orsola, de me répéter incessamment que je subissais le pouvoir de tout le monde, et que j'échappais à sa seule volonté. — Au bout d'un quart d'heure, convaincu que je faisais un acte du plus libre arbitre, j'allai moi-même remettre au jardinier la somme qu'on lui devait, plus un mois de ses gages, en l'invitant à quitter le château immédiatement. Le pauvre vieillard se leva, me regarda un instant pour savoir si c'était bien moi qui lui donnais un pareil ordre, et, les yeux secs cette fois :

» — Monsieur, dit-il en prenant les gages qui lui étaient dus, mais en laissant le mois de gratification, — j'ai commis une faute, ou je suis innocent. Si j'ai commis une faute, vous avez raison de me chasser, et je n'ai droit à

aucune indemnité ; mais, si je suis innocent, c'est vous qui avez tort d'exiger que je parte, et aucune indemnité ne peut compenser la douleur que vous me faites.

» Puis, me tournant le dos :

» — Adieu, monsieur ! me dit-il; vous vous repentirez de votre méchante action !

» Je revins au château, et, en revenant, j'entendis le vieillard qui murmurait :

» — O mes pauvres enfants !...

» — Eh bien, dis-je à Orsola, vous êtes obéie.

» — Moi ? Et quels ordres ai-je donc donnés ? demanda-t-elle.

» — Vous avez donné l'ordre de chasser le jardinier.

» — Bon ! fit-elle en riant, est-ce que je donne des ordres ici ?

» Je haussai les épaules, car je ne comprenais rien au caprice.

— Et qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle.

» — Il a dit, répondis-je d'une voix altérée, il a dit : « O » mes pauvres enfants ! »

» — De sorte... ?

» — De sorte que, pour la première fois de ma vie, j'éprouve quelque chose qui ressemble à du remords...

» — Si vous éprouvez cela, mon ami, vous qui avez l'esprit si juste et le cœur si bon, c'est qu'en effet, à mon instigation, vous avez fait une action mauvaise.

» Et, comme j'étais assis dans un fauteuil, la tête entre mes mains, et qu'aux paroles qu'elle venait de prononcer, je relevais la tête, je la vis venir à moi, se mettre à mes genoux, et, de sa plus douce voix, dans cette langue du pays qui avait sur mon cœur une si merveilleuse influence :

» — Mon ami, me dit-elle, je te demande pardon de ma méchanceté !... J'ai failli te rappeler tout à l'heure ; mais tu étais déjà trop loin.

» J'étais au comble de l'orgueil.

» — Non, Orsola, lui dis-je, vous n'êtes point méchante !

» Mais elle reprit en insistant :

» — Si j'avais su que le départ de ce jardinier pût vous causer un chagrin réel, je ne l'eusse jamais demandé.

» — Consentiriez-vous donc à ce que je le rappelasse ? fis-je vivement.

» — Mais sans doute, puisque je vous dis qne j'ai maintenant, autant de chagrin que vous de son départ.

» — Oh ! m'écriai-je, Orsola, que tu es bonne !

Et je me levai pour courir après le vieillard.

— Non, c'est moi qui suis la cause du désespoir de ce brave homme : c'est à moi de réparer le mal que j'ai fait !

» Et, me forçant à rester dans la chambre, elle courut annoncer au père Vincent qu'il était rentré en grâce auprès de moi. C'est là tout ce qu'elle voulait : — bien entendu, le bonhomme crut toujours que c'était moi qui avais décidé son renvoi, et que c'était Orsola qui avait obtenu sa grâce.

» Tout demeura, pendant trois ou quatre mois, dans le *statu quo;* seulement, ces trois ou quatre mois furent employés à un prodigieux travail dont je ne me rendis compte que plus tard.

» Comme tous les hommes du Midi, j'étais naturellement sobre ; la faim et la soif avaient été pour moi, jusqu'à l'âge de quarante ans, un besoin, et non un plaisir à satisfaire ; mais, peu à peu, conduit à la fatigue par l'abus des voluptés, je ne sus point résister à Orsola, qui me poussa bientôt à demander à l'ivresse ses énervantes excitations. Ainsi qu'on fait pour ces animaux féroces que l'on montre sur les théâtres, et dont les maîtres appauvrissent les forces au moyen de secrets étrangers et connus d'eux seuls, Orsola, pour achever de me soumettre, appela à son secours les spécifiques les plus pernicieux, les breuvages les plus stupéfiants. L'absinthe et le kirsch, ces deux poisons terribles, pris à une certaine dose, devinrent mes liqueurs de prédilection ; et l'on pouvait reconnaître, le matin, à mes yeux hagards et hébétés, dans quelle honteuse orgie j'avais passé une partie de ma nuit. Le matin, il me restait comme un vague souvenir de rêves dans lesquels le sensualisme était poussé jusqu'à la douleur ; puis il me semblait toujours que, pendant la somnolence de l'ivresse, une voix m'avait parlé de désirs mystérieux et terribles ! Ce dont je me souvenais surtout, c'est qu'Orsola se plaignait sans cesse de la gouvernante des deux enfants, comme elle s'était plainte du jardinier ; ce qui me revenait, le matin, c'est que, dans ces moments où il ne me restait plus la force d'avoir une vo-

lonté à moi, j'avais promis le renvoi de la pauvre femme ; mais, au réveil, cette promesse, faite la nuit, s'en allait, comme une fumée elle-même, au milieu des autres fumées de l'ivresse. — Un matin, cependant, Orsola aborda une étrange question.

» — Il y a longtemps, dit-elle, que vous me promettez de renvoyer Gertrude, et que vous ne le faites pas. Qui vous attache donc si singulièrement à cette femme ?

» Je restai tout étourdi, me rappelant à peine avoir fait cette promesse ; je n'avais aucun motif pour renvoyer Gertrude, caractère inoffensif s'il en fut, et qui, nourrice de ma belle-sœur, adorait ses enfants, et en était adorée. — Cette fois, je refusai net. J'eusse été honteux d'arracher à ces pauvres petits êtres — dont je m'occupais à peine, et que j'abandonnais complètement aux soins de cette bonne femme, — la tendre sollicitude dont, à leur âge, ils avaient si grand besoin.

» Alors, les mêmes persécutions qui avaient eu lieu à l'endroit du jardinier recommencèrent plus incessantes et plus terribles. Chaque nuit, soumis à l'influence fatale du démon qui me possédait, je promettais le renvoi de Gertrude pour le lendemain ; chaque matin, je revenais sur ma promesse, et je refusais

» Orsola s'enferma comme elle l'avait fait lors de nos discussions à propos du jardinier ; mais je supportai l'épreuve. — J'avoue que je n'avais pas encore bu toute honte, au point de braver les reproches de M. Sarranti, et de supporter les larmes des enfants. — Cette fois, ce fut Orsola qui revint la première. Elle s'était repentie de ce nouveau caprice, et arrivait me demander pardon. Vous devinez, mon père, avec quelle joie ce pardon fut accordé.

» Ce retour d'Orsola vers moi coïncidait avec deux circonstances qui me parurent alors peu importantes, mais dont j'ai pu juger, depuis, les conséquences fatales. La veille, Jean avait demandé un congé de quarante-huit heures, afin d'aller régler, à Joigny, une petite affaire de succession, et, le matin, M. Sarranti nous avait prévenus que sa présence était nécessaire à Paris pour deux ou trois jours. Jean et M. Sarranti éloignés, les seules personnes qui restassent au château étaient les deux enfants, Gertrude, Orsola et moi. J'en fis l'observation à Orsola.

» — Ne suis-je donc plus votre servante au lit et à la table? répondit-elle.

» Et elle accompagna cette réponse d'un regard qui me donnait une idée de la double ivresse qui m'attendait.

» La nuit vint: le souper était dressé, comme d'habitude, dans la chambre d'Orsola. Nous nous enfermâmes vers dix heures... Jamais bacchante ne poussa son amant à l'ivresse avec de plus ardentes séductions : il me semblait qu'au lieu de vin, je buvais une flamme allumée à l'éclair de ses yeux! Vers onze heures, je crus entendre un bruit de plaintes.

» — Qu'est-ce donc? demandai-je à Orsola.

» — Je ne sais... allez voir qui se plaint.

» J'essayai de me lever de ma chaise; mais je n'avais pas fait trois pas, que je retombai sur un fauteuil..

» — Tenez, dit-elle, buvez ce dernier verre de vin, pendant que j'y vais aller à votre place.

» Il arrivait un moment où je ne savais plus faire que ce que me disait Orsola. Je vidai le verre jusqu'à la dernière goutte. Alors, ce fut elle qui se leva et sortit.

» Je ne sais combien de temps elle resta hors de la chambre : j'étais tombé dans cette somnolence de l'ivresse qui vous isole entièrement de ce qui vous entoure. J'en fus tiré par le contact d'un verre que l'on approchait de mes lèvres ; j'ouvris les yeux, et je reconnus Orsola.

» — Eh bien, lui demandai-je conservant un vague souvenir des plaintes que j'avais entendues.

» — Oh! dit-elle, c'est Gertrude qui est bien malade!

» — Gertrude... malade? balbutiai-je.

» — Oui, dit Orsola ; elle se plaint de crampes d'estomac, et ne veut rien prendre de ma main. Vous devriez descendre et la faire boire vous-même, ne prît-elle qu'un verre d'eau sucrée.

» — Conduis-moi, dis-je à Orsola.

» Alors, je me souviens que je descendis l'escalier, qu'Orsola me conduisit dans une antichambre, qu'elle me fit sucrer un verre d'eau avec du sucre en poudre, et que, me poussant dans la chambre de la malade :

» — Allons, portez lui cela, dit-elle, et tâchez de ne pas lui laisser voir que vous êtes ivre.

» En effet, honteux moi-même de l'état dans lequel je me

trouvais, je rappelai toute ma raison, et, marchant vers le lit de Gertrude d'une pas assez ferme :

» — Tenez, ma bonne Gertrude, lui dis-je, buvez ce verre d'eau : cela vous fera du bien !

» Gertrude fit un effort, allongea le bras, et vida le verre.

» — Oh ! dit-elle, monsieur, toujours le même goût!... Monsieur, monsieur, un médecin !... Monsieur, bien sûr, je suis empoisonnée !

» — Empoisonnée ? répétai-je en regardant avec terreur autour de moi.

» — Oh ! monsieur, au nom du ciel ! monsieur, au nom de votre pauvre frère, un médecin ! un médecin !

» Je sortis effrayé.

» — Tu entends ? dis-je à Orsola, elle croit qu'elle est empoisonnée, et elle demande un médecin.

» — Eh bien, dit Orsola, courez jusqu'à Morsang, et ramenez M. Ronsin.

» C'était, en effet, un vieux médecin qui venait quelquefois dîner avec nous, lorsque ses courses le conduisaient du côté du château.

» Je pris mon chapeau et ma canne.

» — Voyons, dit Orsola, un dernier verre de vin : il fait froid, et vous avez deux lieues à faire.

» Et elle me présenta un breuvage qui, quelque habitué que je fusse aux liqueurs les plus fortes, me brûla l'estomac comme si j'avais avalé du vitriol ! — Je sortis, je traversai le jardin, je gagnai, tout en trébuchant, la porte de la campagne; mais à peine eus-je fait deux cents pas sur la route de Morsang, que je vis les arbres tourner, que le ciel me parut couleur de feu, et que, la terre se dérobant sous mes pieds, je tombai sur le revers du chemin...

» Le lendemain, je me retrouvai dans mon lit ; il me semblait que je sortais d'un cauchemar horrible !

» Je sonnai : Orsola accourut,

» — Est-il vrai que Gertrude soit morte, ou bien l'ai-je rêvé ?

» — C'est vrai, dit-elle.

» — Mais, ajoutai-je hésitant, morte... empoisonnée !

» — Cela, c'est possible.

» — Comment, c'est possible ? m'écriai-je.

» — Oui, dit Orsola ; seulement, gardez-vous d'en parler,

attendu que, comme elle n'a rien pris que de ma main ou de la vôtre, on pourrait dire que c'est nous qui l'avons empoisonnée !

» — Et pourquoi dirait-on cela ?

» — Dame, répondit tranquillement Orsola, le monde si méchant !

» — Mais, enfin, il faudrait donner une raison à ce crime, dis-je tout épouvanté.

» — On en trouverait une.

» — Laquelle ?

» — On dirait que vous vous êtes d'abord débarrassé de la gouvernante, pour vous débarrasser ensuite plus facilement des enfants, dont vous devez hériter.

» Je jetai un cri, et cachai ma tête sous mes draps...

— Oh ! la malheureuse ! murmura le moine.

— Attendez ! attendez ! dit le mourant; vous n'êtes point au bout... seulement, ne m'interrompez pas : je me sens bien faible !...

Frère Dominique écouta, la poitrine haletante, le cœur serré.

XLVII

Où l'araignée tend sa toile.

M. Gérard poursuivit :

— La mort de Gertrude n'éveilla aucun soupçon; elle causa seulement une grande douleur. Les enfants surtout étaient inconsolables. Orsola voulut remplacer Gertrude près d'eux; mais ils l'avaient en horreur; la petite Leonie surtout ne pouvait pas la voir.

» J'étais tombé dans une mélancolie profonde; pendant

quatre ou cinq jours, ce fut moi qui me tins enfermé dans ma chambre.

» M. Sarranti était revenu; il essaya de me consoler de cet événement. Il comprenait que je regrettasse une bonne et fidèle domestique; mais il ne comprenait rien à un chagrin qui ressemblait presque à du remords. Il me proposa de prendre une autre femme pour soigner les enfants; mais les enfants ne s'en souciaient point, et, craignant l'opposition d'Orsola, j'arguai de leur répugnance pour ne pas remplacer la pauvre Gertrude.

» Orsola continuait de mener la maison comme si rien ne fût arrivé, demeurant toujours à la distance que lui faisait sa position, et ne s'inquiétant pas de moi, bien certaine, sans doute, que je ne pouvais lui échapper.

» Un jour, je la rencontrai dans un corridor.

» — Que feriez-vous donc, me demanda-t-elle en passant, si, au lieu de Gertrude, c'était moi qui fusse morte?

» — Oh! si c'était toi, lui dis-je retrouvant dans son regard cette flamme qui me faisait vivre en me dévorant, — si c'était, toi, Orsola, je serais mort à mon tour!

» — Eh bien, puisque ce n'est pas moi, dit-elle, vivons!

» Puis, avec un sourire de démon :

» — Je t'attendrai cette nuit, Gérard, dit-elle en patois.

» — Oh! non, certes! non! me dis-je à moi-même; non, je n'irai pas!

» Mon père, continua le mourant, les naturalistes parlent de la puissance fascinatrice de quelques animaux, et, entre autres, du serpent, qui fait, de branche en branche, tomber l'oiseau du haut de l'arbre jusque dans sa gueule béante; mon père, le mauvais esprit avait doué cette femme d'une puissance analogue; car, après avoir résisté jusqu'à onze heures du soir, je me sentis invinciblement attiré vers sa chambre, et, malgré moi, en résistant, je traversai le corridor, et montai marche à marche l'escalier fatal au haut duquel elle m'attendait... Je vous ai avoué que, le lendemain de ces nuits passées en orgie, je ne conservais qu'une idée confuse de ce que j'avais fait et dit, et de ce qu'on avait fait devant moi, ou de ce qu'on m'avait dit. Il me sembla, le lendemain de cette nuit, qu'il n'avait été question, entre Orsola et moi, que des délices qu'on pouvait se procurer avec une fortune de deux ou trois millions. En me

rappelant, quoique d'une manière vague, cette conversation, je frissonnai; car je ne devais jamais être mis en possession de cette immense fortune que par la mort des enfants de mon frère. Et quelle probabilité que Dieu rappelât à lui ces deux beaux enfants, parfumés et frais comme les fleurs et les fruits parmi lesquels ils jouaient?... Il est vrai que cette mort subite de Gertrude m'épouvantait! Quand de pareilles idées venaient me serrer le cœur, j'allais trouver M. Sarranti; je lui parlais d'abord de choses indifférentes, puis j'amenais l'entretien sur les enfants, et je ne le quittais qu'en lui recommandant de bien veiller sur eux. Et lui, qui les aimait de toute son âme, me répondait:

» — Soyez tranquille, je ne les quitterai jamais, à moins que des circonstances plus puissantes que ma volonté...

» Et, alors, son front s'assombrissait, et l'on eût cru qu'il devinait quelle sinistre défiance, non pas de moi-même, mais des autres, me poussait à lui dire de bien veiller sur les deux petits êtres qui lui étaient confiés.

» Maintenant, mon père, vous raconterai-je par quelle suite de séductions infâmes, par quelles suggestions de monstrueux désirs Orsola parvin à m'habituer à cette idée, qu'il pouvait arriver tel accident qui me rendît propriétaire de cette fortune que je commençais à croire nécessaire à mon bonheur, parce que, chaque nuit, Orsola me répétait qu'elle était nécessaire au sien?... Au reste, chose singulière! quoiqu'il n'eût jamais été réellement question de mariage entre cette femme et moi, chacun savait si bien à quel point nous en étions, que tous les gens de bas étage, pour faire leur cour à Orsola, l'appelaient *madame Gérard!* Il n'y avait pas jusqu'aux enfants eux-mêmes qui n'eussent pris cette habitude : ils répétaient ce qu'ils entendaient dire. C'était bien son intention, j'en suis sûre, à elle aussi, de devenir un jour madame Gérard ; mais sans doute attendait-elle, pour cela, que ma vie fût liée à la sienne par les chaînes d'une effroyable complicité !

» Parfois, dans la journée, je tressaillais, tout prêt à jeter un cri de terreur; c'est que de sanglantes pensées, pareilles à des spectres, venaient se dresser devant moi! Alors, je courais jusqu'à ce que j'eusse rencontré quelqu'un. Si je rencontrais les enfants, je fuyais au coté opposé à celui où je les voyais; si je rencontrais M. Sarranti, je lui répétais

cette recommandation de bien veiller sur ses élèves, et j'ajoutais .

» — Je les aime tant! ces pauvres enfants de mon bon Jacques.

» Ainsi je me rassurais, je me donnais des forces à moi-même, par ces paroles de tendresse prononcées à haute voix.

» Puis les nuits venaient, et la Pénélope infâme détruisait, par ses baisers, ses désirs, ses appétits étranges de volupté inouïe, ce saint et miséricordieux travail que ma conscience avait refait dans la journée! mais, à mesure que le temps s'écoulait, je dois l'avouer, l'œuvre de la nuit avait moins de peine à détruire le travail du jour. Enfin, bien que je ne visse que dans un lointain avenir la réalisation de la terrible espérance, je m'habituai peu à peu à regarder les biens de mes neveux comme mes biens, leur fortune comme ma fortune, et une fois il m'arriva de dire devant Orsola :

» — Quand je serai riche, j'achèterai la propriété voisine.

» Or, qui pouvait me rendre riche? *Un hasard!* — c'était Orsola qui appelait la chose ainsi; — un hasard qui me rendrait héritier de la fortune de mes deux neveux... Mais, mon père, dit le mourant en secouant la tête, qui compte sur le hasard, en circonstances pareilles, est bien près de lui venir en aide!...

Arrivé à cette partie de sa confession, M. Gérard avait la figure tellement décomposée, que le moine crut devoir l'interrompre, quelque curiosité et quelque intérêt qu'il eût de connaître la suite des événements dont la série se déroulait devant lui, en s'assombrissant à mesure qu'elle se déroulait.

Le moribond se tut, en effet, un instant, mais pour rassembler toutes ses forces. A ce point de son récit, il semblait aussi désireux de l'achever qu'il avait été craintif à le commencer d'abord.

Et, cependant, sous ce masque livide, où le dominicain arrêtait son regard effrayé, il se passait un rude combat; car le malade reprit sa narration d'une voix si faible, que, pour comprendre ce qu'il disait, Dominique fut presque obligé de coller l'oreille à ses lèvres.

— Sur ces entrefaites, dit M. Gérard, un incident arriva, que je ne dois point passer sous silence. La petite fille, qu'on appelait Léonie, était d'une bonté exquise, mais, en même temps, d'une fierté extraordinaire dans un enfant de cet âge.

Habituée, au Brésil, — qu'elle avait quitté à quatre ans à peine, — à être servie par vingt domestiques d'une obéissance passive, d'une soumission absolue, elle s'était accoutumée à commander d'un mot, et à être obéie d'un signe. Souvent, depuis la mort de Gertrude, elle avait eu à se plaindre d'Orsola, qui, ne cachant point la haine que l'enfant lui inspirait, avait apporté, dans les soins qu'elle lui donnait, ou une négligence ou une brutalité dont la petite s'était aperçue. Elle s'en était plainte à moi deux ou trois fois; mais, voyant que cela ne changeait rien aux façons d'Orsola vis-à-vis d'elle, elle en avait parlé à M. Sarranti, lequel, avec toute la délicatesse possible, m'avait fait comprendre que mon indulgence personnelle pour Orsola ne devait point autoriser celle-ci à oublier que Victor et Léonie étaient les véritables maîtres de la maison.

» Un matin que les deux enfants s'amusaient à jeter dans le bassin des pierres que Brésil allait y chercher en plongeant, Orsola se plaignit du mal de tête que lui causaient les aboiements du chien. En conséquence, elle cria, par la fenêtre, aux enfants de cesser leurs jeux, ou du moins d'en adopter un qui n'excitât point les abois de Brésil. Les enfants regardèrent de qui leur venait ce commandement, et, voyant qu'il leur venait d'Orsola, se remirent à jouer.

» — Prends garde, Léonie! dit Orsola à la petite fille, qu'elle haïssait tout particulièrement.

» — A quoi? demanda l'enfant.

» — A me faire descendre; car, si tu me fais descendre, j'irai te fouetter!

» — Ah! par exemple, venez-y donc! répondit la petite fille.

» — Tu me défies? dit Orsola. Attends un peu : je suis à toi!

» Et, s'élançant dans le jardin, elle franchit, en courant, l'espace qui séparait le perron de l'étang, et étendit la main pour saisir l'enfant, qui, en la voyant venir, l'avait attendue sans daigner faire un pas en arrière; mais, au moment où elle allait saisir l'enfant, le chien s'élança et la saisit elle-même au bras. Orsola jeta un cri terrible, moins de douleur que de colère. Ce cri, de deux côtés différents, fit accourir deux persones : M. Sarranti, qui emmena les enfants; le jardinier, qui fit lâcher prise au chien.

» Orsola revint et me montra son bras ensanglanté.

» — J'espère que vous punirez votre nièce, et que vous tuerez le chien ? dit-elle.

» Peut-être eussé-je fait selon son désir; mais M. Sarranti intervint, et m'en empêcha : il avait tout vu et tout entendu ; et, à son avis, Léonie était innocente. Quant à Brésil, avec son instinct de serviteur dévoué, il avait défendu sa petite maîtresse, et ne méritait point la mort pour cela. Je me contentai donc de défendre aux enfants d'aller jouer désormais au bord de l'eau, et d'ordonner que Brésil restât enchaîné dans sa niche. — Orsola, du reste, abandonna sa double idée de vengeance avec une facilité qui m'étonna et m'effraya en même temps. Je commençais à la connaître et à comprendre qu'elle n'était point femme à pardonner.

» Vers ce temps, un événement qui se passa dans la maison vint fatalement fournir à Orsola l'occasion d'accomplir le sinistre projet qu'elle méditait depuis longtemps.

» C'était vers la moitié du mois d'août 1820. Depuis trois semaines environ, M. Sarranti avait tout à coup et brusquement rompu avec toutes ses habitudes : sa vie, jusque là d'une rigide régularité, était devenue, à mon grand étonnement, une suite d'excentricités qui commençaient à éveiller l'attention des paisibles habitants du village, et particulièrement celle des gens du château.

» On venait le chercher au milieu de la nuit, et, partant à l'instant même avec ceux qui venaient le chercher, il disparaissait pendant des journées entières, se contentant de laisser pour moi au valet de pied Jean, dont il avait fait son domestique de confiance, un mot par lequel il m'annonçait son absence, sans la motiver ni en fixer la durée.

» D'autres fois, dès les premières lueurs du matin, il entrait en conférence avec des amis de Paris, et, s'enfermant avec eux dans sa chambre ou dans le pavillon du parc, il demeurait là, refusant de venir déjeuner, et quelquefois même dîner.

» On l'avait rencontré, à la brune, causant avec des hommes décorés, vêtus de longues redingotes bleues boutonnées jusqu'au menton, et ayant, dans toutes leurs façons, les allures de militaires en habit de ville.

» Orsola avait écouté plusieurs fois à la porte de sa chambre, de son cabinet ou du pavillon, essayant de saisir au passage le secret de ces longues, fréquentes et mystérieuses

conversations. Les mots sans suite qu'elle avait entendus pouvaient la mettre sur une trace; mais le peu de liaison de ces mots entre eux faisait que la trace était bientôt effacée. Cependant, au nombre des mots saisis par elle, comme les noms du roi Louis XVIII et de l'empereur Napoléon revenaient plus fréquemment qu'aucun autre, Orsola n'eut point de peine à deviner qu'il était question d'un complot militaire ayant pour but de renverser le gouvernement existant, et de reconstituer l'Empire. Je me souviens de la joie diabolique avec laquelle Orsola me fit part de cette découverte. Elle détestait votre père, qui, en toutes circonstances, prenait le parti des enfants, et je ne doute point qu'elle ne l'eût dénoncé à la police, si un projet de tout autre nature ne l'eût absorbée, et si elle n'eût pas vu, avec son effroyable perspicacité, quelque chose qui pouvait servir son dessein, à elle, dans les desseins de votre père.

» Elle attendit donc le jour, l'heure, le moment d'agir, comme le jaguar, accroupi sur une branche, attend le moment de s'élancer sur le voyageur. Il y avait à la fois du serpent et du tigre dans cette créature patiente et implacable!

» Le 18 août, M. Sarranti, qui avait quitté le château pendant la nuit, m'avait prié, par un mot, d'aller moi-même redemander au notaire de Corbeil les cent mille écus que j'avais déposés dans son étude; pour la plus grande facilité du transport, je devais tâcher d'obtenir qu'une partie de la somme au moins me fût rendue en billets de banque.

» Dès le matin, je fis mettre le cheval à la voiture, et j'allai à Corbeil. M. Henry n'avait de billets de banque que pour une faible somme; je rapportai donc les cent mille écus comme je les avais portés, en or.

» Dans la jourée, M. Sarranti revint, et me fit demander s'il pouvait m'entretenir seul pendant quelques instants.

» J'étais avec Orsola.

» — Je vais descendre, dis-je à Jean.

» — Pourquoi ne faites-vous pas plutôt monter M. Sarranti? demanda-t-elle. Vous seriez mieux ici pour causer.

» — Dites à M. Sarranti qu'il peut monter, répondis-je à Jean.

» Puis, Jean sorti :

» — Veux-tu me laisser? dis-je à Orsola.

» — Vous avez donc des secrets pour moi? observa-t-elle.

» — Non; mais les secrets de M. Sarranti sont à lui, et non à moi.

» — Avec votre permission, monsieur Gérard, les secrets de M. Sarranti seront *à nous*, ou il gardera ses secrets.

» Et, à ces mots, au lieu de sortir, elle entra dans un cabinet de toilette d'où on pouvait entendre tout ce qui se disait dans ma chambre, et s'y enferma à clef. A peine y était-elle enfermée, que la porte du corridor s'ouvrit, et que votre père entra. J'aurais pu, j'aurais dû l'emmener dans une autre chambre, dans quelque allée déserte du parc, au milieu de la pelouse; mais j'eus peur de ce qui se passerait entre Orsola et moi, dès que nous nous retrouverions en tête à tête. Aussi, quand M. Sarranti me demanda :

» — Sommes-nous seuls, et puis-je vous parler en toute confiance ?

» Je n'hésitai pas à répondre :

» — Nous sommes seuls, mon ami, et vous pouvez parler...

Avant de continuer, M. Gérard se tourna vers le moine :

— Savez-vous ce que votre père avait à me dire, mon frère, demanda-t-il, et dois-je vous le répéter ?

— Je n'en sais rien, monsieur, répondit Dominique. Lorsque mon père a quitté la France, j'étais au séminaire; il n'eut point le temps de m'y venir dire adieu. J'ai reçu, depuis, une lettre de lui datée de Lahore; mais elle avait pour unique but de me rassurer sur sa santé, et de m'envoyer une somme d'argent dont il pensait que je pouvais avoir besoin.

— Je vais donc vous dire, alors, reprit le mourant, quels étaient les projets de votre père, et dans quel complot il était entré.

LXVIII

Le secret de M. Sarranti.

« — Croyez d'abord, mon cher monsieur Gérard, — me » dit votre père, — que tout ce que je vais vous raconter » était connu de votre frère Jacques dès le premier jour où » je le revis ; de sorte qu'il savait parfaitement que c'était » à un conspirateur qu'il ouvrait sa porte, lorsqu'il me char- » gea de l'éducation de ses enfants.

» Vous connaissez mon nom et mon pays. Je suis Corse ; » né à Ajaccio la même année que l'empereur, je lui dévouai » ma vie : je le suivis à l'île d'Elbe après l'abdication de » Fontainebleau, à Sainte-Hélène après la bataille de Mont- » Saint-Jean.

» Un jour, on saura à quel supplice est condamné par » les rois l'homme qui les a, les uns après les autres, tenus » tous dans sa main, et la publicité de l'histoire sera le châ- » timent de ses geôliers et de ses bourreaux !

» Aussi, dès le commencement de 1817, fus-je préoc- » cupé, sans en rien dire à l'illustre prisonnier, du soin » de lui ménager une évasion. Je nouai des intelligences » avec un batiment américain qui venait de nous faire » passer des lettres de l'ancien roi Joseph, retiré à Boston ; » mais l'empereur désapprouva complètement ce que j'avais » fait, et, me dénonçant lui-même au gouverneur :

» — Renvoyez-moi bien vite en France, dit-il, ce gaillard, » qui veut me faire évader de ce lieu de délices qu'on appelle » Sainte-Hélène !

» Et il répéta dans tous ses détails au gouverneur le plan » d'évasion que je venais de lui révéler à lui-même.

» La grâce qu'il demandait — c'est-à-dire le renvoi en » France de l'un de ses fidèles serviteurs, était de celles qu'on

» est toujours prêt à lui accorder. Mon départ fut donc fixé
» au surlendemain, un bâtiment se trouvant en partance
» pour Portsmouth dans la rade de Jamestown.
» J'étais désespéré, croyant avoir encouru la disgrâce de
» l'empereur, lorsque je reçus, par l'entremise du général
» Montholon, l'ordre de paraître devant lui. Le général
m'introduisit dans la chambre à coucher, et l'empereur
lui fit signe de nous laisser ensemble.
» A peine fus-je seul avec l'auguste captif, que je me
jetai à ses pieds, en le suppliant de me pardonner, et de
revenir sur la décision qu'il avait prise de me renvoyer en
France. Il me laissa dire, me regardant avec un sourire
de bonté; puis, me prenant par l'oreille :
» — Niais ! dit-il. Allons, relève-toi !
» Ces paroles étaient si éloignées des reproches que je
» m'attendais à recevoir, que je me relevai tout étourdi.
» — Je ne te pardonne pas, me dit-il, attendu que je n'au-
» rais à te pardonner que ta trop grande fidélité et ton trop
» grand dévouement, et qu'on ne pardonne pas ces cho-
» ses-là, vilain Corse : on s'en souvient !
» — Eh bien, alors, sire, au nom du ciel ! m'écriai-je, ne
» m'éloignez pas de vous !
» — Sarranti, me dit l'empereur en me regardant fixe-
» ment, j'ai besoin de toi en France.
» — Oh ! alors, sire, m'écriai-je, c'est autre chose ! et,
» quelque désir que j'aie de rester auprès de vous, je suis
» prêt à partir à l'instant même.
» — Ecoute, me dit l'empereur, car les choses que je
» vais te confier sont graves. J'ai encore des partisans en
» France...
» — Je crois bien, sire : vous avez le peuple tout entier !
» — Quelques-uns de mes vieux généraux conspirent
» mon retour.
» — Oh ! sire, en effet, pourquoi ne vous reverrions-nous
» pas encore sur le trône ? Vous êtes bien revenu de l'île
» d'Elbe !
» — On ne récrit pas une seconde page comme celle-là
» dans une vie comme la mienne ! me répondit l'empe-
» reur en secouant la tête. D'ailleurs, j'ai l'idée que, pour
» l'avenir du monde, mieux vaut que je meure ici, et que
» l'empereur des peuples ait sa passion et son Golgotha

» comme Jésus-Christ... Ma mort sera belle, Sarranti, et je
» ne veux pas manquer ma mort !

» Et il me disait ces paroles avec le même regard de » triomphe qu'il dictait la paix après Marengo, Austerlitz et » Wagram. A Sainte-Hélène, il a retrouvé son génie, un » instant perdu, comme, après la sueur de sang qui lui avait » rappelé un instant qu'il était homme, Jésus-Christ s'est » de nouveau senti le fils de Dieu.

» — Que dois-je donc faire, sire ? repris-je ; et pour» quoi ne permettez-vous pas que, comme un autre Simon » de Cyrène, je reste ici, pour vous aider à porter votre » croix ?

» — Non, répondit l'empereur, je te le répète, Sar» ranti, j'ai besoin en France d'un homme sûr, d'un homme » qui aille dire à ceux de mes braves lieutenants qui ne » se sont prostitués ni aux Bourbons ni à l'étranger, les » Clausel, les Bachelu, les Gérard, les Foy, les Lamarque » de ne plus penser à moi.

» — Sire, pourquoi cela ?

» — Parce que, moi, comme les anciens empereurs ro» mains, je suis passé dieu, et que, du haut de mon ciel » de flamme, je les regarde. Tu iras les trouver de ma part, » et tu leur diras : *Ne songez plus à l'empereur, que pour* » *penser qu'il vous aime, et qu'il vous encourage ; mais il a* » *un fils que l'on élève peut-être à le haïr, à coup sûr à le* » *méconnaître ; songez à ce fils !*

» — Oh ! sire, oui, oui, je leur dirai cela !

» — *Seulement,* ajouteras-tu, *ne compromettez son enfance* » *que dans un complot où vous soyez certains de réussir ;* » *rappelez vous ce qu'on a fait des Astyanax et des Britan*» *nicus, le jour où l'on a supposé qu'ils pouvaient devenir* » *dangereux !*

» — Oui, sire, oui, je le leur dirai.

» — Explique-leur bien que c'est ma volonté suprême, » Sarranti, mon testament politique ; dis-leur que j'ai bien » sérieusement et pour toujours abdiqué, mais abdiqué en » faveur de mon fils.

» — Je le leur dirai, sire.

» — Écoute, Sarranti, voici un détail qui pourra être » utile à ceux qui essayeront de l'arracher des mains de » l'Autriche.

» — J'écoule, sire.

» — Mon fils habite, à une lieu de Vienne, le même » château que j'ai habité deux fois : une fois en 1805, après » Austerlitz ; une fois en 1809, après Wagram ; — cette » seconde fois, j'y restai près de trois mois. — Il en habite » l'aile droite, que j'avais choisie pour mon habitation » intime... Qui sait ? chose étrange ! sa chambre à coucher » est peut-être la mienne ; il faudrait s'informer de cela.

» — Oui, sire.

» — Voici pourquoi : c'est que, ennuyé d'avoir à traverser » les appartements et les antichambres, toujours remplis » de courtisans ou de solliciteurs, pour descendre dans les » magnifiques jardins où j'aimais à me promener dès le » matin, et quelquefois assez avant dans la nuit, j'avais » fait ouvrir — non par l'architecte du palais, mais par mes » officiers du génie — une porte secrète communiquant à » un escalier dérobé. Cette porte donnait dans mon cabine » de toilette, et l'escalier dans une espèce d'orangerie ; en » poussant un bouton caché dans la monture d'une glace, » la glace rentrait dans le lambris, et démasquait l'ouver» ture. Eh bien, Sarranti, tu comprends ? si mon fils est » gardé à vue, par là peut-être pourra-t-il fuir, rejoindre » ceux qui l'attendront dans le parc, et gagner la frontière » avec eux !

» — Oh ! oui, sire, je comprends.

» — Tiens, voici un plan du château de Schœnbrünn que j'ai fait moi-même cette nuit ; l'aile du château que » j'habitais y est rappelée dans tous ses détails : la cham» bre à coucher, le cabinet de toilette, les voilà ; la moulure » qu'il faut pousser, en voilà le dessin. Ce plan est signé » de moi ; cache-le avec soin aux espions anglais : il sera » ton moyen de reconnaissance.

» — Soyez tranquille, sire ; il faudra me tuer pour me le prendre !

» — Tâche de rester vivant, et qu'on ne te le prenne pas ; cela vaudra mieux.. Attends ! ce n'est pas tout.

» L'empereur alla à une cassette placée sous le pied de » son lit, et qui contenait un million en or ; il y prit trois » cent mille francs, et me les donna.

» — Que voulez-vous que je fasse de cet argent ? lui » demandai-je.

» — Oh ! ce n'est pas à vous que je le donne, monsieur le » Corse ! je vous le confie, entendez-vous bien, maître Cin- » cinnatus ? pour les besoins de la cause ; vous l'emploierez » comme vous le jugerez convenable. Ce n'est pas grand'- » chose que cent mille écus dans les mains d'un imbécile ; » c'est un trésor dans les mains d'un homme intelligent. J'ai » fait ma première guerre d'Italie avec deux mille louis que » j'avais dans le coffre de ma voiture, et, en arrivant au » quartier, j'ai distribué quatre louis à chaque général.

» — Sire, l'emploi de l'argent sera fait, non point par la » main d'un homme de génie, mais par la main d'un hon- » nête homme.

» — Si tu étais obligé de fuir... écoute bien ceci, Sar- » ranti !

» J'écoutai.

» — Il me serait agréable que tu cherchasses un refuge » dans l'Inde. Là, tu trouverais, près de Rundjet-Sing-Beha- » dour, maharadjah de Lahore et de Cachemire, un de mes » plus fidèles serviteurs, le général Lebastard de Prémont...

» — Oui, sire.

» — Je l'y avais envoyé, en 1812, pour voir si, au mo » ment où je faisais la guerre à l'Angleterre en tentant » l'Orient par le Nord, — comme, en 1798, je la lui avais » faite en tentant l'Orient par l'Égypte, — il ne pouvait pas » provoquer une autre révolte de Chandernagor, et tailler » pour Rundjet-Sing un rôle de Tippo-Saïb heureux. Nos dé- » sastres sont venus : j'ai détourné mes regards de l'Inde ; » mais, depuis que je suis ici, j'ai reçu des nouvelles de mon » fidèle envoyé ; entré au service du prince indien, il ne » s'en tient pas moins à ma disposition. — Si donc tu étais » obligé de fuir, Sarranti, fuis vers cette vieille nourrice du » genre humain qu'on appelle l'Inde, partage avec Lebas- » tard la somme qui te restera, quelle qu'elle soit : ce brave » serviteur n'était pas riche, et il doit avoir laissé en France » une petite fille de l'éducation de laquelle je devais me » charger, si je fusse resté empereur. — Voilà, mon cher » Sarranti, pourquoi je t'ai dénoncé, pourquoi je te chasse, » pourquoi je demande que l'on te renvoie en Europe, et, » cela, le plus tôt possible, entends-tu, traître ? Ainsi, qu'il

» n'y ait plus rien de commun entre nous, que lorsque tu
» seras là-bas ! »

» Et l'empereur me tendit sa main, que je baisai.

» Le surlendemain, je partis.

» J'arrivai en France. Je n'ignorais pas que, comme tous
» ceux qui venaient de Sainte-Hélène, j'allais être soumis,
» de la part de la police, à une sévère investigation.

» On me savait sans fortune : les cent mille écus que je
» rapportais pouvaient exciter les soupçons. Je vins trouver
» votre frère ; je lui dis tout. Il me nomma professeur de
» ses enfants, et m'autorisa à m'adresser à vous pour le
» placement des cent mille écus. Vous savez ce qui se passa
» entre nous à ce sujet.

» Maintenant, depuis quatre ans que je suis revenu de
» Sainte-Hélène, j'attends une occasion de servir l'empe-
» reur selon ses désirs. Une conspiration est organisée, qui
» doit éclater demain ; — je ne puis pas vous dire quels
» sont les chefs du complot : leur secret n'est pas le mien ;
» — ce que je puis vous affirmer, c'est que les plus illus-
» tres noms de l'Empire vont tenter demain la ruine du
» gouvernement des Bourbons !

» Réussirons-nous ? ne réussirons-nous pas ?... Si nous
» réussissons, nous n'avons rien à craindre, nous sommes
» les maîtres ; si nous échouons, l'échafaud de Didier nous
» attend ! C'est pour cela que je vous ai prié de retirer les
» cent mille écus des mains de votre notaire, et d'avoir,
» s'il était possible, du papier au lieu d'or.

» Craignez-vous d'être compromis ? Je commence par
» vous dire que vous ne pouvez l'être ; — mais, enfin, si
» vous avez des craintes à cet égard, aujourd'hui même
» je vous écris que des affaires importantes me forçent à
» me séparer de vous ; et, la conspiration échouant, je me
» sauve comme je puis.

» Voulez-vous, au contraire, m'aider jusqu'au bout ? Don-
» nez-moi Jean, qui est un fidèle serviteur ; qu'il tienne ici,
» demain toute la journée, deux chevaux sellés, portant
» chacun cinquante mille écus dans une valise. J'ai, tout
» le long de la route, d'ici à Brest, des amis qui nous ca-
» cheront ; à Brest, je m'embarque pour les Indes, et je
» vais, selon les ordres de mon maître, rejoindre à Lahore
» le général Lebastard de Prémont.

» Voilà ce que j'avais à vous dire, cher monsieur Gérard; » maintenant, vous tenez ma vie entre vos mains. Ne vous » hâtez pas de me répondre. Je vais dans mon appartement » mettre toutes mes affaires en ordre, brûler tous les papiers » qui peuvent me compromettre, et, dans un quart d'heure » je reviens chercher votre réponse. »

» Et, sur ces mots, il se leva et sortit.

» Au moment où il refermait la porte du corridor, celle du cabinet de toilette s'ouvrit, et Orsola parut. Naturellement, elle avait entendu toute la confidence.

» Je craignis que, femme, et peu sympathique en toute occasion à M. Sarranti, elle ne refusât de l'aider dans sa fuite; et j'allais au devant de son refus, quand, à cette question que je lui adressai :

» — Tu as tout entendu, Orsola ? que faut-il faire?

» Elle répondit, à mon grand étonnement :

» — Il faut faire ce qu'il te demande.

» Je la regardai, étonné.

» — Comment? repris-je.

» — Je te dis qu'il faut lui donner Jean, lui tenir deux chevaux prêts, et prier...

» Elle allait dire : « Dieu; » mais elle reprit en souriant :

» — Et prier le diable qu'il échoue; car jamais occasion pareille à celle-là ne nous sera donnée de devenir millionnaires!

» Je frissonnai, et elle me vit pâlir.

» — Oh! dit-elle, je croyais que c'était chose convenue, et que nous n'avions plus à revenir là-dessus.

» Puis, avec ce ton impérieux que, depuis quelque temps, elle prenait à certaines heures :

» — Occupez-vous d'une chose seulement, dit-elle : c'est de lui reprendre votre contre-lettre. Moi, je vais vous l'envoyer, afin qu'il n'y ait pas de temps perdu. Je me charge du reste.

» Et elle sortit.

» Un instant après, M. Sarranti rentra.

» — Vous me faites appeler? demanda-t-il.

» — Oui.

» — Vous avez donc réfléchi?

» — Jean est à votre disposition; et, demain, dès la pointe

du jour, les chevaux, avec l'argent dans les sacoches, vous attendront tout sellés.

» M. Sarranti ouvrit son portefeuille, et en tira un papier.

» — Tenez, monsieur, dit-il, voici votre contre-lettre; dès aujourd'hui, je me regarde comme rentré dans les cent mille écus, puisqu'ils sont retirés de chez le notaire. Dans le cas où les circonstances m'empêcheraient de repasser par Viry, un mot de moi, si je ne suis ni prisonnier ni tué, vous dirait où me faire tenir l'argent.

» Je repris la contre-lettre d'une main si tremblante, mon visage avait conservé une telle pâleur, depuis qu'Orsola m'avait laissé entrevoir qu'elle comptait sur la fuite de M. Sarranti pour l'accomplissement de ses terribles projets, que votre père s'aperçut de mon émotion; il l'interpréta naturellement comme une hésitation de ma part à le servir.

» — Voyons, cher monsieur Gérard, me dit-il, il est encore temps de revenir sur votre bonne résolution. Je puis quitter à cette heure le château pour n'y jamais rentrer, et, en vous quittant, vous laisser la lettre que je vous ai offerte, et qui constatera que vous êtes en dehors de tous mes projets. Dites un mot, et je vous rends votre parole.

» J'hésitai; mais cette femme avait pris un tel empire sur ma vie, que je n'osai faire autre chose que ce qu'elle m'avait ordonné de faire.

» — Non, dis-je, tout est convenu; ainsi ne changeons rien à nos dispositions.

» M. Sarranti crut que je persistais par pur dévouement, et me serra affectueusement la main.

» — Je suis attendu à Paris, dit-il. Peut-être vais-je prendre congé de vous pour ne plus vous revoir; je viens peut-être de vous serrer la main pour la dernière fois, Dans tous les cas, cher monsieur Gérard, comptez sur ma reconnaissance éternelle !

» Et il partit.

» Le soir, comme d'habitude, je soupai avec Orsola. Je n'ose pas vous dire ce que je lui promis dans mon ivresse, et quel crime infâme nous arrêtâmes ensemble ! Ma seule excuse est que je n'avais point ma raison, que j'avais perdu mon libre arbitre.

» Enfin, pour me servir de l'expression d'Orsola, le matin

du 19 août 1820, il était décidé que, le soir, à quelque prix que ce fût, nous serions *millionnaires!*

LXIX

La journée du 19 août 1820.

— La journée du lendemain, poursuivit M. Gérard, s'écoula pour moi agitée de tressaillements terribles, et, tout étranger que j'étais à la politique, je faisais des vœux bien ardents pour que la conspiration réussît : il me semblait qu'Orsola n'avait parlé de crime que dans le cas où cette conspiration échouerait, et où M. Sarranti serait obligé de fuir. — Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, je comptai toutes les vibrations de l'horloge, et chacune de ces vibrations retentit jusqu'au fond de mon cœur. Cent fois j'interrogeai ma montre. La journée avançait, et rien ne venait troubler la tranquillité ordinaire de la retraite dans laquelle nous vivions.

» Enfin, il était quatre heures de l'après-midi ; nous allions nous mettre à table. — J'avais déjà remarqué que les couverts des enfants manquaient : Orsola avait décidé qu'ils dîneraient à part. — Tout à coup, j'entendis un bruit de galop ; je m'élançai hors du salon. Votre père, sur un cheval blanc d'écume, entrait dans la cour. En arrivant au perron, le cheval s'abattit.

» — Trahis ! dénoncés ! je n'ai plus qu'à fuir ! dit M. Sarranti. Tout est-il prêt ?

» — Tout ! dit Orsola.

» Quant à moi, je ne pouvais répondre : quelque chose comme un nuage sanglant flottait devant mes yeux.

» M. Sarranti se dégagea des étriers, vint à moi, me serra la main.

» — Trahis! trahis! répétait-il. Oh! les misérables! un complot si bien ourdi! une conspiration si bien arrêtée!

» En ce moment, sur l'appel d'Orsola, Jean venait avec les deux chevaux frais. Je n'eus que la force de les montrer à Sarranti en lui disant :

» — Fuyez à l'instant même! fuyez sans retard! votre sûreté avant tout!

» Il me serra de nouveau la main, sauta sur l'un des deux chevaux, tandis que Jean montait sur l'autre, et, par des chemins de traverse, tous deux se dirigèrent vers Orléans.

» — Bien! murmura Orsola à mon oreille; tous les soirs, après huit heures, le jardinier va coucher chez son gendre, à Morsang : nous serons seuls!

» — Seuls, répétai-je machinalement, seuls...

» — Oui, dit Orsola, seuls, puisque, comme si nous avions pu deviner ce qui se passe, nous avons pris la précaution de nous débarrasser de Gertrude.

» Le mot *nous* me rappela le crime, en même temps qu'il m'en faisait le complice. Une sueur froide me passa sur le front! Je compris que c'était le moment de rappeler toute ma force, et de lutter; mais il y avait longtemps que ma force était évanouie! il y avait longtemps que je me laissais entraîner, et que je ne luttais plus!

» — Allons, allons, à table! me dit Orsola; il s'agit de ne pas laisser échapper l'occasion qui se présente; prenons des forces, et profitons du moment!

» Je savais ce qu'Orsola appelait prendre ou plutôt me donner des forces : c'était me livrer à ces vertiges de l'ivresse pendant lesquels je cessais d'être maître de moi, et où il me semblait que j'étais possédé par le démon de la violence et de la folie. Dans ces sortes de circonstances, Orsola mêlait à mon vin un aphrodisiaque qui me rendait presque insensé. Avait-elle lu, dans Suétone, que, quand la sœur de Caligula voulait, parricide et incestueuse maîtresse, lui faire commettre quelque crime, c'est ainsi qu'elle agissait? ou cette femme, qui portait en elle la science et le principe du mal, avait-elle deviné que la cantharide était l'équivalent de l'hippomane?

» J'avais déjà, la nuit de la mort de Gertrude, éprouvé cette ivresse furieuse que je ressentis, le soir du 19 août, après dîner. Je me levai de table à huit heures, au moment où

commençaient à tomber du ciel les premières ombres de la nuit. Tout ce dont je me souviens, c'est d'une voix qui répétait incessamment à mon oreille :

» — Charge-toi du petit garçon ; je me charge de la petite fille.

» Et, moi, abruti, insensé, chancelant, je répondais :

» — Oui... oui...

» — Mais, auparavant, me dit la voix, préparons toutes choses pour que ce soit M. Sarranti qui ait l'air d'avoir fait le coup.

» — Oui, répétai-je, il faut que ce soit M. Sarranti qui ait fait le coup...

» — Alors, viens ! dit la voix.

» Je sentis que l'on m'entraînait dans le cabinet où était le bureau sur lequel j'écrivais d'habitude, et dans la caisse duquel j'avais déposé les trois cent mille francs rapportés de Corbeil, et remis à M. Sarranti. Orsola ferma le tiroir à clef ; puis, avec une pince, elle fit sauter la serrure, de manière à ce que le tiroir eût l'air d'avoir été forcé.

» — Tu comprends ? dit-elle.

» Je la regardai d'un œil hébété.

» — Il t'a volé la somme que ton notaire t'avait rendue ; pour la voler, il a forcé le tiroir, et il est parti. Quant aux enfants, ils sont entrés pendant qu'il forçait le tiroir, et, de peur d'être dénoncé par eux, il s'en est débarrassé.

» — Oui, répétai-je, oui, il s'en est débarrassé...

» — Comprends-tu ? demanda Orsola, impatiente et joyeuse à la fois de voir à quel degré d'abrutissement elle m'avait amené.

» — Oui, je comprends... Mais, lui, il niera !

» — Reviendra-t-il pour nier ? ira-t-on le chercher dans l'Inde ? osera-t-il rentrer en France, quand il sera condamné à mort comme conspirateur, comme voleur et comme assassin ?

» — Non, il n'osera pas.

» — D'ailleurs, nous serons millionnaires, et l'on fait bien des choses avec des millions !

» — Comment serons-nous millionnaires ? demandai-je, la langue avinée, l'œil terne

» — Puisque tu te charges du petit garçon, et moi de la petite fille, répéta Orsola.

» — C'est vrai.

» — Descendons, alors.

» Je me rappelle que je résistai, non par raison, mais par instinct. Elle m'entraîna, et me fit descendre sur le perron. Les enfants étaient assis là, regardant le soleil, qui se couchait lentement.

» — Oh! que c'est singulier! dis-je; il me semble que le ciel est tout en sang!

» En m'apercevant, les deux enfants se levèrent et vinrent à moi, se tenant par la main.

» — Faut-il rentrer, mon oncle Gérard? demandèrent-ils.

» Leur voix me fit un effet étrange : je ne pus répondre, j'étouffais.

» — Non, dit Orsola, jouez encore, mes chers petits!

» Oh! cela, par exemple, poursuivit le moribond, je ne l'oublierai jamais!... Au milieu de mon ivresse, je les voyais tels que je les vois encore tous deux, beaux comme des anges du Seigneur : le petit garçon, blond, frais, rose; la petite fille, grave et brune, fixant sur moi son regard intelligent, et semblant me demander pourquoi, l'œil inerte, les mains tremblantes, je trébuchais en marchant... En ce moment, huit heures sonnèrent. J'entendis fermer la grille du parc : c'était le jardinier qui s'en allait. Je regardai autour de moi; je ne vis plus Orsola. Où était-elle?... Je respirai, je me sentis soulagé, j'eus envie de prendre les deux enfants dans mes bras, et de me sauver avec eux; je l'eusse fait peut-être, si je n'eusse senti que, seul, j'avais déjà bien du mal à me tenir debout. D'ailleurs, au moment où je murmurais :

» — Mes enfants! mes pauvres enfants!

» Orsola reparut.

» Elle tenait mon fusil à la main.

» — Tenez, dit-elle. voilà votre fusil, monsieur Gérard.

» Et elle me tendit l'arme; mais mon bras se refusait à la recevoir.

» — Oh! mon oncle, s'écria le petit Victor, est-ce que tu vas à l'affût?

» — Oui, dit Orsola, nous avons du monde demain, et il faut que votre oncle me tue deux ou trois lapins.

» — Oh! emmène-moi avec toi, mon oncle! dit l'enfant.

» Je frissonnai.

» — Mais prends donc ton fusil, lâche ! me dit tout bas Orsola.

» Je le pris

» — Oh ! mon oncle, mon oncle, répéta le petit garçon, je me tiendrai derrière toi ; je ne ferai pas de bruit, sois tranquille !

» — Entendez-vous ce que cet enfant vous demande ? dit tout haut Orsola.

» Je regardai le petit garçon.

» — C'est toi qui veux venir ? lui dis-je.

» — Oui, mon oncle, je t'en prie ! tu m'as promis, si j'étais bien sage, de m'emmener un jour avec toi.

» — C'est vrai ; mais as-tu été bien sage, Victor ? demanda Orsola.

» — Oh ! oui, madame, répondit consciencieusement l'enfant ; et, si M. Sarranti était là, il vous dirait qu'il est très-content de moi.

» On avait laissé ignorer aux enfants que leur précepteur fût parti pour toujours.

» — Eh bien, alors, si véritablement il a été bien sage, emmenez-le, monsieur Gérard.

» — Si on emmène Victor, dit Léonie, je veux aller avec lui, moi.

» — Oh ! non, non, m'écriai-je vivement, c'est déjà assez, c'est déjà trop d'un !

» — Vous entendez, mademoiselle ? dit Orsola ; nous allons vous coucher.

» — Pourquoi me coucher ? dit la petite fille. J'aime mieux attendre le retour de mon frère, et que l'on me couche en même temps que lui.

» — Dites donc, une fois pour toutes, à cette enfant que vous désirez qu'elle obéisse, et qu'elle ne dise plus : « Je » veux ! »

» — Allez avec Orsola, Léonie, dis-je à l'enfant.

» — Et moi, reprit Victor tout joyeux, et moi, je vais toi, n'est-ce pas, mon oncle ?

» — Oui, viens ! lui dis-je.

» Il me donna la main ; je n'eus pas la force de garder dans la mienne cette bonne petite main qui se confiait à moi : je la repoussai.

» — Marche à mes côtés, lui dis-je.

» — Devant! devant! cria Orsola en emmenant Léonie, qui, la tête tournée vers nous, disait avec un accent que je n'oublierai jamais : « Revenez bien vite, mon oncle !... » Reviens bien vite, Victor! »

» Moi, aussi, je tournai la tête : je vis la petite fille rentrer et disparaître dans le château. Alors, longeant l'étang, je m'avançai à mon tour dans le parc. Victor marchait, comme le lui avait dit Orsola, à une dizaine de pas devant moi.

» La nuit était déjà sombre, et, sous les grands arbres du parc, les ténèbres étaient encore plus épaisses que partout ailleurs. Mon front ruisselait de sueur; mon cœur battait au point que j'étais, de temps en temps, obligé de m'arrêter.

» Chaque canon de mon fusil était chargé d'une balle. Il avait fait très-chaud pendant les quinze derniers jours qui venaient de s'écouler; on avait parlé de chiens enragés errant aux environs, et, dans la crainte que quelque chien ne passât, soit, le jour, par la grille ouverte, soit, la nuit, par une brèche qui s'était faite au mur du parc, j'avais pris cette précaution de charger mon fusil à balles; — Orsola le savait quand elle m'avait mis l'arme entre les mains. — L'enfant, comme je vous l'ai dit, marchait devant moi; je n'avais donc qu'à porter le fusil à mon épaule, à presser la détente, à faire feu, et tout était dit!

» Mon Dieu! vous m'aviez donné d'avance le remords de cette action infâme; car deux ou trois fois je portai la crosse du fusil à mon épaule, deux ou trois fois je mis le doigt sur la détente de l'arme, et deux ou trois fois j'abaissai le canon en murmurant :

» — Impossible! impossible!

» Pendant un de ces mouvements, le petit Victor se retourna; si vite que j'eusse abaissé l'arme, il vit que je l'avais mis en joue...

» — Mon oncle, observa-t-il, je croyais que tu m'avais dit qu'il ne fallait jamais mettre en joue personne, même en plaisantant, et qu'il y avait un petit garçon qui avait tué sa sœur en plaisantant ainsi?

» — Oui, oui, tu as raison, mon enfant! m'écriai-je. C'était pour plaisanter; mais j'avais tort.

» — Je sais bien que c'était pour plaisanter, dit l'enfant;

pourquoi donc me tuerais-tu, toi qui aimais tant notre pauvre père ?

» Je jetai un cri. Il s'était fait dans mon esprit une lueur comme celle d'un éclair ; je crus que j'allais devenir fou.

» — Oh ! oui, Victor, dis-je en remettant mon fusil en bandoulière, oui, j'aimais bien ton père !... Reviens à la maison, Victor ! reviens ! nous ne chasserons pas ce soir.

» — Comme tu voudras, mon oncle, dit le petit garçon, effrayé de l'accent de ma voix.

» J'allai à lui, je le pris par la main, et, à travers bois, je le ramenai vers le château. J'espérais arriver à temps pour m'opposer au meurtre de la petite fille Par malheur, je me trouvai au bord de l'étang : pour revenir à la maison, il fallait contourner la pièce d'eau, —ce qui nous retardait de plus de dix minutes, — ou la traverser en bateau.

» Oh ! mon oncle, allons en bateau ! dit l'enfant : c'est si amusant, d'aller en bateau !

» Et il sauta le premier dans la petite barque. Je l'y suivis en chancelant.

» L'eau était profonde, calme comme un miroir, éclairée par la lune, qui venait de se lever. Je saisis les deux avirons, et je ramai rapidement. — Je n'avais en ce moment qu'une idée : arriver à temps pour empêcher le crime, et, quelque chose qui dût en résulter, dire : « Non ! non ! je ne » veux pas ! »

» Nous étions au milieu de l'étang, à peu près, lorsque j'entendis un cri terrible. Je reconnus la voix de Léonie. En même temps, les aboiements de Brésil retentirent dans la nuit : lui aussi, sans doute, de sa niche, où il était retenu, il avait entendu comme moi, et reconnu ce cri.

» Deux autres cris plus déchirants que le premier, se firent entendre à quelques secondes l'un de l'autre.

» Je regardai le petit Victor : il était très-pâle.

» — Mon oncle, mon oncle, dit-il, on tue ma sœur !

» Puis il appela .

» — Léonie ! Léonie !

» — Veux-tu te taire, malheureux ! m'écriai-je.

» — Léonie ! Léonie ! continua de crier l'enfant.

» J'allai à lui, la main étendue, le regard flamboyant ; il fut tellement épouvanté de l'expression de mon visage, qu'il

hésita s'il ne se jetterait pas à l'eau ; — il ne savait pas nager ; — il tomba à genoux en joignant les mains.

» — Oh ! mon bon oncle, dit-il, ne me fais pas mourir ! Je t'aime bien, je t'aime de tout mon cœur, mon oncle ! Je n'ai jamais fait de mal à personne !

» Je venais de le saisir par le collet de sa veste.

» — Mon oncle, mon oncle, ayez pitié de votre petit Victor !... A moi ! à l'aide ! au secours !...

» La voix s'arrêta : ma main s'était, comme un anneau de fer, serrée autour du cou de l'enfant. J'étais pris de vertige; j'avais perdu toute connaissance de moi-même.

» — Non, non, lui dis-je, tu es condamné ; il faut que tu meures !

» Il entendit, car il réunit toutes ses forces pour m'échapper.

» En cet instant, la lune se cacha derrière un nuage, et je me trouvai dans l'obscurité ; d'ailleurs, je fermais les yeux pour ne point voir.

» J'enlevai l'enfant jusqu'au-dessus de ma tête, et, comme si son poids ne devait pas suffire pour le faire disparaître sous l'eau, je le lançai de toute ma force dans l'étang !

» L'eau bouillonna, s'ouvrit comme un gouffre et se referma...

» Je me jetai sur les avirons pour regagner le bord; mais, au moment où j'en saisissais un de chacune de mes mains, l'enfant reparut, se débattant... Que vous dirai-je, mon père ? s'écria le moribond en sanglotant ; j'étais ivre, j'étais furieux, j'étais fou !... Je levai l'aviron...

— Oh ! misérable ! s'écria frère Dominique en se levant, comme s'il n'avait pas la force, lui, simple auditeur, d'en entendre davantage.

— Oui, oui, misérable ! infâme ! car le pauvre petit s'enfonça, cette fois, pour ne plus reparaître, et, quand la lune sortit du nuage, elle éclaira le front livide d'un assassin !

Le moine était tombé à genoux, et priait, le front appuyé au marbre de la cheminée.

Il se fit, dans cette chambre funèbre, un silence terrible.

Ce silence fut un instant interrompu par une espèce de râle qui sortait de la gorge du malade.

— Je me meurs, saint prêtre ! je me meurs ! gémissait-il ; et, cependant, pour l'honneur de votre père dans ce

monde, pour mon salut dans l'autre, j'ai encore bien des choses à vous dire !

LXX

La nuit du 19 août 1820.

Le moine, à ce cri de détresse, se leva rapidement, revint au lit, passa son bras droit sous la tête du mourant, et lui fit respirer des sels.

Il eût été difficile de dire lequel était le plus pâle, du prêtre ou du moribond.

La faiblesse fut longue, et alla presque jusqu'à l'évanouissement. Puis, enfin, M. Gérard fit signe qu'il croyait pouvoir continuer, et le dominicain reprit place au chevet du lit.

— Je sautai du bateau sur la pelouse, dit l'assassin, et je courus vers la maison. — Cris de l'enfant, aboiements du chien, tout avait cessé !

» Il m'avait semblé que les cris sortaient d'une des salles basses. J'appelai Orsola d'une voix timide d'abord, puis avec un accent plus élevé, puis avec toute la force de ma voix . personne ne répondit. J'eus alors l'idée d'appeler Léonie ; mais je n'osai, de peur d'évoquer une ombre !

» Je n'avais point de lumière, et je descendis à tatons. — Le reste de feu brûlait dans la cuisine, et, si faible que fût la lueur qu'il jetait, il était facile de voir que tout était en ordre, et que rien ne s'était passé là. De la cuisine, je pénétrai dans l'office, continuant à appeler Orsola : personne ne répondit Il me semblait pourtant que c'était bien de là que venaient les cris.

» Je songeai à un petit cellier qui se trouvait derrière l'office, et qui me restait à visiter ; j'essayai de pousser la

porte ; mais j'eus à lutter contre un obstacle. J'appelai encore Orsola : point de réponse.

» Cependant une chose me frappa : à la clarté de la lune, je vis le vitrage du cellier — vitrage donnant sur le jardin — tout brisé. En même temps, je heurtai quelque chose du pied. Je me baissai : je sentis un corps couché à terre ; à l'humidité tiède de la dalle, il me sembla que ce corps baignait dans le sang... Je tâtai avec la main : ce n'était pas le corps d'un enfant. Qu'était-ce donc ?... J'allai à reculons jusqu'à la porte, puis je traversai l'office, puis je rentrai dans la cuisine ; j'allumai une bougie, et, épouvanté d'avance de ce que j'allais voir, je revins vers le cadavre.

» Qu'était-il donc arrivé ? Ce cadavre était celui d'Orsola ! ce sang dans lequel il était couché, c'était son sang ! il sortait d'une effroyable morsure qui avait ouvert la carotide, et qui, par l'hémorragie, avait produit la mort presque instantanément. Un long couteau de cuisine gisait, près de la morte, et paraissait échappé de sa main.

» Mon premier mouvement fut de croire que j'étais devenu fou, que j'étais en proie à quelque hallucination terrible !... Mais non, tout était bien réel : il y avait là un cadavre et du sang, et ce sang et ce cadavre étaient le sang et le cadavre d'Orsola !

» Je me rappelai alors les cris de l'enfant, les aboiements du chien, et un jour terrible se fit dans mon esprit. J'allai au vitrage brisé, et je n'eus plus de doute. Voici ce qui s'était passé ; — du moins, cela me parut clair comme la umière du jour.

» Orsola, en rentrant, s'était emparée d'un couteau, et, de gré ou de force, avait conduit l'enfant dans le cellier. Là, elle avait voulu la tuer ; la petite fille, épouvantée, avait crié, appelé au secours : c'étaient ces cris que j'avais entendus, et auxquels répondaient les hurlements de Brésil. — Le chien adorait l'enfant, je vous l'ai déjà dit ; — l'animal comprit que sa petite amie était en danger de mort : sans doute fit-il un effort terrible, et parvint-il à rompre sa chaîne ; la chaîne rompue, il ne fit qu'un bond de sa niche au vitrage, et, d'un élan furieux, il passa à travers la fenêtre, tomba dans le cellier, et sauta au cou d'Orsola. Sa mâchoire de fer avait ouvert la gorge de celle-ci, et forcé sa main de lâcher à la fois l'enfant et le couteau.

» Maintenant, qu'étaient devenus l'enfant et le chien? Ils n'étaient plus là, ni l'un ni l'autre. A quelque prix que ce fût, il fallait les retrouver.

» La vue du cadavre d'Orsola m'avait rempli de terreur et de colère; je franchis la porte extérieure du cellier, restée ouverte. C'était, sans doute, par cette porte que s'était sauvée Léonie. Je me mis à sa poursuite; si je la rencontrais, ma propre sûreté voulait que je la tuasse, comme j'avais tué son frère...

Le moine frissonna.

— Que voulez-vous, mon père! dit le mourant; c'est le fatal engrenage du crime! le meurtrier est dans une main de fer, et il faut qu'il tue par cela seul qu'il a tué...

» Je m'élançai d'abord dans la principale allée du parc, mon fusil à la main, fouillant les ténèbres de mes regards, courant là où j'entendais du bruit, prenant chaque rayon de lune filtrant à travers le feuillage pour la robe blanche de l'enfant. En ce moment, j'étais fou furieux, ivre de rage, ivre de sang! A chaque bruit que je croyais entendre, je m'arrêtais, portant mon fusil à mon épaule, en appelant Brésil, en criant :

» — Est-ce toi, Léonie?

» Mais rien ne répondait; tout restait tranquille et morne; le parc était silencieux comme une tombe, vide et inanimé comme le néant!

» Tout à coup, je me trouvai au bord de la pièce d'eau. Je m'arrêtai, épouvanté; mes cheveux se dressèrent sur ma tête, je jetai un cri qui n'avait rien d'humain, et je repris ma course dans la direction opposée. — En effet, c'était bien plutôt une course qu'une marche; course rapide, fiévreuse, désordonnée, dans laquelle j'eusse renversé, si j'avais aperçu le but, tout ce qui se fût trouvé sur mon passage.

» Rien!... Pendant près d'une heure, j'errai ainsi d'allée en allée, de buisson en buisson, d'arbre en arbre; aucune piste, aucun indice; tout était silencieux, désert. J'eus un instant l'idée de décharger mon fusil pour entendre un bruit quelconque, tant ce silence me semblait le frère de la mort!

» Enfin, harassé, mourant, baigné de sueur, je perdis tout espoir de découvrir la trace du chien et de l'enfant; je me retrouvai en face du château, au pied du perron, à cent pas

de l'étang... Cette eau morne, froide, immobile, m'épouvanta : je détournai les yeux ; mais, malgré moi, mes yeux revenaient toujours du même côté. Je voyais, au bord, dans les roseaux, la chaloupe pareille à un gros poisson échoué, et, sur le gazon, la rame... Je ne pus supporter cette vue, et je rentrai.

» Je n'osais descendre près du corps d'Orsola. Je remontai à ma chambre; les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes : elles donnaient sur l'étang... Tout donnait donc sur ce misérable étang ! Je m'approchai des fenêtres pour en fermer les volets; mais, au moment où je me penchais en dehors pour les attirer à moi, je restai pétrifié : — un animal rôdait autour de l'étang, le nez à terre, comme s'il suivait une piste; c'était Brésil ! Que cherchait-il donc ?

» Il accomplit, toujours courant, un cercle parfait; puis, s'arrêtant à l'endroit où nous étions montés dans le canot, Victor et moi, il releva la tête, aspira l'air, regarda de tous les côtés, poussa un hurlement lamentable, et se mit à l'eau... Chose terrible ! il suivait, en nageant, la même route qu'avait suivie la barque; on eût dit que le sillage en était resté visible, et qu'il suivait ce sillage ! Arrivé à l'endroit où j'avais précipité l'enfant à l'eau, il tourna un instant sur lui-même; puis il plongea.

» J'avais observé toutes les évolutions du chien, l'œil fixe, la respiration suspendue; j'avais momentanément cessé de vivre.

» L'eau tourbillonnait au-dessus de l'endroit où le chien avait plongé; deux fois sa tête reparut à la surface de l'eau, et je l'entendis respirer bruyamment; la troisième fois, il tenait à sa gueule un objet informe, qu'en nageant, il tirait du côté du bord. Il atteignit le gazon, remonta sur la berge, toujours tirant l'objet à lui. Chose effroyable ! cet objet qu'il tirait ainsi, et qu'il parvint, après des efforts inouïs, à traîner sur le bord, c'était le cadavre du petit garçon !...

— Horreur ! murmura le prêtre.

— Oui, dites, dites, s'écria le moribond, comprenez-vous ce qui se passa en moi à cette vue ? Comme au jour du jugement, l'abîme rendait ses morts !... Je jetai un cri de rage; je repris mon fusil; je descendis l'escalier, franchissant quatre ou cinq marches à chaque enjambée. Comment ne roulai-je point par les degrés ? comment ne me brisai-je

pas le front sur les dalles du vestibule? Je n'en sais rien! J'atteignis le perron. Un massif d'arbres me dérobait la vue du chien et de l'enfant; je marchai dans la direction du massif, afin d'approcher le plus près possible de l'animal sans être vu de lui. Arrivé au massif, je n'étais plus qu'à trente pas du chien : il entraînait le cadavre du côté opposé au château...

» Je pensai à la brèche. Ah ! c'était, sans doute, par cette brèche que s'était sauvée Léonie : c'était par cette brèche que le chien voulait entraîner le cadavre ! Si le hasard n'avait point fait que j'eusse vu ce qui venait de se passer, ce misérable chien dénonçait tout !

» Au moment où je reparaissais de l'autre côté du massif, il m'éventa; alors, il lâcha l'enfant, et tourna contre moi sa gueule sanglante et ses prunelles de flamme, qui étincelaient dans la nuit comme deux charbons. J'entendis claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

» Je saisis le moment où il hésitait, pour savoir s'il continuerait d'emporter l'enfant du côté de la brèche, ou s'il s'élancerait sur moi; je l'ajustai avec le soin d'un homme qui joue sa vie, et je fis feu... Le chien plia sur ses quatre jambes, et s'enfonça dans le bois en poussant un long et lugubre hurlement. Je courus après lui, espérant le rejoindre et l'achever de mon second coup. Il était cruellement frappé ; car, à la lueur de la lune, je voyais une trace de sang sur le gazon. Je suivis cette trace tant que je fus sur un sol découvert; mais, en entrant dans le bois, je la perdis.

» Je n'en courus pas moins jusqu'à la brèche. C'était par cette brèche qu'il avait dû sortir; c'était par cette brèche, en tout cas, qu'était sortie Léonie : un lambeau de sa collerette pendait à un églantier. Qu'était-elle devenue? Il y avait plus d'une heure déjà qu'elle avait franchi la muraille, la route de Fontainebleau à Paris passait à un quart de lieue à peine. Qui me dirait de quel côté elle avait tourné, si elle avait rencontré quelqu'un, où elle avait été emmenée. Puis, si, pendant que je la cherchais hors des murs, on allait entrer au château, et trouver sur la pelouse le cadavre de Victor ! Ce qu'il y avait d'important avant tout, c'était de faire disparaître ce cadavre.

» C'est en ce moment que rentrèrent en moi les premières idees de conservation. Comment avais-je été assez fou de

laisser le cadavre dans l'étang! ne savais-je pas qu'au bout d'un certain temps, les cadavres des noyés reviennent sur l'eau? C'était bien heureux, à tout prendre, que Brésil l'eût tiré de l'étang, et traîné sur la pelouse : j'allais l'enterrrer dans un endroit isolé du jardin, et toute trace du crime disparaîtrait.

» Je rentrai dans le parc, après avoir arraché de la ronce le lambeau de collerette qu'elle avait retenu au passage de Léonie, et je repris en courant le chemin de l'étang. Tout en courant, j'avais une horrible pensée, une pensée qui me donnait le vertige : « Si j'allais ne plus retrouver le cadavre » au bord de l'eau, me disais-je, où le chercher? » Par bonheur, il y était... Par bonheur! comprenez-vous? c'est effroyable, ce que je vous dis là!

— Oh! oui, oui, effroyable! murmura le prêtre, qui sentait, à ce récit, ses cheveux se dresser sur sa tête.

Le mourant continua :

— Pour enterrer l'enfant, il me fallait une bêche; mais j'avais trop souffert, pendant ces quelques instants où je m'étais éloigné du cadavre, pour m'en éloigner de nouveau. Je repassai mon fusil en bandoulière, je chargeai l'enfant sur un de mes bras, et j'allai jusqu'à la remise où le père Vincent enfermait ses ustensiles de jardinage, afin d'y prendre une bêche. Je trouvai l'instrument que je cherchais. Le petit bâtiment était dans le potager : c'était le plus loin possible du potager, dans l'endroit le plus désert du parc, que je devais enterrer l'enfant. Je traversai donc de nouveau la pelouse, voyant s'allonger, au clair de la lune, la silhouette hideuse d'un homme emportant sous son bras le cadavre d'un enfant : ses jambes se balançaient en avant, sa tête pendait par derrière...

» Je hâtai ma course, et je m'enfonçai dans le bois. Le voyage que je ferai à travers l'éternité, à partir du jour de ma mort jusqu'à celui du jugement dernier, ne sera pas plus terrible pour moi que cette course nocturne à travers les ténèbres projetées par les grands arbres; mes jambes tremblaient; j'étais haletant, forcé parfois de suspendre ma marche pour reprendre ma respiration.

» Tout à coup, je me sentis arrêté. Je voulus continuer ma course : j'étais retenu en arrière... Je fus pris d'un frisson, mes jambes plièrent sous moi; le vertige, avec son cortége

de spectres, passa devant mes yeux; je me sentis près de rendre l'âme !

» Enfin, je fis un effort, et j'eus le courage de regarder en arrière : les boucles blondes de la chevelure de l'enfant s'étaient enroulées dans une branche brisée; c'était là l'obstacle Tout cela n'avait duré qu'une seconde; mais, pendant cette seconde, j'avais vu étinceler au-dessus de ma tête le couperet de la guillotine ! Je me mis à rire d'un rire terrible; je donnai une secousse au cadavre : une partie des cheveux resta à la branche; mais je continuai mon chemin.

» Je crus, enfin, avoir trouvé l'endroit qui me convenait : c'était sous un épais massif, à quelques pas d'un banc de gazon où je n'étais peut-être pas venu m'asseoir deux fois, depuis quatre ans que j'habitais le château. Il y avait là, entre les tiges de lilas, un espace de trois pieds de diamètre, à peu près; en creusant verticalement la terre, je pouvais avoir fini en une heure ou une heure et demie. Je me mis à l'œuvre.

» Quelle heure, mon père, que l'heure que je passai à creuser cette fosse !... Il était environ deux heures du matin quand je commençai; c'est le moment où, au mois d'août, s'éveillent les premiers tressaillements de la nature, les oiseaux sur les branches, les bêtes fauves dans les buissons. Au moindre bruit, je me retournais, croyant entendre des pas; l'eau ruisselait sur mon visage; mon haleine s'échappait, en sifflant, de ma poitrine. Je sentais venir le jour !

» Enfin, l'œuvre funèbre fut terminée. Je mis le corps de l'enfant dans ce trou vertical, qui n'avait pas moins de quatre pieds de profondeur; puis je fis rouler sur lui la terre que j'avais amassée au bord de la fosse, la foulant aux pieds, afin que le terrain ne présentât point d'élévation; et, comme toute la terre ne put tenir, à cause de la place qu'avait prise le cadavre, j'éparpillai le reste aux environs. Après quoi, j'allai chercher, à cent pas de là, une grande couche de mousse que je revins plaquer sur l'endroit où la terre avait été fraîchement remuée. Grâce à cette précaution, il ne resta aucune trace du pénible travail.

» Il était temps ! comme je venais de l'achever, le soleil entr'ouvrait les nuages, et, au sommet d'un chêne dont les

branches s'étendaient au-dessus de ma tête, un rossignol chantait...

LXXI

Fin de la confession.

— Le soleil, la lumière, amenèrent ces deux terribles fantômes du jour : le souvenir et la réflexion ! Je vis venir le soleil avec l'effroi du condamné à mort qui voit entrer, le matin, dans son cachot, le geôlier chargé de lui annoncer l'heure de l'exécution.

» Il s'agissait de prendre un parti; mais tout en moi était terreur, incertitude, chaos, et je n'eusse jamais eu la présence d'esprit de combiner des moyens de justification, si presque tout n'eût été réglé d'avance par Orsola; la mort même de celle-ci jetait sur tous les événements de cette nuit fatale un vague plus grand encore, et surtout écartait de moi les soupçons; mon adoration pour cette créature était proverbiale : on ne pouvait donc pas me soupçonner d'avoir contribué à sa mort. D'ailleurs, le chien, que l'on retrouverait mort quelque part, serait une preuve que, n'étant pas arrivé à temps pour la secourir, je l'avais vengée.

» Je n'avais sur moi aucun vestige de ce terrible témoin que rien ne fait disparaître, — le sang ! Avec quelques efforts de raison, je parvins donc à reprendre un peu de calme.

» Seulement, ce qui me remplissait de craintes, c'était la fuite de Léonie; mais, en supposant que Léonie parlât, elle ne pouvait accuser qu'Orsola, et Orsola était morte.

» Je montai dans ma chambre, j'effaçai toutes les traces de l'orgie de la veille, j'avalai d'un trait ce qui restait dans la bouteille, je réparai un peu le désordre de ma toilette, et je

me rendis tout courant chez le maire du pays. C'était un brave homme, un simple paysan, ouvrier comme je l'avais été moi-même, et à qui cette communauté de travaux de notre jeunesse avait inspiré pour moi une grande sympathie, une profonde confiance. Je lui débitai la fable qu'Orsola et moi avions préparée, c'est-à-dire que les deux enfants avaient disparu, et que leur fuite coïncidait tellement avec le départ de M. Sarranti et le vol des cent mille écus repris, la veille, chez le notaire, et enlevés de mon secrétaire brisé, que je n'hésitais pas à l'accuser de ce vol et de cet assassinat.

— Pauvre père ! murmura Dominique en levant les mains et les yeux au ciel.

— Oui ; mais, puisque le ciel me punit, s'écria le mourant, puisque je lui rends moi-même cette pureté que j'avais ternie, il faut me pardonner, mon père ! car comment voulez-vous que Dieu me pardonne, si vous ne me pardonnez pas ?

— Continuez, dit le moine.

— Quant à moi, voici de quelle manière j'expliquai ma tardive dénonciation. — Je n'étais rentré, la veille, que très-tard ; croyant tout le monde couché, j'étais monté droit à ma chambre, et m'étais couché moi-même. Le matin, je m'étais éveillé avec le jour; n'entendant aucun bruit dans la maison, je m'étais levé ; en traversant mon cabinet, j'avais aperçu le tiroir de mon secrétaire forcé ; j'avais passé dans la chambre d'Orsola : elle était déserte ; j'avais passé dans les chambres des enfants : elles étaient vides ; j'avais appelé : personne n'avait répondu ! J'étais descendu, j'avais cherché, et enfin, dans le cellier, j'avais trouvé le cadavre d'Orsola baigné dans son sang ! La nature de la plaie ne m'avait laissé aucun doute sur la nature de sa mort : elle avait été etranglée. J'avais alors aperçu, couché sur la pelouse, le chien, qui avait rompu sa chaine, et, dans un premier mouvement, dans un de ces mouvements de douleur qui vous mettent hors de vous-même, j'avais pris mon fusil, et envoyé une balle à Brésil, qui, blessé, avait disparu.

» Le maire crut à cette fable; il mit mes hésitations, mes redites, ma pâleur, sur le compte de mon effroi ; il me donna à sa manière toutes les consolations possibles, et,

faisant prévenir par son adjoint les autorités compétentes, il revint avec moi au château.

» Je m'étais bien gardé de dire vers quelle frontière M. Sarranti avait pris la fuite; je n'avais, vous le comprenez. qu'un désir : c'était qu'il pût sortir de France.

» Je m'enfermai dans ma chambre, abandonnant le reste au château aux investigations de la justice, et priant seulement mon ami le maire de Viry de faire que, le plus possible, on respectât ma douleur. Le brave homme se chargea de tout, et me tint parole ; puis, il faut le dire, dans la journée arriva la nouvelle de la conspiration découverte : comme j'y avais compté, cette nouvelle me venait en aide. Lorsqu'on sut que M. Sarranti était un des agents les plus fanatiques du parti bonapartiste, les feuilles gouvernenentales ne manquèrent point de ramasser cette accusation d'assassinat et de vol, pour la jeter à la tête de tout le parti. La police eût même été désespérée — en supposant qu'elle eût eu quelques doutes — de découvrir les véritables coupables : on était heureux, en 1820, de flétrir les bonapartistes des noms d'assassins et de voleurs, comme, en 1815, on les avait flétris du nom de brigands ; et ce fut pour le gouvernement une bonne fortune de pouvoir faire peser une pareille accusation sur la tête d'un homme arrivant de Sainte-Hélène, et ayant vécu dans l'intimité de l'empereur.

» Je n'eus donc aucune crainte réellement sérieuse ; tous les soupçons passèrent autour du coupable, pour se mettre à la poursuite de l'innocent ; et, tout innocent qu'il était, je doute que, s'il eût été arrêté, votre père eût pu se soustraire à l'échafaud...

Le prêtre se leva ; il était pâle comme les draps du mourant. Cette idée de son père tombant victime d'une fausse accusation, et avec toutes les apparences de la culpabiltté, l'épouvantait à le rendre fou.

— Oh ! je savais bien, moi, qu'il n'était pas coupable ! dit-il ; et, cependantt je l'aurais vu mourir sans pouvoir le sauver !... Oh ! monsieur, monsieur, vous êtes bien...

Il s'arrêta ; il allait dire : « Bien infâme ! »

Le moribond courba la tête ; ce qu'il demandait, c'était que cette douleur de l'homme s'exhalât en paroles, afin qu'il ne restât plus dans le fils que la miséricorde du prêtre.

— Mais, continua le moine, malgré cet aveu que vous

me faites, monsieur, une accusation terrible n'en pèsera pas moins éternellement sur la tête de mon père !

— Est-ce que je ne vais pas mourir, monsieur ? balbutia le malade.

— Alors, s'écria Dominique, après votre mort, il me sera donc permis de tout révéler ?

— Tout, monsieur ! N'est-ce pas pour cela que je bénissais la Providence de vous avoir conduit près de mon lit ?

— Ah ! fit le prêtre en respirant, mon père ! mon pauvre père !... Savez-vous, monsieur, que, s'il eût connu l'accusation qui pesait sur lui, au risque d'y perdre la tête, il fût revenu protester de son innocence ?

— Oui, mon père... Eh bien, moi mort, vous lui écrirez, et il pourra revenir ; mais, au nom du ciel ! ne jetez pas la terreur et le désespoir sur le peu d'heures qui me restent à vivre !

Le prêtre fit un signe pour rassurer le mourant.

— Tenez, contina M. Gérard, laissez-moi vous faire un aveu... Depuis sept ans que le crime a été commis, eh bien, — il faut que je sois d'une exécrable nature, n'est-ce pas ? — eh bien, je n'ai pas eu un seul instant le sentiment du remords pur et isolé. Non, non ; avec le remords seul, j'eusse dormi, j'eusse vécu calme, heureux peut-être ; mais la terreur de la justice, l'effroi de la punition, voilà ce qui a troublé mes jours, tourmenté mes nuits !... Oh ! combien de fois, dans mes rêves, j'ai comparu devant un tribunal ! combien de fois j'ai entendu, malgré mes prières, mes larmes, mes dénégations, retentir le mot *assassin !* combien de fois j'ai senti sur mon cou frissonnant le froid des ciseaux qui abattaient mes cheveux, et tressailli au cahot de la fatale charrette ! combien de fois j'ai vu, en perspective à l'horizon, au-dessus de toutes les têtes, ou s'élancer les deux bras rouges, ou étinceler le couperet de la hideuse guillotine !

— Malheureux ! dit le prêtre regardant en pitié cet homme, vivante image de la terreur, et qui, par terreur, on le sentait, pouvait devenir féroce.

— Voilà pourquoi je me suis exilé de Viry ; voilà pourquoi je suis venu demeurer à Vanvres ; voilà pourquoi je fais le bien...

Le prêtre se retourna vivement à ces derniers mots.

— Oui, oui, mon père, dit le moribond, l'aumône est un manteau dont je me couvre pour qu'on ne voie pas mes habits tachés de sang! Qui oserait, maintenant, me venir chercher au milieu de ce cortége de bonnes actions qui veillent autour de moi?

— Celui qui vient! dit Dominique en levant son doigt au ciel; — Dieu!

— Oui, je le sais, dit le mourant, celui-là dont on se souvient quand on va mourir; celui-là qui voit le sang à travers le manteau, le visage à travers le masque! mais, auprès de celui-là, mon père, j'aurai deux puissants intercesseurs : mon effroi et votre innocence!

Le malheureux n'osait pas dire ses remords.

— C'est bien, dit le prêtre; achevez.

— Je n'ai plus que quelques mots à ajouter, mon père... Comme je vous l'ai dit, non pas ma seule, mais ma principale inquiétude, c'était la disparition de Léonie. J'allai à la préfecture de police! je fis et fis faire toutes les démarches imaginables : jamais je n'eus aucune nouvelle de l'enfant.

J'eus un moment l'idée de retourner à Vic-Dessos; mais là avait habité M. Sarranti, là son fils était né, là on m'avait connu pauvre, et, par jalousie, on pouvait remonter aux sources de ma fortune : j'y renonçai.

Je voyageai; je passai un an en Italie, un an dans les Flandres; mais, à chaque lever de soleil qui me rappelait cette terrible aurore du 20 août, je me demandais si l'on ne découvrait pas en ce moment-là, en France, quelque indice qui viendrait, à l'étranger, se dresser tout à coup contre moi. Je rentrai en France; je visitai la Bourgogne, puis l'Auvergne.

Un soir, dans une chaumière où j'avais demandé l'hospitalite, j'entendis mes hôtes faire le récit de la vie d'un homme de bien, dans les plus minutieux détails. Il s'agissait d'un gentilhomme des environs d'Issoire qui, à la suite d'une querelle assez futile, s'était battu en duel et avait tué son meilleur ami. A partir de ce jour, cet homme avait vendu son château, ses fermes, ses terres, ses troupeaux; puis il avait distribué son bien aux pauvres, et demandé, à des travaux utiles, à des actions louables, l'oubli de ce meurtre involontaire; — seulement, lui le

faisait par remords. — Mais voici ce que je me dis : « Un homme qui aurait commis un crime réel, un meurtre véritable, n'échapperait-il pas au soupçon en se créant une réputation pareille à celle que s'est acquise ce gentilhomme? Faisons donc, par précaution, par égoïsme, par terreur, ce qu'il fait, lui, par remords. »

Je revins à Paris, je cherchai un lieu d'habitation dans les environs; je trouvai cette maison, que j'achetai, et j'entrepris cette grande œuvre de philanthropie qui m'a valu, à moi aussi, la réputation d'homme de bien, avec laquelle je vais mourir. Mais, une fois que je serai mort, mon père, ma mémoire est à vous : faites-en le sacrifice à M. Sarranti; obtenez sa grâce comme conspirateur; moi, je me suis chargé de prouver son innocence comme assassin.

— Mais croira-t-on à la déposition d'un fils en faveur de son père ?

— J'ai prévu cette objection, monsieur. Levez-vous, prenez cette clef...

Le mourant tendit au moine une clef qu'il tenait cachée sous son oreiller.

— Ouvrez le deuxième tiroir du secrétaire, ajouta-t-il ; vous y trouverez un rouleau de papier scellé de trois cachets.

Dominique se leva, prit la clef, ouvrit le tiroir, et en sortit le rouleau de papier.

— Le voici, dit-il.

— N'y a-t-il rien d'écrit dessus ?

— Si fait, monsieur, il y a :

« Ceci est ma confession générale devant Dieu et devant les hommes, pour être, si besoin est, rendue publique après ma mort.

» *Signé* : GÉRARD TARDIEU. »

— C'est cela, mon père : ce papier contient, mot pour mot, et tout entier écrit de ma main, le récit que je viens de vous faire. Quand je ne serai plus, disposez-en; je vous relève du secret de la confession.

Le moine, avec un mouvement de joie et de triomphe involontaire, serra le papier contre sa poitrine.

— Maintenant, mon père, dit le moribond, ne me consolerez-vous point par quelques paroles d'espéranc ?

Le moine s'approcha, grave et lent; on eût dit que son visage, levé au ciel, s'éclairait d'une lumière divine.

Vu ainsi, il semblait l'idéal de la charité humaine.

Le mourant, qui sentait venir le pardon, se souleva afin d'aller au-devant de lui.

— Mon frère, dit le dominicain, peut-être faudrait-il près du Seigneur une plus haute et plus puissante intercession que la mienne pour qu'il vous pardonnât; mais, moi, comme homme, comme fils, comme prêtre, je vous pardonne!... Dieu veuille ratifier l'absolution que je le supplie de faire descendre sur votre tête, — au nom du Père, qui est la bonté; du Fils qui est le dévouement, et du Saint-Esprit, qui est la foi!

Et il posa doucement ses mains pâles et blanches sur le crâne nu et décharné du moribond.

— A présent, mon père, demanda M. Gérard, que me reste-t-il à faire?

— Priez! dit le moine.

Puis il sortit lentement, les mains jointes, conjurant le Seigneur de permettre qu'il emportât avec lui tout ce qu'il y avait de mauvais, de misérable et de bas dans cet homme qui allait mourir.

Derrière lui, le moribond retomba sur son lit, la face contre son oreiller, et aussi immobile que si l'âme fût déjà séparée du corps.

LXXIII

Retour à Justin.

Laissons frère Dominique, désormais rassuré sur la vie et l'honneur de son père, franchir rapidement, le cœur plein d'espérance et de joie, la courte distance qui sépare Vanvres

du Bas-Meudon, où il trouvera, attelée et prête à partir, la voiture funèbre qui renferme le corps de Colomban, — et revenons à Justin, que nous avons vu s'élancer à franc étrier sur la route de Versailles, muni, par l'intermédiaire de Salvator, des instructions de M. Jackal à l'endroit de madame Desmarets.

Pour ceux de nos lecteurs auxquels le caractère du maître d'école, empreint d'une apparente faiblesse, a semblé ne pas mériter tout l'intérêt qu'il inspire à Salvator, à Jean Robert et à nous-même, nous dirons que cette résignation qui, au premier abord, a pu être prise pour un manque d'énergie, nous paraît, à nous, au contraire, une des belles formes de la force.

En effet, il ne faut pas confondre le mouvement matériel, l'activité du corps, avec l'activité et le mouvement de l'esprit.

Tel homme qui se croit très-actif, qui, tous les jours, se meut, marche, court, fait deux lieues à pied ou en voiture, se remue beaucoup plus, mais agit beaucoup moins que l'homme qui, du fond de son cabinet de travail, fait éclore, au bout de dix ans d'apparent repos, la pensée qui va bouleverser le monde.

Mettez le maître d'école, cet homme si apathique à sa surface, aux prises avec la nécessité, et vous le verrez sortir de son apathie, armé de pied en cap, prêt à combattre, préparé à mourir. Ce qui l'affaiblit aux yeux de ceux qui ne voient pas chez lui plus loin que l'épiderme, — nous ne saurions trop le répéter, car nous nous proposons de le démontrer dans ce livre, — c'est la vie de famille, sous laquelle il est courbé; la piété filiale, qui, parfois faisant les grandes actions, parfois aussi faits les grands et obscurs dévouements. Supprimez pour Justin ce mot sacré, cette chose sainte qui pèse sur lui, la *famille*, et vous le verrez immédiatement apporter sa pierre à ce monument social, antipode de la tour de Babel, que nous sommes tous nés pour élever d'une assise, et que l'on appelle l'harmonie universelle... Supposez-le seul au monde, avec des passions dont il n'ait à répondre à personne que lui-même, et, comme cette lumière de l'Évangile cachée sous le boisseau, vous le verrez, une fois le boisseau enlevé, répandre à l'instant tous ses rayons autour de lui.

Ainsi, quiconque eût vu Justin, faisant appel à ses souvenirs de jeunesse, s'élancer, en écuyer consommé, sur le cheval de Jean Robert, brûler le pavé, dévorer l'espace, franchir la distance, eût pu affirmer à coup sûr, que c'était le bras d'un homme fort, et le jarret d'un homme résolu qui dirigeaient, dans sa course furieuse, ce cheval échevelé, bien plus semblable à un oiseau emportant sa proie qu'à un coursier arabe entraînant son cavalier.

Après une heure de ce galop furibond, pendant lequel les pensées de Justin, empruntant quelque chose au train de sa monture, se pressaient rapidement dans son cerveau, il s'arrêta haletant devant la porte du pensionnat.

Il avait mis un peu plus d'une heure, comme nous venons de le dire, à faire ses cinq lieues, et il était juste huit heures et demie quand, s'élançant à bas de son cheval, il sonna chez madame Desmarets.

On était levé depuis longtemps dans la maison; madame Desmarets était seule dans sa chambre, et n'avait pas encore achevé sa toilette.

Justin lui envoya dire qu'il désirait lui parler à l'instant même.

Tout étourdie d'une visite si matinale, madame Desmarets fit prier M. Justin de l'attendre, lui demandant un quart d'heure pour se mettre en mesure de paraître devant lui.

Mais Justin répondit que, la cause qui l'amenait n'admettant, vu son urgence, aucun retard, il suppliait la maîtresse de pension de le recevoir à l'instant même.

Madame Desmarets, toute troublée de cette insistance, passa une robe de chambre, et ouvrit sa porte pour descendre au salon; — mais Justin était debout devant la porte.

Il prit la main de madame Desmarets étonnée, et la fit rentrer dans sa chambre, dont il referma la porte derrière lui.

Alors seulement la maîtresse de pension leva les yeux sur Justin, éclairé par la lumière des fenêtres, et jeta un cri. Elle était épouvantée tout à la fois, et de la pâleur mortelle imprimée sur le front du jeune homme, et de la sombre énergie qui faisait le caractère principal de sa physionomie, d'habitude si douce et si inoffensive.

— Oh! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? demanda-t-elle.

— Un grave malheur, madame! répondit Justin.

— A vous, ou à Mina ?

— A tous deux, madame.

— Ah ! mon Dieu !... Faut-il que je fasse appeler particulièrement Mina, ou désirez-vous la voir vous-même ?

— Mina n'est plus ici, madame.

— Comment, Mina n'est plus ici ? Où est-elle donc ?

— Je n'en sais rien.

Madame Desmarets regardait Justin Corby comme elle eût regardé un fou

— Elle n'est plus ici ! vous ne savez pas où elle est ! que veut dire cela ?

— Cela veut dire, madame, qu'elle a été enlevée cette nuit !

— Mais, hier au soir, je l'ai conduite moi-même dans sa chambre, où je l'ai laissée avec mademoiselle Suzanne de Valgeneuse.

— Eh bien, ce matin, madame, elle n'y est plus.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria madame Desmarets en levant les yeux au ciel, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, monsieur ?

Justin tira de sa poche le papier écrit au crayon que lui avait remis Babolin.

— Tenez, dit-il, lisez plutôt.

Madame Desmarets lut rapidement le billet.

Elle reconnut l'écriture de la jeune fille, et, se sentant près de défaillir, elle jeta un cri en étendant les bras pour chercher un appui.

Justin s'élança, la soutint et lui avança un fauteuil.

— Oh ! dit-elle, si cela est vrai, c'est à genoux que je devrais vous demander pardon de la douleur que je vous cause !

— C'est vrai ! dit Justin. Mais ne nous laissons pas abattre ni l'un ni l'autre, madame, à moins que nous ne soyons sûrs qu'il n'y a pas de remède à cette douleur, et encore quand il ne me restera plus d'espoir dans les hommes, il me restera l'espoir en Dieu.

— Mais que faire, monsieur ? demanda la maîtresse de pension.

— Attendre, et, en attendant, veiller à ce que personne ne pénètre dans la chambre de Mina, ni n'entre dans le jardin.

— Attendre qui, monsieur

— L'agent de l'autorité qui doit se rendre ici dans une heure.

— Eh quoi! s'écria madame Desmarets, plus effrayée qu'émue, la justice va venir ici ?

— Sans doute, répondit Justin.

— Mais, si cela arrive ma maison est perdue! reprit la maîtresse de pension.

Cet égoïsme blessa profondément Justin.

— Que voulez-vous que j'y fasse, madame? dit-il froidement.

— Monsieur, s'il y a un moyen d'éviter le scandale, je vous supplie de l'employer !

— Je ne sais pas ce que vous appelez un scandale, dit Justin avec un froncement de sourcils.

— Comment, vous ne savez pas ce que j'appelle un scandale ? dit la maîtresse de pension en joignant les mains.

— Le scandale pour moi, madame, reprit Justin, est qu'une femme à qui ma mère a confié sa fille, à qui, moi, j'ai confié ma femme, ose me dire de me taire quand je la lui redemande!

La réplique était si juste, que madame Desmarets sembla anéantie.

— Mais, monsieur, fit-elle éplorée, toutes les mères vont me reprendre leurs filles !

— Et moi, madame, dit Justin, révolté de l'égoïsme de cette femme, qui, devant une douleur comme la sienne, ne s'occupait que du tort que l'enlèvement de Mina pouvait faire à sa maison ; — et, moi, madame, si j'étais votre juge, je ferais placer au fronton de votre pensionnat quelque écriteau infamant qui détournerait de cette maison toutes les mères !

— Mais, monsieur, votre malheur, à vous, ne s'adoucira point du tort que vous me ferez.

— Non ; mais le tort que je vous ferai, madame, empêchera qu'il n'arrive à d'autres un malheur pareil au mien.

— Au nom de l'affection que j'avais pour Mina, monsieur, ne me perdez pas !

— Au nom de la confiance que j'avais en vous, madame, ne me demandez rien !

Il régnait sur le visage de Justin une résolution si désespérée, que madame Desmarets comprit qu'elle n'avait rien à attendre de lui.

Elle parut donc prendre son parti, et, d'un air résigné :

— Il sera fait comme vous le voulez, monsieur, dit-elle, et je subirai silencieusement ma peine.

Justin indiqua, par un signe de tête, que c'était, à son avis, ce que madame Desmarets avait de mieux à faire.

Puis, après quelques minutes d'un silence qui pesait comme du plomb sur le jeune homme et sur la maîtresse de pension :

— Monsieur, dit celle-ci, voulez-vous, à votre tour, me permettre de vous adresser quelques questions ?

— Faites, madame.

— A quelle cause attribuez-vous la disparition de Mina ?

— C'est ce que j'ignore encore, mais ce que la justice m'apprendra, j'espère.

— Vous êtes bien sûr qu'elle n'a pas disparu volontairement ?

Le cœur de Justin se gonfla à cet outrage fait à sa blanche fiancée.

— Comment, vous qui l'avez depuis six mois devant les yeux, pouvez-vous m'adresser une semblable question ?

— Je vous demandais si vous étiez certain de son amour.

— Vous avez lu sa lettre : qui appelle-t-elle à son aide ?

— Alors, elle aurait donc été enlevée par force ?

— Sans nul doute.

— Mais, monsieur, c'est impossible : les murs sont hauts, les fenêtres solidement fermées ; Mina aurait crié.

— Madame, il y a des échelles pour tous les murs, des pinces pour toutes les fenêtres, des bâillons pour toutes les bouches.

— Êtes-vous entré dans la chambre de Mina ?

— Non, madame.

— Mais c'était la première chose à faire ! Allons-y de ce pas, si vous le voulez bien.

— Au contraire, madame, n'y allons point, je vous en supplie.

— C'est cependant le seul moyen de nous assurer qu'elle n'est plus là.

— Mais cette lettre ?

— Si, par un calcul que je ne m'explique pas ; si, pour accomplir quelque dessein ténébreux, on vous avait envoyé

une fausse lettre ; si Mina n'était point enlevée, si elle était dans sa chambre...

Quelque chose de pareil à un éblouissement passa devant les yeux de Justin.

Il comprenait lui-même si peu de chose à ce qui arrivait, que cette espérance, quelque insensée qu'elle fût, commença d'entrer dans son cœur. En conséquence, malgré les recommandations de Salvator, il se décida à descendre et à aller, avec madame Desmarest, jusqu'à la porte de la chambre particulière qu'habitait la jeune fille.

Arrivée devant cette porte, madame Desmarest — tandis que Justin, la main sur sa poitrine, comprimait les battements de son cœur — madame Desmarest frappa doucement, puis plus fort, puis plus fort encore ; ce fut inutile : personne ne répondit.

Elle essaya d'ébranler la porte ; inutile aussi : la porte était fermée en dedans.

Madame Desmarets proposa alors d'envoyer chercher le serrurier ; mais Justin, que ce silence funèbre avait rendu à son premier désespoir, se ressouvint des recommandations de Salvator, et s'opposa formellement à ce que le serrurier vînt ouvrir la porte.

— Voyons du moins, par le jardin, si l'on apercevra quelque chose à travers la fenêtre, dit la maîtresse de pension.

— Pardon, madame, dit Justin, mais l'entrée du jardin est provisoirement interdite à tout le monde.

— Même à moi ?

— A vous comme aux autres, madame.

— Mais, enfin, monsieur, je suis chez moi !

— Vous vous trompez, madame : partout où est la loi, la loi est chez elle, et, au nom de la loi, je vous défends d'entrer dans ce jardin !

Et, pour plus grande sûreté, il en ferma la porte à double tour, puis tira la clef, qu'il mit dans sa poche.

Madame Desmarets avait grande envie d'appeler, de crier, d'envoyer même, au besoin, chercher le commissaire, pour mettre Justin hors de chez elle ; mais elle comprit que ce jeune homme, qu'elle avait toujours vu si humble et si doux, n'agirait point ainsi, s'il n'était sûr d'être soutenu.

Quant à Justin, il s'appuya tranquillement contre la porte du jardin.

— Comptez-vous rester longtemps en sentinelle contre cette porte, monsieur ? demanda la maîtresse de pension.

— Jusqu'à ce que les gens que j'attends soient arrivés.

— Et quand arriveront-ils ?

— Jamais aussi vite que je le désire, madame.

— Et d'où viennent-ils ?

— De Paris.

— Alors, dit madame Desmarest, vous permettez que je vous quitte un instant, monsieur ?

— Faites, madame.

Et Justin s'inclina, comme pour donner congé à madame Desmarets.

Celle-ci remonta dans sa chambre, s'habilla rapidement· puis, une fois habillée, ouvrit sa fenêtre, et, à travers la persienne, plongea son regard sur la route de Paris.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, elle vit poindre une voiture qui s'avançait rapidement, et qui s'arrêta devant la porte.

Deux hommes en descendirent : c'étaient M. Jackal et Salvator.

M. Jackal allait sonner, quand la porte du pensionnat s'ouvrit d'elle-même, — ou plutôt fut ouverte par Justin, qui, ayant entendu le bruit d'une voiture, et se doutant que cette voiture amenait M. Jackal et Salvator, accourait, dans son impatience, au-devant d'eux.

Salvator, voyant l'agitation et la pâleur du jeune homme, lui prit la main, et, la serrant cordialement :

— Allons, dit-il, courage, mon pauvre monsieur Corby ! Il y a, croyez-moi, des malheurs encore plus grands que le vôtre !

Et il pensait au malheur de Carmélite, revenant à elle, retrouvant sa raison, et apprenant que Colomban était mort.

LXXIII

La visite domiciliaire.

Quant à M. Jackal, ayant appris par Salvator que Justin était le fiancé de Mina, il salua profondément le jeune homme, et lui demanda si personne n'était entré dans la chambre ni dans le jardin.

— Personne, monsieur, dit Justin.

— Vous en êtes sûr ?

— Voici la clef du jardin.

— Et celle de la chambre de mademoiselle Mina ?

— La porte est fermée en dedans.

— Ah ! fit M. Jackal.

Et, aspirant une énorme prise de tabac :

— Nous allons voir cela, dit-il.

Puis, guidé par Justin, il arriva dans une espèce de parloir placé entre la cour et le jardin, et d'où partait le corridor conduisant à la chambre de Mina.

Alors, regardant autour de lui :

— Où est la maîtresse de l'établissement ? dit M. Jackal.

En ce moment, madame Desmarets entra.

— Me voici, messieurs, dit-elle.

— Les personnes que j'attendais de Paris, madame, dit Justin.

— Saviez-vous quelque chose de la disparition de mademoiselle Mina avant l'arrivée de monsieur ? dit M. Jackal en désignant Justin.

— Non, monsieur ; je n'ai même encore aucune certitude sur cette disparition, répondit d'une voie émue et toute trembante madame Desmarets, puisque nous ne sommes pas entrés dans la chambre de Mina.

— Nous y entrerons tout à l'heure, soyez tranquille, dit M. Jackal.

Et, abaissant ses lunettes au niveau du bout de son nez, il examina, selon son habitude, madame Desmarets par-dessus les deux verres, qui, nous l'avons dit, semblaient bien plutôt destinés à lui cacher les yeux qu'à éclaircir son regard ; puis, remettant ses lunettes, il secoua la tête

Salvator et Justin, debout, attendaient avec impatience que l'interrogatoire continuât.

— Si ces messieurs voulaient entrer au salon ? demanda madame Desmarets ; ils seraient mieux que dans ce parloir.

— Merci, répondit M. Jackal en jetant un nouveau regard autour de lui, et remarquant qu'il avait instinctivement, et comme un général consommé, établi son camp dans une excellente position. — Maintenant, madame, continua-t-il, pénétrez-vous bien de la responsabilité d'une maîtresse de pension à laquelle il manque une de ses pensionnaires, et réfléchissez avant de répondre à mes questions.

— Oh ! monsieur, je ne puis être plus douloureusement affectée que je ne le suis, dit madame Desmarets en essuyant ses larmes ; et, quant à réfléchir avant de répondre, c'est inutile, attendu que je ne répondrai que la vérité.

M. Jackal fit un petit signe d'assentiment, et continua.

— A quelle heure se couchent les pensionnaires, madame ?

— A huit heures en hiver, monsieur.

— Et les sous-maîtresses ?

— A neuf heures.

— Quelques-unes veillent-elles plus tard que les autres?

— Une seule.

— Et à quelle heure se couche celle-là ?

— Vers onze heures et demie ou minuit.

— Où couche-t-elle ?

— Au premier étage.

— Au-dessus de la chambre de mademoiselle Mina ?

— Non ; la personne qui veille habite une chambre donnant à la fois sur le dortoir et sur la rue, tandis que la chambre de la pauvre petite Mina donne sur le jardin.

— Et vous madame, où habitez-vous ?

— Dans la chambre du premier, attenante au salon, et donnant sur la rue.

— Ainsi, aucune de vos fenêtres, à vous, ne donne sur sur le jardin ?

— Mon cabinet de toilette seulement prend jour de ce côté-là.

— A quelle heure vous êtes-vous endormie hier ?

— Vers onze heures, à peu près.

— Ah ! dit M. Jackal, faisons d'abord le tour de la maison ; venez avec moi, monsieur Salvator. Vous, monsieur Justin, restez ici, et tenez compagnie à madame.

On obéissait à M. Jackal comme on eût obéi à un général d'armée.

Salvator suivit l'homme de police. Justin resta avec madame Desmarest, qui tomba sur une chaise, et qui éclata en sanglots.

— Cette femme-là n'est pour rien dans l'affaire, dit M. Jackal en descendant le perron, et en traversant la cour pour gagner la porte de la rue.

— A quoi voyez-vous cela ? demanda Salvator.

— A ses larmes, répondit M. Jackal : les coupables tremblent et ne pleurent pas.

M. Jackal examina la maison.

Elle formait un angle coupé par la rue, et par une ruelle déserte, mais pavée.

M. Jackal s'engagea dans cette ruelle comme un limier dans la passée du gibier.

A gauche s'élevait, sur une longueur de cinquante pas environ, le mur du jardin du pensionnat, au-dessus duquel on apercevait les arbres.

M. Jackal suivait le pied du mur avec une extrême attention.

Salvator suivait M. Jackal.

L'homme de police regarda la ruelle en hochant la tête.

— Mauvaise ruelle, la nuit ! dit-il ; ces ruelles-là sont faites exprès pour les enlèvements et les vols par escalade !

Au bout de vingt-cinq pas environ, M. Jackal se baissa, et ramassa un petit morceau de plâtre détaché du faîte de la muraille, — puis un second, puis un troisième.

Il les examina un instant, et les enveloppa avec le plus grand soin dans son mouchoir.

Puis, ramassant un morceau de tuile brisée, il le jeta

doucement par-dessus le mur, afin qu'il retombât de l'autre côté.

— C'est par là qu'on a passé ? demanda Salvator.

— Nous allons voir cela tout à l'heure, dit M. Jackal. Rentrons !

Salvator et M. Jackal retrouvèrent Justin et madame Desmarets à la même place où ils les avaient laissés.

— Eh bien, monsieur ? demanda Justin.

— Cela boulotte, répondit M. Jackal.

— Oh ! par grâce, monsieur, avez-vous vu quelque chose, reconnu quelque trace ?

— Vous êtes musicien, jeune homme, et, par conséquent, vous connaissez le proverbe : « N'allons pas plus vite que le violon. » Je suis le violon ; suivez-moi, mais ne me devancez pas !... Monsieur Justin, la clef du jardin, s'il vous plaît.

Le jeune homme remit la clef à M. Jackal, et, en passant dans le corridor :

— Voici la porte de la chambre de Mina, dit-il.

— C'est bien, c'est bien ; chaque chose à son tour : nous nous en occuperons plus tard.

Et M. Jackal ouvrit la porte du jardin ; seulement, il s'arrêta sur le seuil, embrassant d'un regard tout l'ensemble des localités qu'il allait examiner en détail.

— Bon ! dit-il, c'est ici qu'il faut user de précautions, et marcher comme lorsque les poules vont aux champs ! Suivez-moi si vous voulez, mais dans l'ordre que voici : moi le premier, M. Salvator le second, M. Justin le troisième, madame Desmarets la quatrième... C'est cela ! et, maintenant, emboîtons le pas !

Il était évident que M. Jackal se dirigeait vers la partie de la muraille qu'il avait déjà examinée extérieurement ; toutefois, au lieu de couper le jardin en diagonale, il suivit l'allée qui côtoyait la muraille, et qui l'obligeait à décrire un angle pareil à celui que formaient la maison et le mur.

Avant de s'éloigner, il jeta par-dessus ses lunettes un regard sur la fenêtre de la chambre de Mina : les persiennes en étaient closes.

— Hum ! fit-il.

Et il se mit en marche.

L'allée, sablée de sable jaune, n'offrait rien d'extraordinaire ; mais, après avoir fait intérieurement vingt-cinq pas

en retour du mur, M. Jackal s'arrêta, et, avec un rire silencieux, ramassa le morceau de tuile qu'il avait jeté pour s'en servir comme de point de repère, et, montrant à Salvator une trace fraîche imprimée dans la plate-bande :

— Nous y voilà ! dit-il.

Non-seulement les regards de Salvator, mais aussi ceux de Justin et de madame Desmarets se baissèrent, suivant la direction du doigt de M. Jackal.

— Alors, vous croyez que c'est par ici que la pauvre enfant a été enlevée ? demanda Salvator.

— Cela ne fait pas de doute, répondit l'homme de police.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura madame Desmarets, un enlèvement dans mon pensionnat !

— Monsieur, dit Justin, au nom du ciel, donnez-nous quelque certitude !

— Oh ! la certitude, fit M. Jackal, regardez vous-même, mon cher ami : vous l'aurez !

Et, tandis que Justin regardait, M. Jackal, qui se sentait enfin sur une trace certaine, tirait sa tabatière de sa poche, et se bourrait le nez de tabac, en lorgnant la terre par-dessous ses lunettes et madame Desmarets par-dessus.

— Mais, enfin, monsieur, qu'apercevez-vous? demanda Justin impatienté.

— Ces deux trous en terre, rejoints, comme vous voyez, par une ligne droite.

— Ne reconnaissez-vous pas la trace d'une échelle ? dit Salvator à Justin.

— Bravo ! c'est cela.

— Mais cette ligne transversale ? continua Justin.

— Allez, allez, dit M. Jackal à Salvator.

— C'est, dit celui-ci, le dernier échelon qui s'est enfoncé d'un pouce dans la terre, à cause de l'humidité du sol.

— Maintenant, reprit M. Jackal, il s'agit de savoir combien d'hommes ont dû peser sur l'échelle pour en faire entrer dans la terre les montants d'un demi-pied, et la traverse d'un pouce.

— Examinons les pas, dit Salvator.

— Oh ! les pas, c'est bien confus ! Deux hommes, d'ailleurs, peuvent avoir marché dans les mêmes pas : nous avons des gaillards qui n'ont pas d'autre système pour dissimuler leurs traces.

— Comment allez-vous faire, alors?

— Rien de plus simple.

Puis, se tournant vers la maîtresse de pension, qui ne comprenait pas grand'chose de plus à ce que l'on disait que si l'on eût parlé arabe ou sanscrit :

— Madame, demanda M. Jackal, y a-t-il une échelle dans la maison?

— Il y a celle du jardinier.

— Où est-elle ?

— Sous la remise, probablement.

— Et la remise ?

— Là-bas... ce petit bâtiment couvert en chaume.

— Ne bougez pas : je vais chercher l'échelle moi-même.

Et M. Jackal fit, avec assez de légèreté, un saut d'un mètre et demi à peu près, pour enjamber par-dessus de nombreuses traces que l'on voyait imprimées tant sur le sable des allées que sur les plates-bandes environnantes, et auxquelles, soumis à son esprit de méthode, il ne paraissait vouloir prêter attention que lorsque le temps de les examiner serait venu.

Au bout d'une minute, il accourait avec l'échelle.

— Assurons-nous d'abord d'une chose, dit M. Jackal.

Il dressa l'échelle, et mit en rapport les deux portants avec les deux trous.

— Bon ! dit-il, voilà déjà une pièce de conviction; il est probable que nous tenons l'échelle dont on s'est servi : les portants et les trous sont en rapport exact.

— Mais, demanda Salvator, toutes les échelles ne sont-elles pas faites à peu près sur la même mesure?

— Celle-là est plus large que ne le sont les échelles ordinaires. Le jardinier a un apprenti, un élève, un fils, n'est-ce pas, madame Desmarets ?

— Il a un petit garçon de douze ans, monsieur.

— Voilà! il se fait aider de l'enfant, auquel il montre son état, probablement ; et il a acheté une échelle plus large, pour que l'enfant puisse y monter en même temps que lui.

— Monsieur, dit Justin, je vous en supplie, revenons à Mina !

— Nous y revenons, monsieur; seulement, nous y revenons par un détour.

— Oui; mais ce détour nous fait perdre du temps.

— Mon cher monsieur, reprit l'homme de police, dans les affaires de ce genre, le temps importe peu; de deux choses l'une : ou celui qui enlève votre fiancée l'emmène hors de France, et il est déjà bien loin pour que nous le rattrapions; ou il compte la cacher aux environs de Paris, et, dans ce cas, avant trois jours, nous saurons où il est.

— Oh! Dieu vous entende, monsieur Jackal!...

Mais vous disiez que vous alliez savoir combien d'hommes avaient contribué à l'enlèvement.

— Je m'occupe de cette vérification, monsieur.

En effet, M. Jackal dressa l'échelle le long du mur, à un mètre de distance, à peu près, de l'endroit où était la première trace : puis il monta cinq ou six échelons, s'arrêtant à chaque degré, pour regarder à quelle profondeur s'enfonceraient les montants.

Les montants ne s'étaient pas enfoncés à plus de trois pouces de profondeur.

Du milieu de l'échelle, M. Jackal dominait le jardin : il aperçut donc un homme en veste sur le seuil de la porte du corridor.

— Holà! mon ami, dit-il, qui êtes-vous?

— Je suis le jardinier de madame Desmarets, monsieur, répondit le bonhomme.

— Madame, dit M. Jackal, allez constater l'identité de cet homme, et amenez-le ici par le même chemin que nous avons pris.

Madame Desmarets obéit.

— Je vous le dis, monsieur Justin, — et je vous le répète, monsieur Salvator, — cette femme n'est pour rien dans l'enlèvement de l'enfant.

Madame Desmarets revint avec le jardinier, tout étonné de trouver dans son jardin, un homme monté sur son échelle.

— Mon ami, lui demanda M. Jackal, avez-vous travaillé hier au jardin?

— Non, monsieur; c'était hier mardi gras, et, dans une maison aussi bien tenue que celle de madame Desmarets, on ne travaille pas les jours de fête.

— Bon! Et avant-hier?

— Oh! c'était le lundi gras, et, le lundi gras, je me repose.

— Et le jour précédent?

— Le jour précédent, monsieur, c'était le dimanche gras, plus grande fête encore que le mardi.

— Ainsi, vous n'avez pas travaillé depuis trois jours n'est-ce pas ?

— Monsieur, dit gravement le jardinier, je n'ai pas envie d'être damné !

— Bien ! voila tout ce que je voulais savoir; de sorte que, depuis trois jours, votre échelle est dans la remise?

— Mon échelle n'est pas dans la remise, observa le jardinier, puisque vous êtes monté dessus.

— Ce garçon est plein d'intelligence, reprit M. Jackal; mais il y a une chose dont je réponds, c'est qu'il ne pratique pas l'enlèvement !

Le jardinier fixa sur l'homme de police de gros yeux ébaubis.

— Maintenant, mon ami, lui dit M. Jackal, faites-moi, je vous prie, le plaisir de monter près de moi.

Le bonhomme regarda madame Desmarets, pour lire dans ses yeux s'il devait obéir aux ordres de cet intrus.

— Faites ce que vous dit monsieur, répondit madame Desmarets.

Le jardinier monta deux ou trois échelons.

— Eh bien? demanda M. Jackal à Salvator.

— Elle s'enfonce, mais pas jusqu'à la traverse, répondit celui-ci.

— Descendez, mon ami, dit M. Jackal au jardinier.

Le brave homme obéit.

— Me voilà descendu, dit-il.

— Remarquez, fit M. Jackal, comme cet homme dit peu de choses, mais comme tout ce qu'il dit est bien dit !

Le jardinier se mit à rire : le compliment le flattait.

— A présent, mon ami, poursuivit M. Jackal, prenez madame Desmarets dans vos bras.

— Oh !... fit le jardinier.

— Que dites-vous donc là, monsieur? demanda madame Desmarets.

— Prenez madame dans vos bras, répéta M. Jackal.

— Je n'oserai jamais ! dit le jardinier.

— Et, moi je vous le défends, Pierre ! s'écria la maîtresse de pension.

M. Jackal sauta du haut en bas de l'échelle.

— Montez où j'étais, mon ami, dit-il au jardinier.

Le jardinier monta sans difficulté, et prit place sur l'échelon que venait de quitter M. Jackal.

Quant à celui-ci, il s'approcha de madame Desmarets, lui passa un bras sous les épaules, l'autre sous les jarrets, et l'enleva de terre avant même qu'elle eût le temps de s'apercevoir de l'intention de M. Jackal.

— Mais, monsieur! mais, monsieur! criait madame Desmarets, que faites-vous donc?

— Supposez, madame, que je suis amoureux de vous, et que je vous enlève.

— En voilà une supposition! dit le jardinier, perché sur son échelon.

— Mais, monsieur! répétait madame Desmarets; mais, monsieur!...

— Rassurez-vous, madame, reprit M. Jackal : ce n'est, comme le dit notre ami Pierre, qu'une supposition.

Et, tenant madame Desmarets entre ses bras, il monta quatre ou cinq échelons.

— Elle s'enfonce! dit Salvator suivant de l'œil les montants de l'échelle, qui, en effet, disparaissaient dans le sol.

— S'enfonce-t-elle jusqu'à la traverse? demanda M. Jackal.

— Pas tout à fait.

— Appuyez le pied sur le deuxième échelon, dit M. Jackal.

Salvator exécuta la manœuvre commandée.

— Cette fois, dit-il, elle est exactement au même point que l'autre.

— C'est bien, dit l'homme de police; descendons tous.

Il descendit le premier, fit reprendre à madame Desmarets la ligne verticale, invita Pierre à se tenir immobile dans l'allée, et, tirant l'échelle du sol, où elle laissa une trace pareille à l'empreinte voisine :

— Mon cher monsieur Justin, dit-il, madame Desmarets est, j'imagine, un peu plus lourde que mademoiselle Mina; moi, je suis un peu plus léger que l'homme qui emportait votre fiancée : cela fait compensation.

— Et vous en concluez...?

— Que mademoiselle Mina a été enlevée par trois hommes.

dont deux la portaient sur l'échelle, tandis que le troisième maintenait cette même échelle en appuyant le pied dessus.

— Ah! fit Justin.

— Maintenant, reprit M. Jackal, nous allons tâcher, mon cher monsieur, de savoir quels étaient ces trois hommes.

— Ah! je comprends, dit le jardinier, on a enlevé une de *nos* pensionnaires !

M. Jackal abaissa ses lunettes pour regarder Pierre tout à son aise, et, quand il l'eût bien regardé :

— Madame Desmarets, dit-il, ne vous défaites jamais de ce garçon-là : c'est un trésor d'intelligence !

Puis, au jardinier :

— Mon ami, dit-il, vous pouvez reporter votre échelle sous la remise; nous n'en avons plus besoin.

XXIV

Les pas.

Pendant que le jardinier s'éloignait dans la direction de la remise, M. Jackal, ses lunettes relevées jusque sur le front, et bourrant son nez de tabac, examinait la trace des pieds.

Il tira de sa poche un fin couteau, moitié canif, moitié serpette; ouvrit une de ses huit ou dix lames, et coupa une petite branche avec laquelle il commença de mesurer les pas.

Voici les traces, qui se dirigent du mur à la fenêtre, et de la fenêtre au mur, aller et retour, dit-il. Les ravisseurs étaient bien renseignés, à ce qu'il paraît, sur les habitudes du pensionnat, et ne se croyaient pas obligés de prendre de grandes précautions; seulement...

M. Jackal parut embarrassé.

— Seulement, répéta l'homme de police, voilà des souliers exactement de la même longueur et de la même largeur. Une fois dans le jardin, un seul homme aurait-il fait le coup, et les deux autres auraient-ils attendu ?

— Les souliers sont de la même longueur et de la même largeur, dit Salvator ; mais ils n'appartiennent pas au même pied.

— Ah ! ah ! et à quoi voyons-nous cela ?

— Aux clous de la semelle, qui sont disposés différemment.

— C'est, ma foi, vrai ! dit M. Jackal : de deux pas en deux pas, on retrouve un soulier gauche avec des clous disposés en triangle. Un de nos hommes est franc-maçon.

Salvator rougit légèrement.

M. Jackal ne vit point ou ne voulut point voir cette rougeur.

— En outre, reprit Salvator, un des deux hommes boitait du pied droit : le soulier, comme vous pouvez le voir, est plus éculé de ce côté-là que de l'autre.

— C'est encore vrai, dit M. Jackal. Est-ce que vous avez été du métier ?

— Non, dit Salvator ; je suis, ou plutôt, autrefois, j'ai été chasseur.

— Chut ! dit M. Jackal.

— Quoi ? demanda Salvator.

— Voici une troisième trace... Ah ! un pied tout particulier, et qui n'a aucune ressemblance avec les pieds plats que nous venons d'examiner ; un véritable pied d'homme du monde, d'aristocrate, de grand seigneur ou d'abbé.

— De grand seigneur, monsieur Jackal !

— Pourquoi insistez-vous sur le grand seigneur ? J'aimerais assez rencontrer un abbé dans cette affaire, dit le voltairien M. Jackal.

— Vous aurez la douleur de vous en priver.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que nous ne sommes plus au temps de l'abbé de Gondy, temps où les abbés montaient à cheval ; or, l'homme qui a laissé cette empreinte était un cavalier : voici, derrière le talon de sa botte, les petites tranchées qu'ont creusées ses éperons.

— Vous avez raison! s'écria M. Jackal. Par ma foi, mon cher monsieur Salvator, vous êtes presque aussi fort qu'un homme du métier.

— C'est qu'en effet, dit Salvator, je passe une partie de ma vie à observer.

— Aidez-moi donc, maintenant, à suivre la trace des pas jusqu'à la fenêtre.

—Oh ! cela, dit Salvator, ce ne sera point chose difficile.

Et le piétinement des souliers et des bottes conduisit Salvator et M. Jackal droit à la fenêtre.

Justin les suivait, interceptant leurs regards, dévorant leurs paroles.

Le pauvre jeune homme était pareil à un avare auquel on a dérobé un trésor qu'il a couvé dix ans des yeux, et qui, ayant déjà presque perdu l'espoir de le retrouver lui-même, voit des amis plus intelligents que lui découvrir la trace de ses voleurs.

Quant à madame Desmarets, elle était complétement abattue, et regardait machinalement, l'œil fixe, les bras inertes.

Arrivés à la fenêtre, les pas s'enfonçaient dans le sol avec plus d'énergie encore que partout ailleurs.

— Qui m'a dit, de vous, madame Desmarets, ou de vous, monsieur Justin, avoir essayé d'ouvrir la porte de mademoiselle Mina ? demanda M. Jackal.

Tous deux répondirent en même temps :

— Nous, monsieur.

— vous l'avez trouvée fermée au verrou ?

— C'était, ajouta madame Desmarets, l'habitude de Mina de s'enfermer tous les soirs.

— Alors, dit M. Jackal, c'est donc par la fenêtre que l'on est entré ?

— Hum ! fit Salvator, la persienne me paraît bien solidement fermée.

— Oh ! il n'est pas difficile de repousser une persienne dit M. Jackal.

Il essaya de l'ouvrir.

— Ah ! ah ! reprit-il, elle est non-seulement poussée, mais encore fermée en dedans au crochet.

— Il me semble que cela est moins facile ? demanda Salvator.

— Vous êtes sûr que la porte était fermée au verrou? fit l'homme de police interrogeant Justin.

— Oh! monsieur, j'ai poussé de toute ma force.

— Peut-être n'était-elle fermée qu'à la clef.

— La porte était adhérente au chambranle aussi bien par le haut que par le milieu.

— Ti ti ti ti ti! fit M. Jackal en chantonnant, pour que la persienne soit fermée au crochet et la porte au verrou, il faut que les gens qui sont venus ici soient réellement fort habiles.

Il secoua de nouveau la persienne.

— Je ne connais que deux hommes capables de sortir par une porte et par une fenêtre fermées, et, si l'un n'était pas à Brest, et l'autre à Toulon, je dirais : « C'est ou Robichon ou Gibassier qui a fait le coup. »

— Il y a donc moyen de sortir par une porte fermée? demanda Salvator.

— Eh! mon cher monsieur, il y a moyen de sortir même d'un endroit qui n'a pas de porte, comme l'a prouvé à un de mes prédécesseurs feu M. Latude; mais, heureusement, ces moyens-là ne sont pas à la portée de tout le monde.

Puis, après avoir bourré son nez de tabac :

— Rentrons dans la maison, madame, dit M. Jackal.

Et, donnant l'exemple, sans s'inquiéter si la politesse voulait que l'on fît passer les autres devant soi, il passa le premier, et, s'arrêtant en face de la porte de Mina :

— Vous devez avoir une double clef de chaque chambre, madame? demanda M. Jackal.

— Oui; mais la chose sera inutile si la porte est fermée au verrou.

— N'importe, chère madame, allez toujours.

Madame Desmarets disparut un instant, et revint avec la clef demandée.

— Voici, dit-elle.

M. Jackal introduisit la clef dans la serrure, et essaya de la faire tourner.

— L'autre clef est en dedans, dit-il; mais la serrure n'est pas fermée à double tour.

Puis, comme à lui-même :

— Preuve, dit-il, que la porte a été fermée du dehors.

— Mais, cependant, si le verrou est mis, fit Salvator, com-

ment les ravisseurs, étant dehors, ont-ils pu mettre le verrou en dedans ?

— On va vous montrer cela tout à l'heure, jeune homme; c'est une invention de Gibassier, invention à laquelle le drôle a dû de n'être condamné qu'à cinq ans de galères, au lieu de dix : il y avait récidive, mais il n'y avait pas effraction. Allez me chercher un serrurier.

— On envoya chercher un serrurier; celui-ci arriva avec une pince, et souleva la porte.

— La porte céda à cette pression.

Tout le monde voulut se précipiter dans la chambre.

M. Jackal arrêta tout le monde en étendant les deux bras.

— Doucement ! doucement ! dit-il; tout dépend d'un premier examen; notre découverte est suspendue à *un fil*, ajouta-t-il en souriant, comme si ces dernières paroles eussent contenu quelque plaisanterie.

Puis, entrant seul, il examina la serrure et le verrou.

Ce premier examen ne parut pas le satisfaire.

Alors il ôta complétement ses lunettes, qui semblaient être le seul obstacle à ce que sa vue acquît l'acuité de celle d'un lynx ; aussitôt, un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres, et, avec le pouce et l'index, il saisit un objet presque invisible qu'il tira à lui, et éleva triomphalement en l'air.

— Ah ! ah ! fit-il d'un air joyeux, quand je vous disais que notre découverte tenait à un fil; eh bien, ce fil, le voici !

Et les spectateurs aperçurent, en effet, un fragment de fil de soie, long de quinze centimètres environ, qui était resté engagé entre le fer du verrou et le bois de la porte.

— C'est avec cela qu'on a fermé la porte? demanda Salvator.

— Oui, répondit M. Jackal; seulement, le fil avait un demi-mètre : ce que nous en voyons là est un fragment qui a été rompu, et dont on ne s'est pas inquiété.

Le serrurier regardait avec ébahissement M. Jackal.

— Bon ! dit-il, je croyais connaître tous les moyens d'ouvrir et de fermer les portes; il paraît que je n'étais qu'un enfant.

— Je suis heureux de vous apprendre quelque chose, mon ami, dit M. Jackal; vous allez voir comme cela se pratique. On prend le bouton du verrou dans un fil plié en

deux : — la soie vaut mieux que le fil, attendu qu'elle a plus de résistance; le fil doit être assez long pour que, la porte fermée, les deux bouts sortent extérieurement; vous fermez la porte, vous tirez votre fil, votre fil tire le verrou, et le tour est joué ! Seulement, parfois le fil casse, s'accroche, reste au verrou, et, alors, M. Jackal arrive qui dit : « Si ce diable de Gibassier n'était pas au *pré*, je parierais que c'est lui qui a fait le coup. »

— Monsieur Jackal, dit Justin, qui ne prenait qu'un intérêt fort secondaire à l'explication, si précieuse qu'elle fût au point de vue des progrès de la science, — pouvons-nous entrer ?

— Oui, cher monsieur Justin, dit l'homme de police.

Et l'on entra dans la chambre.

— Ah ! dit M. Jackal, une trace de pas, de la porte au lit, et du lit à la fenêtre !

Puis, jetant un regard sur le lit et sur la table qui y attenait :

— Bon ! ajouta-t-il, l'enfant s'est couchée; elle a lu des lettres.

— Oh ! mes lettres ! s'écria Justin ; chère Mina !

— Puis, continua M. Jackal, elle a éteint sa bougie ; tout allait bien jusque-là.

— A quoi reconnaissez-vous qu'elle a éteint sa bougie elle-même ? demanda Salvator.

— Voyez, la mèche est encore courbée par le souffle, et le souffle, à en juger d'après la courbure de la mèche, arrivait du côté du lit. Revenons aux pas, s'il vous plaît; monsieur Salvator, regardez cela avec vos yeux de chasseur.

Salvator s'inclina.

— Ah ! ah ! fit-il, voici du nouveau : un pied de femme !

— Que disais-je, mon cher monsieur Salvator ? « Cherchez la femme ! » Eh bien, avais-je raison ?... Nous disons donc que voilà un pied de femme... Oui, par ma foi, et un pied de femme résolue, ne marchant pas seulement sur l'orteil, mais appuyant le plat de la semelle et le talon.

— Ajoutez, dit Salvator, que la femme est coquette, car elle a suivi les allées du jardin, de peur de salir ses bottines; vous voyez que la trace est marquée en sable jaune, sans aucun mélange de boue.

— Monsieur Salvator ! monsieur Salvator ! s'écria l'homme de police, quel malheur que vous ayez choisi l'état que vous

exercez! Quand vous voudrez, je vous ferai mon aide de camp. Ne bougez pas!

M. Jackal sortit, passa dans le jardin, alla, par l'allée sablée, jusqu'au pied de l'échelle, et revint.

— C'est cela, dit-il, la femme part de l'intérieur de la maison, elle sort, elle suit l'allée, elle s'arrête au pied de l'échelle, et rentre par le même chemin qu'elle a pris. — Maintenant, je vais vous raconter comment la chose s'est passée : je l'aurais vue, que je n'en serais pas plus sûr.

Tout le monde écouta.

— Mademoiselle Mina est rentrée à l'heure ordinaire, très-triste, mais calme; elle s'est couchée : — le lit est à peine défait, voyez ! — elle a lu des lettres, et a pleuré en les lisant: — voilà son mouchoir, et il est froissé comme le mouchoir d'une personne qui pleure...

— Oh! donnez, donnez ! s'écria Justin.

Et, sans attendre que M. Jackal le lui donnât, il le prit et le pressa contre ses lèvres.

— Elle s'est donc couchée, reprit M. Jackal, elle a donc lu, elle a donc pleuré; mais, comme on ne peut ni lire ni pleurer toujours, elle a éprouvé le besoin de dormir, et a soufflé sa bougie. — A-t-elle dormi? n'a-t-elle pas dormi? La chose n'a aucune importance. — Seulement, une fois la bougie soufflée, voici ce qui est arrivé. On a frappé à la porte...

— Qui, monsieur? demanda madame Desmarets.

— Ah! vous voulez en savoir plus que je n'en sais moi-même, chère madame! Qui ? Peut-être vous le dirai-je tout à l'heure. La femme, en tout cas...

— La femme? murmura madame Desmarets.

— La femme, la fille, la mère; sous le nom de *femme*, je désigne ici, non pas l'individu, mais l'espèce. La femme a donc frappé à la porte; Mina s'est levée, et a été ouvrir.

— Mais comment voulez-vous que Mina ait été ouvrir sans savoir qui frappait? demanda madame Desmarets.

— Qui vous dit qu'elle ne le savait pas?

— Elle n'eût pas ouvert à une ennemie.

— Non ; mais à une amie?... Ah ! madame Desmarets, est-ce que j'aurais le bonheur de vous apprendre que nous avons, en pension, des amies qui sont de terribles ennemies? Elle a donc ouvert à son amie. Derrière l'amie venait le

jeune homme aux petites bottes et aux éperons; derrière l'homme aux petites bottes et aux éperons, l'homme aux souliers cloués en triangle. — Comment la petite Mina se couchait-elle ?

— Je ne comprends pas, dit madame Desmarets, à qui la question était adressée.

— Je demande quels vêtements elle portait la nuit.

— En hiver, la chemise et un grand peignoir.

— Bien ! on lui a mis un mouchoir sur la bouche, on l'a enveloppée dans un châle ou dans une couverture; — voilà, au pied de son lit, ses bas et ses souliers; sur cette chaise, sa robe et ses jupons; — et, par la fenêtre, on l'a emportée telle qu'elle était.

— Par la fenêtre? demanda Justin; pourquoi pas par la porte ?

— Parce qu'il fallait traverser le corridor, que le bruit pouvait être entendu, et qu'il était plus simple, d'ailleurs, que les deux hommes qui étaient dans la chambre portassent l'enfant à l'homme qui attendait dans le jardin. Et, tenez, poursuivit M. Jackal, si bien refermé que soit le volet, si bien close que soit la fenêtre, voici la preuve que l'enfant est passée par là, et même qu'elle n'y est point passée de bonne volonté.

M. Jackal montra une large échancrure au rideau de mousseline; la main qui s'y était cramponnée avait emporté le morceau.

— Ainsi donc, la petite a été emportée par la fenêtre, et passée par-dessus le mur; après quoi, la personne restée dans la maison a reporté l'échelle sous le hangar; puis elle est rentrée, a refermé en dedans le volet et la fenêtre, a passé un fil de soie dans le bouton du verrou, a tiré la porte d'abord, le fil ensuite, et est remontée tranquillement se coucher.

— Mais, en rentrant au dortoir, ou en en sortant, elle a dû être vue !

— N'avez-vous donc point d'autres pensionnaires ayant leur chambre particulière, comme mademoiselle Mina avait la sienne ?

— Une seule.

— Alors, c'est celle-là qui a fait l'affaire ! — Mon cher monsieur Salvator, la femme est trouvée.

— Quoi ! vous supposez que c'est l'amie de Mina qui est la cause de cet enlèvement ?

— Je ne dis pas la cause, je dis la complice ; je ne suppose pas, j'affirme.

— Suzanne ! s'écria madame Desmarets.

— Madame, dit Justin, croyez-moi, cela doit être ainsi.

— Mais qui peut vous inspirer une pareille idée, monsieur?

— L'antipathie que j'ai éprouvée pour cette jeune fille la première fois que je l'ai vue. Oh ! madame, c'était comme un pressentiment que je lui devrais quelque grand malheur ! Dès que monsieur a parlé d'une femme, continua Justin en montrant M. Jackal, j'ai pensé à mademoiselle Suzanne ; je n'eusse point osé l'accuser, mais je la soupçonnais. Au nom du ciel, monsieur, faites-la venir, et confondez-la !

— Non, dit M. Jackal, ne la faisons pas venir ; allons plutôt à elle. — Madame, veuillez nous conduire à l'appartement de cette demoiselle.

Madame Desmarets, qui, en face de M. Jackal, avait perdu toute velléité de résistance, ne fit pas la moindre observation, et, marchant la première, indiqua le chemin.

La chambre de mademoiselle Suzanne était située au premier étage, au bout du corridor.

— Frappez à la porte, madame, dit à demi-voix M. Jackal.

Madame Desmarets frappa, mais personne ne répondit.

— Elle est peut-être à la récréation de onze heures, dit madame Desmarets. Faut-il l'appeler ?

— Non, répondit M. Jackal ; entrons d'abord dans la chambre.

— La clef n'est point à la porte.

— Mais vous avez une seconde clef de toutes les chambres, m'avez-vous dit ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, madame, allez nous chercher la seconde clef de la chambre de mademoiselle Suzanne, et, si vous rencontrez cette jeune personne, pas un mot surtout de ce qu'on lui veut.

Madame Desmarets fit signe que l'on pouvait compter sur sa discrétion, et descendit l'escalier.

Quelques secondes après, elle remontait avec la clef, qu'elle remit à M. Jackal.

La porte s'ouvrit.

— Messieurs, dit M. Jackal, attendez-moi dans le corridor; il suffit que madame Desmarets et moi entrions.

L'homme de police et la maîtresse de pension entrèrent seuls.

— Où mademoiselle Suzanne met-elle ses chaussures? demanda M. Jackal.

— Là, répondit madame Desmarets en indiquant un cabinet.

M. Jackal entra dans le cabinet, et y prit sur une planche une paire de brodequins de lasting bleu saphir dont il interrogea la semelle.

La semelle avait conservé, dans toute sa longueur, le sable jaune de l'allée.

— Les pensionnaires vont-elles dans le verger? demanda M. Jackal à madame Desmarets.

— Non, monsieur, répondit celle-ci; le verger, donnant sur une ruelle déserte, est soigneusement, non pas fermé, mais défendu aux pensionnaires.

— C'est bien, dit M. Jackal en remettant les brodequins à leur place; je sais ce que je voulais savoir. Maintenant, où pensez-vous que soit mademoiselle Suzanne?

— Selon toute probabilité, dans la cour de la récréation.

— Quelle est la pièce de votre établissement qui donne sur la cour?

— Le salon.

— Allons au salon, madame.

Et il sortit de la chambre de mademoiselle Suzanne, laissant à madame Desmarets le soin de fermer la porte.

— Eh bien? demandèrent ensemble Salvator et Justin.

— Eh bien, répondit M. Jackal en fourrant une colossale prise de tabac dans son nez, je crois que nous tenons la femme!

LXXV

Les Valgeneuse.

On descendit au salon.

Le salon donnait sur la cour de la récréation, comme l'avait dit madame Desmarets, et toutes les pensionnaires profitaient d'un rayon de soleil, si pâle qu'il fût, pour épanouir leur frais bouquet dans la cour.

Une jeune fille plus grande que les autres se promenait à l'écart.

A travers les vitres de la porte donnant sur le perron, M. Jackal embrassa le tableau d'un coup d'œil : la promeneuse solitaire attira son regard.

— N'est-ce point mademoiselle Suzanne, dit-il, que j'aperçois là-bas, sous cette allée de tilleuls ?

— C'est elle, monsieur, répondit madame Desmarets.

— Eh bien, madame, ayez la bonté de lui faire signe de venir.

— Je ne sais pas si elle viendra.

— Comment, vous ne savez pas si elle viendra ?

— Non.

— Et pourquoi ne viendrait-elle pas ?

— Suzanne est très-fière.

— Faites-lui toujours signe, madame, dit M. Jackal ; et, si elle ne vient pas, je l'irai chercher, moi.

Madame Desmarets sortit sur le perron, et fit de la main signe à Suzanne de venir.

Suzanne parut ne pas la voir.

— Elle n'est peut-être pas sourde, si elle est aveugle, dit M. Jackal ; appelez-la.

— Suzanne ! cria madame Desmarets.

— La jeune fille se retourna.

— Ayez la bonté de venir, mon enfant, dit la maîtresse de pension ; on vous demande.

Mademoiselle Suzanne s'approcha, mais lentement, et d'un air fort dédaigneux.

M. Jackal et Salvator eurent donc tout le temps de l'examiner à travers l'ouverture du rideau.

Quant à Justin, il la connaissait.

— C'est singulier, dit Salvator, cette figure ne me semble pas tout à fait inconnue.

— Qu'en dites-vous ? demanda M. Jackal, qui, par-dessus ses lunettes, avait regardé avec non moins d'attention que Salvator.

— Je mettrais ma main au feu que cette petite fille est une méchante créature.

— Je ne mettrais pas ma main au feu, dit M. Jackal, parce qu'il est toujours imprudent de mettre sa main au feu ; mais je n'en suis pas moins de votre avis : la bouche est serrée, l'œil beau, mais fixe et dur. En somme, voyez, en ce moment-ci, où elle est inquiète, la mauvaise expression qu'a prise sa physionomie !

Pendant ce temps, Suzanne montait les marches du perron, et arrivait devant madame Desmarets.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, madame ? dit la jeune fille d'un air qui donnait à ses paroles cette signification : « Je crois, madame, que vous vous êtes permis de m'appeler ! »

— Oui, mon enfant ; car il y a ici une personne qui désire vous parler, répondit madame Desmarets.

— Suzanne passa devant madame Desmarets, et entra dans le salon.

En apercevant Justin, accompagné de deux inconnus, elle ne put réprimer un léger tressaillement : mais son visage resta impassible.

— Mon enfant, dit madame Desmarets, visiblement embarrassée de la colère qu'elle voyait briller dans l'œil noir de sa pensionnaire, c'est monsieur qui a quelques questions à vous adresser.

Et elle désignait M. Jackal.

— Des questions, à moi ? fit dédaigneusement la jeune fille. Mais je ne connais pas monsieur.

— Monsieur, dit vivement madame Desmarets, est un représentant de l'autorité.

— Un représentant de l'autorité ! répondit Suzanne. Et qu'ai-je à faire avec l'autorité, moi ?

— Calmez-vous, ma chère Suzanne, dit madame Desmarets : il s'agit de Mina.

— Eh bien, après ?

M. Jackal crut qu'il était temps pour lui de se mêler à la conversation.

— Après, mademoiselle ? Eh bien, après, nous désirons avoir quelques renseignements sur mademoiselle Mina.

— Sur mademoiselle Mina ? Je ne puis, monsieur, vous donner sur elle que les renseignements que pourrait vous donner monsieur...

Et elle désignait Justin.

— C'est-à-dire qu'il l'a trouvée, un soir, dans un champ de blé ; qu'il l'a emmenée chez lui, et qu'il était sur le point de l'épouser, quand sont arrivées de Rouen je ne sais quelles nouvelles d'un père inconnu, qui ont empêché le mariage.

M. Jackal écoutait et regardait cette créature, qu'il jugeait dévouée d'avance à toutes les mauvaises passions de la vie, avec une curiosité qui faisait, à chaque parole prononcée par elle, un pas sur le chemin de l'admiration.

— Non, mademoiselle, dit-il, ce n'est point là-dessus que nous désirons des détails ; c'est sur autre chose.

— Si c'est sur autre chose, monsieur, interrogez mademoiselle Mina elle-même ; car je viens de vous dire tout ce que j'en sais.

— Nous ne pouvons malheureusement pas, mademoiselle, suivre votre conseil, si bon qu'il paraisse au premier abord.

— Et pourquoi cela, monsieur ? demanda Suzanne.

— Parce que mademoiselle Mina a été enlevée cette nuit.

— Ah ! vraiment ? Pauvre Mina ! dit la jeune fille d'un ton railleur, qui fit jeter un cri de colère à Justin et froncer le sourcil à Salvator.

M. Jackal, que cette façon de répondre agaçait visiblement, fit néanmoins aux deux jeunes gens signe de se contenir.

Et j'ai pensé, reprit-il que, vous, mademoiselle, son

amie intime, vous pourriez nous donner quelques renseignements sur sa disparition.

— Vous vous trompez, monsieur, dit la jeune fille, et je n'ai rien à vous dire sur la disparition de mon *amie intime*, attendu que j'ignore tout autant la cause et les détails de cette disparition que j'ignorais tout à l'heure la disparition elle-même.

— Songez, mademoiselle, dit Salvator, au désespoir où cet enlèvement plonge un fiancé d'abord, et ensuite une mère et une sœur qui s'étaient habituées à regarder mademoiselle Mina comme leur fille et comme leur sœur.

— Je comprends le désespoir de monsieur, et j'y compatis de toute mon âme, ainsi qu'à celui de sa famille; mais que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai quitté hier mademoiselle Mina à huit heures et demie du soir, c'est-à-dire au moment où elle est rentrée dans sa chambre, et je ne l'ai pas revue depuis. Maintenant, ayez la bonté de me dire, messieurs, si c'est là tout ce que vous aviez à me demander.

— Ce ton hautain sied mal à une jeune fille de votre âge mademoiselle ! dit sévèrement M. Jackal en ouvrant sa redingote, et en montrant un bout d'écharpe, — surtout lorsque cette jeune fille se trouve vis-à-vis d'un homme qui représente la loi.

— Que ne disiez-vous tout de suite que vous étiez commissaire de police, monsieur ? dit Suzanne d'un air d'insolence admirable; on vous eût répondu avec tous les égards que l'on doit à un commissaire de police.

— Abrégeons, mademoiselle, dit M. Jackal. Votre nom, vos qualités, votre état dans le monde ?

— Alors, c'est un interrogatoire ? demanda la jeune fille.

— Oui, mademoiselle.

— Mon nom ? dit-elle; je me nomme Suzanne de Valgeneuse; mes qualités ? je suis fille de M. le marquis Denis-René de Valgeneuse, pair de France; nièce de M. Louis-Clément de Valgeneuse, cardinal en cour de Rome, et sœur du comte Lorédan de Valgeneuse, lieutenant aux gardes; mon état ? je suis héritière d'un demi-million de rente. Voilà, monsieur, mon état, mes noms et mes qualités.

Cette réponse, faite avec un dédain tout royal, produisit un effet différent sur les trois hommes qui l'écoutaient, effet

que ne remarqua point madame Desmarets, tout abasourdie de ce qui arrivait chez elle.

Justin frissonna, comprenant son impuissance, à lui, pauvre maître d'école inconnu, perdu dans le quartier Saint-Jacques, contre cette haute et aristocratique famille à laquelle il venait se heurter.

— Suzanne de Valgeneuse ! fit Salvator avançant d'un pas, et regardant la jeune fille d'un œil moitié curieux, moitié menaçant.

— Mademoiselle Suzanne de Valgeneuse ! répéta M. Jackal en reculant comme eût pu faire un homme qui s'aperçoit qu'il va marcher sur un serpent.

Puis, boutonnant lentement sa redingote, il parut réfléchir un instant.

Le résultat de ses réflexions fut qu'il ôta respectueusement son chapeau, et, de l'air le plus poli qu'il put prendre :

— Pardon, mademoiselle, dit-il, mais j'ignorais...

— Oui, je comprends, monsieur : vous ignoriez que je fusse la fille de mon père, la nièce de mon oncle, la sœur de mon frère; eh bien, vous le savez, maintenant; ne l'oubliez pas !

— Mademoiselle, reprit M. Jackal, je regrette vivement d'avoir pu vous déplaire. N'accusez, je vous prie, de ma persistance que les tristes devoirs que mes fonctions me forcent à remplir.

— C'est bien, monsieur, répondit sèchement Suzanne. Est-ce tout ce que vous aviez à me demander ?

— Oui, mademoiselle; mais laissez-moi vous répéter que je suis au désespoir de vous avoir offensée, et permettez-moi d'espérer que vous ne me garderez pas rancune du sot métier que la justice me condamne à faire.

— Je tâcherai de vous oublier, monsieur, dit Suzanne en se retirant.

Et, sans saluer personne, elle sortit du salon, non plus pour rentrer dans le jardin, mais pour remonter dans sa chambre.

M. Jackal, qui se trouvait sur son passage, recula d'un pas, et s'inclina profondément.

Justin mourait d'envie d'étouffer Suzanne ; car, plus que jamais, il lui paraissait visible que mademoiselle de Valgeneuse avait trempé dans l'enlèvement de sa fiancée.

Salvator s'approcha de lui, et lui prit les mains.

— Taisez-vous, dit-il; pas un mouvement! pas un geste!

— Mais tout est perdu! murmura Justin.

— Rien n'est perdu, tant que je vous dirai : « Espérez, Justin! » Je connais ces Valgeneuse, et, je vous le répète, rien n'est perdu; seulement, n'oubliez pas ce nom de Gibassier.

Puis, se retournant vers M. Jackal :

— Je crois que nous n'avons plus rien à faire ici, n'est-ce pas, monsieur? lui demanda-t-il.

— En effet, répondit M. Jackal, assez embarrassé, et en fixant ses lunettes à la hauteur de ses yeux; en effet, je crois que nous n'apprendrons rien de plus que ce que nous savons.

— Oui, dit Salvator, et nous en savons assez.

M. Jackal fit semblant de ne pas entendre, et, s'approchant de la maîtresse de pension, tout étourdie de la tournure qu'avait prise l'affaire :

— Madame, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer bien respectueusement.

Puis, tout bas :

— Répétez à mademoiselle de Valgeneuse, ajouta-t-il, que j'ai été contraint à faire ce que j'ai fait, et que je la supplie de regarder ma visite comme non avenue; vous m'entendez bien?

— Comme non avenue; je vous entends, oui, monsieur.

Et, saluant une seconde fois madame Desmarets, M. Jackal sortit en faisant signe à Justin et à Salvator de le suivre.

Salvator, comme on l'a vu, dans l'espérance, sans doute, d'arriver, en dehors de M. Jackal, à réunir Justin à Mina, paraissait avoir pris son parti de la métamorphose de l'homme de police; mais il n'en était pas ainsi de Justin, qui, un instant, d'après les paroles mêmes de M. Jackal, s'était vu sur la trace de sa pauvre enlevée.

Aussi, à la porte de la rue :

— Pardon, monsieur Jackal, dit-il.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Justin? demanda l'homme de police.

— Mais il me semblait qu'après nous avoir dit : « Cherchez la femme! » vous nous aviez dit : « Nous tenons la

femme! » et que vous aviez ajouté : « Cette femme, c'est mademoiselle Suzanne! »

— Ai-je dit cela, monsieur ? demanda l'homme de police d'un air étonné.

— Vous l'avez dit, monsieur, et je ne fais que répéter vos propres paroles.

— Monsieur Justin, vous devez vous tromper.

— J'en appelle à M. Salvator.

M. Jackal jeta sur Salvator un regard qui voulait dire : « Vous qui me comprenez, tirez-moi donc d'embarras. »

Salvator, en effet, comprenait M. Jackal, mais sans l'excuser; il fut donc impitoyable.

— Ma foi, répondit-il, mon cher monsieur Jackal, je dois avouer que, si ma mémoire est exacte, vous nous avez dit, à une syllabe près, ce que vient de vous répéter M. Justin : que mademoiselle Suzanne était complice de l'enlèvement.

— Peuh! fit M. Jackal en allongeant les lèvres, on a toujours tort de dire ces choses-là avant qu'elles soient prouvées. Complice! si j'ai dit que la jeune fille était complice, j'ai eu tort.

— Mais, monsieur, c'est vous qui l'avez accusée le premier! s'écria Justin ; mais rappelez-vous donc ce que vous disiez d'elle dans la chambre de la pauvre Mina!

— Accusée n'est pas le mot; soupçonnée peut-être, et encore!

— Ainsi, vous ne la soupçonnez même plus ?

— C'est-à-dire que j'en suis à mille lieues, de la soupçonner! Pauvre innocente! Dieu m'en garde!

— Et ces lèvres pincées, dit Salvator, et cet œil dur, et cette physionomie mauvaise?

— Je l'avais vue ainsi à distance; mais, de près, tout a changé : la lèvre est gracieuse, l'œil fier, la physionomie digne et élevée.

Puis, comme Justin ne paraissait point se contenter de cette apologie, qui, après la première opinion émise par M. Jackal sur mademoiselle de Valgeneuse, pouvait sembler au moins extraordinaire.

— Venez me voir, monsieur Justin, dit-il en se réfugiant dans sa voiture; venez me voir, d'aujourd'hui en huit, à la préfecture de police : j'aurai probablement quelque bonne

nouvelle à vous donner; dès ce soir, en arrivant, je vais mettre tout mon monde en campagne.

— Retournez chez vous, Justin, dit Salvator en serrant cordialement la main du pauvre maître d'école, et, avant vingt-quatre heures, moi, je me charge de vous dire ce que vous avez à craindre ou à espérer.

Alors, voyant M. Jackal refermer la portière de sa voiture :

— Eh bien, monsieur Jackal, que faites-vous donc? dit Salvator; vous m'avez amené, il faut me ramener! D'ailleurs, ajouta-t-il en prenant place près de M. Jackal, et en tirant à lui la portière, j'ai à causer avec vous des Valgeneuse.

— A Paris! dit M. Jackal, qui évidemment eût préféré faire la route tout seul.

La voiture partit au grand trot.

Quant à Justin, il revint au pas, triste, morne, et ne comptant que bien faiblement sur la promesse de Salvator.

LXXVI

Où le lecteur est prié de ne pas sauter une seule ligne.

M. Jackal s'était blotti dans un coin de la voiture; Salvator s'était établi dans l'autre.

La voiture roulait rapidement.

Salvator, malgré ce qu'il avait dit en prenant place sur la banquette, paraissait décidé à ne pas interrompre le cours des réflexions de M. Jackal; seulement, on eût dit qu'il le couvait de l'œil : cet œil railleur, presque méprisant, M. Jackal le rencontrait toutes les fois qu'il levait les yeux.

Enfin arriva un moment où l'explication qu'avait paru lui

demander Salvator sembla à l'homme de police moins embarrassante que ce silence.

Après avoir alternativement levé et baissé ses lunettes, après avoir pris, avec une énergie croissante, deux ou trois prises de tabac, il se décida, et, interpellant le commissionnaire :

— Ne m'avez-vous pas dit, cher monsieur Salvator, que vous aviez à me parler des Valgeneuse ?

— J'avais à vous demander, cher monsieur Jackal, ce qui avait pu si rapidement vous faire changer d'opinion à l'endroit de cette petite... Faut-il dire le mot, monsieur Jackal ?

— Chut!... Nous ne sommes que nous deux : vous êtes un homme intelligent, vous ; pas amoureux...

— Qui vous dit cela ?

— Pas amoureux d'une fille enlevée, au moins ; de sorte que vous n'avez pas la tête perdue, et que vous pouvez comprendre.

— Aussi ai-je parfaitement compris.

— Qu'avez-vous compris ?

— Que vous aviez peur, cher monsieur Jackal.

— Je vous en réponds ! soupira l'homme de police, qui avait au moins le courage de sa lâcheté ; c'est-à-dire que, lorsque cette jeune fille a prononcé son nom, il m'a passé un frisson dans les veines !

— Monsieur Jackal, je croyais que le premier article du Code était celui-ci : « Tous les hommes sont égaux devant la loi. »

— Cher monsieur Salvator, on met de ces articles-là dans tous les codes, comme on met en tête des ordonnances royales : « Charles, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. » Louis XVI aussi usait de cette formule ; et on lui a coupé le cou ! Or, où voyez-vous la *grâce de Dieu*, cher monsieur Salvator, dans ce qui se passait sur la place de la Révolution le 21 janvier 1793, à quatre heures de l'après-midi ?

— Si bien que, d'avance, — et pour avoir accusé d'un rapt, dont vous savez parfaitement qu'elle est complice, une jeune fille que vous jugez vous-même capable de commettre, un jour, quelque grand crime, — vous vous voyiez déjà destitué, incarcéré et, qui sait ? peut-être étranglé dans votre prison, comme Toussaint Louverture ou Pichegru ?

— Ne plaisantez pas, monsieur Salvator : sur ma parole d'honneur, j'ai pensé à tout ce que vous dites.

— Ce sont donc des gens bien puissants que ces Valgeneuse ?

— Eh ! mon cher monsieur, il y a d'abord le marquis, qui a l'oreille du roi; puis le cardinal, qui a l'oreille du pape; puis le lieutenant...

—Qui a l'oreille du diable, dit Salvator. Ah ! je conçois ! En outre, tout cela n'est-il point affilié à je ne sais quelle société ?

M. Jackal regarda Salvator.

— Eh ! oui !... Enfin, le marquis n'est-il pas un des protecteurs de Saint-Acheul, et, à la dernière procession, n'a-t-il pas porté un des glands du dais ?

M. Jackal hocha la tête de haut en bas.

— Que c'est étrange ! dit Salvator ; moi qui croyais que les jésuites étaient une vision du *Constitutionnel !*

— Ah ! ouiche ! fit M. Jackal du ton d'un homme qui dirait : « Pauvre enfant, que vous êtes naïf ! »

— De sorte que vous croyez, cher monsieur Jackal, continua Salvator, qu'il y aurait risque à se frotter à ces gens-là ?

— Vous connaissez la fable du Pot de terre et du Pot de fer ?

— Oui.

— Eh bien, faites-en l'application.

—Mais, demanda Salvator, le chef de la famille, mort, il y a cinq ou six ans, n'avait donc pas d'enfants, que toute la fortune est passée à son frère ?

— C'est-à-dire répondit M. Jackal, qu'il n'avait jamais été marié.

— Ah ! oui, je me rappelle... N'y a-t-il pas eu une histoire d'enfant naturel, de fils qui devait être adopté ou reconnu, mais qui ne l'a pas été ?

M. Jackal regarda Salvator d'un œil oblique.

— Comment savez-vous cela ? lui demanda-t-il.

— Dame, dans notre état, reprit le commissionnaire, pour peu que l'on soit observateur, on sait bien des choses ! J'ai porté des lettres d'une belle dame à un certain M. Conrad de Valgeneuse, qui demeurait rue du Bac ; par ma foi, dans l'hôtel même qu'habite aujourd'hui le marquis.

— C'est cela, c'est cela, dit M. Jackal.

— C'est une histoire fort obscure, n'est-ce pas ?

— Pas pour tout le monde, fit M. Jackal d'un air profondément satisfait de lui.

— Je comprends, dit en riant Salvator, pas pour ceux qui ont trouvé *la femme!*

— Eh bien, non, dit l'homme de police, par extraordinaire, il n'y avait point de femme dans toute cette affaire-là.

— Qu'y avait-il donc? Vous savez, cher monsieur Jackal, lorsqu'on a connu un jeune homme beau, riche, heureux, et que ce jeune homme a disparu tout à coup, on n'est point fâché de savoir ce qu'il est devenu.

— C'est trop juste, d'autant plus que je puis vous dire tout, ou à peu près tout.

— Voilà un *à peu près* qui ressemble fort à une restriction mentale! Auriez-vous, par hasard, vous aussi, tenu un gland du dais à cette fameuse procession de Saint-Acheul ?

— Oh! pardieu, non! s'écria M. Jackal : j'ai peur des jésuites; je les protége, à charge de revanche; je leur obéis même parfois, mais je ne les aime pas. Je vous ai dit *à peu près,* parce que, dans notre état, on ne peut pas toujours dire tout ce qu'on sait.

— Et puis, parfois aussi, on ne sait pas toujours tout, reprit Salvator en riant de ce rire narquois qui lui était particulier.

— Eh bien, écoutez, fit M. Jackal en regardant Salvator par-dessus ses lunettes, je vais vous dire ce que je sais; ensuite, vous me direz ce que je ne sais pas.

— C'est marché fait.

— Voici. — Le chef de la famille, le marquis Charles-Emmanuel de Valgeneuse, pair de France, et propriétaire d'une fortune immense qu'il avait héritée d'un oncle maternel, n'avait jamais voulu se marier, et l'on faisait honneur de ce goût de M. Emmanuel de Valgeneuse pour le célibat à un beau jeune homme qui s'appelait M. Conrad tout court, et que, peu à peu, les familiers de la maison, puis les amis du marquis, puis enfin les étrangers, finirent par appeler M. Conrad de Valgeneuse.

— N'était-ce pas son nom ?

— Pas tout à fait : le beau jeune homme était un enfant

de l'amour, un péché de jeunesse du marquis, lequel ne voyait que par les yeux de M. Conrad.

— Mais comment, aimant le jeune homme à ce point-là, cher monsieur Jackal, demanda Salvator, le marquis a-t-il laissé toute sa fortune au frère, au neveu, à la nièce, tandis que le beau jeune homme est mort, m'a-t-on dit, dans la misère?

— Ah! cela tient justement à ce que son père l'aimait trop! Vous savez, il y a un proverbe qui dit : « L'excès en tout est un défaut. »

— Oui, en effet, il m'a semblé que le pauvre marquis — qui est mort subitement, n'est-ce pas? demanda Salvator, — aimait beaucoup ce jeune homme.

M. Jackal regarda, cette fois, Salvator par-dessous ses lunettes.

— Il l'aimait tant, mon cher monsieur, reprit-il, que, comme je vous le disais, ce trop grand amour fut cause de la ruine du jeune homme.

— Expliquez-moi cela.

— Il y a deux manières de procéder vis-à-vis d'un enfant naturel. La première, qui est fort simple, et à la portée de tout le monde, consiste à déclarer qu'on est le père de l'enfant, au moment où on le fait enregistrer à la mairie; ou bien, si quelque raison vous a empêché de remplir cette formalité, on y supplée en signant un acte de reconnaissance par-devant notaire, seulement, dans ce cas-là, tout en laissant votre nom à l'enfant, vous ne pouvez lui laisser que le cinquième de votre fortune. La seconde manière est d'attendre que l'on ait cinquante ans, et, le jour où l'on a cinquante ans, de faire venir un notaire, et d'adopter l'enfant, la loi ne permettant pas que l'adoption puisse avoir lieu avant cet âge; alors, vous pouvez donner à votre enfant adoptif non-seulement votre nom, mais encore toute votre fortune. Ce fut ce dernier moyen que préféra M. de Valgeneuse; en conséquence, le jour où il eut atteint sa cinquantième année, il fit venir un notaire, s'enferma avec lui dans son cabinet, et dressa l'acte d'adoption; mais, au moment où il prenait la plume pour le signer, la fatalité voulut que le marquis Emmanuel fût frappé d'une apoplexie foudroyante!

— Au moment où il prenait la plume pour signer, ou bien

au moment où il posait la plume après avoir signé? demanda Salvator.

Cette fois, M. Jackal enleva ses lunettes tout à fait, et, regardant Salvator en face :

— Ma foi, monsieur Salvator, dit-il, si vous savez cela, vous en savez plus que moi, et plus que tout le monde; car la question fut là; l'acte était-il signé ou à signer? *That is the question!* comme dit Hamlet. Quant au marquis, il n'en put rien dire, par cette excellente raison que, bien qu'il ait survécu trois jours à l'accident, il ne reprit pas un instant connaissance.

— Voyons, monsieur Jackal, dit Salvator, franchement, en tête à tête comme nous voilà, quel est votre avis, à vous ?

— Mon avis est, répondit M. Jackal esquivant la question, que la famille fut peut-être un peu dure envers le pauvre M. Conrad.

— Un peu dure ? Bah! dit Salvator, du moment où l'acte n'était point signé, où le notaire l'affirmait du moins, quels égards devait-on à un bâtard ?

— Il était de notoriété publique que ce bâtard était le fils du marquis Emmanuel, hasarda M. Jackal.

— Oui ; seulement, si l'on admettait cela, il fallait donner au jeune homme au moins le cinquième de cette fortune à laquelle il eut eu droit s'il avait été reconnu ; et, le cinquième de cette fortune, c'était quelque chose comme deux millions!... Mieux valait tout nier, hériter du siége à la chambre des pairs, hériter du titre, hériter de la fortune, et chasser le bâtard !... N'est-ce pas ce que l'on fit, cher monsieur Jackal, et ne chassa-t-on pas le bâtard ?

— Lequel, du reste, sortit fort dignement, à ce qu'il paraît, laissant ses chevaux dans les écuries, ses voitures dans les remises, ses billets de banque dans le secrétaire, n'emportant — ses ennemis eux-mêmes lui rendirent cette justice — que deux mille francs qu'il crut bien à lui, les ayant gagnés la veille à l'écarté.

— Diable! fit Salvator, un jeune homme habitue à la dépense, comme l'était M. Conrad, ne va pas loin avec deux mille francs!

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, mon cher monsieur, reprit l'homme de police ; nous avons l'œil sur ces fils de famille ruinés, nous autres protecteurs de la société : avec

ces deux mille francs, il vécut près de quinze mois, essayant tous les moyens honnêtes de gagner sa vie, comme maître de musique, comme maître de dessin, comme maître d'anglais et d'allemand; — car il était fort instruit, le pauvre garçon ! — mais rien ne lui réussit : il ne trouva d'emploi nulle part; si bien qu'un jour, ma foi, poussé à bout, à ce qu'il paraît, voyant qu'il n'y avait plus pour lui possibilité de vivre sans se faire homme entretenu, souteneur de filles et escroc, il prit tout simplement la résolution d'en finir avec l'existence, acheta un pistolet chez Lepage — le pistolet a été reconnu par celui qui l'avait vendu, — et alla faire un dernier tour aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au Bois, pour prendre congé de ses anciens camarades et de ses anciennes maîtresses, revint par la rue Saint-Honoré, entra dans l'église Saint-Roch, y fit sa prière; puis, de là, regagna la rue de Buffon, où il avait une modeste petite chambre...

— Et, une fois dans cette modeste petite chambre, que fit-il ? demanda Salvator.

— Mon Dieu, il fit ce que viennent de faire Colomban et Carmélite. Il écrivit une longue lettre, non pas à ses amis, — il n'en avait pas, ou, du moins, depuis le jour où il avait été chassé, par son oncle et ses cousins, de l'hôtel de la rue du Bac, il n'en avait plus, — mais au commissaire de police de son quartier; dans cette lettre, il racontait tout ce qu'il avait souffert depuis quinze mois, la lutte qu'il avait soutenue, l'impossibilité où il était de la poursuivre plus longtemps, et le parti qu'il avait pris de se brûler la cervelle pour rester honnête homme; après quoi, il se coucha, alluma sa bougie, lut quelques pages de *la Nouvelle Héloïse* sur le suicide, et se brûla la cervelle.

— Par ma foi, mon cher monsieur Jackal, dit Salvator, vous êtes un véritable journal !

— Oh ! dit l'homme de police, il n'y a pas grand mérite à moi de vous donner ces détails : les suicides rentrent dans ma spécialité, et c'est moi qui ai fait le procès-verbal du suicide de M. Conrad.

— Vraiment ?

— Oui.

— Alors, c'est à vous, cher monsieur Jackal, que ce pauvre jeune homme doit les derniers soins qui lui ont été rendus, et la constatation de sa mort ?

— La constatation ne fut pas difficile : le pistolet avait été déchargé à bout portant ; la moitié du visage était enlevée, et ce qui en restait était brûlé ; aussi la constatation fut-elle faite plutôt par la lettre que par la reconnaissance d'une identité devenue impossible à cause de la mutilation du corps.

— Les Valgeneuse, je le présume, furent avertis de la catastrophe ?

— Ce fut moi-même qui leur en portai la nouvelle, avec un double du procès-verbal.

— Laquelle nouvelle et lequel procès-verbal durent faire une profonde impression sur eux ?

— Oui, mon cher monsieur, une profonde impression, profondément agréable.

— Je comprends : l'existence de ce jeune homme les inquiétait !

— Aussi me prièrent-ils de veiller avec soin aux derniers détails, me remettant une somme de cinq cents francs, de manière que les choses se fissent convenablement...

— Oh ! les nobles parents ! fit Salvator.

— Me recommandant de leur apporter le double du procès-verbal d'inhumation, comme je leur avais apporté le double du procès-verbal de suicide.

— Ce que vous fites, j'espère, monsieur Jackal ?

– En conscience, je puis le dire : je conduisis le corbillard au cimetière du Père-Lachaise ; je fis descendre la bière devant moi dans un terrain acheté à perpétuité ; je donnai l'ordre de mettre sur la tombe une pierre où fût gravé ce simple nom : Conrad, et j'allai dire à M. le marquis de Valgeneuse qu il pouvait être tranquille jusqu'au jour de la résurrection éternelle, et qu'il ne reverrait probablement son neveu que dans la vallée de Josaphat.

— Et, dans cette croyance, dit Salvator, toute la famille dort sur les deux oreilles ?

— Que voulez-vous qu'ils craignent ?

— Eh ! eh ! on a vu des choses si extraordinaires !

— Que peut-il arriver ?

— Cher monsieur Jackal, nous sommes au Bas-Meudon ; auriez-vous la bonté de faire arrêter ?

M. Jackal tira le cordon qui donnait au cocher le signal de faire halte.

Le cocher arrêta ses chevaux.

Salvator ouvrit la portière et descendit.

— Pardon, dit M. Jackal, vous n'avez pas répondu...

— A quoi ? demanda Salvator.

— A cette question : « Que peut-il arriver ? »

— Au sujet de Conrad ?

— Oui.

— Eh bien, cher monsieur Jackal, il peut arriver que Conrad ne soit pas mort ; que, par conséquent, il n'attende point pour reparaître le jour de la résurrection éternelle, et que M. le marquis de Valgeneuse le rencontre autre part que dans la vallee de Josaphat... Adieu, cher monsieur Jackal.

Et, refermant la portière, Salvator laissa l'homme de police si étourdi, que ce fut lui qui, à la place de ce dernier, fut obligé de dire :

— Cocher, rue de Jérusalem !

LXXVII

Les confrères ennemis.

Pendant que M. Jackal, bourrant son nez de tabac pour tâcher d'éclaircir ses idées et de comprendre quelque chose à l'énigme que lui avait jetée Salvator en s'éloignant, retournait, au grand trot de ses chevaux, vers Paris, Salvator allait retrouver Jean Robert à la maison mortuaire.

C'était juste au moment où, Carmélite commençant à retrouver sa raison, ses trois amies, qui ne l'avaient pas quittée un instant, entreprenaient cette douloureuse tâche de lui annoncer la fatale nouvelle.

Dominique était parti depuis un quart d'heure pour Penhoël, emmenant avec lui le corps de Colomban.

Ludovic, après avoir laissé une ordonnance rigoureuse, et promis de revenir le lendemain, partait de son côté, pour la rue Notre-Dame-des-Champs, qu'il habitait.

Enfin, Jean Robert attendait Salvator, afin de regagner Paris avec lui.

Suivons celui de nos personnages auquel va, pour le moment, s'attacher le plus grand intérêt, c'est-à-dire Ludovic; nous reviendrons aux autres plus tard.

Ludovic, la tête un peu alourdie par le jour et la nuit qu'il venait de passer, avait décidé de s'en retourner à pied à Paris.

Le trajet du Bas-Meudon à la rue Notre-Dame-des-Champs, en passant par Vanvres, n'est qu'une promenade.

Ludovic revenait donc en se promenant, et traversait le village de Vanvres, lorsqu'il aperçut, devant une maison où nous avons précédemment conduit un de nos héros, une cinquantaine de personnes agenouillées, hommes, femmes et enfants, tous priant, les larmes aux yeux, pour qu'un miracle rendît la vie au bon, à l'honnête, au bienfaisant M. Gérard, auquel le curé du Bas-Meudon, de retour de son excursion à Bellevue, apportait le viatique.

A ce spectacle assez rare, Ludovic s'arrêta, et, s'approchant du groupe qui lui paraissait le plus désolé :

— Que pleurez-vous donc, mes amis ? demanda-t-il.

— Hélas ! répondit une voix, nous pleurons le père du pays !

Ludovic se rappela qu'en effet on était venu chercher l'abbé Dominique pour entendre la confession d'un mourant.

— Ah ! oui, dit-il, vous pleurez M. Gérard ?

— L'ami des malheureux ! le bienfaiteur des pauvres !

— Est-ce qu'il est mort? reprit Ludovic.

— Non ; mais, à la suite d'une conférence que ce digne homme a eue avec un moine, il s'est senti tellement affaibli, qu'on a envoyé chercher le viatique, et qu'en ce moment M. le curé de Meudon lui administre les derniers sacrements.

— Hélas ! dirent en chœur les villageois redoublant de gémissements et de sanglots.

Ludovic, sous son masque de sceptique, était doué d'une sensibilité de femme ; les larmes franches lui allaient droit au cœur et attiraient insensiblement ses larmes.

— Quel âge a donc le malade? demanda-t-il.

— A peine cinquante ans, monsieur, répondit un paysan.

— Ah! dit un autre, ce n'est vraiment pas une miséricorde du bon Dieu de nous le reprendre si jeune, tandis qu'il y a tant de méchantes gens qu'il laisse sur la terre.

— En effet, dit Ludovic, cinquante ans, ce n'est pas un âge pour mourir, surtout quand on est regretté comme paraît l'être M. Gérard.

Puis, après avoir hésité un instant :

— Peut-on voir le malade? ajouta-t-il.

— Est-ce que vous seriez médecin, par hasard? dirent d'une seule voix tous les assistants.

— Oui, répondit Ludovic.

— Médecin de Paris?

Ludovic sourit.

— Médecin de Paris.

— Oh! alors, entrez vite, mon cher monsieur! dit un vieux paysan.

— C'est le ciel qui vous envoie! dit une femme.

Et, en même temps, les paysans l'entourèrent, les uns le priant, les autres le poussant, de sorte qu'il se trouva presque porté dans la maison.

Outre les personnes agenouillées dans la rue, il y en avait dans le vestibule, dans l'escalier, dans l'antichambre, et jusque dans la chambre à coucher du mourant.

Mais, à ces mots : « C'est un médecin de Paris! c'est un médecin de Paris! » chacun se rangea pour laisser passer Ludovic.

Le mourant venait de communier, et la sonnette tintait, annonçant que l'œuvre sainte était accomplie.

Ludovic s'inclina comme les autres, si peu croyant qu'il fût, lorsque passa le prêtre, précédé du bedeau et des enfants de chœur, et suivi des personnes étrangères qui, dans une pieuse intention, étaient venues mêler leurs prières à celles de l'Église.

Puis, lorsqu'il releva la tête, il se trouva, lui troisième, dans la chambre du moribond.

Les deux autres personnes étaient M. Gérard, qui, complétement anéanti, semblait agoniser sur son lit, et un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux et aux moustaches gris, portant à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur, et qui, appuyé au chevet, semblait suivre

avec un intérêt réel les progrès presque vis bles de la mort sur la physionomie du mourant.

Les deux hommes, en se trouvant vis-à-vis l'un de l'autre, commencèrent par se regarder, chacun d'eux pour savoir probablement à qui il avait affaire; puis, comme cet examen ne lui avait absolument rien appris pour sa part, Ludovic s'avanca le premier, et, avec la courtoisie d'un jeune homme en face d'un homme qui a le double de son âge :

—Monsieur, dit-il, est le frère du malade ?

— Non, monsieur, répondit l'homme aux moustaches grises continuant d'examiner Ludovic ; je suis son médecin. Et vous?

— Moi, monsieur, dit Ludovic en s'inclinant, j'ai l'honneur d'être votre confrère.

L'homme aux moustaches grises fronça légèrement le sourcil.

— Autant, dit-il, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans peut être le confrère d'un homme qui a passé dix ans de sa vie sur les champs de bataille, et quinze ans au chevet du lit des malades.

— Pardon, monsieur, dit Ludovic, mais je vois que j'ai l'honneur de parler à M. Pilloy.

Le médecin se redressa.

— Qui vous a dit mon nom, monsieur? demanda-t-il.

— Je l'ai appris d'une manière bien simple, et il était accompagné des plus grands éloges, monsieur, dit Ludovic Le hasard m'a conduit près de deux malheureux jeunes gens qui viennent de s'asphyxier au Bas-Meudon ; j'ai réclamé tout de suite l'assistance d'un confrère : on a prononcé votre nom, j'ai envoyé chez vous; chez vous, on a répondu que vous étiez au chevet de M. Gérard.

— Et vos asphyxiés? demanda le chirurgien militaire, un peu adouci par la politesse du jeune homme.

— Je n'en ai pu sauver qu'un, monsieur, répondit Ludovic, si vous aviez été là, peut-être les eussions-nous sauvés tous les deux.

— Et, alors, dit M. Pilloy, vous trouvant sur les lieux, apprenant qu'il y avait un malade dans cette maison, vous êtes entré ?

— Je ne me fusse pas permis une pareille inconvenance, monsieur, dit Ludovic, sachant que vous étiez près de

M. Gérard, si les braves gens qui pleurent à la porte ne m'y avaient en quelque sorte forcé. L'extrême douleur est crédule, vous le savez, monsieur; pardonnez-leur, et, quand vous leur aurez pardonné, pardonnez-moi à mon tour.

— Mais je n'ai rien à pardonner à eux ni à vous, monsieur; vous êtes le bienvenu, et deux conseils valent toujours mieux qu'un. Malheureusement, ici, ajouta-t-il en baissant la voix, je crois que tous les conseils du monde n'y feraient rien.

Puis, plus bas encore :

— C'est un homme perdu! dit le chirurgien militaire.

Si bas qu'il eût parlé, le malade entendit ce que disait le bon M. Pilloy et poussa un gémissement.

— Chut! fit Ludovic.

— Pourquoi chut? demanda le chirurgien.

— Parce que l'ouïe est le dernier sens qui survive en nous, et que le malade vous a entendu.

M. Pilloy secoua la tête en homme qui doute.

— Alors, demanda Ludovic se penchant à l'oreille de M. Pilloy, alors il n'y a plus d'espoir?

— C'est-à-dire, répondit le chirurgien militaire, que, dans deux heures, il sera mort.

Ludovic posa la main sur le bras de M. Pilloy en lui montrant le malade qui s'agitait dans son lit.

M. Pilloy fit un signe de tête qui signifiait : « Oh! il a beau se remuer, il faudra qu'il y passe tout de même! »

Puis, traduisant sa pantomime par la parole :

— Ce matin, continua-t-il, j'avais encore l'espérance de le conserver quarante-huit heures; mais je ne sais pas quel est l'imbécile qui lui a fourré dans la tête l'idée de se confesser; ce qui était bien inutile, attendu que je le connais depuis qu'il habite Vanvres, et que c'est un homme d'une vertu irréprochable! — Il est resté trois heures enfermé avec une espèce de moine, et, tenez, voilà l'état dans lequel le saint homme me l'a rendu! Ah! les prêtres, les moines, les calotins, les jésuites! murmura le vieux soldat; et quand on pense que c'est l'empereur, auquel nous devons de si bonnes choses, qui nous a rendu tout cela!

— Et quelle est la maladie dont M. Gérard est atteint? demanda Ludovic.

— Eh! la maladie habituelle, pardieu! répondit M. Pilloy

en haussant les épaules, comme s'il n'existait au monde qu'une sorte de maladie.

A ces mots : *la maladie habituelle*, Ludovic sourit; il venait de reconnaître un disciple de Broussais appliquant inintelligemment les leçons de ce grand maître.

Puis, pensant que l'existence d'un homme, que Dieu donne pour un si court espace et reprend pour l'éternité, est parfois remise aux mains d'un ignorant ou, qui est pis, d'un fanatique, son sourire s'effaça ; il haussa invisiblement les épaules, et regarda le vieux chirurgien de l'air d'un homme qui se tient sur ses gardes.

— Par *la maladie habituelle*, vous entendez, sans doute, une gastrite ? demanda-t-il.

— Naturellement, répondit le chirurgien ; il n'y a, parbleu ! pas à s'y tromper. Voyez plutôt vous-même.

Autorisé par son confrère, Ludovic s'approcha du lit.

Le malade paraissait dans un état de prostration complète; sa respiration était bruyante, difficile, oppressée; quand il respirait, sa poitrine se soulevait entièrement comme dans le râle.

Ludovic étudia le visage, passant du tout à la partie, de l'ensemble aux détails.

La face était pâle, d'une coloration jaunâtre ; les extrémités étaient moites et froides; une sueur visqueuse était répandue sur tout le visage, perlant surtout à la racine des cheveux.

A ces symptômes extérieurs, Ludovic jugea que la maladie était grave, en effet; et, cependant, il ne vit point le malade dans l'état absolument désespéré où le voyait son confrère.

— Vous souffrez beaucoup, monsieur? demanda-t-il.

A cette question faite par une voix nouvelle, et qui semblait rendre à M. Gérard un espoir perdu, celui-ci ouvrit les yeux et tourna la tête vers l'étranger qui lui parlait.

Ludovic fut étonné de la vitalité qui régnait encore dans l'œil du moribond, vitalité qui n'était point en rapport avec la dégradation apparente de ses forces : le blanc de l'œil était jaune ; les traits de la figure étaient décomposés ; le visage semblait mort; mais l'œil, ou plutôt le cœur de l'œil n'était point aussi mort que la figure. Il y avait encore de la force et de la vie dans cet œil.

— Voulez-vous me montrer votre langue ? reprit Ludovic.

M. Gérard montra sa langue ; elle était d'un blanc jaune tirant sur le verdâtre, chargée, épaisse dans toute son étendue ; mais elle n'avait pas cette pointe effilée comme celle des serpents, puis elle n'était ni presque sanglante à son extrémité, ni rouge sur les bords, ainsi qu'est la langue dans les gastrites.

Jusque-là, Ludovic avait été dans le doute ; à partir de ce moment, il entra dans la certitude.

Aussi, par un mouvement involontaire, presque machinal, son regard se tourna-t-il du malade sur le chirurgien, et, cela, avec une expression à laquelle il n'y avait pas à se tromper.

Cette expression voulait dire clairement : « Mais vous voyez bien que ce n'est point une gastrite ! »

Le vieux chirurgien, dans sa confiance en lui-même, ne parut remarquer ni le mouvement ni le regard de Ludovic ; il ne sourcilla point.

Ce sang-froid d'un confrère, qui devait au moins avoir sur lui l'expérience de l'âge et de la pratique, ébranla le jeune homme dans sa conviction.

Il lui restait un dernier examen à faire.

Il souleva le drap du malade, mit à nu sa poitrine décharnée, y posa la main et l'y appuya doucement, lentement, mais de plus en plus, jusqu'à ce que la pression devînt cependant assez forte.

Voyant alors que M. Gérard ne trahissait la douleur par aucun signe :

— Souffrez-vous ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit M. Gérard d'une voix faible.

— Comment ! insista Ludovic, lorsque j'appuie ainsi, vous ne souffrez pas ?

— Je respire plus difficilement, mais je n'éprouve aucune douleur.

Ludovic se retourna de nouveau vers son confrère, lui disant pour la seconde fois des yeux : « Mais vous voyez bien que ce n'est point une gastrite ! »

Le vieux chirurgien ne parut pas plus comprendre la pantomime de Ludovic la seconde fois que la première.

Ludovic sourit

Quant à lui, il était convaincu que M. Gérard avait été traité pour une maladie qu'il n'avait pas.

Maintenant, quelle maladie avait-il ?

Ludovic croisa les bras, regarda fixement le malade ; puis, en baissant la tête, comme pour réfléchir plus profondément, il aperçut sous le traversin du malade non-seulement le mouchoir avec lequel il s'essuyait le visage, mais encore celui dans lequel il crachait.

On eût dit que le mouchoir était taché de rouille ; ce qui produisait ces taches, c'était une sorte de mucus sanguinolent.

Ludovic était sur la piste de la maladie.

Alors, pour la seconde fois, il souleva le drap de M. Gérard ; mais, cette fois, au lieu d'appuyer sa main sur l'estomac, il appliqua son oreille à la poitrine, et cela à la grande stupéfaction du vieux chirurgien, qui ne connaissait pas encore ce nouveau mode d'auscultation, et dont la physionomie prit une expression d'étonnement et de curiosité qui pouvait équivaloir à cette question : « Mais que diable faites-vous là, mon cher confrère ? »

Ce fut à son tour Ludovic qui ne fit pas attention à la pantomime du vieux chirurgien. Il parut satisfait des bruits qu'il venait d'entendre dans la poitrine du malade, car il releva la tête d'un air triomphant.

Il savait, certainement, à quoi s'en tenir désormais sur l'état du patient, et il connaissait la maladie à laquelle il avait affaire ; il ne lui restait plus que le pouls à examiner : il demanda à M. Gérard de lui donner la main ; le malade obéit machinalement.

Le pouls n'avait point perdu toute sa force ; il résistait sous le doigt ; il était très-fréquent, c'est-à-dire qu'il dépassait cent pulsations ; enfin il était irrégulier sans doute, mais fort légèrement.

C'était à peu près ainsi que Ludovic comptait, disons mieux, que Ludovic espérait le trouver.

Son examen terminé, le jeune docteur finit par où il eût dû commencer ; mais, comme un homme qui arrive au bord d'une rivière où l'on crie : « Au secours ! » il avait plongé d'abord.

Il se retourna vers M. Pilloy, et lui demanda depuis combien de temps durait la maladie, quelles avaient été ses

diverses phases, quelles étaient les causes auxquelles on l'attribuait.

Le vieux médecin raconta alors l'immersion de M. Gérard dans le bassin du château, et les funestes conséquences que ce plongeon, destiné à sauver la vie d'un enfant, avait eues pour le sauveteur : il répondit ensuite à toutes les autres questions de son confrère ; puis, quand il eut achevé:

— Eh bien? demanda-t-il d'un air gouailleur.

— Eh bien, dit Ludovic, j'ai l'honneur de vous remercier de votre complaisance, monsieur ; je sais ce que je voulais savoir.

— Et que savez-vous ?

— Je sais de quelle maladie est atteint le malade, dit Ludovic.

— Bon! ce n'était pas difficile à savoir, puisque j'ai commencé par vous dire que c'était une gastrite.

— Oui ; mais voilà justement où nos opinions diffèrent.

— Que voulez-vous dire?

— Vous plairait-il de passer dans la chambre voisine, mon cher confrère? Je crois que nous fatiguons le malade.

— Oh ! ne vous en allez pas, monsieur, au nom du ciel ! demanda M. Gérard en rassemblant toute sa force pour exprimer ce désir.

— Soyez tranquille, mon ami, dit M. Pilloy, qui crut que la prière s'adressait à lui ; je vous ai promis de ne pas vous quitter, et je vous tiendrai parole.

Et les deux médecins s'apprêtèrent à sortir de l'appartement.

Sur le seuil de la porte, ils rencontrèrent la garde-malade.

— Ma bonne dame, dit Ludovic, nous allons rentrer dans cinq minutes; en notre absence, quelque chose que demande le malade, ne lui donnez absolument rien.

Marianne se retourna vers M. Pilloy, comme pour savoir si elle devait obéir à cette injonction.

— Dame! lui répondit celui-ci, puisque monsieur prétend qu'il va guérir le malade.

Il s'attendait à ce que Ludovic allait se récrier ; mais, à son grand étonnement, Ludovic ne répliqua point : il se contenta de s'effacer pour laisser passer M. Pilloy avec la déférence que le plus jeune doit à son ancien.

LXXVIII

Où Ludovic prend la responsabilité.

Les deux médecins s'arrêtèrent dans l'antichambre.

Il était impossible de voir une plus vivante image de la routine et de la science.

— Voulez-vous me faire l'amitié de me dire, mon jeune ami, demanda M. Pilloy, pourquoi vous m'avez amené ici ?

— Mais, répondit Ludovic, d'abord pour ne point fatiguer le malade par une discussion.

— Bon ! puisque c'est un homme mort !

— Raison de plus, si c'est votre avis, pour ne pas l'exprimer devant lui.

— Ah çà ! croyez-vous donc, dit l'ancien chirurgien-major, que les hommes de notre génération soient des femmelettes comme le sont ceux de la vôtre ? J'étais là, monsieur, et je servais d'aide à Larrey quand il a coupé les deux jambes au brave Montebello ; il y a eu une discussion de cinq minutes pour savoir si on lui ferait l'opération, ou si on le laisserait mourir sans le tourmenter davantage ; vous imaginez-vous qu'on se soit caché de lui ? Non, monsieur ; il prit part à la discussion, comme s'il se fût agi d'un étranger, et je l'entends encore dire d'une voix aussi ferme que s'il eût crié : *En avant !* « Coupez, morbleu ! coupez ! »

— Il est possible, monsieur, dit Ludovic, que, lorsqu'on opère sur un champ de bataille, au milieu de quinze ou vingt mille blessés, on n'ait pas le temps de se plier à toutes ces délicatesses qui, selon vous, méritent à notre génération le titre de génération de *femmelettes* ; mais nous ne sommes point ici sur un champ de bataille ; M. Gérard n'est point un maréchal de France comme le *brave Montebello* : c'est un homme fort abattu de sa position, ayant, à ce qui m'est apparu du

moins, grande peur de mourir, et chez lequel l'imagination frappée peut, il me semble, agir plus fatalement encore que la maladie.

— A propos de maladie, vous me disiez, monsieur, que vous n'étiez pas du même avis que moi?

— Sur la maladie, c'est vrai.

— Et quel est votre avis?

— Que vous faites erreur, monsieur, en traitant le malade pour une gastrite.

— Comment, je fais erreur?

— Oui, en supposant, je vous le répète, M. Gérard atteint d'une gastrite.

— Mais je ne suppose pas, monsieur, j'affirme!

— Eh bien, je crois, moi, le malade atteint d'un autre mal que celui que vous affirmez.

— Alors, vous prétendez, monsieur...?

— A mon tour, je ne prétends pas, monsieur, j'affirme!

— Vous affirmez que M. Gérard...?

— N'est point atteint d'une gastrite; c'est la troisième fois que j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais que diable voulez-vous donc qu'il ait, s'il n'a pas une gastrite? s'écria le vieux chirurgien stupéfait.

— Il a tout simplement une pneumonie, monsieur, dit froidement Ludovic.

— Une pneumonie? Ah! vous appelez cela une pneumonie!

— Pas autre chose.

— Alors, vous affirmez peut-être aussi que vous allez le tirer de là?

— Oh! quant à cela, monsieur, je ne l'affirme pas; je me contente de l'espérer.

— Et peut-on connaître le remède souverain que vous allez employer?

— Je vais y songer, cher confrère, si toutefois vous m'en donnez la permission.

— Comment donc! vous me demandez la permission de sauver mon plus vieil ami?

— Je vous demande la permission de traiter un malade qui est à vous.

— Je vous la donne cent fois, mille fois! Plût à Dieu que cela servît à quelque chose; mais, si vous voulez mon avis,

je doute que le pauvre garçon voie le soleil de demain.

— Je vais donc tenter l'impossible, répondit Ludovic, conservant toujours la même politesse et le même respect envers un médecin qui était son aîné par droit de naissance, sinon de science.

— L'impossible est le mot, dit le vieux chirurgien, ne comprenant pas cette déférence de Ludovic, qu'il prenait pour de l'hésitation.

— Maintenant, qu'avez-vous fait jusqu'ici, mon honorable confrère ? dit Ludovic pour la forme.

— J'ai pratiqué deux saignées, posé les sangsues à l'estomac, et mis le malade à une diète absolue.

Un sourire effleura les lèvres de Ludovic, sourire éclos bien plus sous la compassion que lui inspirait le malade que sous l'ironie que devait lui inspirer cette panacée universelle si fort à la mode à cette époque : les sangsues et la diète, — cette autre sangsue de l'estomac.

Les deux praticiens en étaient là de la discussion, quand quelques paysans, impatients du miracle qu'avait dû opérer la présence d'un second médecin, firent irruption dans l'antichambre du philanthrope de Vanvres.

— Eh bien, crièrent-ils tous à la fois, va-t-il mieux ? est-il sauvé ?

Le vieux chirurgien, qui avait l'habitude de s'entendre crier ces mêmes paroles aux oreilles toutes les fois qu'il sortait de chez l'honnête M. Gérard, crut encore que c'était à lui qu'elles s'adressaient.

Mais, hélas ! si l'onde est changeante, si la femme est plus changeante que l'onde, il y a une chose qui est mille fois plus changeante que l'onde et la femme à la fois : c'est la foule.

Aussi un des paysans, qui avait le plus excité Ludovic à entrer dans la maison du bienfaiteur commun, répondit-il assez grossièrement au vieux chirurgien, qui disait : « Nous ferons ce que nous pourrons, mes amis, soyez tranquilles » :

— Ce n'est point à vous que nous demandons cela.

Sans doute alors, le digne M. Pilloy, qui avait aidé notre illustre ami Larrey à couper les deux jambes du brave Montebello, fit-il la même réflexion que nous sur la foule; seulement, il la fit une seconde trop tard. Aussi s'en dédommagea-t-il en fronçant le sourcil, et en formant presque, à

part lui, le vœu impie que la science fanfaronne du jeune praticien reçût, à l'endroit du malade, un échec éclatant, afin de lui faire partager cette somme de dédain que les villageois professaient maintenant pour lui.

Un autre paysan s'adressa directement à Ludovic.

— Eh bien, lui dit-il, faisant à la fois la demande et la réponse, comment l'avez-vous trouvé? Il est bien mal, n'est-ce pas?

— Il n'y a plus d'espoir, n'est-ce pas, monsieur? demanda un second.

— Il n'en reviendra point, n'est-ce pas, monsieur? dit un troisième.

— Mes amis, répondit Ludovic, tant que le malade n'est pas mort, il faut avoir confiance, non pas dans l'art du médecin, mais dans la nature; et, Dieu merci! M. Gérard n'est pas mort.

Ce fut un hourra poussé par la foule.

— Vous le sauverez donc? demandèrent vingt voix.

— J'y ferai tous mes efforts, dit Ludovic.

— Oh! sauvez-le! sauvez-le, monsieur! lui cria-t-on de tous côtés.

A ces cris, Marianne avait entr'ouvert la porte de la chambre.

— Que se passe-t-il donc? lui demanda le malade, que tout ce tumulte brisait; ne peut-on me laisser mourir tranquille?

— Oh! monsieur, dit la brave femme, il ne s'agit plus de mourir?

— Comment! s'écria le malade, il ne s'agit plus de mourir?

Et ses yeux, qu'on eût crus éteints, lancèrent une double flamme.

— Non, monsieur; le jeune médecin qui est venu dit aux paysans qu'il vous sauvera peut-être.

— Ah! *peut-être!* reprit M. Gérard en laissant retomber sa tête sur l'oreiller. En tout cas, Marianne, qu'il ne s'éloigne pas! au nom du ciel, qu'il ne s'éloigne pas!

Puis, écrasé par cet effort, il resta immobile, ne vivant plus, en apparence, que par l'espèce de sifflement que produisait son souffle en s'échappant de la poitrine.

— Messieurs, messieurs, dit la garde-malade, M. Gérard se trouve mal; on dirait qu'il va passer!

Ludovic rentra vivement, prit la main, tâta le pouls.

— Ce n'est rien, dit-il; c'est une syncope causée par l'émotion. Du courage, monsieur!

Le malade poussa un soupir.

Marianne avait toutes les peines du monde à empêcher la foule d'envahir la chambre.

— Sans doute, dit le vieux médecin à son jeune confrère, vous n'allez pas vous borner, monsieur, à dire au malade : « Du courage! » vous lui ordonnerez quelque chose?

— Donnez-moi du papier, une plume et de l'encre, dit Ludovic en s'adressant à la garde-malade; je vais vous écrire une ordonnance.

Ce fut à qui trouverait le plus tôt possible les objets demandés.

Le malade, qui, sur le mot *peut-être*, avait reperdu l'espoir un instant conçu, se démenait dans son lit, joignant les mains, et exprimant par ses gestes, d'une façon plus claire qu'il n'avait fait par ses paroles, cette prière : « Au nom du Seigneur Dieu, laissez-moi donc mourir tranquille! »

Mais personne ne faisait attention à la mort cruelle qu'on lui infligeait, tant tout le monde avait le désir de lui conserver la vie.

Ludovic chercha une place où écrire l'ordonnance; mais tous les meubles étaient encombrés de fioles, de pots, de verres, d'assiettes, de soucoupes de tous genres.

Les paysans, voyant l'embarras du jeune homme, lui offrirent les uns leurs dos, les autres leurs genoux.

Ludovic trouva un dos convenable, et s'en servit comme d'une table pour écrire l'ordonnance.

— Envoyez chercher cela immédiatement, dit-il à la garde-malade.

Il n'avait pas formulé ce désir, que l'ordonnance, arrachée de ses mains, passait dans celles de quatre ou cinq des assistants, se disputant cette joie d'être utiles à M. Gérard.

Enfin, un boiteux se rendit maître du précieux papier, et, clopin-clopant, partit le plus vite qu'il put.

— Ma bonne dame, dit Ludovic à la garde-malade, toutes les demi-heures, vous donnerez à M. Gérard une demi-cuillerée de la potion que l'on va vous rapporter; vous

entendez? pas plus ni moins souvent que toutes les demi heures, pas plus d'une demi-cuillerée; il n'y a que cela qui puisse le sauver.

— Toutes les demi-heures, une demi-cuillerée, répéta la garde-malade.

— Oui, c'est cela, très-bien!... Il faut absolument que je retourne à Paris.

Le malade poussa un soupir; il lui semblait que le reste de son existence l'abandonnât.

Ludovic entendit ce soupir, ardente prière de l'homme désespéré.

— Il faut que je retourne à Paris, dit-il; mais, dans trois heures, je reviendrai voir l'effet que la potion aura produit.

— Et vous êtes sûr, alors, grogna le vieux médecin, que votre potion le sauvera?

— Sûr n'est pas le mot, mon cher confrère; vous le savez mieux que personne, l'homme n'est jamais sûr de rien; mais...

Ludovic jeta encore un coup d'œil sur le mourant.

— Mais je l'espère! dit-il.

Ce dernier mot souleva un nouveau hourra de joie dans la foule.

Le malade rassembla ses forces, et, se soulevant sur son lit :

— Trois heures, monsieur, dit-il; tâchez de ne pas être plus longtemps!

— Je vous le promets, monsieur.

— Je compterai les minutes, dit le malade en essuyant avec son mouchoir son front couvert d'une sueur qu'on eût pu prendre pour celle de l'agonie.

Sur ces mots, Ludovic sortit avec son vieux confrère, l'invitant à passer le premier, s'inclinant devant lui, lui donnant, en un mot, sous les yeux de la foule, toutes les marques de respect que l'on doit à un aîné et à un supérieur.

Ludovic, comme il l'avait dit, prit le chemin de Paris, cherchant, cette fois, un cabriolet, un fiacre, un véhicule quelconque pour être plus tôt de retour.

Le chirurgien le suivit, plein de rancune, et sans desserrer les dents.

Ludovic crut, de son côté, que ce n'était point à lui de parler le premier, même pour prendre congé de son confrère.

Ce silence eût certainement duré jusqu'à leur séparation, si le boiteux, qui était allé chez le pharmacien, ne fût point arrivé au-devant des deux rivaux pour leur délier la langue.

Le boiteux montra à Ludovic la potion qui venait de lui être remise.

— Est-ce cela, monsieur? demanda-t-il.

— Oui, mon ami, répondit Ludovic en regardant la fiole, et dis bien à la garde-malade de suivre de point en point mon ordonnance.

Cette rencontre servit à M. Pilloy de prétexte pour reprendre la parole.

— Vous croyez peut-être, mon cher confrère, que je ne sais pas ce que contient cette fiole? demanda-t-il.

— Pourquoi vous ferais-je cette injure, monsieur? demanda Ludovic.

— C'est de l'émétique que vous lui donnez là.

— En effet, c'est de l'émétique.

— Parbleu! dit M. Pilloy, il faut bien que vous lui donniez de l'émétique, puisque vous croyez à une pneumonie!

— Monsieur, dit froidement Ludovic, j'ai un tel respect pour votre science et pour votre expérience, que je souhaiterais de me tromper, si ce n'était souhaiter en même temps la mort du malade.

Et, sur ces mots, Ludovic, n'apercevant à l'horizon aucun fiacre ni aucun cabriolet, prit, à travers champs, un sentier qui paraissait devoir le conduire à sa destination plus vite que ne l'eût fait la grande route.

De son côté, le vieux médecin, curieux de savoir l'effet qu'allait produire la potion sur son ami mourant, revint à Vanvres, et, deux heures et demie juste après le départ de Ludovic, il était au chevet du malade, qui, cette fois, ne le vit pas s'y installer sans une certaine répugnance.

Un tel empressement surprit les villageois qui le virent entrer; il surprit bien davantage encore la garde-malade, qui, habituée à attendre M. Pilloy fort longtemps lorsqu'on l'appelait, fut tout étonnée de le voir accourir lorsqu'on ne

appelait pas ; toutefois, l'ex-chirurgien-major ne se donna même pas la peine de motiver sa visite inattendue.

Il essaya d'interroger M. Gérard ; mais celui-ci, soit défiance, soit que sa faiblesse fût augmentée, refusa de lui répondre.

Alors, se retournant du côté de la garde-malade :

— Eh bien, ma chère Marianne, demanda-t-il, quoi de nouveau ?

— Ah ! monsieur, répondit la bonne femme, cela va bien petitement !

— Lui avez-vous administré la fameuse potion ?

— Oui, monsieur.

— Quel effet a-t-elle produit ?

— Mauvais effet, mauvais effet, cher monsieur Pilloy !

— Quel effet, encore ? demanda le vieux chirurgien en se frottant sournoisement les mains.

— Il a vomi, monsieur.

— La, j'en étais sûr ! Par bonheur, je ne suis pas responsable des suites, et, s'il meurt, ce n'est pas moi qui l'aurai tué !

— Non, c'est vrai, dit la bonne femme ; mais c'est vous qui l'aviez condamné.

— Parbleu ! dit le chirurgien-major de la grande armée, on condamne toujours ; sans cela, si un malade mourait, — ce qui arrive quelquefois, — on viendrait dire au médecin : « Il est mort, et vous ne l'aviez pas condamné ! » De cette façon, l'honneur de la médecine est sauvé.

— Oui, reprit Marianne, et, si le malade en revient, l'honneur du médecin s'en accroît.

Les récriminations du vieux chirurgien et les observations médico-philosophiques de la garde-malade durèrent une demi-heure.

Au bout de cette demi-heure, Ludovic arriva.

Il entra juste au moment où M. Pilloy, sans pitié pour son meilleur ami, — la science est comme Saturne, elle dévore ses enfants ! — il entra, disons-nous, au moment où M. Pilloy, voyant le malade rendre presque immédiatement la cuillerée d'eau émétisée qu'il venait de prendre, disait, en regardant M. Gérard, dont la figure contractée exprimait la souffrance :

— Décidément, il est perdu !

Ludovic entendit ces mots ; mais, n'y faisant aucune attention, il alla droit au malade, le regarda attentivement, puis lui prit le pouls.

Au bout d'une minute, — minute pleine d'anxiété pour ce brave cœur, pleine d'inquiétude d'une tout autre nature pour le vieux chirurgien, — au bout d'une minute, il releva le front.

Son visage, examiné à la fois par le médecin, par la garde-malade et par le mourant, exprimait la satisfaction la plus complète.

— Cela va bien ! dit-il.

— Comment, cela va bien ? demanda M. Pilloy stupéfait.

— Oui, le pouls s'est relevé.

— Ah ! c'est à cela que vous jugez qu'il va mieux ?

— Certainement.

— Mais, malheureux jeune homme, il a vomi !

— Il a vomi ? répéta Ludovic en regardant Marianne.

— Vous voyez bien qu'il est perdu !

— Au contraire, dit tranquillement Ludovic, s'il a vomi, il est sauvé !

— Vous répondez de la vie de mon meilleur ami ? reprit M. Pilloy furieux.

— Oui, monsieur, dit Ludovic, et sur ma tête !

Le vieux médecin prit son chapeau, et sortit avec la mine d'un algébriste auquel on soutient que deux et deux font cinq.

Ludovic écrivit une autre ordonnance, et la remit à la garde-malade.

— Madame, lui dit-il, j'ai *pris la responsabilité!* vous savez ce que cela signifie en termes de médecine ? Que mes ordonnances soient exécutées à la lettre, que l'on n'en suive pas d'autres, et M. Gérard est sauvé !

Le moribond poussa un cri de joie, saisit la main du jeune homme, et, avant que celui-ci eût pu s'en défendre, y appliqua ses lèvres.

Mais presque aussitôt sa figure parut se décomposer sous l'influence d'une indicible terreur.

— Et le moine ! et le moine ! murmura-t-il en retombant écrasé sur son traversin.

LXXIX

L'homme au faux nez.

Nous avons en quelque sorte terminé les différents récits qui constituent le prologue de ce livre, et, à part Pétrus, Lydie et Régina, le lecteur connaît maintenant la majeure partie des personnages destinés à jouer les rôles principaux dans notre drame.

En outre,on l'a vu, les diverses histoires que nous venons de raconter, et qui ont peut-être paru incohérentes entre elles, ont fini par se réunir et par composer un tout homogène; les fils, divergents en apparence, et sans rapport visible les uns avec les autres, ont, peu à peu, et au fur et à mesure que nous avons avancé dans notre sujet, formé, sous notre main, une trame souvent imprégnée de larmes, parfois même rougie de sang ; canevas tantôt radieux, tantôt sombre, auquel nous avons essayé de donner la gigantesque dimension que comporte l'immense tâche que nous nous sommes imposée en entreprenant de peindre la société de la Restauration depuis ses plus hauts sommets jusqu'à ses plus profonds abîmes.

Qu'on ne perde donc pas courage ; que l'on s'engage hardiment sur nos traces dans ce pays de l'inconnu où nous nous aventurons, et que le lointain des horizons n'effraye personne : malgré les détours ou les escarpements de la route, nous y atteindrons.

Quand le moment sera venu de mettre en saillie la moralité de cet ouvrage, on ne s'apercevra plus, nous l'espérons, du chemin que l'on aura fait ; la fin justifiera les moyens.

Chacun de nos personnages, que l'on en soit bien certain, n'est pas seulement une création imaginaire, un être de con-

vention ou de fantaisie, n'ayant pour but que de faire rire ou pleurer par tel ou tel moyen plus ou moins habile ; non, chaque héros, peint d'après nature, représente une idée ; il est l'incarnation d'une vertu ou d'un vice, d'une faiblesse ou d'une passion ; et ces vices, ces vertus, ces passions, ces faiblesses, reproduiront collectivement la société, comme, isolément, chacun de nos héros représentera un de ses membres.

Il y a deux façons de procéder au théâtre, aussi bien que dans un livre ; deux méthodes contraires d'arriver au même but : l'une s'appelle la synthèse, l'autre l'analyse, par la synthèse, on arrive à la connaissance des vérités que l'on cherche en partant des premiers principes ; par l'analyse, on part des propositions générales pour descendre aux premiers principes.

Nous le répétons, le but est le même ; seulement, par la synthèse, on arrive en montant ; par l'analyse, on arrive en descendant ; l'analyse décompose, la synthèse recompose ; l'analyse réduit un corps dans ses parties principales pour en connaître l'ordre ; la synthèse rassemble ces parties pour en former un tout.

Que l'on nous permette donc, selon nos besoins, et même selon notre caprice, puisque nous avons le choix des deux moyens, d'user tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Après avoir composé trente tragédies, Corneille demandait, dans la préface de *Nicomède*, la permission de glisser un peu de comédie dans la trente et unième ; — après avoir écrit sept ou huit cents volumes pour nos lecteurs, nous faisons comme l'auteur du *Cid*, nous demandons à nos lecteurs la permission d'en écrire quelques-uns pour nous.

Cela posé, reprenons le cours de notre narration.

Nous avons laissé Ludovic et Pétrus se séparer à la porte du tapis-franc, Ludovic pour reconduire Chante-Lilas, — et nous avons vu les suites qu'avait eues la pointe du jeune médecin sur le Bas-Meudon, — Pétrus pour aller prendre sa séance.

Occupons-nous un peu de Pétrus, dont nous avons dit quelques mots à peine, et que nous n'avons fait poser qu'un instant devant nos lecteurs, au début de notre drame.

Il est bon qu'avant d'entamer la partie de ce livre qui se

rapporte directement à lui, le lecteur le connaisse physiquement et moralement.

C'était un fort beau garçon que Pétrus, d'une élégance et d'une distinction naturelles qu'eussent pu lui envier les plus distingués et les plus élégants des jeunes gens à la mode; mais il rougissait en quelque sorte de cette supériorité aristocratique que le hasard lui avait départie. Il avait, pour la fatuité inutile de ces jeunes gens que l'on appelle des *fils de famille*, — sans doute afin qu'on ne les confonde pas avec ceux qui, sachant se suffire à eux-mêmes, se contentent d'être les fils de leurs œuvres; — il avait, disons-nous, pour ces jeunes gens désœuvrés, un mépris si profond, une horreur si invincible, qu'il s'efforçait de dissimuler son élégance et sa distinction natives, c'est-à-dire les seules choses communes qu'il eût avec eux, dans la crainte de leur ressembler.

Il affectait l'air débraillé, pour cacher son air véritable, comme il affectait les défauts qu'il n'avait pas, pour cacher les qualités qu'il avait. Ainsi que Jean Robert le lui avait dit, dans la nuit du mardi gras, il faisait le sceptique, le roue, le blasé, de peur que l'on ne s'aperçût qu'il était bon et naïf.

Au fond, c'était un cœur de jeune homme de vingt-cinq ans, honnête, innocent, impressionnable, enthousiaste; un véritable cœur d'artiste enfin.

Et, cependant, c'était lui qui avait eu l'idée de cette mascarade et de ce souper dans un mauvais lieu.

Comment cette idée lui était-elle venue?

Si l'on veut connaître exactement le caractère de Pétrus, il faut qu'on nous permette de raconter cela.

Le matin même du mardi gras, après une course en ville, Pétrus, vers midi, était rentré chez lui très-soucieux.

D'où venait le souci de Pétrus?

On le saura plus tard; tout ce que nous pouvons dire, pour le moment, c'est que Pétrus était rentré soucieux. Les meilleurs caractères en sont là : ils ont des jours où ils ne valent pas le diable! Pétrus était dans un de ces mauvais jours.

Jean Robert avait proposé au jeune artiste de lui lire un acte de sa nouvelle tragédie; mais il avait envoyé promener Jean Robert. Ludovic lui avait offert de le purger; mais il

avait envoyé Ludovic promener plus loin encore que Jean Robert.

Ce cœur insouciant était tout ému; cet esprit charmant était tout alourdi; ses deux amis n'y comprenaient rien.

Interrogé par eux sur le secret de sa tristesse, Pétrus s'était contenté de les regarder en face, et de leur répondre :

— Moi, triste? Vous êtes fous!

Réponse qui avait fort inquiété Ludovic et Jean Robert.

Ils avaient donc insisté, mais inutilement.

A chaque fois qu'ils ramenaient la conversation sur sa tristesse, Pétrus s'éloignait d'eux, se réfugiant dans les coins les plus obscurs de son atelier, comme s'il voulait fuir jusqu'à leur contact.

Ce fut dans un de ces mouvements de retraite que, poussé à bout par ses deux amis, il leur déclara que, pour peu qu'ils continuassent à le relancer ainsi, il allait ouvrir la fenêtre, et sauter du deuxième étage, afin de voir s'ils persisteraient à le poursuivre.

Ludovic étendit la main, non plus, cette fois, pour purger Pétrus, mais pour le saigner, le prétendant atteint de fièvre cérébrale; sur quoi, Pétrus ouvrit la fenêtre, et jura qu'au premier pas que feraient vers lui ses amis, il exécuterait sa menace.

Puis, comme un véritable Breton de Saint-Malo qu'il était, habitué dès son enfance à courir sur les vergues des bâtiments, à grimper aux hunes des vaisseaux, il jeta tout son corps en avant, en se retenant d'une manière presque invisible à la traverse de son balcon.

Ses amis crurent un instant qu'il allait se précipiter en effet, et poussèrent un cri.

Mais lui répondit à ce cri par un éclat de rire homérique; ce qui, dans la disposition d'esprit où ils le savaient, alarma Jean Robert, et stupéfia Ludovic.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent à la fois les deux jeunes gens.

— Il y a, dit Pétrus, que j'ai là sous les yeux le plus beau modèle de caricature pour Charlet, ou le plus beau héros de roman pour Paul de Kock, qu'il ait jamais été donné à un homme de contempler pendant les vingt-quatre heures

qui constituent ce bienheureux jour de folie qu'on appelle le mardi gras!

— Voyons! dirent les deux amis en s'approchant.

— Oh! regardez! fit Pétrus; je ne suis pas égoïste, moi.

Ludovic et Pétrus se penchèrent à la fenêtre.

Bien que l'atelier de Pétrus fût situé, comme nous l'avons dit, rue de l'Ouest, ses fenêtres donnaient sur l'esplanade de l'Observatoire; c'était donc l'esplanade de l'Observatoire qui servait de cadre au sujet de tableau dévoué, selon Pétrus, au crayon de Charlet, ou à la plume de Paul de Kock, et dont la vue avait si inopinément éveillé la gaieté du jeune peintre.

Le héros de ce roman ou le modèle de cette caricature était un personnage vêtu de noir, plutôt petit que grand, plutôt gros que mince, qui se promenait, solitaire, mélancolique, et la canne à la main, dans l'allée de l'Observatoire.

Vu de dos, le bonhomme présentait une surface arrondie qui n'avait rien de particulièrement comique.

— Que diable trouves-tu donc de drôle à ce monsieur? demanda Jean Robert.

— Il me fait absolument l'effet d'un homme comme un autre, dit à son tour Ludovic, excepté qu'il me paraît avoir un tic dans la jambe droite.

— Ce n'est point un homme comme un autre; voilà ce qui vous trompe! répondit Pétrus; et la preuve, c'est que je voudrais bien être comme lui.

— Que lui envies-tu? Voyons! demanda Jean Robert; si l'on peut t'offrir ce qu'il a, et si ce qu'il a est à vendre, je cours le lui acheter et je te le donne!

— Ce qu'il a? Je vais te le dire. D'abord, il est seul, et n'a pas deux amis qui l'assomment comme vous m'assommez; — ce qui est déjà quelque chose; — puis je m'ennuie, et il s'amuse.

— Comment, il s'amuse? fit Ludovic; il a l'air triste comme un pendu!

— Cet homme-là s'amuse? demanda Jean Robert.

— Énormément! répondit Pétrus.

— Ma foi, en tout cas, il n'y paraît point, dit Ludovic.

— Eh bien, moi, je vous dis, reprit Pétrus, que cet

homme là rit intérieurement à gorge déployée, et je vais vous en donner la preuve... La voulez-vous?

— Oui, répondirent d'une même voix les deux jeunes gens.

— Bon! attendez-vous à tout, dit Pétrus.

Et, se faisant un porte-voix de ses deux mains :

— Hé! monsieur! cria-t-il au bonhomme; vous qui vous promenez là-bas!... Monsieur!

Le monsieur était tout seul dans l'allée : comprenant donc que cette interpellation ne pouvait s'adresser qu'à lui, il se retourna.

Alors, les trois jeunes gens partirent ensemble de ce même rire homérique dont Pétrus avait donné l'exemple un instant auparavant.

Le promeneur était un homme grave, de quarante à cinquante ans à peu près, qui avait au milieu du visage un nez de carton de trois ou quatre pouces de longueur.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda-t il d'une voix lugubre.

— Rien, monsieur, répondit Pétrus; absolument rien! Nous avons vu ce que nous désirions voir.

Puis, se retournant vers ses amis :

— Eh bien, qu'en dites-vous? demanda-t-il.

— J'avoue, dit Jean Robert, que cet homme, très-sérieux vu de dos, est très-réjouissant vu de face.

— Je proposerai à l'Académie des sciences, dit Ludovic, de fonder un prix pour quiconque trouvera la maladie dont est atteint un homme qui se promène avec un pantalon noir, une redingote noire, un chapeau rond, et un faux nez!

— Et il te faudra un prix, un encouragement, une prime pour trouver cela? dit Pétrus d'un air méprisant.

— Écoute, fit Jean Robert, voilà Pétrus en veine de divination : il va te le dire, lui.

— Oh! je l'en défie bien! dit Ludovic.

— Pétrus voit peut-être dans cet homme quelque chose de plus qu'un faux nez.

— Quand il y verrait encore un faux toupet, où cela le conduirait-il?

— Où la forme sous laquelle apparaissent en mer les voiles d'un batiment a conduit Christophe Colomb! où la chute d une pomme a conduit Newton! où le tonnerre tom-

bant sur un cerf-volant a conduit Franklin! A la découverte de la vérité, dit Pétrus avec cet enthousiasme factice qui était un des ressorts comiques de la conversation de l'époque.

— Voyons, dit Jean Robert, je ne sais quel philosophe a dit que tout homme qui avait découvert une vérité, et qui la gardait pour lui, était un mauvais citoyen. Ta vérité, Pétrus ? ta vérité ?

Pétrus était justement dans une de ces heures d'excitation nerveuse où parler est un soulagement; il ne se fit donc pas prier pour prendre la parole.

— Eh bien, oui, malheureux aveugles que vous êtes! dit-il, sous le faux nez de cet homme, j'entrevois, moi, toute sa vie.

— Va, Pétrus! va! dit Ludovic.

— Cet homme, voyez-vous, continua Pétrus, eh bien, je vais vous faire son histoire.

— Chut! dit Jean Robert.

— Cet homme a une femme qui lui est insupportable, et il mène une vie qui lui est aussi insupportable que sa femme ; il a entendu dire par ses voisins que messieurs ses enfants n'étaient pas de lui; son portier, à cause de cela, certainement, le regarde d'un air gouailleur quand il sort, et d'un air triste quand il rentre; il n'a qu'un seul ami, et c'est justement celui-là qu'on accuse d'être son ennemi! Cette diffamation est fondée, ou, si vous le préférez, cette diffamation n'est point une diffamation ; il le sait, il en a les preuves authentiques. Eh bien, il continue à serrer amicalement la main de son ami — ou de son ennemi, comme vous voudrez; — il fait, tous les soirs, avec lui sa partie de dominos; il l'invite à dîner une fois par semaine; il lui confie sa femme aux premières représentations ; il l'appelle : *Mon bon! mon cher! mon vieux!* il se sert, enfin, des épithètes les plus affectueuses pour lui prouver son amitié, tandis qu'au fond il le hait, il le déteste, il l'exècre, il voudrait lui manger le cœur, comme Gabrielle de Vergy a mangé celui de son amant Raoul! Et pourquoi dissimule-t-il ainsi? pourquoi câline-t-il ainsi femme et amant? Parce que cet homme est un sage, un Socrate, un bourgeois paisible enfin, qui veut avoir la tranquillité chez lui, et qui ne saurait l'obtenir, s'il ouvrait la bouche, ou s'il ne fermait les yeux.

— Mais, sans doute, mon cher Pétrus, dit Jean Robert excitant la verve fébrile de son ami, cet homme a des joies; au milieu de ce Sahara qu'on appelle le mariage, il a trouvé quelque oasis, quelque source fraîche où il va à ses heures où il se rafraichit clandestinement; ce qui lui redonne la force nécessaire pour fouler de nouveau le sable brûlant du désert conjugal.

— Ah ! oui, certainement ! répondit Pétrus; un homme n'est jamais tout à fait heureux ni tout à fait malheureux: il y a des échappées de lumière au milieu de l'ombre, comme dans les coups de vent de Ruysdaël, comme dans les tempêtes de Joseph Vernet. Oui, de même que tous ses semblables, ce mortel a ses félicités intimes et muettes, ses joies mystérieuses et cachées. Eh bien, connaissez-vous ses joies? devinez-vous ses félicités ? Non. Je vais vous les dire alors. La joie ineffable de cet homme, la félicité solennelle qu'il se promet pendant trois cent soixante-quatre jours de l'année, eh bien, c'est de mettre un faux nez le jour du mardi gras ! Usant des bénéfices de la loi, il passe effrontément dans son quartier, avec la certitude de ne pas être reconnu de ses voisins, qu'il insulte à son tour; et il est d'autant mieux fondé à le croire que, l'an dernier, à pareille époque, il a aperçu son ami et sa femme dans un fiacre, et qu'à son aspect ils n'ont pas baissé le store. Cet homme que vous voyez là, continua Pétrus, s'exaltant dans sa fantasque improvisation, il ne donnerait pas sa journée du mardi gras pour vingt mille maravédis: il est roi de Paris; il se promène incognito dans sa ville, et, ce soir, quand il va rentrer chez lui, sa femme l'interrogera en vain sur l'emploi de sa journée, il demeurera sourd et muet aux interrogations de sa femme; seulement, il la regardera d'un air de compassion, en songeant aux plaisirs dont il aura joui pendant cinq ou six heures ! — Respectez donc cet homme ! termina Pétrus; respectez-le, et portez-lui envie; car il s'amuse, tandis que, vous, par ces jours de réjouissances publiques, vous avez l'air, toi, Ludovic, du médecin qui vient de tuer la Gaieté, et, toi Jean Robert, du croque-mort qui vient de la conduire au Père-Lachaise !

— Puisque tu envies le sort de cet homme, dit Ludovic à Pétrus, que ne t'affubles-tu comme lui d'un faux nez ? que n'intrigues-tu comme lui les passants? que ne fais-tu

croire aux bourgeois de ton quartier que leurs femmes les trompent?

— Ne m'en défie pas! dit Pétrus.

— Je t'en défie, au contraire, et de toutes mes forces!

— Ne défie pas un fou de faire sa folie, dit Jean Robert.

— La Folie passe pour être la mère de la Sagesse, dit sentencieusement Pétrus; ce qui prouve que, lorsqu'on est fou dans sa jeunesse, on devient sage en vieillissant, tandis qu'au contraire, les jeunes gens sages deviennent des vieillards fous. Ainsi, continua-t-il, voilà ce qui vous menace tous les deux; vous êtes, sans vous en douter, sur le grand chemin de la débauche; votre sagesse précoce vous conduit droit au dévergondage. Eh! nos pères n'étaient pas ainsi: ils étaient jeunes dans leur jeunesse, vieux dans leur âge mûr; ils ne dédaignaient pas de sanctifier les fêtes; le mardi gras, tout particulièrement, était pour eux un jour de liesse; mais, vous, vieillards de vingt-cinq ans, qui faites les Manfreds et les Werthers, vous méprisez les plaisirs naïfs de nos aïeux; vous ne hasarderiez pas la semelle de vos escarpins dans les rues de Paris un jour de carnaval; non, au contraire, vous fuyez! vous vous claquemurez, et le pis de tout, c'est que vous vous claquemurez chez moi, qui, le diable m'emporte! suis encore plus bête, plus triste, plus maussade que vous!

— Bravo, Pétrus! cria Ludovic; par ma foi, tu m'as converti à tes idées, et la preuve, c'est que je te porte un autre défi.

— Va!

— C'est de nous habiller tous les trois en malins, et de courir les mauvais lieux de Paris dans cet élégant costume.

— Accepté! dit Pétrus; j'ai besoin de me distraire. En es-tu, Jean Robert? Jean Robert, en es-tu?

— Impossible! dit Jean Robert; je dîne rue Sainte-Appoline, et reste à une soirée de famille. Accordez-moi donc ma liberté.

— Eh bien, oui; mais à une condition.

— Laquelle? demanda Jean Robert.

— Oh! mais il ne s'agira pas, quand on t'aura dit cette condition, de refuser ou de faire des manières, dit Ludovic.

— Sur ma parole, ce sera comme aux jeux innocents : ce qui me sera ordonné, je le ferai.

— Eh bien, dit Ludovic, je suis curieux de savoir si Pétrus s'est trompé à l'endroit de l'homme au faux nez; tu vas donc aller te poser devant le personnage, et lui demander : « Comment vous appelez-vous ? qui êtes-vous ? que cherchez-vous ? » Nous t'attendons ici.

— Soit! dit Jean Robert.

Le jeune homme prit son chapeau, et sortit.

Dix minutes après, il rentra.

— Ma foi, messieurs, dit-il, j'en suis pour mes frais!

— Il ne t'a rien répondu, l'hypocrite ?

— Au contraire.

— Que t'a-t-il répondu ?

— Qu'il se nommait Gibassier, qu'il était échappé du bagne de Toulon, et qu'il cherchait un monsieur qui devait lui donner mille écus pour *faire un coup* la nuit prochaine.

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire.

— Eh bien, dit Ludovic à Pétrus, tu vois bien que ce n'est pas ton bourgeois!

— Et pourquoi pas ?

— Bon! un bourgeois n'aurait pas tant d'esprit que cela.

Et les trois jeunes gens descendirent en glorifiant l'esprit de l'homme au faux nez.

On a vu, dans le premier chapitre de cette histoire, le résultat du défi porté par Ludovic à Pétrus.

LXXX

Le Van Dyck de la rue de l'Ouest.

Maintenant que nous avons essayé de donner un spécimen du caractère de Pétrus, les jours où il était au cabaret, et

avait le système nerveux agacé, voyons ce qu'il était hors du cabaret, ou pendant ses jours de bonne humeur.

Nous avons dit que c'était un beau garçon ; expliquons-nous un peu; on n'est pas vulgairement assez d'accord sur ce mot *beau garçon.*

Nous autres hommes sommes mauvais juges en cette matière ; parlons de l'opinion des femmes.

Pour les unes, la beauté des hommes consiste uniquement dans la santé et la fraîcheur, c'est-à-dire dans la carrure des épaules, à l'exclusion des traits et de l'expression de la physionomie; celles-là aimeront également un cuirassier, un maquignon ou un chasseur; en un mot, tous les masques et toutes les encolures qui représenteront la force.

Pour les autres, la beauté des hommes sera dans la matité du visage, dans la douceur de la figure, dans la régularité des traits, dans la somnolence des yeux, dans la maigreur du corps ; pour celles-là, enfin, les hommes beaux seront les hommes efféminés et représentant la faiblesse.

Pour nous, la beauté de l'homme, — s'il est permis de dire toutefois qu'il y a des hommes beaux, — la beauté de l'homme, disons-nous, gît tout entière dans son œil, ses cheveux et sa bouche.

Un homme est toujours beau quand il a l'œil lumineux, les cheveux bien plantés, la bouche à la fois ferme, souriante et bien meublée.

La beauté de l'homme, enfin, nous paraît, avant tout, consister dans l'expression.

Ce sont ces conditions de beauté, à notre avis, absolues chez l'homme, qui nous ont fait dire de Pétrus qu'il était beau garçon.

Au reste, si le lecteur veut avoir une idée exacte de celui que nous faisons poser sous ses yeux, qu'il se souvienne de ce merveilleux portrait de Van Dyck peint par lui-même; et, si l'on ne se souvient pas de ce beau portrait, qu'on regarde, chez tous les marchands des quais et des boulevards, la gravure faite d'après le tableau.

Un jour, Jean Robert, en passant sur le quai Malaquais, avait aperçu cette gravure derrière une vitre, et il avait été tellement frappé de la ressemblance de l'élève de Rubens avec Pétrus, qu'il était entré immédiatement dans

le magasin pour y acheter, non pas cette gravure de Van Dyck, mais ce portrait de son ami.

Il l'avait attaché dans l'atelier de Pétrus, et la ressemblance de l'auteur de *Charles I*er avec le jeune homme était si frappante, que, sur dix bourgeois qui venaient chez lui faire faire leur portrait à l'huile, ou celui de leurs femmes ou de leurs filles au pastel, neuf s'imaginaient que Pétrus se moquait d'eux lorsqu'il leur disait que cette gravure était faite, non point à sa ressemblance à lui, mais à celle d'un peintre mort depuis cent quatre-vingts ans.

C'était la même coupe de visage, le même ton de chair que le portrait, bien entendu ; les mêmes cheveux relevés sur le front en une seule masse fauve et bouclée. L'enfoncement de l'œil était le même ; la même moustache retroussée et la même royale ombrageaient fièrement la même bouche et le même menton ; Pétrus, enfin, était un Van Dyck vivant, mâle et hautain, intelligent et bon.

Quiconque fût entré dans son atelier ayant été à Gênes, se fût souvenu involontairement des magnifiques tableaux du palais Rouge, et eût cherché des yeux cette adorable marquise de Brignolles dont on retrouve à chaque pas, dans ce beau palais, le portrait peint et signé par le peintre flamand.

Si, en regardant Pétrus, avec son col rabattu, son justaucorps de velours serré autour de la taille par une cordelière de soie, assis rêveur au fond de son atelier, et frisant, de sa belle main fine et blanche comme une main de prêtre ou de femme, sa moustache fauve, on eût cherché la compagne idéale de ce beau jeune homme, sa ressemblance avec le peintre d'Anvers était si grande, qu'on ne lui eût pas souhaité d'autre amie que cette belle marquise de Brignolles immortalisée par le suave pinceau de Van Dyck.

Et nulle autre, en vérité, ne lui eût mieux convenu ; car ce n'était évidemment point pour voler vers une grisette, ni vers une bourgeoise, que l'âme qui rayonnait dans les yeux de Pétrus avait reçu ses ailes, et l'on comprenait que la descendante de toute une race de preux pût seule dire à ce fier et beau jeune homme : « Incline-toi devant moi : je suis ta souveraine ! »

C'était, en effet, la fille de toute une race de preux qui avait troublé le cœur de Pétrus.

Disons, en quelques mots, comment la chose était arrivée.

Dans cette rue déserte qu'on appelle la rue de l'Ouest, et où était situé son atelier, le jeune artiste avait vu, un jour, en rentrant chez lui, s'arrêter devant la porte une voiture armoriée de si grande façon, que, quoiqu'elle n'eût fait d'abord que passer devant lui, il en avait reconnu le blason, qui était d'argent, à la tête de More au naturel, surmonté d'une couronne princière avec cette devise : *Adsit fortior !* (VIENNE UN PLUS VAILLANT !)

Cette voiture, comme nous l'avons dit, s'était arrêtée à la porte de Pétrus.

La voiture arrêtée, le domestique en livrée bleue et argent qui se tenait derrière avait sauté à bas de son siége et était venu ouvrir la portière à une jeune et charmante femme à la démarche et à la tournure aristocratiques.

Après cette jeune femme ou plutôt cette jeune fille, qui pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans, était descendue, s'appuyant au bras du laquais, une vieille dame d'une soixantaine d'années environ.

La jeune fille regarda au-dessus de la porte de la maison devant laquelle se trouvait la voiture, et, ne voyant sans doute point ce qu'elle cherchait, elle se retourna vers le cocher et lui demanda :

— Êtes-vous sûr que ce soit ici le nº 92 ?

— Oui, princesse, répondit le cocher.

C'était le numéro de Pétrus.

Une fois que le jeune homme vit les deux dames entrées, il traversa la rue, et, au moment où il allait entrer à son tour, il entendit la plus jeune des deux dames demander à la concierge :

— C'est bien ici que demeure M. Pétrus Herbel, n'est-ce pas ?

Herbel était le nom de famille de Pétrus.

Ce à quoi la concierge, tout émerveillée des belles fourrures dans lesquelles les deux dames étaient enveloppées, répondit avec une révérence :

— C'est bien ici, oui, madame; mais il n'est pas chez lui pour le moment.

— Et à quelle heure le trouve-t-on ? reprit la questionneuse.

— Le matin, jusqu'à midi ou une heure, dit la concierge; mais, au reste, le voici, ajouta-t-elle en apercevant le jeune

homme, qui s'était avancé et dont la tête dépassait celles des deux femmes.

Toutes deux se retournèrent en même temps vers Pétrus, qui, se découvrant aussitôt, s'inclina respectueusement.

— C'est vous qui êtes M. Pétrus Herbel, artiste peintre? demanda assez impertinemment la vieille dame.

— Oui, madame, répondit froidement Pétrus.

— Nous venons pour un portrait, monsieur, dit la vieille dame toujours sur le même ton; vous convient-il de le faire?

— C'est mon état, madame, dit Pétrus avec une grande politesse, mais plus froidement encore que la première fois.

— Eh bien, quand voulez-vous le commencer?... Sera-ce long? vous faut-il beaucoup de séances? Répondez vite : nous sommes gelées!

La jeune fille, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, s'apercevant de l'impertinence de sa compagne, et remarquant en même temps la patience respectueuse de Pétrus, s'approcha de lui et, prenant la parole à son tour :

— C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur d'un portrait qui figurait à la dernière exposition sous le nº 309?

— Oui, mademoiselle, répondit Pétrus, tout ému à la fois de la beauté de cette jeune personne et de la douceur de sa voix.

— Si je ne m'abuse, monsieur, c'était votre propre portrait, n'est-ce pas? continua la jeune fille.

— Oui, mademoiselle, dit en rougissant Pétrus.

— Eh bien, monsieur, je désirerais un portrait de moi fait dans cette manière; celui-là était d'un ton qui m'a ravie. J'ai déjà huit ou dix portraits de moi, que ma mère ou ma tante ont fait faire; mais aucun ne me contente. Voulez-vous, ajouta-t-elle en souriant, essayer à votre tour de satisfaire une personne fort capricieuse et fort difficile?

— J'y tâcherai, mademoiselle, et ce sera un grand honneur pour moi.

— Un honneur? interrompit la vieille dame; et pourquoi ce sera-t-il un honneur pour vous?

— Parce qu'il ne devrait être donné qu'à une célébrité répondit Pétrus en s'inclinant, de faire le portrait d'une personne de la beauté et du rang de mademoiselle de Lamothe Houdan.

— Ah ! vous nous connaissez, monsieur ? grommela la vieille dame.

— Je connais du moins le nom de mademoiselle, répondit Pétrus.

— Je vous ai dit, monsieur, que j'étais capricieuse et difficile ; j'ai oublié de vous dire que j'étais curieuse.

Pétrus s'inclina en homme prêt à satisfaire la curiosité de la belle visiteuse.

— Comment savez-vous mon nom ? continua celle-ci.

— Je l'ai lu sur les panneaux de votre voiture, répondit Pétrus en souriant.

— Ah ! les armes de ma famille ! Vous vous connaissez en blason, alors ?

— Ne suis-je pas appelé à en faire usage tous les jours, et un peintre d'histoire peut-il ignorer que, depuis la prise de Constantinople jusqu'à celle de Berg-op-Zoom, l'écusson des Lamothe-Houdan a rayonné sur tous les champs de bataille sans rencontrer ce que cherche sa devise ?

Ce brevet de vaillance et de noblesse, jeté brusquement à sa face, avec une si complète courtoisie toutefois, fit rougir jusqu'au blanc des yeux l'héritière des Lamothe-Houdan.

La vieille dame elle-même, caressée dans sa vanité, ne put s'empêcher d'accorder à l'artiste un regard de bienveillance.

— Eh bien, monsieur, dit-elle alors d'un air de bonne grâce que l'on n'était point en droit d'attendre de son impertinente personne, puisque vous savez le nom de ma nièce, il ne nous reste plus qu'à vous demander votre heure, et à vous donner notre adresse.

— Mon heure sera la vôtre, madame, répondit le jeune homme avec une déférence que commandait un pareil changement de ton, et, quant à l'adresse de la princesse de Lamothe-Houdan, il n'est permis à personne d'ignorer que son hôtel est situé rue Plumet, en face de l'hôtel Montmorin, près de l'hôtel du comte Abrial.

— Eh bien, monsieur, reprit le jeune fille en rougissant pour la seconde fois, demain, à midi, si vous voulez bien.

— Demain, à midi, je serai à vos ordres, mesdames, dit Pétrus en s'inclinant profondément.

Les deux dames remontèrent en voiture, et Pétrus rentra dans son atelier.

Nous avons dit que Pétrus était loyal ; cela n'avait pas empêché pourtant qu'il ne fît à mademoiselle de Lamothe-Houdan un des plus gros mensonges qu'un homme puisse faire.

Pétrus avait prétendu qu'il n'était permis à personne d'ignorer l'adresse des Lamothe-Houdan, et, cependant, deux mois auparavant, il l'ignorait encore, et un hasard seul la lui avait apprise.

Peu de Parisiens, excepté les Parisiens des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain, connaissent cette partie des boulevards extérieurs qui va de la barrière de Grenelle à la barrière de la Gare, et qui enceint toute la rive gauche au sud, comme, de la Gare à Grenelle, la Seine l'enceint au nord, ces boulevards ou, plutôt, cette promenade de quatorze à quinze mille mètres de longueur est plantée de quatre rangs d'arbres qui forment deux contre-allées ; elle est tapissée de gazon d'un bout à l'autre de la route, et, pour quiconque a souhaité d'aller méditer seul, ou rêver à deux dans les allées ombreuses d'un parc, c'est une promenade ravissante que celle du boulevard du Midi.

Quelques-unes de ces femmes qui ne montrent jamais leur visage dans les promenades publiques, dans les spectacles, dans les concerts, et qui, poussant la retraite jusqu'à la claustration, ne sortent guère que pour aller à l'église ; quelques-unes de ces femmes, disons-nous, rassurées par la solitude de cette ombreuse Thébaïde, venaient, à cette époque, dans les soirs d'été, y faire un tour en calèche, et le jeune homme studieux, qui commentait son code en se promenant sous les grands arbres, était émerveillé de voir passer sur la route, comme les ombres vaporeuses des grandes dames d'autrefois, les belles et souriantes jeunes femmes du faubourg Saint-Germain.

Parmi ces jeunes femmes — et des plus belles, sinon des plus joyeuses et des plus souriantes, — passait en été dans une calèche découverte, en hiver dans une calèche fermée, la charmante personne que, dans ce livre, nous avons déjà vue apparaître deux fois : la première fois au lit de mort de Carmélite ; la seconde fois, il n'y a qu'un instant, dans la maison de Pétrus ; mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan, fille du maréchal Bernard de Lamothe-Houdan.

Quant à Pétrus, la première fois qu'il l'avait vue, lui,

c'était six mois à peu près avant l'époque où nous sommes arrivés, vers la fin d'un beau jour d'été.

Il était tout seul au milieu de la route que forment les quatre rangées d'arbres du boulevard ; il regardait à l'horizon, du côté des Invalides, l'effet d'un soleil couchant, quand, tout à coup, au bout de l'avenue, comme si deux des chevaux du char du soleil s'en fussent détachés, il vit, au milieu d'une poussière d'or, venir à lui deux cavaliers qui semblaient lutter de vitesse.

Pétrus s'écarta pour les laisser passer; mais ils ne passèrent pas si rapidement, que le jeune homme ne pût distinguer leurs visages. — Nous avons dit *deux cavaliers* ; nous aurions dû dire un cavalier et une amazone.

L'amazone était une grande jeune fille taillée sur le patron de la Diane chasseresse, vêtue d'un costume de cheval de foulard écru, et coiffée d'un chapeau gris devant lequel retombait un voile vert ; elle avait, dans son allure, dans sa tournure, dans son visage, un peu de cette charmante Diane Vernon que Walter Scott venait de créer et de livrer à notre admiration, et beaucoup de cette adorable Edmée que madame Sand avait peut-être déjà vue passer à l'état de fantôme dans les brumes de sa vallée de Corlay.

La fière façon dont cette jeune fille était campée sur son cheval, noir de crin, blanc d'écume; la rude énergie avec laquelle elle dirigeait la marche de sa monture et domptait ses caprices, indiquaient déjà une écuyère de première force, et la conversation qu'elle soutenait avec son compagnon, malgré le galop pressé du cheval, prouvait qu'elle avait autant de sang-froid que d'habileté.

Son compagnon était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, de belle mine et de grande tournure, vêtu d'un habit de cheval vert, d'une culotte blanche et de bottes à la française : il était coiffé d'un grand feutre noir au-dessous duquel flottaient, blancs comme s'ils eussent été poudrés, des cheveux qui avaient conservé quelque chose de la coupe du Directoire. Il était inutile de voir le ruban de plusieurs couleurs noué à la boutonnière de ce cavalier pour savoir à quelle classe de la société il appartenait; en outre, ses sourcils épais, ses rudes moustaches dont les pointes retombaient au-dessous de son menton, l'expression un peu dure de son visage, révélaient chez cet homme l'habitude du comman-

dement, et, du premier coup d'œil, on reconnaissait en lui une des illustrations militaires de l'époque.

Pour Pétrus, le passage rapide du vieillard et de la jeune fille fut comme une vision, et, si, une demi-heure après, ils ne fussent revenus sur leurs pas, et n'eussent reparu de nouveau devant lui, il eût cru avoir vu passer une belle châtelaine du moyen âge se rendant rapidement au castel de famille, accompagnée de son père ou de quelque vieux paladin.

Pétrus rentra chez lui, et voulut se mettre au travail ; mais le travail est une maîtresse jalouse qui se retire quand vous venez à elle le front chaud des baisers d'une rivale.

La rivale du travail de Pétrus, c'était sa rencontre, sa vision, son rêve.

Vainement il prit sa palette ; vainement, debout devant son chevalet, il essaya de conduire son pinceau sur la toile, l'ombre de l'amazone planait au-dessus de lui, écartait sa main, caressait son front.

Cependant après une heure de lutte contre le beau fantôme, il se remit à l'œuvre.

On eût pu le croire vainqueur : il était vaincu !

Le sujet ébauché que devait représenter la toile était un chevalier Croisé, blessé, mourant, couché sur le sable, et secouru par une jeune fille Arabe ; tandis que des esclaves noirs, qui s'étonnaient qu'au lieu de l'achever, on vînt en aide à un chien d'infidèle, soulevaient la tête du mourant, la jeune fille, au second plan, allait, dans le casque du chevalier, puiser de l'eau à une fontaine ombragée par trois palmiers.

Ce tableau, au moment où Pétrus était rentré de sa promenade, lui avait paru l'allégorie précise de sa vie. N'était-il pas, en effet, ce chevalier blessé dans ce rude combat de l'existence, où tout artiste est un Croisé accomplissant un long et dangereux pèlerinage à la Jérusalem de l'art ? Et cette amazone qu'il avait rencontrée, n'était-elle pas cette bienheureuse fée qu'on appelle l'Espérance, sortant de sa grotte liquide chaque fois que le travail dépasse les forces de l'homme, et faisant tomber goutte à goutte, comme la Vénus Aphrodite, du bout de ses cheveux tordus, la rosée qui rafraîchit le voyageur ?

Ce symbole idéal, qui souriait à son imagination, lui parut si frappant, qu'il résolut d'en faire le symbole matériel de

sa vie ; et, prenant son couteau à gratter, en un instant il effaça les deux têtes de la jeune Arabe et du Croisé, et substitua son visage à celui du chevalier et celui de l'amazone au visage de la jeune fille.

Voilà dans quelles conditions il s'était remis au travail ; nous avions bien raison de prétendre tout à l'heure qu'au lieu d'être vainqueur, il était vaincu.

A partir de ce moment, il fut quatre mois sans revoir la jeune fille, et, disons mieux, sans chercher à la revoir ; mais, par le même hasard qui la lui avait fait rencontrer une première fois, un jour du mois de janvier 1827, par une matinée de neige éclatante, il rencontra de nouveau, dans une calèche fermée, sur les boulevards déserts, la noble et belle jeune fille.

Cette fois, elle était vêtue de noir, et accompagnée d'une vieille dame, qui semblait dormir au fond de la calèche.

La voiture allait du boulevard des Invalides, à l'allée de l'Observatoire ; puis, arrivée à l'allée de l'Observatoire, elle revenait au boulevard des Invalides, recommençant incessamment le même trajet.

Enfin, elle disparut au boulevard des Invalides, à l'angle de la rue Plumet.

Pétrus comprit que c'était dans cette rue que demeurait son idéalité.

Un matin, il s'envelopa jusqu'aux yeux dans un grand manteau, et alla se blottir sous le portail d'une des maisons de la rue Plumet, attendant le retour de la voiture qu'il venait de voir passer.

Vers une heure de l'après-midi, la voiture rentra dans l'hôtel dont Pétrus, au commencement de ce chapitre, avait avec tant de précision établi le gisement.

Notre moderne Van Dyck avait donc, comme on le voit, fait un gros mensonge en disant que tout le monde devait savoir l'adresse des Lamothe-Houdan, puisque, un mois auparavant, lui-même ne la savait pas.

Il est inutile de parler de la joie que causa au jeune homme la visite de cette fée qu'il n'avait jusqu'alors connue, comprise et presque admirée qu'à l'état de vapeur, et il est probable que, si la vieille dame qui l'accompagnait eût été sourde et aveugle, Pétrus fût monté chez lui, et eût descendu à la jeune princesse non-seulement le portrait qu'elle

désirait, mais vingt autres portraits encore; car, depuis six mois, le jeune peintre avait, malgré lui, donné à toutes les femmes de ses toiles les traits charmants, quoique un peu altiers de Régina.

LXXXI

Vieille histoire toujours nouvelle.

Pétrus, de retour dans son atelier, regarda avec joie d'abord, avec dégoût ensuite, les diverses toiles, où, de souvenir, il avait peint la fille du maréchal Lamothe-Houdan.

En effet, au bout de dix minutes d'examen, ces portraits lui semblèrent si fort au-dessous du modèle, qu'il fut tout près d'en faire un auto-da-fé; par bonheur, l'arrivée de Jean Robert le détourna de cette résolution.

Jean Robert était trop bon observateur pour ne pas voir qu'il se passait quelque chose de nouveau et d'extraordinaire dans la vie de son ami; mais c'était un garçon fort discret que Jean Robert, qui ne hasarda qu'un pied sur le terrain de la curiosité, et qui, sentant de la résistance, fit immédiatement retraite.

Les jeunes gens — les jeunes gens distingués du moins — parlent rarement entre eux de leurs maîtresses, de leurs amours, et même de leurs simples liaisons; tout cœur délicat aime l'ombre et le mystère, et introduit difficilement même un ami intime dans le tabernacle de ses affections.

Jean Robert resta le temps qu'il crut nécessaire pour donner à sa visite une autre apparence que celle d'une entrée et d'une sortie; puis il inventa un prétexte, et se retira, laissant Pétrus jouir solitairement de ses émotions.

Quelles étaient ces émotions? C'est ce que Jean Robert ignorait; mais peu lui importait : il avait deviné, au sourire

de son ami, à ses yeux demi-voilés, à sa silencieuse distraction, que ces émotions étaient douces.

Pétrus, demeuré seul, passa une de ces adorables journées dont l'homme à son déclin ne retrouve pas sans frissonner de joie le vivifiant souvenir.

A partir de ce jour, ce rêve caressé par tout artiste, par tout jeune cœur hors du courant vulgaire : l'amour d'une femme dont le front porte la triple couronne de la beauté, de la grandeur et de la jeunesse, — ce rêve se réalisa pour lui.

Toutes les princesses de ses songes venaient de prendre une forme réelle, de s'incarner pour lui, de s'incarner en une seule femme! Il fermait les yeux, et il la voyait descendre de sa voiture dans un nuage de dentelles, de velours et d'hermine.

Le soir, il se mit à son piano; — Pétrus, comme tous les peintres, adorait la musique. — Sa main eût été inhabile à jeter sur la toile le moindre reflet de ses décevantes émotions : la musique seule, avec sa voix enchantée, ses vibrations qui naissent au ciel, et se répandent sur la terre, la musique seule pouvait répondre aux appels passionnés du jeune homme.

Ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il se décida à se coucher et qu'il s'endormit.—Nous nous trompons en disant qu'il s'endormit : il veilla, les yeux fermés, jusqu'au moment où le jour arriva; il veilla, c'est bien le mot, car une voix ne cessa de murmurer à son cœur et à son oreille le nom de Régina.

Il sortit de chez lui dès neuf heures du matin, bien que le rendez-vous ne fût que pour midi; mais il lui eût été impossible de demeurer en place, et il passa les trois heures qui le séparaient de l'heure indiquée à se promener aux alentours de l'hôtel du maréchal.

L'hôtel de Lamothe-Houdan, situé, comme nous l'avons dit, rue Plumet (aujourd'hui rue Oudinot), se composait d'un grand corps de bâtiment élevé entre cour et jardin, et — au fond de ce jardin, dans un endroit qui semblait une oasis à mille lieues de Paris — d'un pavillon comprenant une salle à manger, un salon, un boudoir, enfermés dans une serre gigantesque qui faisait à cette gracieuse succursale du principal corps de logis une muraille de fleurs.

A l'extérieur, la clôture — à part les soubassements de la construction — était de vitres, et, à travers les vitres, on apercevait, comme au jardin des plantes de Paris, comme au jardin botanique de Bruxelles, comme dans les serres du célèbre horticulteur Van Houtte, mille plantes exotiques dont les feuilles, larges ou effilées, mais toutes d'une forme inconnue au Nord et à l'Occident, jetaient sur ce petit coin une couleur tropicale des plus pittoresques.

Ce pavillon, entouré d'arbres de tous côtés, était visible, cependant, sur l'une des faces : c'était la face du sud ; une éclaircie ménagée entre les hauts marronniers et les tilleuls touffus permettait de l'entrevoir par les barreaux de la grille de clôture.

C'est dans le boudoir de ce pavillon, dans ce jardin à ciel de cristal, moitié atelier, moitié serre, — car les plus belles œuvres de l'art, comme les plus rares produits de la terre, s'y trouvaient réunis, — que Régina attendait Pétrus, non pas avec une impatience égale à celle du jeune homme, mais, il faut l'avouer, avec une certaine curiosité.

Il y avait dans le tempérament aristocratique de la jeune fille une appréciation rapide de toute supériorité; supérieure elle-même, elle avait, aux premiers mots, senti qu'elle heurtait dans Pétrus un homme supérieur.

Le jeune homme arriva à l'heure dite, ni une minute avant, ni une minute après ; il était dans les strictes conditions de cette exactitude que Louis XIV appelait *la politesse des rois.*

En mettant le pied dans cette corbeille de l'archipel Indien, Pétrus fut saisi d'un frisson de plaisir et d'admiration.

Vu du seuil de la porte, c'était, en effet, un spectacle ravissant pour un artiste comme l'était Pétrus, que celui qui se déroulait sous ses yeux ; le rêve de la plus vive imagination n'eût pas été plus loin que cette abondante réalité.

Il semblait que, dans l'embrassement sublime d'un céleste amour, l'art et la nature eussent enfanté leurs plus beaux chefs-d'œuvre.

Là étaient toutes les merveilles de l'art; là étaient toutes les richesses du sol; là, sous les fougères gigantesques de l'Amérique du Sud, deux amants en marbre rose s'embrassaient chastement, comme l'Amour et la Psyché de Canova ; là, sous des bosquets de ravenalas et de palmiers, fuyaient des naïades échevelées de Clodion.

C'étaient vingt terres cuites de maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle, de Bouchardon, de Coysevox, mélangeant leur teinte rougeâtre avec le bronze florentin des maîtres du moyen âge; c'étaient, sous les rosacées de l'Europe, sous les magnolias de l'Amérique du Nord, les Grâces de Germain Pilon, les Nymphes de Jean Goujon, les Amours de Jean de Bologne, — ce grand maître que l'Italie nous a volé, et ne veut pas nous rendre, quoique, depuis trois cents ans, son ombre réclame le titre de Français! — c'étaient, enfin, cent chefs-d'œuvre de terre, de pierre, de bois, de marbre, de bronze, disposés harmonieusement dans cette espèce de forêt vierge en fleur, où toutes les contrées offraient un échantillon de leur végétation particulière et caractéristique, depuis les calcéolaires et les passiflores de l'Amérique du Sud, depuis les camellias, les hortensias, les balisiers, les arbres à thé, jusqu'aux lotus bleus, roses et blancs, jusqu'aux palmiers doux, jusqu'aux dattiers de l'Afrique; depuis les sensitives, les figuiers, les fougères en arbre de Madagascar, jusqu'aux eucalyptes, aux épacridées, aux mimosas de l'Océanie; — c'étaient, en un mot, une mappemonde en fleur!

Régina semblait la déesse protectrice, la fée toute-puissante de ce monde merveilleux.

Pétrus hésitait à entrer, même après que le valet l'eut annoncé, et Régina fut obligée de lui dire en souriant :

— Mais entrez donc, monsieur.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit Pétrus; mais, sur la porte du paradis, il est permis à un pauvre mortel d'hésiter.

Régina se leva, et fit passer Pétrus au salon, transformé en atelier; au milieu du salon était dressé un chevalet supportant une toile assez haute et assez large pour qu'on pût y esquisser un portrait de grandeur naturelle.

Sur un pliant étaient posées une boîte à couleur et une palette.

Le jour avait été ménagé par une main savante, et Pétrus n'eut presque rien à changer à la disposition des stores.

— Veuillez, mademoiselle, dit Pétrus avoir la bonté de vous asseoir où vous voudrez, et de prendre la pose qui vous paraîtra la plus simple et la meilleure.

Régina s'assit, et, tout naturellement, prit une pose pleine de morbidesse et de grâce.

Pétrus choisit un fusain, et, avec une sûreté de main étrange, il esquissa l'ensemble du portrait.

Arrivé aux détails, et voyant que le visage de Régina allait manquer de cette animation de la bouche et des yeux qui fait la vie :

— Mon Dieu, mademoiselle, dit Pétrus, voulez-vous permettre que nous causions un peu.... de ce que vous voudrez, — de botanique, de géographie, d'histoire ou de musique, — pendant cette première séance ? Je vous avoue que, quoique amoureux de la couleur, j'appartiens entièrement à l'école des peintres idéalistes ; si je rêvais quelque chose, si j'avais une espérance, ce serait de marier le sentiment de Scheffer à la couleur de Decamps. Il me paraît donc impossible de faire un bon portrait devant un visage immobile ; j'entends, par immobile, un visage que la causerie n'anime point. Les personnes qui font faire leur portrait se donnent presque toujours, grâce au silence qu'elles gardent volontairement, ou à celui qu'un peintre inhabile ou timide les oblige à garder, un air contraint qui fait dire aux amis : « Oh ! ce n'est pas cela ! c'est beaucoup trop grave ! » ou « c'est beaucoup trop vieux ! » Et la faute retombe sur le pauvre peintre, tandis que l'on devrait songer que le peintre, ne connaissant pas son modèle, au lieu de lui donner son expression habituelle, lui a donné l'expression du moment.

— Vous avez raison, répondit Régina, qui avait écouté cette longue théorie, exposée par Pétrus sans prétention aucune, et tout en esquissant les accessoires du tableau ; — et, si pour faire de moi un bon portrait, il vous suffit de voir mon visage animé par la causerie qui m'est la plus habituelle et la plus chère, je vous prie d'allonger la main et de sonner.

Pétrus sonna.

Le laquais qui l'avait introduit, et qui se tenait invisible, mais à la portée du premier appel, parut sur le seuil.

— Faites venir Abeille, dit Régina.

Cinq minutes après, une enfant de dix à onze ans entra ou plutôt bondit, de la porte aux pieds de Régina.

Pétrus, impressionnable comme un artiste, et subissant l'influence irrésistible de la beauté sur certaines organisations, jeta un cri :

— Oh ! l'adorable enfant ! dit-il.

L'enfant qui venait d'entrer, et que sa sœur avait évoquée sous le nom caractéristique d'Abeille, était, en effet, une charmante petite fille à la figure transparente comme une feuille de rose, aux cheveux d'un blond ardent, bouclés tout autour de la tête ainsi qu'une touffe de boutons d'or, à la taille si mince, qu'elle semblait, comme celle d'une abeille, tout près de se briser.

Son front ruisselait de sueur, quoique l'on fût à la fin du mois de janvier.

— Tu m'as appelée, ma sœur? demanda-t-elle.

— Oui! où étais-tu donc? répondit Régina.

— Dans la salle d'armes, à faire assaut avec papa.

Un sourire passa sur les lèvres de Pétrus: ce mot *faire assaut* lui semblait le dernier qui dût sortir de la bouche de cette enfant.

— Bon! mon père te faisait encore faire des armes? En vérité, il est plus enfant que toi, Abeille! et je ne vous aimerai plus ni l'un ni l'autre si vous ne voulez pas m'obéir.

— Mais papa assure, Régina, que tu n'es devenue si grande et si belle que parce que tu as fait des armes; et comme je veux devenir aussi grande et aussi belle que toi, je lui dis toujours: « Papa, fais-moi faire des armes! »

— Oui, et lui qui ne demande pas mieux! Tiens, te voilà tout en nage, tout essoufflée!... Je me fâcherai, Abeille! Comprenez-vous, monsieur, qu'une grande demoiselle de onze ans passe sa vie à faire des armes, comme un écolier de Salamanque ou un étudiant d'Heidelberg?

— Sans compter que, lorsque le printemps va revenir, je monterai à cheval.

— Cela, c'est autre chose.

— Oui, mais papa m'a dit que, cette année, il t'achèterait, à toi, un autre cheval, et qu'à moi, il me donnerait l'Émir.

— Oh! par exemple, si le maréchal fait cela, je le déclare parfaitement fou! — Imaginez-vous, monsieur, que l'Émir est un cheval que personne n'ose monter.

— Excepté toi, Régina, qui lui fais sauter des fossés de six pieds de large, et des barrières de trois pieds de haut.

— Parce qu'il me connaît.

— Eh bien, il me connaîtra à mon tour, et, s'il ne veut pas me connaître, je lui dirai tant de fois à coups de crava-

che : « Je suis la sœur de Régina, et la fille du maréchal de Lamothe-Houdan, » qu'il finira par comprendre.

— L'Émir, mademoiselle, dit Pétrus en se hâtant de profiter de l'animation de Régina pour esquisser sa tête, n'est-ce point un cheval noir à tous crins, de race arabe croisé anglais ?

— Oui, monsieur, dit Régina en souriant ; mon chev serait-il assez noble aussi pour avoir un blason ?

— Il vient d'un pays, mademoiselle, où les chiens et les faucons ont leur généalogie : pourquoi n'aurait-il pas la sienne ?

— Ah ! dit la petite Abeille à demi-voix, c'est monsieur qui fait ton portrait ?

— Oui, répondit Régina du même ton.

— Est-ce qu'il ne fera pas le mien aussi ?

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, dit en souriant Pétrus, et surtout posée comme vous l'êtes en ce moment !

La jeune fille était à moitié couchée, les coudes sur les genoux de sa sœur ; sa tête pleine d'animation et d'intelligence, reposant entre ses deux mains, tandis que Régina lui caressait le visage avec une fleur de réséda.

— Tu entends, ma sœur? dit Abeille, monsieur ne demande pas mieux que de faire mon portrait.

— Oh ! dit Régina, il y mettra bien quelques conditions.

— Lesquelles ? dit Abeille.

— Mais que vous serez sage, mademoiselle, et que vous obéirez à votre sœur.

— Bon ! dit la petite fille, je connais par cœur mes commandements de Dieu ; ils disent :

Tes pere et mère honoreras !

mais ils ne disent point :

Tes frère et sœur honoreras !

Je veux bien aimer Régina de tout mon cœur, mais je ne veux point lui obéir : je ne veux obéir qu'à mon père.

— Je crois bien ! dit Régina, il fait tout ce que tu veux.

— Mais je ne lui obéirais pas sans cela, dit en riant la petite Abeille.

— Allons, Abeille, dit Régina, tu te fais plus méchante que tu n'es. Mets-toi là bien sagement près de moi, et raconte-nous une histoire.

Puis, se retournant vers Pétrus :

— Imaginez-vous, monsieur, continua-t-elle, que, quand je suis triste, — ce qui m'arrive souvent, — cette enfant vient près de moi, et me dit : « Tu es triste, ma sœur Régina? Eh bien, je vais te conter une histoire; » et alors, en effet, elle me conte des histoires qu'elle prend je ne sais où, dans sa tête folle certainement, mais des histoires qui parfois me font mourir de rire. — Voyons, Abeille, une histoire!

— Je veux bien, ma sœur, dit l'enfant regardant Pétrus, comme si elle eût voulu lui dire : « Écoutez celle-ci, monsieur le peintre. »

Pétrus écouta, tout en avançant énormément l'esquisse de la tête de Régina, qui, rendue au mouvement et à la simplicité de la vie habituelle, prenait une expression ravissante.

La petite fille commença.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

J. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

